

Vies des Frères Prêcheurs

Géraud de Frachet

Vies des Frères Prêcheurs

Traduction par sœur Marie-Véronique, o.p.
Introduction par sœur Marie-Ancilla, o.p.

ISBN: 978-2-918865-08-7

© Monastère des Dominicaines de Lourdes, 2010.

Introduction

Géraud de Frachet est né à Châlus, dans le Limousin, le 25 mars 1205, au château de Châluçet. Tout jeune il entre dans le clergé, puis il se rend au couvent Saint-Jacques à Paris en 1225 et fait profession dans l'Ordre des Prêcheurs en 1226 entre les mains de Jourdain de Saxe. Il avait peut-être connu les dominicains par la fondation d'un couvent à Limoges en 1219. Il quitta probablement Paris en 1233, lorsqu'il devint prieur de Limoges; il resta prieur dans ce couvent pendant douze ans. On le retrouve en 1250 à Marseille, où il est prieur du couvent de cette ville. Il est alors élu provincial de Provence lors du Chapitre provincial tenu au Puy, en 1251; puis il devint prieur de Montpellier, en 1259. Il se retira dans le couvent de Limoges, en 1264. C'est là qu'il meurt en 1271.

Géraud de Frachet est un historien officiel: il a publié en 1248 la première édition de sa *Chronique universelle*. Puis il écrivit en 1254 les *Annales de l'ordre dominicain*.

Mais il est surtout un grand hagiographe de l'Ordre des Prêcheurs. En 1255 (Chapitre de Milan) puis en 1256 (Chapitre de Paris), le Maître de l'Ordre, Humbert de Romans — et les Pères capitulaires avec lui — demanda aux diverses provinces de lui envoyer tous les récits miraculeux et édifiants qu'on pourrait rassembler, concernant le passé de l'Ordre. C'est à partir de tous les témoignages rassemblés que Géraud de Frachet rédige les *Vies des Frères Prêcheurs*; l'ouvrage est approuvé au Chapitre général de Strasbourg en 1260, qui en ordonne la publication. Humbert de Romans indique dans la préface du livre le but qui était le sien: il compte sur ces récits, recueil de *facta* et de *dicta*, pour contribuer à «la consolation et au progrès spirituel» des frères.

Les *Vitae Fratrum Praedicatorum* sont un recueil d'*exempla*, comme l'étaient les *Vies des Pères*, recueil où l'on trouve aussi des actes et des paroles; Géraud de Frachet fait explicitement référence à ce livre dans ses *Vitae*. Il cite aussi en exemple un frère qui «écoutait très volontiers les vies des Pères et des saints et s'y reportait.» Les frères cherchent encore «la voie du salut», ce qui n'est pas sans rappeler la question qui était posée aux Pères du désert: «Comment être sauvé?» Les frères pourtant se distinguaient d'eux. Ainsi une femme est choquée de leur apparence, parce qu'elle croyait que «les frères étaient des hommes barbus, d'apparence rigide et rude, comme s'ils venaient d'un désert», or ce n'était pas le cas.

Les Prêcheurs formaient les chrétiens «par leurs paroles et par leurs exemples», ils «s'efforcent d'arracher à la fosse de la perdition par leurs paroles et leurs exemples, l'homme injustement enchaîné»; frère Réginald «annonçait Jésus Christ par la parole et par l'exemple.» On ne compte pas, en outre, le nombre de fois où une parole ou un fait sont écrits pour servir d'«exemple» aux frères eux-mêmes. Cet ouvrage a contribué à construire la mémoire originelle de l'Ordre.

Chaque couvent possédait un exemplaire des *Vies des Frères* de façon à ce que tous dans l'Ordre se rattachent à une même «histoire collective». Par les *exempla*, un type de sainteté est forgé. Des lieux sont mis en place qui vont s'ancrer dans la mémoire des frères. A travers la vie des frères, c'est de l'Ordre en réalité qu'il est question.

Le plan du livre est clair: cinq parties.

La première partie montre comment l'Ordre a été voulu par Dieu et jouit d'une spéciale protection de la Vierge Marie.

La seconde est consacrée à Dominique par qui s'est réalisé ce plan de Dieu. On peut être surpris du peu de consistance des actes et paroles du fondateur de l'Ordre, mais Géraud de Frachet prend soin de dire qu'il ne fait que compléter la légende¹.

Dans la troisième, frère Jourdain est décrit comme «un exemple de sainteté et un modèle de vie religieuse», «comme le miroir de la religion entière»: il est donc non seulement une visibilité de ce qu'est l'Ordre dans sa perfection, mais il fait prendre conscience à celui qui se regarde dans ce miroir, de son état de conformité ou de non-conformité à l'idéal de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Le «bienheureux Dominique» est le Père des Prêcheurs, «frère Jourdain» a permis une rapide extension de l'Ordre, grâce au très grand nombre d'entrée qu'il a suscitées. Les couvents ressemblaient à des «ruches d'abeilles»; il a «accru cet Ordre, l'a embelli et l'a élevé si haut...»

Ces trois parties rapportent en quelque sorte l'élection divine de l'Ordre.

Avec la quatrième partie, Géraud de Frachet en vient à la sanctification des frères par la ferveur, la rigueur dans la discipline et la perfection des vertus (humilité, continence, oraison), la fidélité à l'office divin, la confession. Puis il indique, à l'aide d'exemples, les motivations qui ont poussé les frères à entrer dans l'Ordre et les obstacles qu'ils ont rencontrés sur leur route: c'est l'occasion de décrire les diverses tentations qu'un frère peut rencontrer. Mais si les tentations sont inévitables, Dieu accorde aussi sa consolation, des révélations particulières

¹ Il s'agit de *La légende de saint Dominique mise en leçons pour l'office liturgique et la lecture de table*, d'Humbert de Romans. La traduction faite par le P. Lavaud a été publiée dans le livre: SŒUR MARIE-ANCILLA, *Aux origines de l'Ordre des Prêcheurs: une mystique. Lecture des documents primitifs sur saint Dominique*, La Thune, Marseille, 2004. La traduction étant inachevée, sœur Marie-Véronique a pris la relève à partir du n° 59.

et même le don des miracles. Cette quatrième partie retrace ainsi à grands traits comment l'Ordre a progressé et répond ainsi directement à l'un des objectifs d'Humbert de Romans: le progrès spirituel des frères.

La cinquième partie traite de la glorification qui couronne la vie des Prêcheurs, mais aussi du châtement de ceux qui en sont écarté à cause de leur conduite.

On peut se demander si le titre *Vie des Frères* correspond bien au contenu du livre. Car l'auteur termine ainsi son ouvrage: «Fin du livre intitulé *Vies de Pères de l'Ordre des Prêcheurs*»; de «Frères», il est passé à «Pères». Le glissement se fait d'ailleurs sentir tout au long de l'ouvrage. Cette simple notation permet de comprendre, à partir d'un point précis, que les récits des origines portent la marque de l'évolution qui s'était faite dans l'Ordre quarante ans après la mort du fondateur.

Comme Humbert de Romans l'avait fait dans sa légende de saint Dominique, Géraud de Frachet a fait disparaître nombre de noms de personnes et de lieux qui ne présentaient pas d'intérêt pour son but: exciter la dévotion et donner des leçons; les *Vitae fratrum praedicatorum* n'accordent donc pas de place aux institutions de l'Ordre, aux dates: leur but est d'édifier, de contribuer à la construction d'une mémoire collective. Mais une autre cause est invoquée par le compilateur: la nécessité de taire le nom des personnes et les lieux par discrétion.

Commencement des *Vies des Frères*

Ce livret qu'on peut appeler *Vie des Frères*, est une compilation de récits variés que de nombreux frères, craignant Dieu et dignes de foi, rédigèrent pour le Frère Humbert, Maître de l'Ordre. Il comprend cinq parties : la première concerne les commencements de l'Ordre; dans la deuxième, se trouvent des faits se rapportant au bienheureux Dominique et n'ayant pas été notés dans sa légende. Dans la troisième il s'agit de Maître Jourdain; dans la quatrième, des progrès des frères; enfin dans la cinquième, de leur sortie de ce monde.

Titres et chapitres de la première partie

- I. Comment Notre-Dame obtint de son Fils l'Ordre des Frères Prêcheurs.
- II. Comment plusieurs personnes ont prédit cet Ordre.
- III. Beaucoup de paroles des saints semblent exprimer la même chose.
- IV. On peut prouver la même vérité dans plusieurs prédictions au sujet de divers couvents.
- V. Comment Dieu prend un soin particulier des frères.
- VI. Comment Notre-Dame aime et assiste l'Ordre, affectivement et effectivement.
- VII. De l'origine du *Salve Regina* chanté après les Complies, et de son efficacité.

Première partie

Chapitre I

Comment Notre-Dame obtint de son Fils l'Ordre des Frères Prêcheurs.

1. Recherchant avec une grande attention la lumière des saintes Ecritures, nous verrons avec clarté que Notre-Dame, la bienheureuse Vierge Marie, est pour le genre humain une médiatrice diligente et un secours très tendre; pour que les pécheurs ne périssent pas, loin de la Face de Dieu, la sévérité de la justice divine est apaisée par le secours de ses prières; et l'insistance de ses supplications obtient au monde beaucoup de faveur.

C'est pour cela qu'on l'appelle justement «la nuée» placée entre Dieu et les hommes, tempérant l'effet de la divine colère; elle est nommée aussi «le propitiatoire» car, à sa médiation, Dieu est clément devant nos offenses, donnant largement des grâces grandes et nombreuses à ceux qui les demandent par son intercession.

Parmi ces grâces, l'une des plus remarquables fut celle qu'elle obtint, par ses prières, de la miséricorde de Dieu, celle d'un Ordre si grand et si célèbre; ce fait nous est manifestement connu par les révélations faites à plusieurs personnes.

2. Avant l'institution de cet Ordre, un moine, qui menait une vie honorable et vertueuse, fut ravi en extase, pendant une maladie; il y resta trois jours et trois nuits absolument privé de tout mouvement et de tout sentiment. Les moines le croyaient mort, et d'autres assistants se demandaient s'il fallait l'enterrer. Il revint à lui, comme s'éveillant d'un profond sommeil. Tous étaient étonnés, se demandant le sens de tout cela; il ne put dire que ces mots: «Je suis resté un peu de temps en extase», alors qu'il y était resté trois jours et trois nuits. A partir de là, il refusa de révéler à quiconque ce qu'il avait vu.

Au bout de quelques années, l'Ordre fut fondé et les frères commencèrent à prêcher.

Deux frères se trouvèrent à venir dans la région et dans l'église où était ce moine. Il leur demanda soigneusement quel était leur ministère, leur Ordre, leur religion et, après l'avoir su, il les prit à part, quand la prédication fut terminée. Il fit venir quelques hommes pleins de sagesse et de discrétion et leur dit: «Je ne dois plus garder le silence sur ce qu'il a plu à Dieu de me révéler dans sa bonté, car je vois clairement que ces choses sont accomplies. A telle époque, j'ai été ravi en extase, trois jours et trois nuits; j'ai vu alors Marie Notre-Dame, la Mère de Dieu, humblement à genoux, priant son Fils, pendant ces jours et ces nuits, en faveur du genre humain, et lui demandant d'attendre qu'il vienne à la conversion.

Au cours de ces jours et de ces nuits, le Seigneur repoussa plusieurs fois la demande de sa Mère; à la fin, cependant, il y acquiesça et lui dit ces paroles: «Ma Mère, que puis-je ou que dois-je faire de plus pour les hommes? J'ai envoyé vers eux les patriarches, pour leur salut, et ils ne les ont guère écoutés. Puis j'ai envoyé les apôtres, mais ils les ont tués, comme ils m'ont tué. Je leur ai envoyé les martyrs, les confesseurs, les docteurs, en grand nombre, et le monde ne s'est pas converti à leur voix. Pourtant je ne peux rien refuser à tes prières; aussi je leur enverrai les Prêcheurs, homme de la Vérité, par qui le monde recevra la lumière et la conversion. Si cela s'accomplit, c'est bien; sinon il n'y a plus désormais de remède, mais j'exercerai la justice contre eux.»»

3. Or cette vision a été confirmée par le récit d'un saint moine de l'abbaye de Bonnevaux, de l'Ordre cistercien, au diocèse de Vienne, récit qu'il fit au frère Humbert, devenu plus tard Maître de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Voici ce qu'il raconta: «Comme le Seigneur Pape Innocent III avait envoyé douze abbés cisterciens contre les hérési-

ques albigeois, l'un de ces abbés, accompagné d'un moine, passa près d'un village où il aperçut un grand concours d'hommes et de femmes, affirmant qu'un mort était ressuscité, après deux jours. Ne voulant pas exposer sa réputation ni celle de son Ordre, il craignit de s'y rendre; mais voulant cependant s'assurer de ce fait, il avait envoyé le moine pour enquêter plus exactement et savoir la vérité; il devait aussi demander au ressuscité s'il avait vu quelque chose digne de mémoire. Le moine s'acquitta de sa mission, et posa des questions au ressuscité. Il répondit: "J'ai vu Notre-Dame, la bienheureuse Vierge Mère de Dieu, à genoux pendant trois jours et trois nuits, les mains jointes et versant des larmes, suppliant pour le genre humain et prononçant des paroles: 'Mon Fils, je te rends grâce de m'avoir choisie pour être ta Mère et la Reine du monde. Mais je souffre extrêmement que tant d'âmes se damnent, elles pour lesquelles tu as accepté tant de pauvreté, d'abjections et de misères: c'est pourquoi, ô mon Fils, je supplie ta miséricorde, pour que la rançon des âmes, si précieuse, ne soit perdue et que ton précieux Sang n'ait été répandu en vain; offre encore aux âmes un moyen de salut'. Alors le Fils répondait à sa tendre Mère: 'Ma douce Mère, qu'aurais-je pu faire pour le genre humain, et que je ne l'ai pas fait? Pour leur salut, ne leur ai-je pas envoyé les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les docteurs de l'Eglise? Pour eux, ne me suis-je pas livré à la mort, moi-même? Dois-je sauver le pécheur avec le juste, et le coupable avec l'homme de bien? Cela ne convient pas à ma justice. Ce n'est pas convenable à ma Majesté. Je suis miséricordieux envers ceux qui se repentent, mais juste envers les réprouvés. Mais indique-moi, ô douce Mère, comment je dois faire ce que tu me demandes, et tu obtiendras facilement ce que tu désires'. En ces termes, la Mère répondit à son Fils: 'Ce n'est pas à moi de t'enseigner, mon Fils, car tu sais tout, toi qui es la Sagesse du Père; mais j'espère que tu pourras, si tu le veux, trouver un remède pour ce peuple en péril'. Ainsi, pen-

dant trois jours, la Mère de pitié ne cessait de prier et de renouveler sa supplication devant son Fils en faveur des pécheurs. Le troisième jour enfin, il releva sa Mère, avec un grand respect, lui disant: 'Je sais, ma douce Mère, que les âmes périssent par défaut de prédicateurs, car elles n'ont personne pour leur partager le pain des Saintes Ecritures, personne pour leur annoncer la Vérité, pour leur ouvrir les livres fermés. Répondant à tes prières, j'enverrai donc dans le monde de nouveaux annoncia-teurs, l'Ordre des Prêcheurs; ils exhorteront le peuple, l'attireront vers l'éternelle gloire. Ensuite, nous fermerons la porte à tous ceux qui n'ont pas veillé, aux scélérats et débauchés.' Dès lors, ayant vêtu les Frères de l'habit qu'ils portent désormais, la Mère et son Fils les envoyèrent ensemble, leur donnant la bénédiction avec le pouvoir de prêcher le Royaume de Dieu.'» On raconte que le moine déjà mentionné a prononcé ces paroles dans son monastère: «Après ma mort, si cet Ordre n'est pas fondé, effacez-moi de votre calendrier, et ne priez jamais pour moi. Quant à moi, je ne verrai pas les envoyés de la Mères de Dieu.»

De ces révélations, il ressort clairement qu'il s'agit d'une seule et même vision, en sorte que la Parole du Seigneur devait s'accomplir rapidement.

4. Un Frère Mineur, homme pieux et digne de foi, longtemps compagnon de saint François, a fait le récit suivant à plusieurs frères de l'Ordre des Prêcheurs. Ce récit fut écrit ensuite par l'un d'eux à Maître Jourdain, Maître de l'Ordre. Au temps où le bienheureux Dominique était à Rome à l'époque du Concile du Latran, l'année du Seigneur 1215, il était une nuit en prière selon sa coutume. Il vit alors le Seigneur Jésus sur son trône, se tenant debout, et tenant dans sa main trois lances qu'il voulait lancer contre le monde.

La bienheureuse Vierge, sa Mère, se jetant à ses genoux, le suppliait d'être miséricordieux envers ceux qu'il avait rachetés,

et de tempérer sa justice par sa miséricorde. Son Fils lui répondait: «Ne vois-tu pas les outrages qui me sont faits? Je leur pardonnerai volontiers, mais ma justice ne peut accepter que le mal soit impuni.» Sa Mère lui dit alors: «Tu le sais, mon Fils, toi qui sais tout: je connais le moyen de ramener les hommes vers ta grâce: j'ai un serviteur fidèle; envoie-le dans le monde pour annoncer ta Parole; en pleurant ils rejeteront leurs fautes, et ils te chercheront, toi, leur Sauveur. J'ai encore un autre serviteur fidèle, je le lui donnerai pour aide, et il agira de même.» Le Fils dit alors à sa Mère: «Je reçois ta parole avec bienveillance. Montre-moi, cependant, ceux que tu veux destiner à une si grande mission.» Alors la Mère souveraine, prenant le bienheureux Dominique, le présenta au Seigneur Jésus qui lui dit: «Il accomplira bien et avec zèle ce que tu as dit.» Elle lui présenta aussi le bienheureux François que le Sauveur approuva également.

Au cours de cette vision, le bienheureux Dominique considéra attentivement saint François. Or, le lendemain, il le rencontra dans une église et le reconnut d'après ce qu'il avait vu, alors qu'il ne le connaissait pas encore.

Il se jeta dans ses bras et l'embrassa avec grande effusion en disant: «Tu es mon compagnon, nous marcherons d'un même pas, demeurons ensemble, et aucun ennemi ne nous vaincra.» Puis il lui raconta sa vision et dès ce moment ils n'eurent plus qu'un seul cœur et une seule âme dans le Christ; cette union se transmettra à leurs postérités pour toujours, avec la grâce de Dieu.

Chapitre II

Comment il convertit un hérétique par sa joyeuse patience.

1. Aux Portes — maison de l'Ordre cartusien, dans le diocèse de Lyon — il y avait un prieur d'une si grande sainteté qu'il y était à bon droit surnommé «saint Etienne.» Après une révélation du Seigneur, il annonça à ses frères que l'Ordre des Prêcheurs adviendrait bientôt. Il leur recommanda ensuite, avec une particulière insistance, de tenir cet Ordre nouveau en grand honneur et en grande affection. Ils lui ont été très fidèles, et le sont encore, car ils reçoivent nos frères comme les anges du Seigneur.

2. Dans la province d'Arles, au diocèse d'Orange, il y avait un évêque que chacun tenait pour un saint à cause de sa grande piété, sa vertu, ses belles œuvres qui brillaient en lui; il surpassait les prédicateurs, surtout, par la ferveur et la beauté de ses prédications, non seulement dans son diocèse, mais encore dans toute la province d'Arles. Or il annonça souvent et publiquement, dans ses sermons, que l'Ordre des Prêcheurs allait bientôt être institué. Il parlait ainsi: «Je vous prêche à présent, mais bientôt viendront ceux qui prêcheront autrement mieux, car ils en auront la mission et le nom.» Certains de ses auditeurs sont encore vivants.

3. Maître Jacques de Vitry, cardinal-évêque, a décrit la vie admirable de Dame Marie d'Aignies, femme d'une grande distinction et d'une rare perfection, dans le diocèse de Liège. Cet homme d'une grande pitié et simplicité, raconte dans cette biographie qu'elle prédit l'arrivée future de notre Ordre.

De plus, un homme célèbre et savant, Foulques, évêque de Toulouse, révèle dans la vie de la même bienheureuse Marie qu'il a écrite, le fait suivant: dix ans environ avant la fondation de notre Ordre, elle fut ravie en extase, et elle apprit que bientôt le Saint-Esprit visiterait son Eglise, et l'illuminerait par ses prédicateurs. Avant sa mort, elle le révéla à quelques-uns de ses scribes, se réjouissant beaucoup de ce qu'elle avait vu.

4. Dans la ville de Pise, province de Toscane, il y eut une femme très dévote, dont on vante d'extraordinaires miracles; entre autres, étant vierge dans son cœur et dans son corps, elle reçut du Christ un anneau; cet anneau est conservé avec grand respect dans un monastère voisin de Pise. Dans un autre monastère, est placée dans la sacristie une table où le Christ mangea avec elle; c'est elle-même qui demanda que cette table y soit à demeure.

Elle visita sept fois le sanctuaire du bienheureux Jacques. Or, ceux qui connaissaient sa sainteté rapportent qu'elle fut chaque fois accompagnée du Seigneur Jésus Christ et du bienheureux Jacques, à l'aller et au retour. Elle était tenue en grande dévotion dans le diocèse de Lucques, et à Pise, mais surtout par les moines des deux monastères susdits, ainsi que d'un autre proche de Lucques et très observant.

Jusqu'à aujourd'hui, tous l'appellent leur mère. Tous les habitants l'appellent sainte Bona. Or parmi d'autres annonces prophétiques, elle annonça la fondation de notre Ordre de Prêcheurs. Nous avons vu nous-mêmes plusieurs de ceux qui l'ont entendue.

5. Par ailleurs l'abbé Joachim, fondateur de l'Ordre de Flore, a parlé de cet Ordre en de nombreux écrits prophétiques; il demanda à ses frères qu'après sa mort, lorsque s'établirait cet Ordre, ils le reçoivent avec dévotion et révérence. Ce qu'ils

firent en recevant nos frères en procession, quand ils vinrent les voir pour la première fois.

La Sybille elle-même semble avoir prophétisé au sujet de l'Ordre; elle l'a loué dans un magnifique éloge, comme on peut s'en assurer en lisant son livre.

Chapitre III

De nombreuses paroles, et de nombreuses explications des saints semblent exprimer la même chose.

Plusieurs frères savants ont parcouru les écrits et les gloses des saints; ils ont noté ce qui, dans leurs œuvres, revenait fréquemment sur l'Ordre et sa mission; voici comment:

1. 3 R 4: *Les intendants du Roi fournissaient avec grand soin tout ce qui était nécessaire à la table du roi Salomon.* Glose: «pour que rien ne manque dans la maison du Roi, l'Ordre des Prêcheurs, par la parole et par les écrits, travaille pour qu'à la table du Seigneur, où sont nourris les fidèles, tout soit en abondance.»

2. 2 R 10: *Douze lionceaux sont placés, à gauche et à droite, sur les six degrés.* Glose: «selon la doctrine apostolique, les douze petits lions représentent l'Ordre des Prêcheurs; en effet, ceux-ci se tiennent de chaque côté des six degrés, car ils s'efforcent par la doctrine et par l'exemple, de fortifier les marches des bonnes œuvres!»

3. 1 Paralip 20: *Au temps où les rois se mettent en campagne, Joab rassembla une puissante armée et ravagea le pays des fils d'Ammon. Puis il vint assiéger Rabath, et il la détruisit. David enleva la couronne de la tête de Melchom.* Glose: «Joab commença la guerre, David l'acheva. C'est le Christ qui fait la guerre, tandis que l'Ordre des Prêcheurs résiste aux puissances du monde par le bouclier de la foi. Mais la fin du combat et le triomphe sont ceux du Christ qui *opère en nous le vouloir et le*

faire (saint Paul²). Cette couronne, arrachée au démon, il l'a ceinte sur lui-même; ce sont les fidèles qui l'entourent comme une couronne, d'où la parole: *Tu couronnes l'année de tes bienfaits*³.»

4. Esther, 2: *Deux eunuques du roi qui résidaient aux abords du palais comme gardiens du seuil, complotèrent de tuer le roi. Mardochée l'apprit.* Mardochée c'est-à-dire: l'Ordre des Prêcheurs. Glose: «Par les deux eunuques, on peut comprendre les schismatiques et les hérétiques qui portent dans leur cœur le poison du mensonge et de la malice, complotent contre la vérité et veulent tuer le Christ, c'est-à-dire la foi du Christ dans les fidèles eux-mêmes. Mais les saints docteurs révèlent leur iniquité; ainsi les innocents sont sauvés et ceux-là sont punis par une juste vengeance.»

5. Même livre, 10: *Le roi Assuérus élève Mardochée à une grande gloire.* Glose: «Ainsi est élevé l'Ordre des Prêcheurs, devant les fidèles et les infidèles.»

6. On lit au livre des Cantiques, au ch. 4: *Ton sein est une coupe arrondie.* Glose, dans un sermon sur la beauté virginale: «Qu'est-ce que cette coupe, sinon l'Ordre des Prêcheurs qui versent les vins de la doctrine céleste, et enivrent les auditeurs.»

7. Du livre de l'Ecclésiastique, 10: *Il fera paraître sur elle (c'est-à-dire la terre) un juste commentateur.* Glose: «l'Ordre des Frères Prêcheurs.»

² Ph 2, 13.

³ Ps 64, 12.

8. Au livre de l'Ecclésiastique, 38, il est écrit: *L'artisan forgeron, assis auprès de son enclume.* Glose: «Il s'agit de l'Ordre des Prêcheurs qui forge des armes spirituelles au cours du pénible labeur de la vie présente.»

9. Au même livre: *Ainsi le potier accomplissant son travail.* Glose: «Par diverses missions, l'Ordre des Prêcheurs accomplit son service, et adapte la doctrine selon les auditeurs. Comme ils sont fragiles et faibles, ils les forment par leurs paroles et par leurs exemples, de façon à en faire des vases d'honneur.»

10. Au même livre, chapitre 50: *En recevant la robe de gloire, il est vêtu de la perfection de la vertu.* Glose: «l'Ordre des Prêcheurs, en recevant la robe de la gloire et en se revêtant d'une parfaite vertu, fait paraître la preuve de sa dignité, l'ornement de sa foi et le vêtement de ses bonnes œuvres.»

11. Jr 38: *L'éthiopien, Abdemelech, eunuque de la maison du Roi, apprit qu'on avait mis Jérémie dans la citerne. Il parla au roi, disant: «Ô Seigneur, mon Roi, ces hommes ont mal agi de traiter ainsi le prophète Jérémie, en le descendant dans la citerne.»* Glose: «Cet eunuque qui, plein de la crainte et de l'amour de Dieu a délivré le prophète, représente les Prêcheurs, devenus volontairement eunuques pour le Royaume des cieux. Ceux-là, inspirés par une véritable charité, s'efforcent d'arracher à la fosse de la perdition par leurs paroles et leurs exemples, l'homme injustement enchaîné. Le nom même d'Abdemelech l'indique; il signifie: "Serviteur du roi", celui-là dont on dit "Roi puissant au-dessus de tous les dieux". C'est Lui qui sert l'Ordre des Prêcheurs en ramenant les nations à la foi, par la Parole de l'Évangile.»

12. Livre d'Ezéchiel, au chapitre 2: *Et voici, une main fut tendue vers moi, tenant un livre roulé, et elle le déroula devant*

moi. Grégoire en donne la glose suivante dans la première partie de son *Ezéchiel*: «C'est l'Ordre des Prêcheurs qui est désigné par le prophète, de même que les pages de la sainte Ecriture sont désignées par ce livre. Or, le livre est roulé, parce que le langage de l'Ecriture est obscur étant enveloppé dans la profondeur des sentences; ainsi tous ne peuvent en pénétrer le sens. Mais le livre est ouvert devant le prophète, parce que, devant les Prêcheurs, s'éclaire l'obscurité de la Parole sainte.»

13. Amos, au chapitre 9: *Le laboureur rejoindra le moissonneur, et celui qui foule le raisin rejoindra celui qui répand la semence*. Glose: « Par tous ceux-là est désigné l'Ordre des Prêcheurs.»

14. Matthieu, chapitre 4: *Il vit deux frères*. Ainsi il loua la véritable dilection, sans laquelle on ne peut recevoir personne dans l'Ordre des Prêcheurs.

15. Lc 13: *Il envoya son serviteur, à l'heure du repas, dire aux invités de venir*. Glose de Grégoire: «L'heure du repas est la fin du siècle, d'où la parole de l'Apôtre: *Nous sommes ceux qui sont arrivés à la fin des temps*. En ce moment est envoyé le serviteur, c'est-à-dire l'Ordre des Prêcheurs, vers les invités, afin qu'après avoir surmonté toute répugnance, ils se préparent, par la Loi et les prophètes, à goûter le repas.»

16. De même Bernard dit dans son sermon sur saint André: «L'Ordre des Prêcheurs est un fleuve, qui ne reste pas au même lieu, mais se répand pour fertiliser diverses terres.»

Chapitre IV

La même vérité est révélée par de nombreuses prédictions sur diverses maisons de l'Ordre.

1. Au moment où les frères de l'Ordre des Prêcheurs, à Bologne, reçurent l'église de Saint-Nicolas, un étudiant, très instruit, mais très adonné aux mondanités, fut converti par une vision. Il se voyait atteint par un violent ouragan, en pleine campagne; il courut alors jusqu'à une maison, pour fuir la tempête. Cette maison était fermée. Il frappa, demandant d'être reçu. De l'intérieur, une hôtesse répond: «Je suis la Justice, j'habite en cette maison; mais comme tu n'es pas juste, tu n'entreras pas.» Il fut peiné, mais tournant son visage, il aperçoit une autre maison. Or l'hôtesse lui répond: «Je suis la Vérité; je ne te recevrai pas, car la Vérité ne libère pas ceux qui ne l'aiment pas.» Il voit une troisième maison et demande à y entrer. Mais on lui répond: «Je suis la Paix; mais il n'y a de paix que pour les hommes de bonne volonté. Cependant, comme je forme des pensées de paix, et non de peine, je te donne un bon conseil. Plus loin, habite ma sœur, qui porte toujours secours aux malheureux. Va la trouver et agis selon ce qu'elle te dira.»

Il fit ainsi; et la Miséricorde (nom de l'hôtesse) allant à sa rencontre, lui dit: «Si tu veux échapper à la tempête menaçante, va à Saint-Nicolas où vivent les Frères Prêcheurs. Là tu trouveras l'étable de la doctrine, la crèche de l'Écriture, l'âne de la simplicité et le bœuf de la discrétion; Marie t'éclairera et l'Enfant Jésus te sauvera.»

Il se réveille alors. Il médite sa vision avec beaucoup de piété, et accomplit ce qui lui avait été conseillé.

Maître Alexandre, homme d'honneur et de vérité, a raconté ce récit dans les écoles, en commentant ce verset de psaume: *La miséricorde et la vérité sont allées au devant de lui* et il l'a noté

dans ses écrits. Il fut longtemps professeur de théologie à Bologne, et plus tard il devint évêque, en Angleterre, d'où il était originaire.

2. Frère Rodolphe, homme de bien et craignant Dieu, fut autrefois chapelain de la dite église du bienheureux Nicolas; il l'abandonna pour l'amour de l'Ordre, et il devint frère de l'Ordre des Prêcheurs; il raconta qu'il y avait à Bologne, avant l'arrivée des Frères, une pauvre femme méprisée du monde, mais dévote et chère à Dieu; elle priait souvent, à genoux, tournée vers une vigne où les Frères habitent maintenant. Hommes et femmes se moquaient d'elle comme d'une folle; elle leur répondait: «C'est vous plutôt qui êtes malheureux et insensés: si vous saviez ce qui doit ici s'accomplir, et quels hommes y habiteront, vous ne parleriez pas ainsi; car c'est par eux que le monde sera illuminé.» Il est évident que cette sainte femme, inspirée par l'Esprit Saint, annonçait les services rendus par notre Ordre.

3. Frère Jean de Bologne rapporte que des vigneron, avant la venue des Frères Prêcheurs à Bologne, avaient aperçu des luminaires et beaucoup de lumières, dans le lieu où ils sont aujourd'hui.

4. Frère Clair a assuré qu'en son enfance, il passait un jour avec son père, homme bon et fidèle, auprès du lieu où sont à présent les frères; son père lui avait dit: «Mon fils, ici on a plusieurs fois entendu chanter les anges, ce qui est un grand présage pour le futur.» L'enfant lui répondit: «C'est peut-être la voix des hommes qui se distraient, ou des moines de Saint-Procule?» et le père lui dit: «Les voix des anges sont autres que celles des hommes, elles diffèrent beaucoup.» Il garda ces paroles en mémoire.

5a. Le transfert du couvent de Strasbourg était absolument nécessaire, car il se trouvait dans un endroit insalubre situé en dehors de la ville, dans un marais. Mais il semblait impossible à réaliser, à cause des oppositions et empêchements nombreux. Dieu avait permis ces débuts, pour manifester à de nombreuses personnes ce que sa puissance avait décidé de faire à la fin, pour la consolation des humbles. En effet, une femme honorable voyait en songe l'endroit que les frères n'osaient pas même espérer, et cette place était remplie de pèlerins.

5b. Il semblait à une autre que d'admirables lis s'étaient épanouis en ce lieu, si nombreux qu'ils recouvraient tout l'espace. Or, ces lis se changèrent soudain en Frères Prêcheurs, qui levaient les yeux vers le ciel en louant le Seigneur de toutes choses avec un ensemble harmonieux.

5c. Une troisième, à l'heure de sa mort, prédit non en dormant mais bien éveillée, trois choses qui se réalisèrent telles qu'elle l'avait prophétisé. L'une des ses prédictions était que les Frères Prêcheurs, après quelques années, entreraient en possession d'un lieu assez élevé, ou même, le plus élevé de la ville. Cette femme était célèbre pour sa renommée et sa dévotion; elle s'appelait Verudadis, elle était restée veuve d'un juge de la ville.

6. Une autre semblait voir en ce lieu un grand nombre de très beaux lis qui remplissaient tout l'endroit. Soudain ces fleurs devinrent des Frères Prêcheurs, levant les yeux vers le ciel et louant le Créateur avec de très douces voix.

7. Une troisième, non dans le sommeil mais en veillant, prédit à l'heure de sa mort trois événements qui s'accomplirent selon ses prophéties.

L'un concernait les Frères Prêcheurs devant entrer bientôt en possession d'un lieu plus élevé, ou même le plus élevé de la ville. Célèbre par sa renommée et sa piété, cette femme s'appelait Verudadis, elle était veuve d'un juge de la cité.

8. En Lombardie, avant l'établissement des frères à Côme, une grande dame, membre d'une secte hérétique, vivant loin de la cité, reçut un jour la vision de grandes lumières descendant du ciel sur l'endroit où ils vivent à présent. Cette vision la ravissait tellement qu'elle ne pouvait s'en arracher tout en disant, avec une autre dame: «Retirons-nous!» En ce lieu était situé l'église Saint Jean-Baptiste. Le matin venu, l'un de ses serviteurs arriva de la ville. Elle lui demanda si quelque chose de nouveau s'était produit. Il lui répondit: «Rien, sinon que l'église Saint Jean-Baptiste, au pied de la montagne, a été donnée aux Frères Prêcheurs.» Elle comprit alors le sens de cette vision qu'elle avait eue; c'est alors qu'elle se convertit à la foi véritable.

9. Une autre grande dame, adepte d'une secte hérétique, eut la vision suivante: environ un mois avant l'installation des frères à Côme, dans ce lieu où nos frères ont à présent leur cloître, elle aperçut deux grands vases, dont l'un était plein de miel, et l'autre plein de vin. Ensuite il lui sembla voir des hommes arrivés récemment, qui mêlaient le miel et le vin dans ces deux vases, et faisaient boire le peuple. Se délectant d'une telle boisson, ceux qui buvaient couraient dans la joie et avec rapidité. Cette dame se convertit à cause de cette vision. Assurément, elle comprit que les Frères Prêcheurs étaient ceux qui offraient à boire le miel et le vin, en prêchant la douceur de la divinité unie à la joie de l'humanité, en puisant aux sources du Nouveau Testament et de l'Ancien Testament.

Sous l'effet de ce breuvage, les hommes courent à la pénitence et se hâtent vers Dieu. Ce qu'ayant entendu, elle se convertit à la foi catholique.

10. Une autre dame, très donnée à Dieu et à l'Ordre des Frères Prêcheurs, eut la vision d'une fontaine à l'eau abondante et limpide, au lieu où est situé maintenant, à Côme, le cloître des Frères Prêcheurs. L'eau en descendait en irriguant toute la ville, de sorte que beaucoup d'habitants accouraient pour en boire. Peu de temps après, nos frères vinrent habiter ce lieu. Avec grande dévotion, hommes et femmes s'y rassemblent, et des femmes très ferventes assistent, pieds nus, à la prédication et à la messe. On doit ajouter que bien des gens, et aussi des frères, sentirent la main du Seigneur se poser sur eux, de façon qu'ils puissent dire: «Ici est la puissance du Seigneur, celle qu'on appelle la grande.» D'ailleurs, en s'accomplissant, ces révélations font clairement apparaître quelle utilité apporte l'Ordre à l'illumination des nations, à l'extirpation des hérésies, à la conversion des pécheurs, à l'intelligence des divines Ecritures, à la destruction des vices et à l'épanouissement des vertus.

D'où il est prouvé aussi, par de nombreux passages de l'Ecriture Sainte, que les Frères Prêcheurs sont bien des lumières du ciel, des fontaines du Paradis remplis de la parole de vie, et de l'eau de la sagesse pour le salut de tout le genre humain.

11. Un bourgeois de Montpellier, prêt à rendre le dernier soupir, aperçut dans son jardin une très belle procession d'abbés, et ils criaient à son entourage: «Voici que mon jardin est rempli d'hommes de bien! Veillez à ne pas les en chasser, car ils ne sont pas venus pour faire du mal, mais du bien.» Or, après sa mort, les Frères Prêcheurs vinrent demeurer en ce lieu, et les assistants du bourgeois, qui avaient entendu sa prédication, la leur racontèrent.

12. Avant notre installation dans le couvent de Lisbonne, nos frères avaient coutume de prêcher à l'endroit où se situe notre monastère. Or, peu avant notre arrivée, des femmes qui demeu-

raient près de l'église de la Vierge (située sur la montagne) virent, de leurs propres yeux, une étonnante vision. Comme elles filaient, selon la coutume, l'été, à la clarté de la lune, elles virent soudain le ciel s'ouvrir: une échelle d'une grande beauté, faite d'or et d'argent, descendait du côté d'un figuier. J'y ai prêché plusieurs fois, avant que nous ayons notre couvent. Une extrémité de l'échelle touchait le ciel et la terre et l'autre le figuier. Par cette échelle, elles virent descendre trois hommes admirablement vêtus d'or et d'argent. Le premier semblait être un sous-diacre, il portait dans ses mains une croix d'une grande beauté; le second paraissait être diacre, il portait l'encensoir. Le troisième était revêtu des ornements sacerdotaux.

Descendant à terre, ils firent tous trois le tour de notre monastère en l'encensant; puis ils revinrent à l'échelle, la gravirent et rentrèrent au ciel en retirant l'échelle qui disparut aux yeux des femmes.

Aussi longtemps qu'elles virent cet extraordinaire spectacle, ces femmes, à genoux, ne cessèrent d'adorer Dieu. Nos frères les ont vues; quant à moi, j'ai refusé de les croire, jusqu'à ce qu'ils m'aient présenté une sainte veuve, qui avait été présente à la vision. Elle me fit tout le récit des faits. Peu après, j'ai reçu la charge du priorat et par la charge du priorat et par l'autorité du Chapitre général et provincial, j'ai bâti en ce lieu le monastère dans lequel nos frères servent le Seigneur jour et nuit.

13. Un honnête citoyen de Limoges m'a raconté qu'il avait vu deux fois, en songe, une très belle procession d'abbés parcourir l'endroit où, depuis, les frères ont construit leur couvent. Il le dit ensuite à l'un de ses amis; celui-ci devint religieux et prêtre dans l'Ordre, et c'est lui-même aussi qui me l'a certifié.

Chapitre V

Dieu a une spéciale sollicitude pour les Frères. ou: Comment Dieu prend un soin spécial des Frères.

1. Le frère Rodolphe, dont on a déjà fait mention, rapporte ceci : au temps où l'Ordre des Prêcheurs n'était qu'un petit troupeau et une plantation nouvelle, il s'éleva dans le couvent de Bologne une grande tentation parmi les frères: ils furent remplis d'un esprit de découragement et de pusillanimité, et beaucoup d'entre eux délibérèrent vers quel Ordre ils devaient se tourner, car ils craignaient qu'un Ordre encore tout nouveau, et peu affermi jusque là, en arrive à disparaître. Ainsi, déjà deux frères, parmi les plus notables, frère Théobald et frère Nicolas, jugeant que l'Ordre ne progresserait pas, obtinrent du Seigneur évêque d'Ostie, alors légat apostolique, puis du Seigneur Pape Grégoire IX, la permission d'entrer dans l'Ordre de Cîteaux.

Ils transmirent ces lettres à frère Réginald, alors vicaire du bienheureux Dominique.

Ayant convoqué les frères, celui-ci leur exposa la chose, avec tristesse et douleur. Alors tous fondirent en larmes; et le trouble dont on a parlé s'aggrava encore.

Frère Réginald s'adressait à Dieu du fond du cœur, les yeux levés au ciel, avec toute sa confiance. Alors Frère Clair commença à parler aux frères, les encourageant par de multiples raisons. C'était un homme pieux, lettré, qui avait enseigné les arts libéraux dans le siècle; homme d'une grande autorité, il connaissait bien le droit civil. Il devint plus tard prieur provincial de la Province romaine, pénitencier et chapelain du Seigneur Pape.

Il achevait son discours, quand entra Maître Roland de Crémone; c'était un docteur de l'université de Bologne; il

jouissait d'une excellente renommée dans toute la Lombardie en tant que physicien; plus tard, il fut le premier frère enseignant la théologie à Paris. Inspiré par l'Esprit de Dieu, fuyant le monde, revêtu seulement d'une robe, il vint seul chez les frères et frappa à la porte. On l'introduisit et tout de suite, sans aucune autre parole, il demanda d'être reçu dans l'Ordre. Il était comme enivré par l'Esprit. Transporté de joie, Maître Réginald n'attend pas que quelqu'un apporte un autre habit: il enlève son capuce pour l'en revêtir. Ce fut très étonnant que ce frère, qui avait souvent été sollicité et exhorté par bien des frères, vint demander de vivre dans l'Ordre sous la seule inspiration du Seigneur; car il n'avait jamais répondu à l'appel. Le frère Guala, alors sacristain, sonna une certaine cloche, qui avait coûté vingt sols; les frères chantent «*Veni, sancte Spiritus*», selon la coutume déjà en honneur, bien que leurs larmes et l'excès de leur joie les en empêchent. Alors une grande foule d'hommes, de femmes et d'étudiants court au couvent, il s'ensuit une profonde émotion dans toute la ville, où la dévotion pour les frères se ranime. Tout le monde se répand en louanges, et la précédente tentation disparaît. Quant aux deux religieux, ils s'avancent devant tous en s'écriant qu'ils ont mal agi, pleurent en confessant leur faute humblement, renoncent aux lettres apostoliques, et promettent leur persévérance dans l'Ordre.

La nuit suivante, le dit frère Rodolphe, que le trouble si grave avait beaucoup peiné, fut consolé par le Seigneur dans la vision suivante: il lui semblait voir le Christ, avec la bienheureuse Vierge Marie à sa droite, et à sa gauche le bienheureux Nicolas. Celui-ci, voyant le frère attristé, l'appela et lui dit en lui posant la main sur la tête: «N'aie aucune crainte, frère, tout ira bien pour ton Ordre et pour toi, Dieu prend soin de vous.» Alors le dit frère aperçoit sur la rivière qui passe auprès du couvent un navire chargé d'une multitude de frères; le bienheureux lui dit: «Vois-tu ces frères? Ne crains rien, ils se répandront bientôt dans le monde entier.» Entièrement consolé par ce

qu'il avait vu, rempli de joie par la confirmation de son Ordre, il examina tout, en fut témoin, et s'assura par la suite que tout se déroulait à souhait pour les frères, à partir de ce moment.

2. Le même frère, rapporta aussi qu'un jour le vin manqua dans le pot des malades. En arrivant, l'infirmier vint voir s'il y avait quelque chose; ne trouvant rien, il en parla aux frères avec beaucoup de peine et de compassion pour les malades. Quant aux frères, la plupart des bien portants ne buvaient que de l'eau.

Le bienheureux Dominique était présent; selon son habitude, lorsqu'un manque était signalé, il recourut à la prière, et proclamant ce besoin aux frères, il leur proposa d'en faire autant.

Après cela, le fameux Ventura, prieur de Bologne, dont la vie était un modèle de sainteté, dit au frère infirmier: «Va, essaie de nouveau, regarde s'il y a du vin.» Le frère y alla, et trouva le pot plein de vin jusqu'au bord. Alors, les frères chantèrent les louanges de Dieu qui prend soin de ses serviteurs.

3. Frère Dierry, d'Auxerre, de sainte mémoire, fut prieur provincial des frères en France; il a raconté qu'un jour il n'avait rien pu fournir aux besoins de l'infirmerie et de la maison de Paris dont il était alors prieur. De plus le couvent avait de multiples dettes, et le procureur disait qu'il avait besoin d'au moins cent livres. Le prieur réfléchissait avec anxiété sur cet état, quand un marchand se présenta à la porte et le fit appeler; «Le Seigneur un tel, dit-il, est mort en Grèce; il vous a légué ces cent livres; recevez-les, et priez pour lui.» Le prieur les reçut et rendit grâces à Dieu; il put ainsi, avec un tel secours, subvenir aux besoins des frères.

4. Madame la Comtesse de Castro, proche de la ville d'Anguillaria, était une femme toute dévouée à l'Ordre et digne de foi. Elle a appris au prieur de Viterbe, de sa propre bouche,

ce qui suit: «Deux frères convers l'abordèrent un jour, dans l'un de ses châteaux, appelé Crapolica, sur la route de Rome; selon la coutume, ils demandaient une aumône pour les frères. C'était frère Rainuce d'Orviette, et frère Dominique de Viterbe. Elle ordonna de leur remettre une mesure de farine d'une paume, plus encore, elle la leur donna de ses mains. Les frères reçurent avec joie cette libéralité de cette Comtesse; après son départ ils transportèrent la farine du petit sac où elle était dans celui qu'ils avaient avec eux.

Le matin, ils retournèrent au couvent avec joie, car à ce moment, les frères souffraient d'une grande pénurie. Au matin, la Comtesse vint par hasard dans le lieu où avait été la farine, et elle trouva son sac rempli. Elle s'indigna grandement contre ces convers, les accusant en elle-même d'orgueil, ayant méprisé l'aumône de cette farine, et refusant de l'emporter à cause de son peu de prix. Or, peu de jours après l'un de ces convers revint vers elle; elle lui adressa de dures paroles pleines d'aigreur, et lui fit d'amers reproches, en lui demandant pourquoi il avait omis d'apporter aux frères cette farine.

Le frère, étonné, attristé de si dures paroles, les écouta pourtant patiemment, puis il affirma avec force qu'il avait porté la farine, ainsi qu'il l'avait vraiment fait. Elle s'écria: "Comment avez-vous emporté la farine, alors que j'ai trouvé mon sac rempli?" De bonne foi, la dame Comtesse niait la vérité et s'élevait contre le frère avec une violence d'autant plus grande qu'il persistait à affirmer ce qui était vraiment la vérité.

Enfin, comme le frère avait beaucoup insisté, et engagé même sa parole, elle voulut bien le croire, et jugea que ce fait s'était produit par miracle, à cause des mérites de l'Ordre. Cependant, pour en être plus certaine, elle demanda à ses serviteurs et à ses servantes si on avait apporté ce matin-là d'autre farine, ou si on en avait vu apporter. Tous nièrent absolument.»

En cette affaire, on doit sans nul doute croire et affirmer l'action de Celui qui conserva le pot de farine, au temps du

prophète Elie; par sa vertu toute-puissante, il remplit le sac vide d'une farine nouvelle, voulant conserver et même accroître la dévotion et la piété de cette Comtesse. Le prieur l'entendit rapporter, par la Comtesse elle-même, et par le frère convers Dominique.

5. Dans un autre temps, le frère Jean de Cologne, prieur provincial des Frères Prêcheurs de la province de Rome, et plus tard archevêque de Messine, s'arrêta au dit château de Capralica, pour demander à cette Comtesse l'hospitalité. Très joyeuse de recevoir un tel hôte, celle-ci se dirigea aussitôt vers le coffre où elle voulait prendre de l'argent, afin de préparer le repas. Mais comme elle se hâtait d'y arriver, l'ennemi de toute hospitalité, (sûrement le démon), y mit obstacle: en effet, elle ne put nullement trouver la clef du coffre, bien que la cherchant soigneusement.

Alors, n'espérant plus retrouver cette clef, elle en prit une autre, petite, et bien trop petite pour ouvrir la serrure du coffre, et elle essaya cependant d'ouvrir avec cette clef! Après les efforts de cette dame, qui recevait dans la foi, pour les nourrir, et son hôte et ses compagnons, la porte du coffre s'ouvrit: on peut bien penser et croire avec foi et piété, que ce ne fut pas avec cette clef matérielle, tout à fait inadaptée, comme on l'a dit, mais avec l'aide de Celui qui ferme et personne n'ouvre; qui ouvre et personne ne ferme. Or, pour que cela ne puisse sembler dû à la petite clef, on ne put jamais, dans la suite, rien ouvrir avec elle, comme d'ailleurs auparavant.

6. Dans les premiers temps de l'Ordre, raconte frère Henri le Teutonique, deux frères en voyage, se trouvant à jeun après None, se demandaient entre eux où ils pourraient manger, dans une région aussi pauvre et inconnue. Alors leur apparut soudain un personnage de haute taille, vêtu comme un pèlerin, qui leur dit: «De quoi parlez-vous ensemble, hommes de peu de foi?

Cherchez d'abord le Royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné en plus. Vous vous êtes confiés à Dieu, au point de tout abandonner pour lui, et vous avez peur à présent qu'il vous laisse sans nourriture? Voici le signe que vous recevrez: après le champ que vous allez traverser, se trouve une vallée, et là un petit hameau; dès votre entrée dans l'église, un prêtre vous invitera; puis un chevalier s'avancera pour vous détourner de lui, avec véhémence. Pendant cette pieuse discussion, surviendra le patron protecteur de cette église; il vous entraînera tous, vous, le prêtre et le chevalier, pour vous nourrir surabondamment. Gardez toujours confiance en Dieu, ne la perdez jamais, et par cet exemple, faites-en vivre vos frères.» Puis il disparut soudain. Quant à eux, ils trouvèrent tout comme la vision l'avait annoncé. Revenus à Paris, ils firent ce récit au frère Henri et aux autres frères très pauvres et peu nombreux, qui y vivaient alors.

7. Dès le début de leur installation à Mâcon, les frères eurent à subir des tribulations nombreuses et graves, de la part de Guillaume de Saint-Amour, chanoine de Mâcon. Ils menaient donc une existence pleine d'amertume dans la pauvreté et l'abjection. Entre autres choses, ils se tourmentaient surtout des nombreuses dettes qu'ils ne pouvaient payer. Or, l'un des frères, un ancien d'une grande sainteté, vit en songe le Roi de France et le cardinal Hugues de Saint-Cher, qui s'entretenaient, dans un coin du dortoir, du relèvement de cette maison.

Et voici que, quelque temps après, l'un d'eux leur envoya une aumône de deux cents livres d'Italie, et l'autre fit de même en France. Les frères purent payer leurs dettes, totalement; plus tard, ils vécurent dans la prospérité et la consolation.

8. Le prieur d'Auxerre, frère Bernard, se trouvait en grande difficulté pour la fondation de ce couvent; or il n'obtenait de personne ni conseil ni secours; il eut alors recours au Seigneur,

le priant dévotement de l'aider et de le diriger. Et voici qu'un chanoine de l'église d'Auxerre, homme d'un grand renom et très riche, entra dans l'Ordre; il y apporta tous ses biens, et résolut ainsi tous leurs besoins.

9. Au monastère de Saint-Galgon, en Toscane, près de Sienne, vivait un religieux de l'Ordre de Cîteaux, nommé frère Jacques; il était plein de grâce et de simplicité d'une haute renommée, et on l'appelait souvent à la Cour de Rome. D'admirables faits sont racontés à son sujet, surtout des grâces de vision et de révélation, particulièrement quand il célébrait la messe. Or, il avait une spéciale dévotion et un grand amour pour notre Ordre, qu'il aimait pour les fruits de la prédication, et il disait souvent, avec une profonde affection: «J'aimerais que tous les bons prêtres du monde qui sont dans leur Ordre, vivent plutôt dans le nôtre, afin de produire plus de fruits dans le Seigneur.» Or il advint que des frères de l'Ordre s'arrêtèrent à Saint-Galgon; ils lui demandèrent de prier spécialement pour l'Ordre. La nuit suivante, il pria avec humilité et plus encore de ferveur pour notre Ordre, demandant au Seigneur de lui révéler quelle prière il pourrait faire pour l'Ordre, plus conforme aux Frères Prêcheurs.

Pendant sa prière, il lui fut révélé qu'il devait dire, en célébrant la messe pour cet Ordre, les prières écrites ci-dessous, et qui lui furent données par le Seigneur Jésus Christ; le Seigneur lui dit: «Frère Jacques, prends ces prières, et récite-les pour les Frères Prêcheurs.»

«Prière: Seigneur, illumine les cœurs de tes serviteurs de la grâce de l'Esprit Saint. Donne-leur une langue de feu, et accorde une augmentation de sainteté à ceux qui prêchent ta Parole. Par Jésus Christ Notre Seigneur.

Secrète: Seigneur, donne à tes serviteurs une parole pleine de grâce, et en sanctifiant ces offrandes, daigne visiter leurs cœurs. Par Jésus Christ Notre Seigneur.

Postcommunion: Seigneur, garde tes serviteurs qui ont reçu le Corps et le Sang de ton Fils unique; et accorde l'abondance de tes grâces à ceux qui annoncent ta Parole. Par Jésus Christ Notre Seigneur.»

Le Seigneur Pape approuva ces prières, et permet de les dire à la messe.

10. Deux frères de la maison de Magdebourg, en Allemagne, envoyés par leur prier, s'arrêtèrent dans un bourg pour la nuit, et le matin se mirent en route; ils commencèrent à hésiter sur leur itinéraire; or, il n'y avait personne pour les renseigner. Ils s'assirent, dans le doute de ce qu'ils feraient. Levant les yeux, le plus âgé vit un milan qui volait, et il lui dit: «Milan, je te l'ordonne, au nom de la Puissance de Notre Seigneur Jésus Christ, montre-nous la route que nous avons à suivre.» Aussitôt, aussi vite que l'alouette quand elle descend après avoir chanté, ce milan descendit, vola près de la terre, et se détourna de la route qu'ils suivaient, en prenant une autre à leur droite. Il précédait de peu les frères, les blés très hauts leur avaient caché la vue de cette route. L'aîné dit alors au plus jeune: «Allons, frère; car voici notre chemin.» Il ne parlait pas en son nom, mais au nom du Seigneur Jésus Christ, qui prend soin de ses serviteurs partout où ils vont.

11. Il faut ajouter à cela ce qui est arrivé au couvent de Naples; un des frères était violemment tenté de sortir de l'Ordre; or il se vit lui-même dans le chœur, en face d'une foule de clercs en habit blanc, et devant eux, il chantait à haute voix ces paroles: «Ne m'abandonne pas, Père saint.» Il entendit alors cette réponse: «Moi, je ne t'abandonne pas, mon fils; mais, si je te suis cher, n'abandonne pas ce que tu as entrepris.» Ce frère, alors, fut consolé et affermi dans l'Ordre.

12. Le Christ Seigneur apparut en songe au pieux et vénérable Eberard, abbé de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse de Constance, en Allemagne (c'était au commencement de notre Ordre), et lui dit: «Demain, je t'enverrai mes chevaux pour que tu les feras.» A son réveil, il commença à se demander ce qu'étaient ces chevaux que le Seigneur lui avait soigneusement recommandés, mais il ne put résoudre ce problème. Or, le jour suivant, deux frères vinrent au monastère: le frère Jean, de bonne renommée, plus tard évêque et enfin Maître de l'Ordre, et le frère Henri, de Thuringe.

A leur vue, l'abbé, qui n'avait jamais vu cet habit, leur demanda avec respect à quel Ordre ils appartenaient et pourquoi ils allaient par le monde, avec des livres, des bâtons, et un habit différent. Alors le frère Jean se mit à répondre à ces questions, lui exposant la fondation de l'Ordre, et sa raison d'être, ainsi que le genre de vie des religieux de l'Ordre. Selon la prophétie de Zacharie, il lui expliqua que les chevaux du quadrigé du Seigneur, très vigoureux, avaient été préparés à courir dans le monde entier, et il dit aussi que le Seigneur n'avait donné aux Prêcheurs que le bâton de la croix qu'ils devaient annoncer, et la Vierge Marie en qui ils mettaient leur espérance et leur confiance. A ces mots, l'abbé se jeta dévotement à leurs pieds, et les baisa en disant: «Vous êtes bien les chevaux courageux du Seigneur, qu'il m'avait annoncés.» Puis il leur lava les pieds, les fit entrer avec joie, leur fit renouveler leurs chaussures ainsi que leurs vêtements, et dès ce moment et pour toute la vie il fut un grand ami et un notable bienfaiteur de l'Ordre.

13. Au jour de la sainte Résurrection, à Rome, le prier provincial célébrait la messe solennelle, dans l'église ses Prêcheurs, en présence des frères; un homme pieux assura qu'il avait vu quatre jeunes gens, d'une grande beauté, debout aux coins de l'autel; ils tenaient un linge très blanc au-dessus de l'autel et

des ministres, jusqu'à la fin de leur communion au corps du Seigneur.

14. Il y avait dans ce même couvent un novice plein de ferveur. Une nuit, il pria devant son lit pendant que les frères dormaient. Il lui sembla soudain entendre un bruit de pas dans le dortoir. Ayant levé les yeux, il vit alors trois personnages en habit de frères; l'un portait une croix, le second un vase d'eau bénite et le troisième avec un aspersoir, aspergeait chaque cellule. Croyant que c'était le prieur qui faisait l'aspersion, comme il en avait l'habitude, il se mit au lit en hâte; et se recouvrit pour qu'il pense qu'il reposait comme tous les autres. Il fut aspergé à son tour, et entendit l'un d'eux dire à l'autre: «Voici que nous les avons chassés du dortoir; qui va maintenant les chasser des autres endroits?» Et l'autre répondit: «Il y en a plusieurs, envoyés par le Seigneur, qui vont parcourir les autres maisons, et en chasser les ennemis.» Après ces mots, ils disparurent.

Le novice ne parla de rien pendant plusieurs mois; il croyait que tout avait été fait par le prieur avec ses serviteurs. Mais, constatant que cela ne se reproduisait pas, il le révéla à son Maître; alors, sur son ordre, il le raconta à plusieurs frères.

15. Nous avons entendu le récit suivant d'un frère très pieux, qui fut envoyé prêcher dans le diocèse de Tusculum, avec un frère plus âgé. Parvenus à un bourg appelé Colonna, on les conduisit pour la nuit dans une auberge toute remplie d'une foule de paysans. Ce frère, considérant quels étaient la pauvreté, le labeur, l'austérité dans l'Ordre, et les souffrances souvent endurées dans ses voyages, il se découragea, et s'attrista jusqu'à pleurer en se mettant au lit, un lit misérable et étroit. Le Seigneur Jésus lui apparut alors pendant le sommeil, disant: «Lève-toi, frère, pour écouter ce que je vais te dire.» Il se leva, tout tremblant, et, derrière le Christ, il aperçut un certain frère, entré cette année-là dans l'Ordre, et tenant à la main un bâton,

comme pour se mettre en route. A son départ, il l'avait laissé à Rome plein de santé. Le Seigneur Jésus Christ lui dit alors: «Voici que j'ai pris celui-ci de ton couvent, pour l'emmener avec moi; pour toi, tu vivras longtemps, et pour moi tu auras beaucoup à souffrir. Sois donc courageux, et console-toi au milieu de tes souffrances.» Après ces paroles, il disparut avec le novice qu'il emmenait dans une grande lumière. Quant au frère, il raconta cette vision à son compagnon. Revenus au couvent, ils apprirent que, ce même jour, ce novice avait achevé de vivre ici-bas, débordant d'une vive dévotion.

16. Deux frères du couvent de Witzbourg, en Allemagne, à savoir Siegfried et Conrad, sortirent pour aller prêcher; ils parvinrent auprès d'un fleuve, et ils aperçurent une barque sur l'autre rive; ils virent aussi une foule se rendre à l'église, car c'était un jour de fête, sur le soir; ils auraient bien voulu traverser tout de suite, pour annoncer la Parole de Dieu au peuple, avant qu'il ne se disperse. Mais il n'y avait personne pour les faire traverser. Frère Siegfried dit alors: «Viens jusqu'à nous, petite barque, viens ici.» Obéissant au commandement du frère, et sans être poussée, la barque, malgré la grande impétuosité du courant, se dirige vers eux. Ils entrent dans la petite barque, et ne trouvent pas d'avirons; et voici qu'une petite fille, de huit ans environ, descendit en courant du sommet de la montagne, et leur dit: «Frères, vous voulez traverser?» — «Oui, nous le voulons», dirent-ils. Elle entre dans la barque, et les fait tout de suite traverser à l'aide d'une rame qu'elle portait sur l'épaule; et, aussitôt, elle disparaît. Pleins de reconnaissance et d'admiration, les frères entrèrent dans le village et prêchèrent tout de suite.

17. Le frère Roland de Crémone, déjà mentionné, souffrait beaucoup de la goutte au genou. Il lui semblait qu'on lui arrachait les nerfs avec des ongles de fer. Il s'écria: «Seigneur, où est la parole de votre apôtre: *Dieu est fidèle, il ne permettra pas*

que vous soyez tentés au-dessus de vos forces? Je succombe, je ne tiens plus!» Toute sa douleur disparut aussitôt. C'est ce frère qui l'a raconté lui-même au Maître de l'Ordre.

Chapitre VI

Notre-Dame aime notre Ordre d'une spéciale dilection, et l'assiste avec efficacité.

1. Dans les débuts de l'Ordre, un frère reçut l'obéissance d'aller chez les Cumans pour les convertir. Il en fut extrêmement bouleversé; il se rendit alors chez un ermite qu'il connaissait familièrement, et grand ami de Dieu. Il lui exposa la raison de son trouble, lui demandant de prier le Seigneur pour lui, car il ne pouvait croire à l'utilité de cette mission. Cet ermite, homme pieux et saint, reçut sa prière. Or la nuit suivante, s'étant mis en prière avec beaucoup d'affection, il fut favorisé de la vision suivante: il vit un grand fleuve surmonté d'un pont; des religieux de plusieurs Ordres traversaient ce pont allègrement mais individuellement. Il vit ensuite les Frères Prêcheurs, qui ne passaient pas par ce pont; ils traversaient le fleuve à la nage, et ils tiraient en nageant chacun un char rempli d'hommes. Or certains parmi eux s'affaiblissaient en tirant leur char, par excès de fatigue; l'ermite voyait alors la bienheureuse Vierge venir soutenir ceux qui faiblissaient, leur tendant la main pour les affermir, et ils pouvaient ainsi aborder. Ensuite, après le passage du fleuve, il voyait ces frères pleins d'une merveilleuse joie, avec ceux qu'ils avaient tirés et demeurant en des lieux de délices.

L'ermite raconta au frère sa vision. Extrêmement fortifié, celui-ci obéit à l'ordre reçu avec dévotion et avec joie; il l'avait bien compris: pour procurer le salut aux hommes, nos frères subiraient des travaux plus pénibles que les autres religieux qui travaillent à leur propre salut, mais leur récompense déborderait de joie; car ils seraient toujours aidés par Notre-Dame tout spécialement.

2. Un frère, nommé Jean l'anglais, avait reçu un office, dont il était accablé. Il en redoutait un péril pour son salut, et il commença à prier Notre-Dame du fond du cœur. Comme il suppliait instamment, et avec ferveur, la Mère de miséricorde lui apparut dans une vision, lui disant: «Ne crains pas, frère, sois courageux et patiente un peu: car cette charge, dont tu es tourmenté te vaudra une belle couronne.»

3. Un frère, dont le nom est digne de foi a raconté ceci: à son entrée dans l'Ordre, il avait trouvé toutes choses contraires à son tempérament et à ses habitudes: il dépérissait de faim et de misère; il ne pouvait pas dormir tant il craignait son lit si dur et pouilleux. Compatissant à son dégoût, le prier l'envoya à l'extérieur avec un frère prédicateur, pour voir s'il y trouverait quelque soulagement. Mais il fut exténué par les fatigues de voyages dont il n'avait pas l'habitude, et tout découragé il s'exclama en pleurant: «Ô bienheureuse Vierge, je suis entré dans cet Ordre pour vous servir, toi et ton Fils. Et voici que je faiblis dès le commencement: Ô Reine, donne-moi la force de suivre le frère et de servir l'Ordre.» Alors il se sentit inondé d'une délicieuse rosée, et courut rejoindre le frère.

A partir de ce jour, il fut guéri. Pour l'amour du Ciel, il fut courageux en accomplissant tout ce dont il ne pouvait supporter la vue et réconforté par les mérites de la bienheureuse Vierge, il termina le cours de sa vie volontiers et avec joie.

4. En Lombardie, il y avait une femme très dévote à Notre-Dame, qui menait une vie solitaire. Elle entendit parler d'un ordre nouveau, nommé Ordre des Frères Prêcheurs; elle apprit aussi, sur les frères, de telles merveilles, autant de leur prédication que de leur vie admirable, qu'elle avait un très grand désir d'en voir quelques-uns.

Or, il arriva que deux frères passèrent dans la région pour la prédication. L'un d'eux s'appelait frère Paul; très fervent et

d'une haute perfection, surtout dans la prédication, rempli de la grâce de Dieu, et par lui Dieu avait agi divinement en bien des endroits; il a la réputation de virginité de corps et d'âme. Les frères vinrent la visiter, et selon la coutume des frères, ils l'entretinrent des Paroles de l'Écriture. Elle leur demanda de quel Ordre ils étaient; ils lui répondirent qu'ils appartenaient à l'Ordre des Frères Prêcheurs. Or elle abandonna aussitôt la dévotion qu'elle avait eue au sujet de l'Ordre. Elle se mit à croire le contraire: car elle les voyait jeunes (en effet ils étaient rasés de frais), beaux, et vêtus noblement de leur bel habit; et elle les méprisa dans son cœur se disant: «Comment de tels hommes, courant le monde, peuvent-ils garder la chasteté?» Elle pensait, avant de les avoir vus, que les frères étaient des hommes barbus, d'apparence rigide et rude, comme s'ils venaient d'un désert. Et elle leur ferma sa porte, en se détournant d'eux. Or la nuit suivante, la bienheureuse Vierge lui apparut, lui faisant de très vifs reproches, le visage triste, et lui disant: «Hier, tu m'as gravement offensée.» La femme, dans la crainte et le tremblement, sans pourtant avoir conscience de quelque grave offense, lui répondit: «Notre-Dame, je ne sais pas si j'ai dit, ou fait, ou pensé ce que vous semblez trouver si grave, à moins qu'il ne s'agisse de ce que j'ai pensé au sujet de ces frères.» Marie reprit: «C'est bien en cela que tu m'as offensée, et gravement. Ne crois-tu pas que je puisse protéger ceux qui vont par le monde? Pour t'apprendre comment je les ai pris sous ma spéciale protection, je vais te monter ces frères que tu as vus hier.»

Et, en écartant les pans de son manteau, elle lui montra une grande foule de frères parmi lesquels se tenaient les deux frères, dans la tenue où elle les avait vus et elle lui dit: «Vois comment c'est moi-même qui les garde.» Se prosternant après cela devant Marie avec un grand respect, et beaucoup de larmes, elle demanda et obtint son pardon. Et désormais, cette ermite aima l'Ordre et les frères, du fond du cœur, jusqu'à la fin de sa vie.

5. L'année où le Maître Raymond de Penyafort accéda à l'autorité sur l'Ordre, un frère de Lausanne, qui était alors sous-prieur du couvent de Paris, voulant exhorter les frères à réciter plus dévotement l'office de la bienheureuse Vierge Marie, leur proposa en chapitre l'exemple suivant. Il leur dit: «Un religieux, d'un Ordre réputé le plus austère, était ancien dans son Ordre, lettré, renommé, et très dévot à Marie. Au cours de ses prières, il lui demandait qu'elle daigne lui enseigner comment il pourrait mieux la servir, afin que son hommage lui soit plus agréable. Or, comme il multipliait ses demandes avec plus d'instance de jour en jour, il lui arriva dans l'oratoire des frères, étant en prière, de lever les yeux vers l'autel; il aperçut alors la bienheureuse Vierge assise devant l'autel, et debout auprès d'elle, un religieux revêtu d'une chape noire; alors, tout joyeux, et pensant qu'il serait exaucé, il s'avança peu à peu, avec grande révérence, et se jeta à ses pieds, renouvelant sa demande avec beaucoup de larmes. Alors Marie, regardant vers celui qui se tenait auprès d'elle, dit en souriant à celui qui suppliait: «Que veux-tu?» Il répond: «Apprends-moi comment je dois te servir.» Elle lui dit: «Que fait-on pour l'aimé, ou pour l'ami?» — «Comme je ne sais pas, je te demande de me l'enseigner.» Elle répond: «On l'aime, on le loue, on l'honore.»

Mais il reprit: «Notre-Dame, je ne sais comment je dois t'aimer, te louer et t'honorer.» Comme elle ne lui répondait rien, il se mit à fondre en larmes, suppliant qu'elle lui explique ces trois verbes. Alors, elle lui dit: «Va chez les frères, ce sont eux qui te les enseigneront.» Alors, pensant aux nombreuses espèces de frères, il lui répondit: «Notre-Dame, il y a bien des sortes de frères; je ne sais pas auxquels tu m'envoies. J'ai moi-même des frères; et les Cisterciens, les Clunisiens, les Frères de Gramont, les Prémontrés, les Mineurs, les Prêcheurs, ont des frères.» Elle dit alors: «Les frères Prêcheurs sont mes frères. Va vers eux, ils t'enseigneront.» Le religieux vint donc, avec quelques frères de son Ordre, au couvent de Paris, et apprit tout cela

au sous-prieur, et à quelques autres. Or le sous-prieur rapporta ce récit au chapitre; alors les frères manifestèrent leur dévotion par des flots de larmes: l'un d'entre eux, rempli de zèle, accourut devant l'autel de Notre-Dame dans un saint transport; il disait à haute voix: «Notre-Dame Marie, est-ce que je ne suis pas moi-même l'un de ces frères que tu appelles les tiens?» Il n'est pas étonnant que Notre-Dame ait envoyé ce religieux aux frères de cet Ordre-ci pour exposer le sens de ces trois paroles; en effet, elle est aimée par eux d'une spéciale affection; elle est louée par eux dans leurs offices divins par une particulière ordonnance; les frères, dans leurs prédications, l'honorent au-delà de tout, comme par un don singulier et une grâce particulière. Qui pourrait dire combien de personnes, dans le monde entier, l'aiment, la louent et l'honorent, grâce à l'enseignement des frères? Car elle est spécialement aimable, comme étant la Mère très douce; spécialement louable, car digne de toute louange; spécialement honorable comme la Reine souveraine.

6. Un frère de Lombardie était violemment tenté de sortir de l'Ordre; un jour il se tint debout dans le chœur des convers et dit en pleurant: «Ô bienheureuse Vierge, dans le siècle tu m'as aidé, et maintenant tu abandonnes ton serviteur?» Et, levant les yeux, il aperçut la Vierge Marie, au-dessus de lui, souriant et le consolant.

7. Une autre fois, après Matines, en l'octave de l'Assomption, il lui sembla, dans son sommeil, qu'il était emporté par deux hommes, et il s'écria: «Ô ma Dame, garde-moi en ta présence, et fais-moi la grâce de prêcher, pour mon salut et celui des autres pécheurs.» Aussitôt, elle lui répondit elle-même: «Volontiers.» Il se mit alors à la bénir de ce qu'elle avait parlé à un pécheur. C'est ce même frère lombard, tout à fait véridique et honorable, qui écrivit ce récit au Maître de l'Ordre.

8. Le frère Raoul de Rome était très connu pour sa haute sainteté, ses nombreuses veilles, pénitences et prières; il avait un zèle extrême pour les âmes; il raconta plusieurs fois parmi les frères la vision d'un anonyme; le frère Jean de Bénévent, lecteur, homme de grande érudition, excellent prédicateur, dit qu'il avait entendu le frère Jean dire qu'il s'agissait du frère Raoul lui-même. Donc ce même frère Raoul veillait sur tous les frères, dans sa cellule, tout en priant, et vit plusieurs fois la bienheureuse Vierge avec quelques compagnes, traversant le dortoir, après le coucher des frères, et faisant le signe de la croix sur eux-mêmes et sur leurs cellules. Or, un soir, il la vit passer comme les autres fois, mais devant la cellule d'un frère, elle ne voulut pas s'arrêter pour la bénédiction, ni voir cette cellule, en plaçant devant son visage le bord de son manteau. Il observa bien la cellule, et qui était le frère (élevé avec beaucoup de délicatesse dans le siècle). Le lendemain, il le prit à part, lui posa plusieurs questions, lui demandant comment il allait; il l'exhorta longuement à se bien garder d'offenser Dieu et la bienheureuse Vierge; puis il lui raconta ce qu'il avait vu; il ne trouva alors en lui rien qui ait pu le priver de la bénédiction de la bienheureuse Vierge; seulement, ce soir-là, la chaleur était extrême, il avait enlevé ses chaussures, et pour trouver quelques rafraîchissement, il avait découvert tantôt une épaule, tantôt l'autre, ce qui avait offensé les yeux de la bienheureuse Vierge; il s'en abstint désormais; et le frère vit qu'il recevait de la bienheureuse Vierge la même bénédiction que les autres frères. On croit que le narrateur est celui qui fut favorisé de cette vision.

9. On raconte (et le frère Gérard de Florence assure l'avoir entendu dire), que frère Martin de Padoue, dont on louait la sainteté dans toute la Lombardie, fut souvent consolé par une vision semblable. C'était un homme d'une telle perfection qu'on peut à bon droit croire à son sujet les choses les plus merveilleuses.

10. A l'époque où certains Maîtres en théologie de Paris ameutèrent l'université contre les frères et contre l'Ordre, les frères furent dans la détresse; le Chapitre général qui était célébré à Paris, ordonna alors que dans tous les couvents, les frères réciteraient chaque semaine, en prostration, les sept psaumes de la pénitence, les litanies de la bienheureuse Vierge, avec les prières à la bienheureuse Vierge, notre avocate, et aux bienheureux Dominique, notre saint patron, et aussi la prière *Pro tribulatione*. Au couvent de Rome, les frères résidents récitaient un jour les prières prescrites; un frère très dévot s'assoupit alors un peu; il crut voir au-dessus de l'autel conventuel, sur le tabernacle, le Seigneur Jésus Christ regardant les frères en prostration dans le chœur, en train de prier; la bienheureuse Vierge Marie se tenait debout devant lui, et, le tenant par le bras d'une main, elle étendait l'autre bras en lui montrant les frères, et lui disait: «Exauce-les, exauce-les, exauce-les!» Puis la vision disparut. Un frère, d'une vie sainte et d'un grand renom, me l'a apprise par un écrit, poussé, je crois, par sa conscience à révéler ce fait; je pense que c'est à lui-même que cette vision apparut. Il est hors de doute, d'ailleurs, qu'en ces jours-là, la bienheureuse Vierge ait intercédé en faveur de l'Ordre; et elle fut exaucée, car, peu après, le Seigneur Pape, au cours d'un conflit avec l'université, se prononça contre elle et pour l'Ordre; en cette affaire, si l'Ordre avait échoué, il aurait encouru une perpétuelle ruine.

11. Un écolier flamand, bouleversé par un sermon qu'il avait entendu, entra dans l'Ordre à Paris. Par la bonté de Dieu, au début de son noviciat, il goûta une grande douceur et une grande paix de l'âme. Car, au cours de ses méditations, il était transporté de dévotion, et recevait souvent les consolations de Dieu.

Mais, pour que ces grâces ne lui inspirent pas d'orgueil dans l'avenir, Dieu permit qu'il soit blessé par l'aiguillon de la

tentation. Il fut donc si fortement tenté de quitter l'Ordre qu'il se résolut à revenir dans le siècle, par tous les moyens. Donc, un soir, après Complies, après avoir salué par l'antienne *Salve Regina* la Reine de Miséricorde, les frères allaient se prosterner et prier dévotement devant les autels; quant à lui, le cœur agité, il entre dans sa cellule, imaginant le moyen de sortir. Mais il ne trouva rien d'ouvert; il décida alors de sortir par la porte; si le portier voulait l'en empêcher, il se prépare à le frapper. En se dirigeant de ce côté, il passa devant l'autel de la bienheureuse Vierge, et, comme il en avait l'habitude, il s'agenouille devant son image. Après avoir dit la salutation angélique, il essaie de se lever, mais une force divine le retint immobile, et il ne peut nullement se relever. Il tente plusieurs fois de se relever, il fait les plus grands efforts, mais il doit rester immobile, comme s'il était enchaîné. Alors il revient à son cœur; il reconnaît à son égard la miséricorde de Dieu et de la Vierge Mère, il s'accuse avec véhémence et se prépare à persévérer désormais fermement. Cette résolution prise il put aussitôt se lever facilement; il avoua publiquement le projet qu'il avait fait; à partir de ce moment, il vécut longtemps et saintement dans l'Ordre.

12. Un frère, noble par sa naissance, et plus encore par sa conduite, très digne de foi, a confié à Maître Humbert, presque comme un secret de confession, combien de graves tentations il subit, encore novice, jusqu'à se décider à quitter l'Ordre. Il se mettait déjà en route; mais avant de sortir de clôture, la bienheureuse Vierge Marie lui revint en mémoire; or, il avait envers elle une spéciale dévotion, il se dit en lui-même: «Comment astu la grossièreté de partir sans avoir pris congé de Notre-Dame?» Donc, habité par cette pensée, il entre à l'église, se dirigeant vers son autel: «Ô ma Dame, dit-il, je ne puis plus supporter davantage cet Ordre, et j'ai l'intention de me retirer; mais je ne veux pas partir sans en avoir reçu licence de toi, et c'est pourquoi je viens prendre congé de toi, et je me recom-

mande à toi.» En disant ces mots, il fut pris d'une fièvre si violente qu'il trembla et ne pouvant rester debout, il tomba devant l'autel. Les frères qui passaient l'entendirent gémir, ils s'approchèrent et le transportèrent à l'infirmerie, ignorant tout de l'affaire. Après bien des jours, il guérit de corps et d'âme et il persévéra dans l'Ordre, plein d'amour et de zèle pour l'Ordre; d'une grande influence, très efficace en tout, il attira bien des frères, favorisé en cela d'une grâce spéciale.

13. Frère Barthélemy, étudiant à Leipzig, fit à frère Albert, prieur provincial de la province de Teutonie, le récit suivant: un créancier vint un jour exiger instamment cinq marcs d'argent au frère Jean, prieur de Leipzig, et il le pressait vivement. Le prieur lui demanda un délai, au moins jusqu'à Vêpres, pour avoir le temps de délibérer avec les frères anciens, comment il pourrait se libérer, en donnant des gages.

Donc, les frères anciens se réunirent en conseil avec leur prieur; ils n'avaient encore trouvé aucune solution pour satisfaire les créanciers, quand le portier entra et dit au prieur: «Une dame, d'apparence noble et honorable, que je n'ai jamais vue, se tient à la porte, et vous demande de venir le plus tôt possible.» Le prieur se rend à la porte, et y trouve en arrivant une dame inconnue, d'une grande beauté, et d'une très gracieuse apparence. Elle lui offre avec empressement cinq marcs d'argent, lui disant: «Prenez ceci, jusqu'à ce que le Seigneur vous en donne davantage.»

Le prieur lui demanda alors de qui venait ce don si opportun; elle répondit: «Ne vous inquiétez pas; rendez grâces seulement à Dieu, dispensateur de tout bien.»

Le prieur, tout joyeux, revint vers les frères, et, leur montrant cet argent, leur apprit comment Dieu les avait secourus par cette dame. Mais le prieur regretta ensuite de ne pas avoir demandé avec soin le nom de la dite dame; et il envoya des messagers, de part et d'autre, dans les villages. Mais on ne put ja-

mais la retrouver, ni obtenir de renseignements sur elle. Aussi les frères jugèrent-ils pieusement que cette dame n'était autre que la bienheureuse Vierge Marie.

14. Les frères de Limoges avaient décidé de vivre ailleurs, car le lieu où ils habitaient avait de nombreux inconvénients; ils achetèrent un autre terrain, mais ni le prieur ni le procureur ne purent se procurer l'argent pour le payer, ni en don ni en prêt; après avoir recherché la somme, en sollicitant riches et amis de l'Ordre, toute une journée, le prieur fatigué et anxieux se demandait ce qu'il pourrait faire. Or un frère, vertueux et lettré, lui répondit: «Très cher prieur, voici qu'en ce moment les frères supplient Notre-Dame de leur montrer Jésus!» C'était un vendredi, et les frères chantaient le *Salve Regina* après Complies. Touché des paroles du frère, le prieur lui répliqua: «Quant à moi, je demande à Notre-Dame six mille écus, par le Christ Notre Seigneur, son Fils béni!» Le lendemain, les frères chantaient le matin la messe solennelle de la bienheureuse Marie, Mère et Vierge; soudain arriva le chapelain de l'église d'Oradour, homme de distinction par sa naissance, son érudition, et sa vertu. Après les Matines de son église, poussé, je pense, par la bienheureuse Vierge, il était monté à cheval et avait fait une course de dix lieues avec ses compagnons; sachant l'anxiété du prieur, il demanda que les frères se rassemblent au chapitre après la messe; il leur dit alors: «Très chers frères, vous avez acheté un terrain, et vous ne trouvez pas à le payer. Aussi, la bienheureuse Vierge, que vous louez jour et nuit, sera votre caution; quant à moi, son serviteur, je paierai ce terrain, pour Elle.» Quand il eut pris un léger repas, il retourna le jour même à son église, et le lendemain il envoya aux frères, louant notre Dieu et notre Seigneur, six mille sous tournois, sur son propre cheval.

15. On raconte ceci sur le moine cistercien de Saint-Galgon, dont on a fait mention plus haut: il se trouvait un jour à Pise, dans le couvent des Frères Prêcheurs, et mangeait avec eux au réfectoire; or il avait mangé si peu, au jugement d'un des frères, que celui-ci lui dit après le repas: «Dom Jacques (ainsi se nommait le moine), pourquoi as-tu mangé si peu, et à vrai dire presque rien, alors que les frères, aujourd'hui, ont eu bonne pitance?» Il répondit: «Crois-moi, frère: dans tout le cours d'une vie, jamais je n'ai si bien mangé.» Très étonné, le frère, ne sachant pourquoi il disait cela, reprend: «Comment cela? J'ai vu moi-même que tu avais peu mangé!» S'expliquant alors sur ce qu'il avait dit, le moine répond: «Je n'ai jamais si bien mangé, parce que je n'ai jamais été aussi bien servi comme aujourd'hui! Et quel Ordre pourrait se vanter d'avoir le servant que vous avez? En effet, j'ai vu très clairement aujourd'hui Notre-Dame, la bienheureuse Vierge Marie, servant les frères, et apportant tous les plats devant eux. J'en ai eu un tel rassasiement que par suite de ma joie spirituelle, je n'ai pu manger que très peu.»

16. Le même moine de Saint-Galgon, dont on a déjà parlé, a vu, plusieurs fois, au cours des prédications de quelques frères, la bienheureuse Vierge tenant un livre ouvert devant eux; et leur prédication produisait alors les plus grands fruits.

17. Un frère avait un jour préparé très soigneusement sa prédication; le moment venu, il changea soudain de sujet, et il prêcha sur un point qu'il n'avait jamais prévu, mais beaucoup mieux que s'il l'avait préparé, car la bienheureuse l'assistait en lui dictant ses paroles. Le moine déjà mentionné était présent, celui qui avait vu la bienheureuse Vierge se tenant debout devant ce frère en lui tenant un livre ouvert. Or il apparut à tous les auditeurs et au frère lui-même, qu'il avait prêché mieux, et plus

efficacement, et avec plus de ferveur qu'il ne l'avait fait depuis longtemps.

18. Dans un couvent de Toscane, un frère avait été élu prieur, et confirmé dans cette charge; or, voulant se soustraire à la charge du priorat, il prit la fuite, se cachant de lieu en lieu, comme Jonas, loin de la face du Seigneur; il parvint à un lieu où se trouvait le moine Dom Jacques qu'il connaissait bien; il lui exposa le tourment de son âme, sur cette charge imposée, et lui demanda de prier pour lui le Seigneur et sa Mère. La nuit suivante, Dom Jacques se mit à prier avec une grande ferveur, il vit alors la bienheureuse Mère se mettant en route vers la région du couvent qui avait élu ce frère comme prieur. Il lui demanda où elle allait; elle répondit: «Je vais en tel couvent, pour prendre soin des frères, qui n'ont pas encore de prieur.» Il rapporta cette vision au frère; alors celui-ci accepta de recevoir le priorat.

19. Le même moine, étant dans le palais du Seigneur cardinal Raynaud, priaït une nuit devant une fenêtre, d'où l'on pouvait voir le couvent des Frères Prêcheurs; il aperçut, hors les murs de la ville, une solennelle procession d'hommes portant des flambeaux, et se dirigeant vers ce couvent.

Il pouvait voir distinctement les personnes et entendre leurs chants, qui lui semblaient très beaux. Or, il observa, entre toutes, une personne d'une incomparable majesté, à qui toutes les autres rendaient leurs hommages comme à une souveraine. Quand elle fut arrivée en ce lieu, on lui plaça un siège à l'endroit même où se trouve maintenant le chœur des frères. Alors se présenta une femme vénérable, les vêtements déchirés et les cheveux en désordre; suppliante, elle se jeta à ses pieds en disant: «Ô ma Dame, sauvez-moi de mes ennemis.» Elle lui répondit: «Que me demandes-tu? Tu verras bientôt quelle éclatante victoire je tirerai d'eux.» Alors, la vision disparut. Peu de

temps après eut lieu le misérable désastre des prélats de Pise; nul doute qu'il s'agissait de l'Eglise de Pise suppliant Notre-Dame de la protéger contre les actes d'inimitié et d'injustice par lesquels ils avaient alors conspiré contre l'Ordre.

20. Au couvent d'Orvieto, en Toscane, un jeune frère, d'une excellente conduite, très aimé des frères, souffrit d'une maladie, dont il mourut; il avait déjà reçu tous les sacrements de l'Eglise; or, un matin, tous les frères étaient à la messe, un seul frère le gardait; le malade se mit à regarder fixement d'un certain côté. Celui qui le veillait, croyant qu'il avait une grande vision, le pria très affectueusement, en lui disant: «Frère Symon, au nom de Dieu, dis-moi ce que tu vois; si c'est bon, je me réjouirai avec toi; si c'est mauvais, je pourrai te consoler et t'aider.» L'autre ne lui répondit pas, mais de la main lui fit signe de se taire. Le frère insista de plus en plus pour qu'il lui dise ce qu'il voyait. Alors le malade laissa échapper une parole de désespoir, signifiant que tout ce qu'il avait fait dans l'Ordre était perdu pour lui. Complètement terrifié, son gardien pensa qu'il était attaqué par le démon de midi, et se mit à le consoler, surtout à lui dire que le démon était menteur et père du mensonge, selon la parole évangélique: mais, hochant la tête, il répondit: «Tous, tous en enfer! Le Pape, les cardinaux, les religieux, qu'ils soient Prêcheurs, Mineurs, ermites, avec tous les autres.» Le démon était là pour lui faire croire cela. Quant au frère gardien, il peinait pour le détourner de son désespoir, par toutes les paroles possibles; puis il l'engagea à appeler la bienheureuse Vierge Marie à son secours. Par ses instances, il le contraignit presque à réciter cette strophe: *Maria, mater gratiae, mater misericordiae, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe*. Miracle! Dès que le malade l'eut achevée, il éclata de joie en s'exclamant: «Oh! n'as-tu pas vu la Vierge, très vigilante, notre vaillante compagne de combat? C'est elle qui vient de chasser rudement la horde de démons qui m'attaquait!»

Alors, sur les conseils de son gardien, il dit l'hymne *Te Deum laudamus*; puis le gardien appela les frères, le malade confessa son désespoir, avec pureté de cœur et humilité; après la récitation du symbole, il s'endormit dans le Seigneur. Celui qui rapporte ces faits, il les a entendus du gardien, que beaucoup de frères connaissaient en Toscane, et les a fidèlement transcrits.

21. Dans ce même couvent, il y avait un frère convers, le frère Landrin, connu dans l'opinion des frères comme un homme très vertueux et fuyant surtout l'oisiveté. Il était depuis quelque temps affligé de la maladie dont il mourut; un jour, il portait son regard sur l'infirmerie, et il vit très nettement la bienheureuse Vierge Marie Notre Dame, entrant, accompagnée de plusieurs jeunes filles et portant tous les objets nécessaires pour nettoyer. Comme elle s'approchait du frère, il lui demanda ce qu'elle voulait faire, elle répondit: «Je viens laver les frères de cette infamie qui est tombée sur eux.»

En effet, un frère de notre Ordre avait apostasié, et enflammé d'une violence démoniaque, il avait diffamé les frères, non seulement par ses paroles, mais encore par presque soixante lettres, composées semblablement, en toute méchanceté, et dispersées chez tous les ennemis des frères, par toute la ville et par tout le diocèse. Les frères, accablés de peines et de misère, ne pouvaient plus respirer.

Le mystère de cette vision s'éclaircit aux yeux du frère malade, en entendant la Vierge Marie qu'il avait vue, dire qu'elle le laverait lui-même et les frères. En effet celui qui rapporta ces faits dit à celui qui les dictait qu'après cela, il fut manifeste que la calomnie disparut en grande partie; dès lors le menteur apostat fut pris, et, dans son repentir, il reconnut la fausseté et la malice de ses accusations.

22. En Provence, au couvent du Puy, frère Pierre s'approchait de ses derniers moments. Il était entouré des frères qui s'étaient

réunis pour prier; il se mit alors à incliner respectueusement la tête, à joindre les mains, et à saluer très dévotement la Vierge. Comme les frères l'interrogeaient: «Pourquoi, frère, fais-tu cela?», il répondit: «Ne voyez-vous pas Notre-Dame, qui me fait la grâce de sa visite?» Et il s'endormit dans le Seigneur.

23. Au couvent de Montpellier, un frère, Léon Dacus, était gravement malade; il fut visité un jour par un frère très aimé, et il lui dit: «J'ai reçu cette nuit une très belle vision, dont j'ai eu une très grande consolation: j'ai vu, en effet, la très glorieuse Vierge venir à moi et me dire: "Veux-tu venir avec nous?" Je lui répondis: "Qui êtes-vous, ma Dame?" Elle me dit: "Je suis la Mère de Dieu." – "Je ne crois pas, ma Dame, lui dis-je, que vous soyez la Mère de Dieu, car je ne suis qu'un très indigne pécheur; il ne convient pas qu'une si grande Dame vienne vers un tel avorton." Elle affirma: "Je suis la Mère de Dieu." Sachant mon indignité, je lui redis la même réponse. Elle dit alors: "N'aie aucun doute, mon fils; car je suis la Mère du Christ"; je lui répondis alors: "Si vous êtes la Mère de Dieu, je veux venir avec vous.»» Le même frère mourut le même jour, à l'heure des Vêpres.

24. Le frère Henri le teutonique, fervent et célèbre religieux, excellent prédicateur, fit le récit suivant, au cours d'un sermon à Paris: «Un frère d'une grande pureté et très dévot à Notre-Dame, était en agonie, tout resplendissant de joie. Je lui demandai quelle était la raison d'une aussi grande joie, disant: "Je m'étonne de ta joie au moment de mourir, car presque tous ont une attente de la mort naturellement effrayée." Il me répondit alors: "Quand j'étais étudiant, j'avais pris l'habitude, après les Matines et après les Vêpres de Notre-Dame, de faire mémoire

du bienheureux Nicolas et de la bienheureuse Catherine. J'ai gardé cette habitude dans l'Ordre. Or, un jour, j'ai vu la bienheureuse Catherine, qui me conduisait dans un endroit merveilleux, en me disant: 'Voici le lieu de mon repos, pour les siècles des siècles.' Comme j'étais dans l'admiration, apparut le bienheureux Nicolas qui me fit entrer dans un lieu encore plus beau, me disant: 'Voici mon repos, pour les siècles des siècles.' J'étais dans l'admiration devant tant de beauté; voici que la bienheureuse Marie vint me conduire dans un endroit plus splendide encore, en me disant: 'Voici le lieu de ton repos pour les siècles des siècles.' — 'Ô ma Dame, lui dis-je, je n'ai pas mérité cela.' — 'C'est la place que j'ai préparée pour tous les Frères Prêcheurs', dit-elle. — 'Ô ma Dame, je ne suis pas un tel prêcheur pour le mériter, bien que je porte l'habit!' Mais elle: 'C'est ta place! Viens, car c'est la place des frères de ton Ordre. Je l'ai demandée à mon Fils.' » Il ajouta: "C'est pourquoi j'attends la mort avec une si grande joie, heureux, pressé de parvenir en ce lieu que la Reine du ciel a daigné me montrer, et qu'elle nous a préparé dans sa miséricorde."»

25. A la mort de Frédéric II et de son fils Conrad, la Curie romaine se transporta à Naples. C'est alors que certains prélats excitèrent le Pape contre les frères et contre l'Ordre, au point qu'il porta contre les frères une sentence en six points, dans le cas où, s'opposant à elle, ils continueraient leurs activités. Comme le Pape avait durci sa volonté dans cette résolution, rien ne pouvait l'en détacher, ni prières ni raisonnements; or ces lettres avaient été lues en audience, et on avait donné des copies aux procureurs qui en désiraient. Aussi les frères présents à la Curie, où je me trouvais aussi, étaient remplis d'une terrible anxiété, indiciblement désolés et malheureux. Or un frère d'une grande autorité était parmi nous; il défendait les constitutions et les coutumes de l'Ordre. Il était en proie à un tel désespoir qu'il

ne savait que faire. Il mangeait un jour au couvent, et il recourut à son seul refuge: la Vierge glorieuse. A genoux devant son autel et son image, il lui recommanda l'Ordre, la priant en pleurant, et avec grande et dévote componction, de venir au secours de l'Ordre dans une telle nécessité. La patronne de l'Ordre lui répondit: «A cette heure même il sera libéré.» Et peu après, on annonça soudain aux frères que l'Ordre avait été délivré de tout péril.

26. Un frère ancien dans l'Ordre, homme religieux, dont la conduite était sainte et honorable, vit une nuit, très clairement, pendant que les frères, au dortoir, récitaient les Matines de Notre-Dame, la Vierge Notre-Dame elle-même, venir à la porte du dortoir avec deux compagnes; elle prononça ces paroles: «Courage, courage, hommes courageux!» et elle se retira. Il vit et entendit cela aussi nettement que toute autre chose. Il le confia secrètement au sous-prieur, en l'absence du prieur, lui demandant de conseiller aux frères une application de plus en plus grande à la dévotion envers Notre-Dame, surtout au moment de la récitation de son office, avec dévotion et révérence. Le sous-prieur le fit avec zèle.

27. Un novice très dévot envers Notre-Dame et très fervent envers toute la religion, priait une nuit, après Matines; pendant sa prière très dévote, il lui arriva de s'endormir légèrement. Alors il lui sembla qu'une dame très belle se tenait derrière lui et en s'approchant posait les mains sur ses épaules. Il s'aperçut alors que c'était une femme, et, dans sa crainte religieuse, il s'exclama: «Mon Dieu! Comment des femmes sont-elles entrées ici, à cette heure?» Elle le rassura, par de douces et gracieuses paroles, lui révéla qui elle était, puis l'invita aussitôt à dire avec Elle l'office de Notre-Dame. Ayant accepté, il entonna Prime, disant: «*Ave Maria, gratia plena*», etc. Elle répondait

à chaque verset. Il semblait au novice qu'elle disait sa partie si suavement, et avec une telle dévotion que sa charité s'enflammait à l'entendre, mais surtout lorsqu'elle disait elle-même les répons après le capitule. Parvenus à None, ils en étaient venus à ces mots: «Le Seigneur l'a choisie», etc.; il parut au novice qu'elle prononçait ces paroles avec une telle douceur que tout son esprit était absorbé en Dieu. Quand la vision eut disparu, il demeura dans une telle exultation qu'elle paraissait même sur son visage. Avant la messe, il se prépara à l'office d'acolyte, cette grande joie se manifestait à l'extérieur; aussi l'un de ses frères l'en reprit, mais ce fut en vain; pour cette raison, ce frère le remplaça dans son office. Peu après, ce frère, curieux de savoir pourquoi il montrait une telle exultation, plus qu'il n'en avait l'habitude, le lui demanda avec une telle insistance qu'il lui confia ce qu'il avait vu, le priant de ne le révéler à personne. Or cette joie de son esprit demeura longtemps sur son visage.

Par tous ces exemples on peut savoir clairement avec quel soin spécial la bienheureuse Vierge protège les frères de cet Ordre-ci, lorsqu'ils voyagent, lorsqu'ils souffrent, lorsqu'ils meurent, lorsqu'ils mangent, lorsqu'ils sont affligés, et lorsqu'ils prient.

Chapitre VII

Quelle fut la cause de la récitation du *Salve Regina* après Complies, et de son efficacité.

1. Notre-Dame, la Vierge Mère, entoure d'un amour spécial notre Ordre, et le protège encore en le défendant, dans son extrême charité.

L'ennemi de tout bien, le diable, qui n'a pas craint de s'en prendre au Maître de l'univers, attaqua les frères, par lui-même et par ses satellites, surtout à Bologne et à Paris, où les Frères Prêcheurs le combattaient très vaillamment. Comme en ont témoigné les frères présents, il apparaissait à l'un sous forme de chaudière brûlante qui se renversait sur eux, il se montrait à l'autre comme un très belle femme qui cherchait à l'embrasser; à celui-ci se montrait un âne cornu; à tel autre un serpent de feu. Aux uns et aux autres, le diable lançait insultes et vexations. Les frères étaient obligés de veiller tour à tour auprès de ceux qui dormaient; certains même en devinrent fous, en furent horriblement tourmentés. Les frères se réfugièrent auprès de leur unique espérance, Marie très puissante; ils décidèrent qu'après les Complies aurait lieu une procession solennelle, en son honneur, au chant du *Salve Regina* avec sa prière. Aussitôt les fantômes disparurent, et ceux qui étaient tourmentés furent guéris: ainsi, à Bologne, un frère agité par le démon, et à Paris un frère de famille princière, devenu fou. Puis le concours du peuple, la ferveur du clergé, les pieux soupirs et les douces larmes, les admirables visions, montrent abondamment combien cette procession est agréable à Dieu et à sa Mère.

Plusieurs personnes ont raconté ce qu'elles avaient vu. Au moment où les frères se dirigeaient vers l'autel de la Vierge, celle-ci descendait du ciel, suivie d'une foule de bienheureux, et à la prière qu'ils lui adressaient par ces douces paroles:

O dulce Maria, elle s'inclinait vers eux pour les bénir. Puis elle remontait au ciel, quand ils revenaient au chœur.

2. A Marseille vivait une femme, pieuse et honorable, «lombarde» par son nom et par son origine; elle aimait extrêmement Dieu et notre Ordre, elle assistait un soir aux Complies et fut pénétrée d'une profonde dévotion, et au début de la belle antienne *Salve Regina* elle fut ravie en esprit, et fut témoin de quatre choses que nous devons admirer, aimer, et dont nous devons nous souvenir avec grande pitié. Car elle vit la Reine de miséricorde faisant quatre choses vers les frères, selon le chant de cette douce antienne. Tout d'abord, quand les frères chantèrent: *Salve Regina... spes nostra, salve*, elle la vit saluer les frères et répondre à leur salut. Puis, dans la suite du chant, ils dirent: *Eia ergo advocata nostra*, elle la vit se prosterner devant son Fils et prier pour eux. Quand ils dirent: *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, elle la vit regarder les frères avec douceur et tendresse. Enfin, quand ils ajoutaient: *Et Jesum... nobis ostende, o clemens, o pia, o dulcis virgo Maria!*, elle la vit tenir son Fils sous la forme d'un enfant, et le montrer aux frères, à tous et à chacun d'eux. Cette femme resta en extase jusqu'à la fin des Complies. Ensuite elle révéla tout cela à son confesseur, un frère prudent et discret, avec beaucoup de précision, et en versant bien des larmes.

Or cette femme, simple chrétienne, était si sainte, si parfaite, qu'elle eut la vision suivante: un jour, l'évêque de Marseille célébrait une ordination au couvent, elle vit l'Esprit Saint descendre sur tous les ordinands, sauf un clerc séculier.

3. Frère Jourdain, de sainte mémoire, deuxième Maître de l'Ordre, révéla, dans le *Libellus* qu'il écrivit sur les commencements de l'Ordre, ce que lui avait appris un saint homme, bien digne de foi: à savoir qu'il voyait souvent, au chant des frères: *Eia ergo, advocata nostra*, la bienheureuse Vierge Marie

se prosterner devant son Fils, et le prier très dévotement pour la conservation et la dilatation de son Ordre.

4. Sur le territoire d'Avignon, sur les bords du Rhône, est située la noble ville de Tarascon, où repose la bienheureuse Marthe, hôtesse du Christ, dans la vénération de tous.

Dans cette ville, les frères furent reçus par la mère du Seigneur chevalier Alphonse; elle était très dévouée à Dieu et à l'Ordre. Or elle reçut une révélation, selon la lettre suivante de cet homme vénérable, lettré, honorable, le Seigneur Foulques, devenu plus tard évêque du Puy, ensuite archevêque de Narbonne, enfin Cardinal et Pape Clément. «Guy de Foulques envoie salut et paix aux religieux, aux Pères et aux supérieurs, au prieur et aux Frères Prêcheurs de Montpellier. Aux environs de la Pentecôte, comme chez vous devait être célébré le Chapitre général [de votre Ordre], notre sœur, dame Marie de Tarascon, vint dans notre ville, quinze jours avant la saint Gilles, pour visiter ses parents et ses amis. Elle désirait voir votre assemblée si aimable; recevant alors des visites de plusieurs personnes, elle les édifiait par ses paroles et ses exemples; elle commença alors à leur demander instamment combien de fois elles accepteraient de réciter l'oraison dominicale, ainsi que le salut à la Mère du Seigneur, afin que le Seigneur envoie son Esprit aux frères devant se réunir en Chapitre, et que la Mère de miséricorde les visite. De chacune, elle obtenait ce qu'elle pouvait. Cette sainte femme était pleine, certes, d'une admirable dévotion, mais d'une plus admirable prudence encore! Selon elle, ce n'était pas assez d'aider les frères dans leurs besoins temporels, selon sa fortune; je suis sûr qu'elle leur procurait une grande nourriture spirituelle, en mendiant ainsi des quêtes d'un nouveau genre, très dignes d'éloges. Elle pensait impossible que tant de prières ne soient pas entendues de Celui qui a promis, lui, fidèle en toutes ses paroles, d'être au milieu des fidèles assemblés en son Nom; lui qui aime répandre ses trésors de misé-

ricorde, quand les intercesseurs se multiplient! Donc elle se rendit à Montpellier, avec sa sœur, pour assister dans votre église à l'office de cette grande solennité.»

5. Un frère de la province d'Angleterre fut touché d'une grave maladie dont il pensa mourir, soudainement, après les Matines. Toute la journée il ressentit des douleurs dans la région du cœur. Cependant, il vint assister à Complies, chantant avec les autres, comme il pouvait; au moment de chanter, dans l'antienne *Salve Regina*, ces douces paroles *Regina misericordiae*, il se mit à prier la bienheureuse Vierge par cette parole *misericordiae*, car il craignait l'arrivée de la nuit, et qu'il ne lui arrive ce qui lui était arrivé la nuit précédente: «Si tu es Reine de miséricorde, que je sente le bien de ta miséricorde!» Il fut aussitôt ravi en esprit, et il vit la bienheureuse Vierge venir à lui, lui présentant son Fils tout sanglant, comme s'il venait à peine d'être crucifié, et elle lui dit: «Jamais, pour son amour, tu ne souffriras autant qu'il a souffert pour toi», et, l'ayant placé dans son cœur, elle disparut. Le frère se sentit à l'instant délivré de toute douleur; il rendit grâce à Dieu, et sous le sceau du secret, il écrivit ce récit au Maître de l'Ordre.

6. Un frère très connu pour sa science et la sainteté de sa vie, lecteur à l'université de Cambridge, a révélé qu'un homme pieux avait souvent vu un globe de lumière descendre du ciel sur la tête des frères, après Complies, au moment du chant de l'antienne *Salve Regina*.

7. Autour du monastère de Prouilhe, une épouvantable tempête ravageait tous les alentours. Effrayées par les éclairs, les sœurs entrent à l'église, chantent le *Salve Regina* avec une grande dévotion, et prient la Mère de miséricorde de les protéger, ainsi que leurs champs, leur unique ressource. Ô merveille, opérée par Celui qui commande aux vents et change la foudre en pluie!

Alors qu'aux environs, et jusqu'à la portée d'arbalète, les moissons étaient hachées et les vignes détruites, les biens des sœurs étaient entièrement préservés, par la grâce de Dieu, et la protection de la bienheureuse Marie.

Deuxième partie
Du bienheureux Dominique

Commencement de la deuxième partie du livre appelé *Vies des frères*, contenant des récits sur le bienheureux Dominique non connus par sa légende.

Chapitre I

De sa sainte famille.

Il ne doit être ni inutile si superflu que nous nous appliquions à recueillir des faits omis ou ignorés par les compilateurs de la légende de saint Dominique, comme des épis échappés à la main des moissonneurs. Nous dirons donc avant tout, comme ayant rapport avec sa sainteté et la perfection de sa vie, que ses parents furent honorables et pieux, mais aussi que deux de ses frères furent très parfaits, connus pour avoir accompli des miracles dans leur vie et après leur mort. L'un d'eux fut un prêtre entièrement donné aux œuvres de miséricorde, dans un hospice, pour servir les pauvres; il a mérité l'affection de tous dans la région, comme étant un homme bien-aimé de Dieu. L'autre, appelé Mannès, saint contemplatif, servit Dieu longtemps dans l'Ordre, puis il mourut d'une mort prédestinée, dans un monastère de moines blancs en Espagne, où il avait brillé par ses vertus et ses miracles. Dans une grande réputation de sainteté, il est inhumé dans ce même lieu, près de l'autel, où on le vénère avec grand honneur. Enfin deux de ses neveux vécurent dans l'Ordre d'une vie sainte et très louable.

Chapitre II

De sa joyeuse patience, qui convertit un hérétique.

On avait fixé le jour d'une conférence générale contre les hérétiques. L'évêque du lieu voulait s'y rendre avec une noble compagnie et une suite de cavaliers; le bienheureux Dominique lui dit: «Non, mon Seigneur et frère, ce n'est pas ainsi qu'il faut marcher contre ces gens-là; il faut convaincre les hérétiques par l'humilité et les autres vertus, plus que par un faste extérieur, et l'éclat de l'éloquence, ou par notre apparence, ou par un combat de paroles; et, puisqu'on doit craindre quelque attaque dans cette "disputation", armons-nous de ferventes prières, et avançons les pieds nus au-devant de ce Goliath.»

L'évêque eut confiance en l'homme de Dieu; ainsi, les équipages furent renvoyés, on alla avec simplicité et tous se déchaussèrent. Le lieu fixé était éloigné de plusieurs milles. En route, ils hésitèrent un peu sur leur itinéraire, ils demandèrent alors la route à un passant (ils le croyaient catholique, mais c'était un hérétique). Il leur dit: «Je vais bien vous l'indiquer, et je le ferai volontiers, bien plus, je vous y conduirai.» Il les fit entrer avec perfidie dans un bois, à travers des ronces et des épines, si bien que leurs pieds et leurs jambes devinrent tout sanguinolents. L'homme de Dieu supportait tout cela avec grande patience, et se mit à chanter les louanges de Dieu, les encourageant tous à la patience et à la louange, et leur disant avec joie: «Frères bien-aimés, ayez confiance, espérez dans le Seigneur, nos péchés sont déjà effacés par le sang, nous serons certainement victorieux!» Voyant l'admirable constance de cet homme, et leur joie commune, touché par les belles paroles de Dominique, il avoua de lui-même sa malice et sa perfide tromperie, et abjura aussitôt l'hérésie. Alors il les conduisit à l'endroit désigné, et leur victoire fut complète.

Chapitre III

Comment sa prière sauve des hommes qui se noyaient.

Un habitant de Cahors, ancien et très digne, raconta aux frères ce qu'il avait vu, étant prêt à le jurer. C'était au temps du siège de Toulouse par Simon de Montfort. Des pèlerins anglais se dirigeaient vers le tombeau de saint Jacques; ils ne voulaient pas entrer dans la ville à cause de l'excommunication, aussi montèrent-ils dans une barque pour traverser le fleuve. Or, comme ils étaient nombreux — presque quarante — la barque fit naufrage, et tous furent submergés; on ne voyait même plus leurs têtes. Aux cris des passants et des soldats présents, le bienheureux Dominique qui priait dans l'église du bienheureux Antoine, proche du fleuve, sort de ce lieu. Voyant le danger, il se jeta à terre, et joignant les mains en forme de croix, il invoqua le Seigneur avec des flots de larmes, lui demandant avec une pieuse confiance qu'il libère les pèlerins de la mort. Peu après, il se releva, s'approcha de la rive du fleuve, et leur commanda, au nom de Jésus Christ, de se lever et de sortir de l'eau.

Aussitôt, tous apparurent au-dessus de l'eau, à la vue de beaucoup de spectateurs, qui étaient venus vers ce triste spectacle; ils se dressèrent comme sur la terre sèche, chacun à l'endroit où les flots les avaient emportés. Ô miracle, opéré par Celui qui seul fait des miracles: la foule, accourue de toutes parts, leur tendit aussitôt des piques et des lances, et tous parviennent sur la rive, sauvés des flots.

Chapitre IV

Comment ses livres, restés trois jours au fond de l'eau, furent retirés intacts par un hameçon.

Dans la région de Toulouse, le bienheureux Dominique prêchait en parcourant le pays, et il lui arrivait souvent de traverser à gué un fleuve appelé Ariège. Or, un jour, en retroussant sa robe pour traverser, il laissa tomber ses livres, qu'il portait sur sa poitrine. En louant Dieu, il se rendit à la maison d'une pieuse matrone, qui le recevait chez elle, et le vénérât extrêmement pour ses mérites et sa sainteté.

Il lui apprit la perte de ses livres, ce qui peina beaucoup cette dame. Le bienheureux Dominique lui dit alors: «Ne vous chagrinez pas, Mère, il nous faut supporter avec patience tout ce que Dieu a décidé d'organiser à l'encontre de nos projets.» Trois jours après, un pêcheur vint pêcher à l'endroit où étaient tombés les livres; c'est là qu'il jeta l'hameçon, et il crut avoir pris un gros poisson; il en retira les livres, aussi intacts que s'ils avaient été rangés soigneusement dans une armoire; ce fut d'autant plus étonnant qu'ils n'étaient protégés par aucune couverture de cuir ou de toile. La pieuse dame les reçut, et avec grande joie les envoya au bienheureux Père.

Chapitre V

Comment il augmenta le vin.

Un jour qu'il voyageait dans cette même région, il s'apprêtait à prendre son repas avec ses compagnons, et ils n'avaient qu'une seule coupe de vin (ce que pouvait contenir une petite coupe). Certains frères avaient été élevés délicatement dans le siècle, et il leur serait pénible de manger sans avoir de vin; le saint homme, dans la compassion de son cœur, ordonna de verser ce peu de vin dans un grand vase, dont le fond fut à peine recouvert et d'y ajouter beaucoup d'eau. Quand on eut fait cela, et apporté le vin, les frères dirent qu'ils n'avaient jamais bu un vin aussi bon. Ils étaient environ huit; — or ils burent tous abondamment de cette eau devenue du vin, et il en resta encore. Ces deux miracles ont été racontés par le frère Guillaume Pelisson.

Chapitre VI

De la pluie qu'il obtint de Dieu.

En Espagne, à l'époque où le bienheureux Dominique reçut une maison à Ségovie, il arriva qu'un jour il prêcha devant une foule immense, rassemblée hors de la cité. Il n'ignorait pas que le peuple était plongé dans une grande tristesse à cause de la sécheresse. La Nativité de Notre-Dame approchait, et les cultivateurs n'avaient pas encore commencé à semer, à cause de ce manque de pluie. Après avoir commencé son sermon, soudain inspiré, l'homme de Dieu, Dominique, s'écria: «N'ayez pas de crainte, frères, soyez pleins de confiance dans la miséricorde de Dieu; car aujourd'hui, grâce à l'abondance de pluie donnée par le Seigneur, votre tristesse se changera en joie.» Or, aucune apparence de pluie ne se révélait, au contraire le ciel resplendissait des rayons du soleil, sans qu'aucun nuage vienne s'interposer. Donc Dominique s'engageait dans sa prédication, lorsqu'une pluie torrentielle se mit soudain à tomber, à tel point que la foule eut beaucoup de mal à rentrer dans la ville pour regagner ses demeures. Le peuple, alors, rendit grâces à Dieu, qui seul fait de grandes merveilles, et qui voulut si vite réaliser la prouesse de son serviteur Dominique.

Chapitre VII

Comment il prédit la mort d'un homme qui l'empêchait de prêcher.

Vers la même époque, dans la même ville, un jour de fête, le serviteur de Dieu, Dominique, voulait prêcher au conseil de la cité. On donna lecture publique des lettres royales qu'on avait reçues, puis il parla: «Mes frères, vous avez entendu jusqu'ici la parole d'un roi terrestre et mortel, maintenant, écoutez les commandements du Roi céleste et immortel.» A ces mots, un seigneur richement vêtu, tout rempli d'esprit du monde, refusa de l'entendre et s'écria même, avec mépris et indignation: «Ne serait-ce pas malheureux que ce bavard nous retienne tout le jour en nous empêchant d'aller dîner?» Et sur-le-champ, il monta à cheval et se dirigea vers sa demeure, qui était proche. Le bienheureux Dominique lui dit alors: «Tu te retires à présent, mais avant la fin de l'année, ton cheval n'aura plus son cavalier, et tu ne parviendras pas à la tour fortifiée que tu as bâtie, car elle sera occupée par ton meurtrier.» Les événements ont prouvé clairement que cette parole venait d'une volonté de Dieu; en effet, ce Seigneur fut massacré, à l'endroit même où il avait insulté Dominique, avant la fin de l'année, par ses ennemis qui tuèrent aussi son fils, et son cousin germain, alors qu'ils se hâtaient d'atteindre la tour qu'il avait édifiée pour s'y réfugier.

Chapitre VIII

Comment il obtint du pain pour un frère.

Après ces événements, notre glorieux Père revint en Italie accompagné d'un frère convers appelé Jean. Dans la traversée des Alpes de Lombardie, ce frère Jean se trouva tout épuisé par la faim, de sorte qu'il ne pouvait plus ni marcher ni même se relever. Le bon Père lui dit: «Pourquoi ne peux-tu marcher, mon fils?» Il répondit: «Père saint, je suis accablé par la faim!» Le saint lui dit: «Courage, fils! Marchons encore un peu, et nous parviendrons à un lieu où nous trouverons de quoi refaire nos forces.» Mais le frère reprit qu'il ne pouvait plus du tout marcher, et qu'il tombait en défaillance; le saint homme rempli de charité, ému de compassion, se tourna vers son recours ordinaire, et fit une courte prière au Seigneur. Puis il se tourna vers le frère: «Lève-toi, mon fils, et va vers ce lieu devant toi et apporte ici ce que tu y trouveras», lui dit-il. Le frère se leva, avec une extrême difficulté, et il marcha, comme il put, jusqu'à cet endroit, à un jet de pierre à peu près. Il y trouva alors un pain très pur, d'une admirable blancheur, enveloppé d'un linge très blanc; il le prit, et revint vers le saint de Dieu. Sur son ordre, il mangea de ce pain abondamment, et il reprit des forces. L'homme de Dieu lui demanda si sa faim était apaisée, et s'il pouvait marcher; il répondit qu'il était bien, et pouvait parfaitement poursuivre la route, lui qui peu avant, ne pouvait remuer. «Lève-toi donc, dit-il, et reporte le reste du pain, enveloppé du linge, au lieu où tu l'as trouvé.» Cela fait, ils reprirent leur route.

Au bout d'un moment, le frère se dit en lui-même: «Mon Dieu! qui donc avait placé là ce pain? Et d'où venait-il? Ne suis-je pas insouciant et stupide, moi qui ne me suis informé de rien!» Il dit alors: «Père saint, d'où venait ce pain? et qui l'avait

posé là?» Alors cet amant véritable et gardien de l'humilité lui demanda: «Mon fils, as-tu mangé à ta faim?» — «Oui», lui répondit-il. — «Si tu as mangé suffisamment, rends grâce à Dieu, comme il est juste; mais n'en demande pas plus.»

A son retour en Espagne, ce même frère Jean a raconté le fait aux frères. Il fut du nombre des frères que le Seigneur Pape envoya en Afrique pour y prêcher la foi catholique. Il arriva au Maroc, et y terminant sa course, il passa heureusement au Seigneur.

Chapitre IX

Comment sa tunique arrêta le feu.

Il y avait à Ségovie une dame dévote chez qui avait logé quelquefois le saint de Dieu. Dominique laissa chez elle une tunique en forme de sac, dont il avait fait pénitence pendant quelques temps, car il avait trouvé un cilice très rude, selon son désir, et propre à se mortifier. Cette dame reçut la tunique avec grande dévotion, la plaça dans son coffre avec ses objets les plus précieux et la garda plus soigneusement que la pourpre d'un roi. A quelque temps de là, elle sortit pour régler une affaire. Et là, elle laissa le feu allumé, soit par sa hâte à partir, soit pour une autre cause; elle ferma ensuite la maison. Le feu prit dans la chambre et brûla tous les meubles; seul le coffre de bois, où était conservée la tunique du saint, ce meuble placé au cœur de l'incendie, ne brûla pas, ne fut même pas noirci par la fumée. A son retour, la dame, stupéfaite d'un tel miracle, rendit grâces, d'abord à Dieu, puis à son hôte le bienheureux Dominique, qui avait préservé de l'incendie sa fortune, presque toute renfermée dans ce coffre, grâce à sa tunique. Par dévotion, elle en garda les manches et fit don du reste aux frères; elle est encore conservée comme relique dans leur couvent.

Chapitre X

Comment il put parler allemand, par la grâce de Dieu.

Allant de Toulouse à Paris, le bienheureux Père passa par Roc-Amadour, là il passa la nuit en prière dans l'église de la bienheureuse Marie, ayant comme compagnon de voyage, de sainteté et de dévotion, frère Bertrand, qui devint le premier prieur de Provence. Le lendemain, des pèlerins allemands les rencontrèrent sur leur route; comme ils les entendaient chanter les psaumes et les litanies, ils se joignirent pieusement à eux. Parvenus dans un village, ils les invitèrent, et les traitèrent avec abondance, selon leur habitude. Pendant quatre jours, ils firent ainsi. Alors le bienheureux Dominique dit en gémissant à son *socius*: «Frère Bertrand, j'ai vraiment scrupule de recevoir ainsi leurs biens temporels, alors que nous ne leur semons aucun bien spirituel. Donc, si tu le veux bien, prions à genoux le Seigneur de nous permettre de comprendre et de parler leur langue, afin de pouvoir leur annoncer le Seigneur Jésus.» Après avoir fait ainsi, ils parlèrent avec eux en allemand, à leur grande surprise, en leur prêchant le Seigneur Jésus pendant quatre autres jours, en voyageant avec eux jusqu'à leur arrivée à Orléans. Là, les pèlerins, voulant aller à Chartres, les quittèrent sur la route de Paris, en se recommandant humblement à leurs prières. Le lendemain, le bienheureux Père dit à frère Bertrand: «Frère, voici que nous arrivons à Paris; or, si les frères apprennent le miracle que Dieu a fait pour nous, ils nous croiront des saints, alors que nous sommes pécheurs; et si les séculiers viennent à le savoir, nous serons bien exposés à la vanité. Aussi, je te le demande en vertu de l'obéissance, n'en parle à personne avant ma mort.» Il garda le secret; mais, après la mort du bienheureux Père, ce frère Bertrand le révéla à des frères dévots.

Chapitre XI

Comment, par sa prière, il rappela dans l'Ordre un frère qui en sortait.

Un jour, le bienheureux Dominique reçut un jeune de la Pouille, qui fut nommé frère Thomas. Par son innocence et sa simplicité, il se fit aimer par lui d'une telle affection que de nombreux frères l'appelaient le fils du bienheureux Dominique. Mais un jour, certains étudiants, ses anciens compagnons, vrais complices du diable, saisirent une occasion et par ruse autant que par force, ils l'entraînèrent dans une vigne; là, ils lui enlevèrent ses vêtements religieux pour le revêtir d'habits séculiers qu'ils avaient préparés. Les frères, ayant appris cela, avertissent le bienheureux Dominique: «Hélas! ton fils est entraîné dans le siècle par des amis.» A cette nouvelle, il se dirige vers le lieu de prière, sans donner aucun ordre aux frères, comme: «Courez après lui» ou autre. A l'église, il demeure prosterné devant l'autel, méprisant tout recours humain, implorant la miséricorde de Dieu. Ce ne fut pas en vain. Car la puissance de cette prière se manifesta par son résultat. Car, aussitôt revêtu d'une chemise du siècle, il se mit à pousser des cris: «Oh! Oh! je brûle, je suis tout en feu!» Et il n'eut de cesse qu'il ait enlevé cette chemise pour revêtir ses vêtements religieux, avant de revenir au cloître. Depuis, il vécut longtemps dans l'Ordre, alla partout servir, et fut connu surtout par son amabilité.

Chapitre XII

Comment il ressuscite un enfant, et guérit sa mère de la fièvre quarte.

Le Père traversait la France, et il s'arrêta à Châtillon. Or il arriva que le fils de la sœur du chapelain de ce lieu, qui l'avait reçu, tomba du haut de la maison. Sa mère et sa parenté le pleuraient, comme étant déjà mort. Emu de compassion, le bienheureux Dominique se mit en prière en fondant en larmes. Il fut exaucé, et put rendre l'enfant plein de vie à sa mère. La tristesse donc changée en joie, l'oncle prêtre donna un grand repas, invitant de nombreuses personnes craignant Dieu. Comme on mangeait des anguilles, la mère de l'enfant n'en prenait pas, car elle souffrait de la fièvre quarte. Le bienheureux Dominique fit un signe de croix sur le morceau d'anguille, et le lui donna en lui disant: «Mange-le, et au nom du Seigneur Sauveur.» La dame le mangea, et elle fut guérie de toute fièvre.

Chapitre XIII

Comment il entra deux fois chez les frères, les portes étant fermées.

Le bienheureux Dominique arriva un soir devant un couvent après le coucher des frères. Comme il craignait de leur causer du dérangement, il se prosterna devant la porte, avec son *socius*, et demanda au Seigneur de leur venir en aide sans inquiéter personne. Chose admirable! Alors qu'ils étaient prosternés, ils se retrouvèrent soudain à l'intérieur. Cela lui arriva encore, quand il œuvrait à la conversion des hérétiques, avec un frère convers cistercien (on rapporte de celui-ci des faits de sainteté, dignes de mémoire). Un soir, ils voulurent entrer dans une église qu'ils trouvèrent fermée, et se mirent en prière devant la porte. Ils se retrouvèrent ainsi à l'intérieur, et se livrèrent à la prière toute la nuit.

Chapitre XIV

Comment le diable lui jeta une pierre, sans le détourner de la prière.

Une nuit, le saint homme était prosterné en prière, sur les dalles de l'église. Le démon depuis toujours plein de haine, jaloux d'une telle ferveur, arracha une lourde pierre de la voûte, et la lança sur lui, si violemment que cette chute fit retentir l'église entière. Il voulait détourner son esprit de la prière, à cause de ce tumulte et de cette menace. La pierre effleura sa tête, et toucha le capuce de sa chape. Mais il ne bougea pas plus qu'à la chute d'une paille. Alors le diable ne put supporter une telle vertu, poussa de grands cris, et se retira plein de confusion.

Chapitre XV

Comment le diable lui fit enfreindre le silence pendant la nuit.

Il avait l'habitude de rester en prière dans l'église pendant la nuit. Il était une nuit en prière alors que les frères dormaient, quand le diable vint, prenant la forme d'un frère, prosterné devant l'autel, comme en prière. Le bienheureux Dominique fut étonné en voyant cela, qu'un frère fût resté après le signal, et lui fit signe de la main d'aller se reposer. Le faux frère fit une inclination de tête et se retira. Après Matines, il avertit les frères au chapitre de ne pas rester dans l'église après le signal. Mais le faux frère revint une deuxième, puis une troisième fois. Mais la troisième nuit, comme de nouveau il feignait de prier, le bienheureux Dominique s'approcha de lui, et le reprit sévèrement en disant: «Quelle désobéissance! J'ai souvent dit que les frères ne restent pas après le signal. Et voici la troisième fois que je te surprends.» Alors celui-ci, riant et exultant, lui dit: «Enfin! je t'ai fait rompre le silence!» Alors le saint homme, découvrant l'astuce, lui répondit avec hardiesse: «Misérable, ne te réjouis pas de ce qui ne te sera d'aucun profit! Car je suis au-dessus du silence, et je puis parler si je le crois utile. Tu ne peux me prendre en défaut pour cela.» A ces mots, le diable se retira tout honteux.

Chapitre XVI

Comment il trouva le démon, qui parcourait tous les lieux du couvent.

Plusieurs, parmi les anciens dans l'Ordre, personnes dignes de foi, rapportèrent le fait suivant: le saint de Dieu, Dominique, trouva le diable qui traversait les divers lieux du couvent. Il lui demanda ce qu'il venait faire, et il répondit: «Pour le gain que j'y reçois.» Le conduisant au dortoir, le bienheureux Dominique lui demanda: «Que gagnes-tu ici?» — «J'ai un profit ici, car je prolonge le sommeil des frères, je les fais se lever en retard, et manquer à l'office, et même, si je le peux, je leur inspire de mauvais rêves, et des tentations charnelles.» Il l'emmène ensuite au chœur, lui disant: «En ce lieu aussi saint, quel est ton profit?» Il répond: «Ah! combien de fois je les fais venir tard, sortir tôt, et s'oublier eux-mêmes!» De là, il le conduit au réfectoire: «En quoi les éprouves-tu?» Alors, sautant de table en table, il dit: «Qui ne mange jamais plus ou moins qu'il ne faut?» Puis ils vont au parloir: «Ici, que gagnes-tu?» Il ricana: «Ce lieu m'appartient. Ici, les rires, les bavardages, les paroles vaines!» On arriva au chapitre: il manifesta une grande horreur, et voulut s'enfuir. Comme l'homme de Dieu lui en demandait la cause, il répondit: «Tout ce que je gagne ailleurs, je le perds ici! surtout quand celui qui corrige est juste, et quand celui qui est corrigé montre son repentir. Ce lieu m'est un enfer! Ici, on est repris, on est accusé, on avoue ses fautes, ici on est châtié, ici on est absous. Je hais extrêmement ce lieu, je le déteste plus que tout!»

Chapitre XVII

Comment le saint enleva un écrit au diable.

Une autre nuit, le bienheureux Père Dominique vit dans l'église le diable, tenant dans ses mains, semblant des crocs recourbés, une feuille qu'il lisait à la lueur d'une lampe. S'approchant de lui, le bienheureux Dominique lui demanda ce qu'il lisait: «Je lis les péchés de tes frères», répondit-il. Comme le bienheureux Dominique voulait avoir cette feuille, il la saisit d'un côté et le diable de l'autre; le saint homme l'adjura au nom du Seigneur de la lâcher, ce qu'il fit. Le bienheureux y trouva inscrites plusieurs transgressions dont les frères s'étaient rendus coupables et il les en corrigea.

Chapitre XVIII

Comment cet homme bienheureux priaït et avec quelle ferveur.

Le frère Jean de Bologne, homme plein de vertu et de discrétion, a raconté qu'il avait veillé pendant sept nuits pour voir comment se comportait le bienheureux Père; il dit donc qu'en prière il se tenait tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt prosterné, persévérant jusqu'à ce que le sommeil le gagnât. A son réveil, il allait visiter les autels, jusqu'aux environs de minuit. Alors, il visitait les frères, dans leur sommeil, et très doucement recouvraient ceux qui s'étaient découverts. Puis il retournait à l'église et priaït longuement. Le même frère qui lui avait souvent servi la messe, dit aussi que fréquemment il avait vu des larmes couler de ses yeux, quand il se retournait, après avoir reçu le corps du Christ, pour recevoir le vin et l'eau.

Chapitre XIX

De l'efficacité de sa parole et de son action.

Il remarqua que son *socius*, frère Bertrand, s'affligeait trop de ses péchés; il lui dit de ne plus pleurer sur ses propres fautes, mais celles des autres; si grande fut la puissance de ses mots, que frère Bertrand pleura dès lors abondamment pour les autres, mais ne put pleurer pour lui-même, même s'il le voulait.

Un usurier se trompait lui-même en se croyant juste; il demanda l'eucharistie. Dominique la lui donna; mais bientôt l'hostie brûla son palais comme un charbon enflammé, comme le feu de la fournaise avait rafraîchi les enfants, mais avait brûlé les chaldéens impies. Touché de repentir, l'usurier se convertit, et restitua tout ce qu'il avait mal acquis.

Chapitre XX

Des pains multipliés.

Frère Réginald, pénitencier du Seigneur Pape, et plus tard archevêque d'Armagh, homme d'une grande piété, disait qu'il était présent à Bologne quand le procureur vint trouver l'homme de Dieu Dominique; il se plaignit de n'avoir à donner à la grande multitude des frères que deux pains; à l'imitation du Seigneur, Dominique lui dit de les partager en petits morceaux, puis il les bénit, se confia à Dieu qui est libéral envers tous ceux qui l'invoquent et remplit de bénédiction tout ce qui vit, et il commanda au servent de faire le tour des tables en donnant à chacun deux ou trois morceaux de ce pain. Quand il eut fait le tour, il y avait des restes: après un deuxième puis un troisième tour, en distribuant des morceaux, il vit que la famine se changeait en abondance. Que dire encore? Si souvent il fit le tour des tables en plaçant du pain, que tous les frères furent rassasiés. Et ce qui resta de ce pain venu de Dieu fut plus abondant que ce qui était venu des hommes.

Chapitre XXI

Comment il vit des anges envoyés pour garder les frères.

Un légiste citoyen de Bologne, entra dans l'Ordre. Ses amis du monde voulaient l'enlever de force. Pour défendre le couvent, les frères terrifiés voulaient aller chercher des soldats, mais le bienheureux Dominique leur dit: «Nous n'avons pas besoin de soldats; car je vois autour de l'église deux cents anges, au moins, envoyés à la garde des frères.» Alors, ces hommes, remplis d'une crainte divine à cette nouvelle, et pleins de confusion, se retirèrent, et le novice, consolé, put rester dans l'Ordre.

Chapitre XXII

D'un frère gourmand, qu'il délivra du démon.

A Bologne, un frère assigné au service des malades mangeait parfois la viande qui restait, sans permission. Un soir où il agissait ainsi, il fut possédé par le démon et commença à crier fort et terriblement. Les frères accoururent, et le bienheureux s'avança. Dans sa compassion pour le frère horriblement tourmenté, il reprocha au démon d'être entré dans son corps. Alors le diable lui répondit: «Je suis entré dans celui qui l'a mérité; car il mangeait les mets des malades, en cachette et sans permission, contre les constitutions de ton Ordre.» Le bienheureux Dominique lui dit alors: «Par l'autorité du Seigneur, moi, je l'absous de son péché. Et toi, démon, je te commande, au nom de Notre Seigneur Jésus Christ, de sortir de son corps et de ne plus le tourmenter.» Le frère fut aussitôt libéré.

Chapitre XXIII

De sa compassion envers les pécheurs, et de la crainte du scandale.

Il compatissait extrêmement aux péchés et aux misères des hommes. Ainsi, lorsqu'il arrivait dans une ville, ou un village, dès qu'il apercevait ce lieu d'une hauteur proche, il pensait aux misères des hommes, et aux péchés qu'on y commettait, et il fondait en larmes. Lorsque la fatigue du chemin l'obligeait à s'arrêter dans quelque hôtellerie, il étanchait d'abord sa soif à la première source qu'il trouvait; il craignait que l'intensité de sa soif, due aux peines du voyage, ne lui fasse dépasser la mesure en buvant, et en montrer quelques traces. Il avait quelque crainte, non seulement en cela, mais en tout.

Chapitre XXIV

De son détachement des choses matérielles.

Il gardait son cœur tellement uni à Dieu qu'il était détaché de tout objet, aussi bien de ceux qui avaient de l'importance que des plus ordinaires, ainsi des vêtements, des livres, des ceintures, des couteaux (qu'il portait rarement), et tout ce dont il se servait était très commun. Il reprenait les frères qui recherchaient l'élégance avec trop d'intérêt dans ces choses.

Chapitre XXV

Comment il étudiait dans le livre de la charité.

Un étudiant clerc lui demanda un jour dans quel livre il avait le plus étudié, car il constatait l'excellence de sa prédication et sa science des Ecritures. Le saint lui répondit qu'il avait surtout étudié dans le livre de la charité, plus que dans aucun autre; car c'est le livre qui enseigne sur tout.

Chapitre XXVI

Comment les tentations charnelles furent repoussées par le parfum de ses mains.

A Bologne, un étudiant était sujet au péché d'impureté; bien qu'il s'en soit souvent confessé, il y retombait fréquemment; c'est pourquoi il disait qu'il ne pourrait jamais se convertir. Or un jour de fête, cet étudiant se rendit à l'église des frères pour la messe et la prédication faite par le bienheureux Dominique. Après l'office, il alla à l'offrande, avec ses compagnons; or au moment où il baisait sa main, il sentit un tel parfum émaner de sa main, que jamais il n'en avait connu de semblable. A ce miracle s'en ajouta un autre plus admirable: la dissipation des tentations de la chair. Car il ressentit soudain un tel apaisement en lui, qu'il affirma désormais pratiquer facilement la continence qui lui avait paru longtemps si difficile. Cela correspondait bien au parfum de la main virginale qui chassait la puanteur de la luxure.

Chapitre XXVII

Comment il prédit sa mort.

A Bologne, un autre étudiant dit avoir entendu lui-même le bienheureux Dominique annoncer sa bienheureuse mort, peu de temps auparavant. Donc le bienheureux Père était allé visiter quelques étudiants qui lui étaient proches, dans leur logement. Parmi d'autres paroles, il leur prédit sa mort en ces termes: «Vous me voyez maintenant en vie, et en bonne santé; mais avant que vienne l'Assomption de Notre-Dame je serai enlevé à cette vie mortelle.» Cette prédiction fut accomplie par les faits, car il partit vers le Seigneur, peu avant l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, ce que les étudiants notèrent avec grand soin, pour rapporter la prophétie aux frères après sa mort.

Par ailleurs, on sait qu'il a connu d'avance bien des événements, par des récits inclus dans sa légende, et qui sont assez indiqués ici.

A Rome, il passait une nuit en prières ferventes, dans une sainte veille dans les catacombes; et il reçut une vision. Le matin suivant, revenu au couvent, il réunit ses frères après le signal de la cloche; alors il se mit à pousser de profonds soupirs, et leur dit, d'une voix mal assurée, cette parole évangélique: «Frères, voici que *Satan a demandé de vous cribler comme le formet.*» Les frères, à ces mots, fondirent en larmes, et lui-même plus encore. Enfin il prononça ces paroles, qui furent prouvées prophétiques: «Pleurez, mes frères, car deux d'entre vous doivent partir vers la vie, et deux s'en aller vers la mort.»

Alors les frères furent terrifiés, et tout angoissés se disaient entre eux: «Serait-ce moi?» Les événements s'accomplirent après quelques jours, car deux frères sortirent de l'Ordre, s'en allant sans doute vers la mort; deux autres frères abandonnèrent l'enveloppe de leur corps et parvinrent à la vie éternelle.

Chapitre XXVIII

Comment, après sa mort, il appela son ami au Christ.

Le corps du bienheureux Dominique, placé dans l'église, était entouré de ses fils, chantant des psaumes et des cantiques spirituels, avec beaucoup de larmes; le frère Albert, prieur de Sainte-Catherine de Bologne, homme de sainte mémoire, était présent; il était l'un des amis intimes du bienheureux Père. Il vit son ami, et sa tristesse disparut en le regardant; alors il se réjouit et commença à exulter. Il plaignait son propre sort, mais s'approchant du corps, il le serra entre ses bras et le couvrit de baisers. Il ne se releva pas avant de savoir l'annonce de sa mort. Alors, il se redressa, et tout joyeux dit au prieur des frères de Bologne: «Prieur, quelle bonne nouvelle! Maître Dominique m'a embrassé, me disant que cette année, j'irai le retrouver auprès du Christ!» Ce que prouva l'événement, car il mourut cette année-là.

Chapitre XXIX

Comment un étudiant, absent aux funérailles, le vit dans la gloire.

Ayant appris sa mort, un étudiant vertueux fut empêché de venir à ses obsèques. La nuit suivante, il vit en songe le bienheureux Dominique, dans l'église du bienheureux Nicolas, assis sur un trône, merveilleusement couronné de gloire et d'honneur. Il lui dit: «N'êtes-vous pas Maître Dominique, qui vient de mourir?» Il répondit: «Mon fils, je ne suis pas mort, car je possède le bon Seigneur et je vis avec Lui.»

Le matin venu, le frère vint à l'église, et y trouva la sépulture du saint, au lieu même où il l'avait vu en songe, assis sur son trône. Or, auparavant, il ignorait ce lieu.

Chapitre XXX

Comment un possédé fut guéri à son tombeau.

Le frère Chabert, de la région de Savoie, homme fervent, prédicateur excellent, devint célèbre par les miracles qu'il accomplit après sa mort; il raconta ce fait. Etant à Bologne comme étudiant, le lendemain de la sépulture du bienheureux Dominique, il vit, avec bien d'autres, qu'on amenait un possédé à son tombeau. Dès qu'il y fut arrivé, le démon commença à s'écrier: «Que me veux-tu, Dominique?» Il répéta fréquemment ces mots, avec des clameurs; et le possédé fut guéri dès qu'il eut touché le sépulcre.

Chapitre XXXI

Comment un frère fut guéri, en l'invoquant, des hémorroïdes et d'un abcès.

Un frère plus que sexagénaire, que le bienheureux Dominique avait fait recevoir dans l'Ordre, au couvent de Limoges, souffrait d'hémorroïdes depuis longtemps. Il apprit les miracles qui avaient lieu à son tombeau, avant sa canonisation. Il vint alors se prosterner devant l'autel avec humilité, et pria: «Seigneur Jésus Christ, c'est par Maître Dominique que vous m'avez appelé à cet Ordre; si c'est vrai, ce que j'ai appris, et si ce bienheureux Père a du crédit auprès de vous, comme je le crois, je vous demande, par ses mérites d'être délivré de cette honteuse infirmité.» Il fut aussitôt guéri, et rendit grâces à Dieu; et il ne souffrit plus jamais de cela pendant les sept années qu'il vécut.

Le même frère fut nommé au couvent de Cadours, où il mourut; comme les frères avaient appris la canonisation du bienheureux Père, ils chantaient dévotement le *Te Deum* à cette occasion; or il fut guéri subitement, et parfaitement, d'un abcès dont il souffrait depuis bien des années, ayant seulement prié ainsi: «Ô bienheureux Père Dominique, vous m'avez déjà guéri d'une honteuse infirmité; délivrez-moi encore de ce mal qui me fait souffrir dans ma vieillesse.»

Chapitre XXXII

D'une sourde qui recouvra l'ouïe.

Dans ce même couvent, comme le prier fait, devant le peuple, le récit des miracles du bienheureux Dominique, une moniale sourde depuis des années, invoqua le bienheureux Dominique, et put entendre parfaitement.

Chapitre XXXIII

Comment les lettres de canonisation ne furent pas abîmées par les eaux.

Le Seigneur Barthélemy de Cluse, chantre à Tripoli, personnage respectable, a rapporté au sujet du bienheureux Dominique, un fait digne d'intérêt. Comme il prenait la mer, les frères le chargèrent de transmettre aux frères d'outre-mer les lettres de canonisation du bienheureux Père. Or, au cours de la traversée, le navire fut poussé par les vents et la tempête autour d'un port, et là il échoua. Alors tous les objets furent endommagés et presque détruits, qu'ils fussent sur le pont ou à l'intérieur du vaisseau. Mais ces lettres ne furent nullement abîmées. Ceci parut d'autant plus admirable que tout le reste fut détruit; alors que des lettres sont endommagées, selon la nature, à la moindre humidité. On crut à la Providence de Dieu, en ce cas, pour que l'honneur de Dieu en son saint ne soit pas soustrait aux peuples de Syrie et au-delà de la mer. En effet, si ces lettres avaient été détruites, il aurait fallu presque deux ans pour en expédier d'autres.

Chapitre XXXIV

De ceux qui furent délivrés du péril de la mer.

Un navire était sorti de Trapani en Sicile, et devait arriver à Gênes. Soudain, éclata un orage, et une violente tempête, et de plus, une pluie si abondante que le vaisseau était sous la menace imminente de naufrage, et tous étaient en péril de mort. On avait déjà perdu les voiles et le gouvernail, par la violence de la mer; on avait jeté les objets même les plus nécessaires; déjà les passagers confessaient les uns aux autres tous leurs péchés, attendant la mort à chaque instant. Dans un si grand péril, tous à haute voix, invoquaient les saints qui sont généralement invoqués en mer, tout en pleurant à chaudes larmes. Or, un frère de notre Ordre était là, le frère Guillaume de Valence, homme plein de dévotion, et d'une totale confiance en Dieu; il n'entendait pas mentionner le nom du bienheureux Dominique; alors, animé d'un saint zèle, il les exhortait tous à l'invoquer. Ils lui répondirent que ce n'était pas la coutume, et qu'on ne le connaissait pas. Rempli de confiance dans les mérites du bienheureux Dominique, il leur dit: «Invoquez-le de tout votre cœur et promettez-lui quelque chose en son honneur; il est certain que vous aurez du secours.»

Entraînés par ces paroles du frère, ils firent ensemble un vœu: si le bienheureux Dominique les exauçait, dès qu'ils seraient à terre, ils se rendraient en procession à son église, déchaussés, et cierges allumés en main. Ayant émis ce vœu, ils s'écrièrent tous, de toutes leurs forces: «Saint Dominique, secourez-nous!»

Tout de suite, le vent se calme, la mer s'apaise, la tempête cesse, la joie reparait sur les visages. Après l'angoisse survient la liesse, l'exultation après les pleurs. On rend grâce à Dieu

ensemble, et on loue saint Dominique de toute l'affection du cœur.

Parvenus sains et saufs à Gênes, ils ne furent pas longs à accomplir leur vœu, et ils se hâtèrent avec de grands sentiments de dévotion, à se rendre avec le frère lui-même et son *socius*, à l'église des frères et à l'autel du bienheureux Dominique, humblement, de la manière qu'ils avaient promise.

Chapitre XXXV

D'une moniale guérie miraculeusement.

Il y a, à Tripoli, ville de Syrie, un monastère de femmes, du nom de «Madeleine». Là se trouvait une jeune moniale, issue d'une noble famille, appelée Marie de Beaumont; elle était remplie d'une grande simplicité et d'une admirable pureté. Après avoir souffert de plusieurs graves maladies, elle souffrit d'une telle douleur dans la jambe et le pied droits, qu'elle ne put se tourner d'un côté à l'autre, pendant six mois, ni se soutenir sans le secours d'une sœur. Elle était toujours étendue sur le dos; et du fait de cette position sur le lit, elle souffrait affreusement, son corps étant meurtri et abîmé. Pendant les trois premiers mois, elle était si torturée dans ces membres que ses cris lamentables troublaient souvent les autres moniales. Par la violence de ces douleurs, elle en arriva au point de passer sept jours sans aucune nourriture ni boisson, à cause de sa faiblesse. On attendait sa mort, à chaque moment; parfois elle perdait le souffle, son visage pâlisait, elle gisait comme privée de sentiment et de mouvement.

Cependant, après ces jours-là, elle commença à respirer un peu, parce que la cuisse, la jambe et le pied étaient devenus comme morts et gisaient aussi immobiles qu'un morceau de bois; au bout de deux mois, sur le conseil des médecins, sa mère et ses proches se préparèrent à la faire sortir du monastère, et à la soigner plus facilement dans sa propre demeure, avec des bains, des onguents, et d'autres soulagements médicaux. Cette permission fut demandée à un Abbé, qui était visiteur de cet Ordre et il l'accorda. Quand la jeune religieuse fut au courant, elle refusa absolument de sortir de son monastère, pour rentrer dans une maison du siècle, contre la Règle et les Constitutions; elle ne voulait pas être traînée en danger de

scandaliser, en voyant une consacrée portée aux bains, dans des lieux publics.

Sur cela, elle était réprimandée par les siens, et par sa propre sœur, moniale avec elle, qui lui disait ironiquement: «Sûrement, Dieu te guérira, à cause de ta sainteté, sans secours humain.» Sa mère elle-même lui redisait que ce n'était plus comme autrefois, où Dieu faisait signes et miracles. Cette nuit-là, ses parents, indignés par son obstination, se retirèrent, la laissant à elle-même. Quant à elle, elle craignait encore qu'ils l'emmènent, selon le projet qu'ils avaient formé; elle se tourna totalement vers le Seigneur, le priant humblement, avec des supplications et des torrents de larmes, en disant: «Seigneur, mon Dieu, je ne sais pas prier, et je ne suis pas digne d'être exaucée de toi; mais je demande à mon Seigneur, le bienheureux Dominique, d'être médiateur entre toi et moi, et de m'obtenir le bien de la santé, par ses prières et ses mérites.» Elle invoqua son avocat, le bienheureux Dominique, avec une telle insistance, et avec tant de larmes qu'elle reçut en son cœur la confiance d'obtenir la santé tellement demandée. D'ailleurs le père de ces jeunes moniales, homme noble, très dévot envers saint Dominique, lui avait recommandé ses filles ainsi que toute sa maison, tout le long de sa vie. Donc, cette sainte moniale s'étant endormie, se réveilla après son sommeil, et ne se sentant nullement guérie, elle fit des reproches avec familiarité au bienheureux Dominique, parce qu'il n'avait pas du tout exaucé ses prières. Elle l'invoqua de nouveau, avec des prières et des larmes, et autant de ferveur que la première fois. Alors elle tomba en extase, et vit le bienheureux Dominique, accompagné de deux frères, qui ouvrait le rideau devant son lit, et s'avancait vers elle. Il lui fut donné de le reconnaître, et elle lui demanda en suppliant de lui rendre la santé. Alors, il lui demanda si elle désirait beaucoup être guérie, et pourquoi; elle lui répondit qu'elle le désirait beaucoup, si c'était utile pour son salut, et mieux servir Dieu.

Alors, il lui dit: «Etends ta jambe, au nom du Christ.» Elle répondit qu'elle ne le pouvait pas. Le saint tira de sous sa chape un onguent merveilleux, d'un parfum extraordinaire et de sa sainte main il en oignit les endroits douloureux. Aussitôt, se trouvant tout à fait guérie, elle étendit librement sa jambe et la replia, sans la moindre douleur.

Le bienheureux Dominique lui dit: «Cette onction est douce et précieuse, mais difficile.» Elle lui demanda de lui expliquer ces mots: «Cette onction est signe et figure de l'amour de Dieu, vraiment précieuse, parce qu'elle est plus importante qu'aucun bien temporel, et rien n'est meilleur parmi les dons de Dieu; elle est douce, car rien n'est plus doux que la charité. Elle est difficile à garder, parce que facilement perdue si on ne la préserve avec soin.» Puis il lui recommanda de rester vigilante autour de cet amour de Dieu. Alors il se mit à l'interroger affectueusement sur la manière dont elle ferait connaître sa guérison; aussitôt sa sœur, qui dormait dans le dortoir, eut un songe, dans lequel elle entra dans une église, où elle vit de ses yeux une image du bienheureux Dominique peinte sur un mur; soudain cette peinture s'anima, prenant l'aspect d'un homme vivant; de sa main étendue, il appela la moniale; s'étant avancée, elle se prosterna à ses pieds, le suppliant pour la guérison de sa sœur. A cela, il lui répondit: «Moi, j'ai guéri ta sœur.» Après quelques mots d'entretien, elle se réveilla. Bien que ne croyant pas à la vision, elle se rendit auprès de sa sœur qu'elle trouva en parfaite santé, rendant grâces à Dieu et à saint Dominique. Toutes deux comparèrent leurs visions avec les paroles et les paroles avec la réalité, se réjouirent extrêmement avec leur mère Prieure, du nom d'Elisabeth, rendant des actions de grâces à Dieu et au bienheureux Dominique. Elles visitèrent son église avec plus de dévotion, et rapportèrent ce miracle aux frères, puis dans l'Ordre.

A son réveil, après sa vision, la moniale s'était aperçue qu'elle avait été ointe d'une façon sensible, et même abon-

damment. Elle en essuya les traces avec du coton, et pendant plusieurs jours, garda cela pour elle, par humilité. Elle craignait d'être tentée de vaine gloire, ou d'être accusée d'ostentation par les autres sœurs. Enfin son devoir la pressa de tout montrer à sa Mère; sur son conseil, elle le révéla à frère Grégoire de Hongrie son confesseur, frère de l'Ordre, pour savoir ce qu'elle devait faire de cet onguent qu'elle avait conservé.

Or, lorsqu'elle le leur montra, le frère, la Mère, ainsi que la sœur de la jeune moniale, furent remplis d'un parfum inconnu, si suave, si délicieux, qu'aucun parfum ne pourrait lui être comparé. Ainsi en témoignèrent quatre personnes tout à fait crédibles, qui le sentirent, bien que l'onguent lui-même se fût desséché, après plusieurs jours.

Comme la moniale, au toucher de cette sainte onction, avait recouvré une santé nouvelle, de même elle fut alors remplie intérieurement d'une nouvelle ardeur d'amour divin, selon ce que lui avait prédit le bienheureux Dominique: cette onction en était le signe.

Le frère obtint tout cela de sa bouche, quoique très difficilement et à grand peine, car elle semblait avoir une extrême humilité, et une grâce spéciale qui lui faisait craindre la gloire plus que tout. C'est pourquoi elle cachait avec soin les dons de Dieu.

Donc, il examina et écrivit ensuite soigneusement ce miracle, qui fut par la suite connu du frère Yves, ancien prieur provincial de Terre Sainte; c'était un homme saint et religieux auprès de Dieu et des hommes, connaissant plusieurs langues, et excellent prédicateur, par une grâce personnelle. Le Roi et la Reine de France le connurent dans leur voyage d'Outre-Mer, et l'aimèrent spécialement, en faisant grand éloge.

Ces événements sont arrivés en l'an de grâce 1254, pendant le Carême, sous le règne de Notre Seigneur Jésus Christ qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit pour les siècles des siècles. Amen.

Chapitre XXXVI

De la guérison d'un hydropique.

Certains frères, traversant le Piémont, racontèrent dans leurs sermons les miracles du bienheureux Dominique; or, l'un des assistants avait un frère hydropique, dont le corps était monstrueusement enflé. Revenu chez lui, il lui raconta ces miracles, et lui conseilla de s'abriter sous la protection du bienheureux Dominique pour obtenir la santé. Ce que fit le malade, avec grande piété. Et il arriva que, pendant son sommeil, le bienheureux Dominique lui apparut; lui ouvrant le ventre, il en extirpa les humeurs, sans lui causer ni gêne ni souffrance. Le malade, au réveil, se voyant guéri, raconta sa vision à tout le monde. Contre l'attente de tous les docteurs, il conserva la santé, toujours reconnaissant envers Dieu et envers son guérisseur, le bienheureux Dominique.

Chapitre XXXVII

Du vin augmenté après l'invocation de saint Dominique.

Au bourg de Placia, en Sicile, vivait une femme très dévote, et rendant aux frères beaucoup de services, malgré l'opposition continuelle de son mari. Or, il arriva que le vin du couvent vint à manquer, au cours d'un été. Ayant appris cela, la pieuse femme décida de subvenir aux besoins des frères, à l'insu de son mari. Ainsi, chaque jour, avec grande piété, elle leur fit parvenir une quantité suffisante de vin. Cependant, après quelque temps, le vin s'épuisa dans la cuve, car d'une part, sa famille était nombreuse, d'autre part, les frères étaient nombreux; sur cela, le mari demanda du vin. La servante vint au tonneau, mais n'y trouva que de la lie. Elle en fut stupéfiée, et vint en parler tout bas à sa maîtresse. Celle-ci la renvoie au tonneau, au cas où quelque obstacle aurait fermé l'ouverture du tonneau pour empêcher l'arrivée du vin; mais seule la lie était apparue. La dame craignit que son mari, profitant de cette occasion, ne s'irrite, cause du tumulte dans sa maison, et ne lui défende de rendre des services aux frères; alors, elle se mit à genoux pour invoquer le bienheureux Dominique, au nom de ses mérites. Puis, remplie de confiance, elle renvoie sa servante une troisième fois au tonneau; elle y retourna en maugréant, et le trouva rempli d'un vin abondant, comme si personne n'en avait puisé. Quel prodige, et vraiment venu du Seigneur, ce qui se manifesta plus clairement que le jour! Le vin de ce tonneau était suffisant pour cette famille un mois et demi ou deux mois. Or il suffit à la famille et aux frères pendant quatre mois. Or, le mari, extrêmement étonné, se trouva un jour à entendre une prédication, où le frère raconta le miracle, sans nommer les personnes. (Car déjà la dame avait dit aux frères tout ce qui

s'était passé); il revint chez lui, se moqua de ce récit, demanda avec ironie comment ce vin avait pu durer si longtemps. Sa pieuse femme lui reprocha alors sa dureté de cœur, lui exposant toute l'affaire; il croit alors, confessant que sans la puissance de Dieu, cela n'aurait pu se produire.

Aussi permit-il à son épouse de fréquenter librement les frères et de leur faire des aumônes. Son fils entra plus tard dans l'Ordre, et révéla tout cela, qu'il avait vu de ses yeux. Ce miracle est bien connu dans toute cette région.

Chapitre XXXVIII

De la guérison d'un hydropique, grâce à sa médecine.

A Castres, nommé Château Saint-Jean, dans cette région-là, un jeune homme souffrait de la maladie d'hydropisie, tellement enflé, et tellement affaibli qu'il s'attendait à mourir avant peu. Cependant, la pauvreté le forçait à sortir, pour ramasser dans la campagne des fagots, qu'il pouvait porter à grand peine. Un jour, il était couché à terre, déplorant son mal avec de tristes gémissements; il se souvint, au milieu de ses pleurs, que le bienheureux Dominique obtenait la guérison à ceux qui lui demandaient protection. Il fit alors, dans son cœur, le vœu de servir pendant un an les frères de son Ordre vivant à Placia, s'il était guéri, grâce à ses mérites. Bien éveillé, il voit alors un frère devant lui, qui lui demandait avec douceur s'il voulait être guéri. — «De tout cœur», répondit-il, et il lui révéla son vœu. Le frère étendit sa main vers un sureau, proche du malade, qu'il n'avait pas encore aperçu, et lui dit: «Prends sur ce sureau quelques feuilles, écrase-les, et bois leur suc; tu seras guéri.» Ayant dit ces mots, il disparut. Le jeune homme se leva, il arracha tout de suite des feuilles de cet arbre, en exprima le suc, avec sa main, et le but. Aussitôt son ventre fut dégagé, et avant même de s'éloigner, il fut libéré totalement. Il fit un énorme fagot de bois, qu'il chargea sur ses épaules, et revint chez lui sans aucune gêne. A tous ceux qui voulaient l'entendre, il conta ce miracle; puis il prit congé de sa mère, et se rendit au couvent des frères à Placia. Pendant une année, il les servit dévotement, selon le vœu qu'il avait fait. Que Dieu soit béni en toutes choses. Amen.

Chapitre XXXIX

Comment un jeune homme fut guéri des écrouelles.

Dans cette île, et cette ville de Placia, un jeune homme, artisan, fut tellement rongé par la maladie des scrofules, qu'il rendait immédiatement par la gorge n'importe quelle nourriture. Sa mère prévoyait sa mort, alors elle le consacra au bienheureux Dominique, afin que les mérites du bienheureux Dominique délivrent celui que rien n'avait pu soulager, ni la nature, ni la science des médecins. Il prononça ce vœu; le bienheureux Dominique apparut alors en songe à sa mère, lui demandant si elle voulait la guérison de son fils. Elle répondit qu'elle la désirait de toute son âme. Alors il lui dit: «Lève-toi, ramasse des feuilles de poireaux verts, écrase-les en les mélangeant; tu placeras ce cataplasme à l'endroit de la blessure, tu l'y laisseras neuf jours, et ton fils sera guéri.» S'éveillant de son rêve, la femme fit tout ce que lui avait ordonné le bienheureux Dominique; au temps fixé, le jeune homme fut entièrement guéri.

Chapitre XL

Comment plusieurs personnes furent guéries, grâce à ses reliques.

Un habitant de Liège, qui était fermier en cette ville, souffrait d'un mal au cou. Il avait visité plusieurs sanctuaires en vue de sa guérison, mais ne l'avait pas obtenue. Alors il demanda au prieur des Frères Prêcheurs de placer secrètement sur son mal des reliques du bienheureux Dominique. Aussitôt qu'elles y furent appliquées, il recouvra une parfaite guérison. C'est le prieur lui-même qui nous l'a appris.

Dans la même ville, un riche habitant était atteint d'une grave maladie avec une tumeur, et un affreux ulcère, au point qu'on ne doutait plus de sa fin. Sa souffrance, sa douleur, étaient telles qu'il ne supportait plus la main du médecin. Le frère Lambert, voyant son extrême affliction, lui conseilla de se tourner vers le bienheureux Dominique, par qui déjà le Seigneur avait fait tant de miracles. Alors, le malade demanda aussitôt que lui soit apportée l'eau de l'ablution des reliques; on la répandit sur son mal, et la douleur cessa, la tumeur disparut, il fut dès lors parfaitement guéri.

Chapitre XLI

De la guérison d'un frère.

Au couvent de Metz, un frère souffrait beaucoup à cause d'un os qui s'était formé à la jointure du poignet et du bras. Il craignait beaucoup la possibilité de perdre l'usage de sa main. Médecins et chirurgiens lui avaient dit fréquemment qu'il ne serait guéri que par une opération, cependant très périlleuse, par suite du grand nombre de veines et de nerfs. Or, la veille de sainte Marie Madeleine, patronne de ce couvent, deux frères, arrivant des régions éloignées de l'Allemagne, entrèrent au chœur, pour demander la bénédiction, après None, au moment où l'on préparait l'autel. Avec le sacristain, était là ce frère qui souffrait de la main. Ils allèrent donner au frères la bénédiction; ceux-ci, en se relevant, leur dirent: «Nous avons avec nous des reliques du bienheureux Dominique notre Père.» Aussitôt, le frère souffrant, rempli de dévotion, et dans une grande joie, se mit à dire, dans son cœur et par ses lèvres: «Père, Père, tu es le bienvenu parmi nous!» Et, suivant les frères, il applaudissait derrière eux, en répétant: «Père, Père, tu es le bienvenu parmi nous!» Puis, près de l'autel, il prend les reliques dans ses deux mains, et les baise; il se sent alors délivré de cet os menaçant. En s'éloignant de l'autel, il s'aperçut que la lampe du chœur n'était pas propre; il la prend, la nettoie, et s'étant sali un peu, il va se laver la main; pour la première fois, il voit que l'os a disparu, avec le danger. Dans sa joie, et sans se laver, il court vers son prieur, qui se trouvait au chapitre, montrant sa guérison, depuis l'arrivée des reliques du bienheureux Dominique. Les frères sont remplis d'admiration; la nouvelle est divulguée dans le couvent. Alors un frère couché à l'infirmerie, gravement atteint par de violentes douleurs d'entrailles, demande avec dévotion qu'on lui apporte les reliques du bienheureux Dominique.

Après les avoir touchées, il déclare qu'il ne souffre plus, et qu'il est guéri.

Chapitre XLII

Comment la fièvre quarte disparut, à son invocation.

Dans un couvent, un frère convers souffrait depuis longtemps de la fièvre quarte, il était très mal, et sa tête était horriblement enflée. C'était la vigile de la première fête du bienheureux Dominique. Il attendait le moment de l'accès, quand le prieur vint le voir: «Comment allez-vous?» lui demanda-t-il. — «J'attends mon accès», lui répondit-il. — «Le Seigneur est puissant, reprit le prieur. Dans sa miséricorde, il peut vous garder de cet accès, et des autres, par les mérites du bienheureux Dominique.» Et le malade répondit: «Je crois fermement que je serai guéri, si vous commandiez à la fièvre de ne plus me tourmenter, de la part de Dieu et du bienheureux Dominique.» Confiant dans la bonté de Dieu et dans les mérites du bienheureux Dominique, le prieur commande alors à la fièvre de quitter le frère et de ne plus le tourmenter.

A l'instant, la fièvre le quitta; il ne souffrit, ni de cet accès, ni d'un autre. De même, son enflure à la tête disparut totalement. Le prieur lui-même, frère Jacques, homme de grande réputation, révéla ces faits au Maître de l'Ordre.

Fin de la seconde partie du livre *Vies des frères*.

Troisième partie
Du frère Jourdain

Commencement de la troisième partie du livre appelé *Vies des frères*, contenant des actes nombreux, admirables et saints, accomplis par le frère Jourdain, de sainte mémoire, second Maître de l'Ordre des Prêcheurs.

Chapitre I

De sa pureté.

Pour la gloire de Dieu et avec son aide, et pour le bien du lecteur, nous allons parler maintenant, après de soigneuses recherches, de ce que nous avons vu, et entendu dire, au sujet de notre saint et mémorable frère Jourdain, second Maître de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et très digne successeur du bienheureux Dominique. Tout d'abord nous dirons qu'il fut comme le miroir de la religion entière, un modèle des vertus, car il est notoire qu'il conserva sans aucune atteinte la chasteté de l'âme et du corps.

Chapitre II

De sa miséricorde envers les pauvres.

Il s'attacha par-dessus tout à la piété, utile à tout selon l'Apôtre, non seulement en religion, mais encore dans le monde. Car il avait des entrailles de miséricorde pour les misérables et les malheureux.

Ainsi, bien qu'il eût peu d'argent, il ne laissa que rarement, ou même jamais, un pauvre s'éloigner sans recevoir une aumône. Il avait coutume surtout de donner au premier pauvre qu'il voyait le matin, et cela, même s'il ne demandait pas.

Chapitre III

Comment il donna sa ceinture, et la vit plus tard sur un crucifix.

Pendant le temps de ses études de théologie à Paris, il se levait chaque nuit pour aller à Matines; or, pour une fête solennelle, il lui arriva de se lever rapidement, croyant que les Matines avaient déjà sonné; il ne revêtit alors que sa chape, et se ceignit de sa ceinture, pour se hâter vers l'église. Or il rencontra un pauvre, qui lui demanda l'aumône avec insistance; n'ayant rien d'autre à donner, il lui donna sa ceinture. Parvenu devant l'église, il trouva les portes fermées, car on n'avait pas encore sonné, comme il l'avait cru. Aussi resta-t-il dehors, jusqu'à ce que les gardiens les eurent ouvertes; il entra alors, et vint prier devant un crucifix. Il le regardait souvent et avec dévotion, et voici qu'il le vit soudain très clairement, portant sur ses reins la ceinture qu'il avait donnée au pauvre pour l'amour du Crucifié.

Chapitre IV

De son entrée dans l'Ordre, et de sa vision d'une fontaine.

Etant déjà bachelier en théologie, il fut reçu dans l'Ordre, à Paris, par frère Réginald, de bienheureuse mémoire, autrefois doyen de Saint-Aignan, à Orléans. Un religieux eut une admirable vision, à la mort de celui-ci. Il vit en effet, en songe, une très limpide fontaine se tarir soudain dans le cloître de Saint-Jacques; puis, dans le même lieu, il vit surgir une grande rivière; traversant d'abord différentes places de la ville, elle s'étendait dans tout le royaume, désaltérant, purifiant, réjouissant tous les hommes, et toujours accrue, elle se jetait dans la mer. En fait, à la mort du bienheureux Réginald, ce Père apparut; d'abord, lecteur à Paris, il commenta aux frères, avec bonheur, l'évangile du bienheureux Luc; ensuite il se mit à parcourir le monde, en deçà et au-delà des mers, pendant presque vingt ans, annonçant Jésus Christ par la parole et par l'exemple. On pense qu'il attira dans l'Ordre plus de mille frères. Béni du Seigneur, dévoué aux prélats, à l'Eglise romaine, invitant les clercs et le peuple à la pénitence, il les pressait à entrer dans le Royaume de Dieu. Ce bienheureux Père acheva sa course, avec saint Clément, dans la mer, il y trouva le chemin du ciel, où il entra dans la gloire de Dieu.

Chapitre V

De son amour envers les pauvres, et envers les frères.

Dans l'Ordre, sa charité fut débordante, à tel point qu'il se dépouilla de sa tunique, au cours de ses voyages, recouvrant souvent ceux qui étaient nus. Les frères lui en firent de fréquents reproches, et en vinrent à l'accuser au Chapitre général. Pour ses frères, il était rempli de douceur et de tendresse; il avait compassion de leurs infirmités, et autant qu'il pouvait, subvenait à tous leurs besoins. Plus encore, ils pardonnait aux faiblesses humaines, en sorte qu'il corrigeait les frères par la force de sa charité et l'attirance née de sa douceur, plus que par l'austérité de la Règle, bien que Celui qui enseigne tout lui ait appris à s'en servir selon le lieu, le temps, les personnes. Il se montrait tendre et compatissant pour ceux qu'éprouvaient maladies et tentations, les visitant souvent, les fortifiant par sa parole, son exemple, ses prières, ses encouragements. Il avait également l'habitude, à son arrivée dans un couvent, après la bénédiction et la salutation des frères, de visiter les malades, d'inviter les novices à manger avec lui, et de s'informer s'il y avait des frères éprouvés, afin de pouvoir les consoler.

Chapitre VI

D'un novice délivré par sa prière d'une tentation.

Arrivant un jour à Bologne, les frères lui parlèrent d'un novice troublé tenté de quitter l'Ordre, et lui exposèrent toute la situation: dans le siècle, il avait été élevé avec un raffinement, et une recherche plus excessive qu'on n'en avait entendu parler depuis longtemps. En effet, il avait surpassé toutes les façons de vivre de son milieu, et selon ses ressources; que ce soit pour les vêtements, le lit, les parures, la nourriture, les divertissements et les autres plaisirs du corps, il ignorait absolument toute inquiétude, toute gêne et toute anxiété. La seule obligation qu'il s'imposait était celle de l'étude, où il était très assidu, et avait tellement progressé qu'il aurait pu faire des commentaires sur les lois, au bout d'un an, s'il était resté dans le monde. Il affirmait souvent qu'il n'avait connu aucune maladie, sinon une fois, légèrement, au cours de son enfance. Il s'était mis rarement en colère; sauf le vendredi saint, il n'avait jamais jeûné; ne s'était jamais privé de viande, ou presque jamais, sinon le vendredi; il ne s'était jamais confessé. De tout ce qui est célébré dans l'Eglise, il n'avait appris que le *Pater noster*. Or, un jour, il vint au couvent par pure curiosité; ne sachant pas refuser, il entra alors dans l'Ordre. Mais il le regretta vite; tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il ressentait lui semblait semblable à la mort; il ne pouvait manger, ni dormir; alors que dans le siècle, il n'avait jamais été en colère, il en fut tenté si violemment qu'il frappa presque le sous-prieur qui l'avait fait entrer, avec un gros psautier. Maître Jourdain, trouvant ce frère ainsi tenté, ayant su que son nom était Théobald, commença à l'exhorter, à l'encourager à partir de son nom, dont le sens était: «qui tend en haut.» Après une monition, il le conduisit devant l'autel du bienheureux Nicolas, le fit agenouiller, l'engagea à dire le

Pater noster, qu'il savait. Pour lui, posant les mains sur sa tête, il commença à prier le Seigneur, de toute l'affection de son cœur, de délivrer le novice de toute épreuve. Pendant qu'il continuait ainsi sa prière, sans enlever les mains, il sembla au novice qu'une certaine douceur pénétrait peu à peu dans son cœur, et qu'une transformation se faisait en lui. Enfin, le Maître retira ses mains, et à ce moment, il sentit, comme plus tard il le raconta plusieurs fois aux frères, qu'il était libéré de deux mains ayant jusqu'alors étreint et pressé son cœur, et son âme connut alors une grande douceur et une grande paix. C'est ainsi que toute cette tentation fut expulsée du cœur du frère, par les mérites et les prières du saint homme. Il resta ensuite si consolé, si fervent, qu'il put soutenir de grands travaux dans l'Ordre, et y rendre de nombreux services.

Chapitre VII

De sa prière, de son oraison, et de sa façon de se conduire en voyage.

Le saint homme était habité par une grâce spéciale d'oraison, qu'il ne négligea jamais, ni dans les activités de son service auprès des frères, ni dans les tracas des voyages, ni dans aucune autre occupation ou sollicitude. Il avait l'habitude de prier à genoux, le corps droit, les mains jointes. Dans ces moments, il demeurait souvent sans s'appuyer, sans s'asseoir, sans bouger, si longtemps qu'on aurait pu facilement franchir des milliaires; c'était surtout après Complies, et après Matines, qu'il fût au couvent ou en voyage. Il versait aussi beaucoup de larmes, et pouvait vraiment dire avec le prophète: *Mes larmes furent mon pain, de jour et de nuit*. On croit que c'est à cause de ses larmes, qu'il encourut une grave maladie des yeux. Ceux qui l'observèrent, virent combien de fois il sanglotait dans le moment de l'oraison, combien de fois il versait des larmes, au cours de la prédication, en toute exhortation, et dans les offices liturgiques. Il s'adonnait aussi à la méditation, soit au couvent, soit en voyage, où il goûtait d'immenses délices. C'était sa coutume de se donner à l'oraison ou à la méditation, sauf quand il récitait l'office avec les frères, ou s'entretenait avec eux de choses utiles. Il avait pour ces moments des heures déterminées, et il conseillait aux frères d'en faire autant, en réfléchissant au long du chemin à ces moments-là, pour en parler ensuite en réunion commune.

Il marchait souvent seul, à l'écart, s'éloignant des frères d'un jet de pierre, ou de l'espace d'une flèche. Il chantait fréquemment le *Salve Regina*, qu'il aimait tout particulièrement, à haute voix et en pleurant.

Parfois, entièrement absorbé par ses méditations et dans la joie de son cœur, il s'égarait loin des frères, qui le recherchaient avec inquiétude; ils ne le trouvaient alors qu'à grand peine. Nul ne le vit jamais se troubler par les incidents du chemin, ni se plaindre, ni accuser ses compagnons de route; au contraire, il réconfortait ceux qui étaient troublés en leur disant: «Ne nous inquiétons pas! Tout ce chemin fait partie de la route du ciel!»

Chapitre VIII

Des pains multipliés et donnés aux pauvres.

Partant en voyage, de Lombardie en Allemagne, il parvint à un bourg dans les Alpes, nommé Ursacra; il avait pour compagnons deux frères et un clerc séculier appelé Hermann, entré plus tard dans l'Ordre, qui pourvut à leurs besoins en ce lieu désert. Epuisés de fatigue, affamés, ils se rendirent chez un aubergiste nommé Huncar, qui recevait les gens de passage; ils le prièrent de leur préparer au plus vite un repas: «Je n'ai plus de pain, répondit-il, car avant vous, plusieurs voyageurs sont passés; ils ont mangé tous les pains qu'on peut trouver, excepté deux pains que j'avais réservés pour moi. Mais qu'est-ce que cela pour tant de gens?» Il dirent: «Cher ami, apportez-nous ce que vous avez car nous sommes dans un grand besoin.» On leur apporta donc deux petits pains; les ayant bénis, le Maître se mit à les partager en gros morceaux pour les pauvres qui étaient accourus; à cette vue, l'hôtelier fut très ému, ainsi que les frères qui lui dirent: «Que fais-tu, Maître? Ne sais-tu pas qu'on ne peut se procurer d'autres pains?» et l'aubergiste ferma la porte, pour empêcher l'entrée d'autres pauvres. Maître Jourdain ordonna qu'on l'ouvrit; et il recommença à distribuer aux pauvres; il donna aux pauvres trente-trois parts, de ces deux petits pains; or elles étaient si grosses que chacune pouvait suffire pour le dîner et le souper de chacun, même s'il n'avait rien de plus. (C'est ce qu'ont calculé ensuite les frères eux-mêmes). Alors, les quatre voyageurs en mangèrent à leur tour jusqu'à apaiser leur faim. Et de ces pains, il y eut encore tant de restes que l'aubergiste, sa femme, et toute sa famille ne purent les absorber en une seule fois.

Ayant vu ce miracle, l'aubergiste s'écria: «Vraiment, cet homme est un saint!» Il refusa d'accepter l'argent que lui pro-

posait le clerc; «de plus, dit-il, je veux donner à ce Maître et à ces frères, qui sont des hommes saints, une part de ce que le Seigneur m'a donné, et gratuitement, avec joie.» Ils remplit alors de vin la gourde du clerc, afin qu'il puisse désaltérer les frères au long de leur voyage.

Chapitre IX

Comment il arrêta par sa prière une hémorragie.

Le Maître Jourdain se dirigea ensuite vers la Thuringe; il arriva dans un bourg appelé Rugir; un forgeron souffrait là d'une hémorragie depuis plusieurs années; il était tout à fait épuisé, car il saignait du nez, disait-il, trente fois nuit et jour. Ayant appris sa foi vive et sa grande piété, Maître Jourdain le guérit instantanément et parfaitement, en priant et en lui imposant la main; le sang s'arrêta aussitôt; il commença à retrouver les forces qu'il avait perdues; depuis lors, il fut toujours dévoué envers les frères, en vrai bienfaiteur.

Chapitre X

D'un prêtre guéri de la fièvre quarte.

Le même Maître Jourdain vint à la ville de Urem, dans la vallée de Suiz. Il rencontra le prêtre de ce lieu, souffrant depuis longtemps de la fièvre quarte; déjà il était réduit à une extrême misère, dans son corps et dans ses biens. Car il avait tant dépensé en médecines, toujours en vain, qu'il devait se priver même du nécessaire. Maître Jourdain l'entendit en confession, lui imposa une pénitence, puis lui obtint du Seigneur une parfaite santé. Ce même prêtre reçut avec joie deux frères passant dans cet endroit, à savoir frère Conrad et frère Henri, il leur lava les pieds, leur apprenant cette grâce, en versant des larmes, et en glorifiant la sainteté de Maître Jourdain.

Une autre fois, comme il traversait les Alpes, il guérit un ouvrier, qui avait perdu un œil à la chaleur brûlante d'une forge, au moyen d'un signe de croix sur lui.

Chapitre XI

De la grâce de la prédication donnée par le Seigneur.

Ce Père était rempli d'une si grande flamme, et d'une telle grâce pour la Parole de Dieu qu'il prêchait et annonçait, qu'on pourrait à peine trouver quelqu'un à lui comparer. Car c'était vraiment une grâce particulière qui brillait en lui. Le Seigneur l'avait privilégié en effet d'une spéciale efficacité, non seulement dans la prédication, mais encore dans les conversations familières; partout, et avec tous, religieux, clercs, cardinaux ou prélats, barons ou soldats, étudiants ou gens de toute condition, il débordait de paroles enflammées, il abondait en exemples choisis, efficaces; ainsi, contentait-il chacun de ceux à qui il s'adressait et qu'il exhortait; pour tout cela, tout le monde désirait l'entendre, comme disant des merveilles divines. On croit donc fermement que depuis qu'il y a des Ordres religieux, personne n'a entraîné et fait entrer dans un Ordre autant d'hommes cultivés, autant de grands clercs, qu'il ne l'a fait pour l'Ordre des Prêcheurs. Aussi le diable le jalousait-il extrêmement, s'en plaignit plusieurs fois, s'efforçant de le détourner de la prédication par quelque façon, comme il sera dit plus loin.

Chapitre XII

Comment il attira dans l'Ordre une multitude d'étudiants.

Il fréquentait spécialement les villes où était une université, et qui abondaient d'étudiants; il prêchait souvent le carême, une fois à Bologne, une fois à Paris. Pendant ces séjours, ces couvents semblaient des ruches d'abeilles, tant étaient nombreux les arrivants, et aussi ceux qu'il envoyait vers diverses provinces. Et quand il venait, il faisait faire par les frères de nombreux habits, car il avait confiance dans le Seigneur, qui lui enverrait des novices à vêtir. Ce qui se produisait peu de temps après, quand il prononçait ses prédications, avec la grâce de Dieu. Bien des fois, il s'en présentait à l'improviste, en si grand nombre que les frères avaient à peine assez d'habits pour tous.

Par une fête de la Purification, il arriva qu'il reçut dans l'Ordre, à Paris, vingt-et-un étudiants, et ce jour-là, bien des larmes furent versées. Car d'un côté, les frères pleuraient de joie, mais de l'autre les gens du siècle pleuraient de douleur, pour la perte des parents, ou des amis. Plus tard, plusieurs de ces jeunes frères furent Maître en théologie; il y eut en particulier un jeune allemand, que le Maître n'avait pas accepté, à plusieurs reprises, à cause de sa grande jeunesse. Ce jour-là, il se faufila parmi les vingt autres; alors le Maître trouvant dur de le refuser encore, en présence de presque mille étudiants, dit en souriant devant tous: «L'un d'entre vous nous vole l'Ordre», en s'adressant à ce jeune. Or le frère du vestiaire n'avait préparé que vingt habits, et il ne pouvait sortir du chapitre à cause de l'extrême encombrement de la foule; les frères durent alors vêtir ce jeune en lui donnant, l'un sa chape, un autre sa robe, un autre son scapulaire. Enfin ce très jeune frère progressa si bien qu'il devint plus tard lecteur, et excellent prédicateur. Quant au

Père, il mit souvent sa Bible en gage, pour payer les dettes de ceux qui entraient dans l'Ordre.

Chapitre XIII

De quels effets ses paroles étaient suivies.

En un jour de fête, après la prédication, il donnait l'habit à un étudiant, en présence de plusieurs autres; celui qui recevait l'habit se tenait debout, au milieu du chapitre. Le Maître s'adressa alors aux étudiants, en leur disant: «Ô mon Dieu! si l'un de vous était invité à un grand festin, est-ce que les autres seraient si indifférents qu'aucun ne voulût s'associer à sa joie? Et vous, vous voyez celui-ci, invité par le Seigneur à cette grande fête, s'y avancer seul! Quant à vous, vous voyez celui-ci invité par le Seigneur à cette grande fête s'y avancer seul et nul ne daigne l'accompagner!» Or, chose remarquable! cette parole fut d'un tel effet, et d'une telle puissance, que soudain l'un des étudiants s'élança au milieu de tous, sans avoir eu jusque là la volonté d'entrer dans l'Ordre; il s'écria: «Maître, à votre parole je viens m'associer à lui, au nom de Notre Seigneur Jésus Christ.» Et il reçut aussi l'habit.

Chapitre XIII bis.

Un frère, tenté, souffrait beaucoup, se désolant de ne pouvoir trouver accès auprès de lui. Il le trouva en train de réciter les Vigiles des morts; alors le frère se mit à dire avec lui les Vigiles, en alternant les versets. Or, il avait dit ce verset: *Je crois que je verrai les biens du Seigneur sur la terre des vivants*. Le Maître reprit, avec une grande piété, et lentement: *Attends le Seigneur, agis virilement; que ton cœur se fortifie et soutienne l'épreuve du Seigneur*. Le frère reçut cette parole avec grande consolation, comme sortant d'une bouche prophétique, et à la fin de l'office, il lui dit: «Ô Maître, tu m'as bien répondu!»; lui qui était arrivé tenté, se retira consolé.

Chapitre XIV

Comment un seigneur qui voulait le tuer, se convertit à sa vue.

Le Maître prêchait sans se lasser à Padoue, où se trouvait alors un célèbre studium: il y reçut un étudiant allemand, de noble origine, dans la fleur de l'âge, très beau, et d'un comportement séduisant. Son professeur et ses compagnons, avaient bien deviné à certains indices sa volonté d'entrer dans l'Ordre; ils l'enfermèrent, vrais ministres du démon, avec une femme d'une grande beauté, afin que, séduit par la volupté, il en vint à se détourner de son propos de sainteté. Mais en lui le Christ fut victorieux; il l'attira plus fort à l'Ordre, et lui fit même plus tard attirer son professeur.

Par ailleurs, son père, riche et très puissant, n'avait pas d'autre fils; l'héritage était destiné entièrement à celui-ci, qui s'appelait Averard.

Apprenant l'entrée dans l'Ordre de son fils, cet homme en fut bouleversé jusqu'à la mort. Il accourut en Lombardie, avec une suite nombreuse, ayant arrêté en lui-même la volonté absolue de reprendre son fils, ou de tuer le Maître. Comme il poursuivait ce projet, il lui arriva de rencontrer un jour Maître Jourdain, face à face; ne sachant qui il était, il lui demanda, plein d'une colère passionnée: «Où est le Maître Jourdain?»; celui-ci, tout à Dieu, se souvint de Celui qui avait dit: *C'est moi* au Juifs qui le cherchaient pour le tuer, et lui répondit, le visage joyeux, le cœur plein d'humilité: «Je suis Maître Jourdain.» Quelle chose étonnante! Les Juifs sont tombés en arrière, à la parole de Jésus; cet homme tomba en avant. En effet, persuadé de la vertu du saint à partir de cette réponse, il sauta à bas de son cheval, et se prosterna humblement à ses pieds. Il lui confesse, en pleurant, le crime qu'il avait prémédité contre lui. Puis il ajoute: «Je

suis déjà consolé au sujet de mon fils, et je ne veux plus le rappeler dans le monde; mais, de plus, je vous promets de traverser la mer pour servir la cause de Dieu, avant de retourner dans mes terres.» Ce qu'il fit, après avoir vu son fils, en emmenant avec lui ses compagnons, près de cent chevaliers.

Il est donc prouvé à quel point ses paroles étaient merveilleusement puissantes, non seulement au cours de la prédication, mais en chaque mot qu'il prononçait. Ce qui est manifesté aussi par l'exemple suivant d'un frère.

Chapitre XV

Comment un frère tenté de blasphème, fut délivré par sa parole.

Dans un couvent à proximité de Bologne, vivait un frère, religieux et très dévot; comme il recherchait extrêmement, et voulait approfondir la connaissance de Dieu, il s'engagea dans une pensée si profonde, et dans un si grand trouble d'esprit, qu'il lui semblait désormais croire que Dieu n'existait pas. Comme il en avait parlé au prier et à quelques frères, leur multiples raisonnements essayaient de le convaincre, à savoir sur la façon de se conduire dans ce genre de doute, et sur son comportement; cependant ils ne pouvaient nullement le détourner d'une telle pensée, au point que, de jour en jour, il se montrait tourmenté de ce qui lui semblait évident, à savoir que Dieu n'existait pas. Or ce prier eut l'occasion d'aller à Bologne, où se trouvait alors Maître Jourdain; il lui exposa avec précision la tentation de ce frère, et comment les frères ne pouvaient la dissiper, ni par les conseils, ni par les raisonnements, ni par les Ecritures. Le Maître lui répondit en disant: «Prier, vous direz de ma part à ce frère qu'il croit aussi bien que moi.» De retour à son couvent, il rapporta au frère la parole du saint homme, comme il l'avait dite; aussitôt celui-ci s'écria, comme s'il sortait d'un lourd sommeil et revenait d'une extase: «Certes, le Maître dit la vérité. Je crois tout à fait que Dieu existe.» Ainsi, par la vertu de la parole de l'homme saint, le frère fut totalement libéré de cette tentation de blasphème.

Chapitre XVI

Comment il obtint la continence à un clerc repentant.

Chapitre XVI A

De la continence obtenue à un clerc repentant.

Un clerc du diocèse de Saintes se confessa un jour à Paris à Maître Jourdain; il dit, entre autres péchés, qu'il ne pouvait garder la continence. A la vue de ses abondantes larmes, plein de compassion pour sa misère, Maître Jourdain, dans son immense confiance en Dieu, lui déclara: «Je t'assure, très cher frère, que jamais plus tu ne seras dominé par cette incontinence charnelle.» Ainsi en arriva-t-il, comme ce clerc l'a révélé en confession à plusieurs frères, avec grande dévotion. Il l'apprit aussi à un Frère Mineur nommé Dominique, alors gardien de Pons; puis au frère Bernard, de la province de Provence.

Chapitre XVI B

Comment il guérit un fiévreux.

Au couvent de Francfort, Maître Jourdain avait reçu un jeune nommé Engelbert; or, ce frère, pendant l'année de son noviciat souffrit d'une très violente fièvre. L'ayant vu très faible et abattu, le Maître lui dit: «Mon fils, si tu as la foi, tu peux être très vite guéri de ta maladie.» Il répondit qu'il croyait fermement. Alors, Maître Jourdain lui imposa la main, et lui dit: «Au nom du Seigneur, recouvre la santé.» A l'instant, il fut libéré de sa fièvre.

Chapitre XVII

D'un animal sauvage devenu apprivoisé.

Ses paroles furent efficaces aussi à propos des animaux comme le montrera l'exemple suivant. Un jour, Maître Jourdain sortit de Lausanne, pour visiter le Seigneur Boniface, évêque de Lausanne, qui se trouvait en un lieu tout proche; depuis longtemps, ils avaient une grande affection réciproque. Quelques frères l'accompagnaient, ainsi que le sacristain de Lausanne. En faisant l'ascension d'une montagne, les frères devancèrent Maître Jourdain s'attardant un peu avec le sacristain. Or, voici qu'une belette vint à passer. Comme les frères poussèrent des cris, la bestiole se hâta vers son trou d'une course rapide. Les frères s'arrêtèrent devant ce gîte et le Maître arrivant alors leur demanda: «Pourquoi restez-vous là?» Ils répondirent: «Une petite bête, très belle et toute blanche, s'est cachée dans ce trou! Ô Maître, si tu l'avais vue!» alors, se penchant vers l'ouverture, le Maître dit: «Sors, belle petite bête, au nom du Seigneur, afin que je te voie!» Aussitôt la belette s'avança au bord du trou et regarda fixement le Maître; quant à lui, il plaça une main sous ses pattes de devant, et la caressa de l'autre main, plusieurs fois, sur la tête et sur le dos; ce qu'elle recevait avec beaucoup de douceur. Après quoi, comme il lui disait: «Retourne à présent en ton gîte, et que ton Créateur soit béni!», aussitôt la petite bête rentra dans les profondeurs de son trou. Tous les assistants s'extasiaient d'un tel miracle.

Ce miracle est resté célèbre pendant de longues années parmi les frères; le sacristain qui en fut témoin le raconta de vive voix au prieur, frère Archille. Quant à moi, frère Lambert, je l'ai appris de la bouche du Seigneur Pierre Senescalci, de Lausanne, qui était présent.

Chapitre XVIII A

De celui qu'il retint dans l'Ordre par ses exhortations et la prière des frères.

Pour l'accroissement de l'Ordre, il était extrêmement appliqué à y attirer des étudiants; de même, était-il prudent plus que tout autre, pour les conserver après leur entrée. Pour cela, il était débordant d'une grâce spéciale pour n'en perdre aucun par sa négligence ou par sa faute, et pouvoir dire cette parole évangélique: *Ceux que tu m'as donnés, je n'en ai perdu aucun.*

Ainsi, il arriva une fois à Paris un novice Hericus le Teutonique, qui fut fortement tenté de quitter l'Ordre; ce doux Père l'entourait de toutes manières, par toutes les consolations possibles, afin que son cœur se détourne de cette très mauvaise tentation; il lui avait parlé de nombreuses fois, sans aucun résultat; au contraire, il demandait instamment de sortir, réclamant chaque jour ses habits séculiers; le Maître lui promit, la veille de la Pentecôte, de le laisser partir le lendemain. C'était le jour du Chapitre général. Le lendemain, après la procession des frères revêtus de leurs blancs capuces, il appela le frère devant tous, et là, lui adressant la parole, il l'avertit avec douceur, le suppliant instamment de demeurer et de ne pas se séparer de cette dévote assemblée en écoutant le diable; il lui affirmait que dans le monde entier, on ne pourrait trouver aucune assemblée, pareille à celle qui était présente; aucune qui ait reçu le Saint-Esprit autant que l'avaient reçu les apôtres, aucune qui l'ait reçu avec la même ardeur que cette assemblée réunie aujourd'hui. Mais le cœur de ce frère restait absolument endurci; alors Maître Jourdain l'envoya au vestiaire pour y prendre ses vêtements séculiers; puis dans sa totale confiance, il dit aux frères: «Frappons encore une fois à la porte de la miséricorde

divine; disons à genoux le *Veni Creator Spiritus*; le Seigneur le regardera-t-il de quelque manière?»

Chose admirable, très aimable! Ils n'avaient pas terminé l'hymne quand le novice, tout inondé de larmes, se prosterna au milieu du chapitre, demandant humblement son pardon, et promettant sa persévérance et sa stabilité dans l'Ordre.

Les frères rendent grâce tous ensemble et se réjouissent pour ce frère arraché à la gueule du Tartare. A partir de là, celui-ci progressa dans sa vie comme dans sa science; il fut un lecteur apprécié et un éminent prédicateur.

Chapitre XVIII B

De la grâce dont il jouissait quand il devait prêcher.

Parmi les différentes confidences personnelles, il a rapporté un fait remarquable à tous points de vue, sur le saint et vénérable frère Henri, premier prieur de Cologne, son compagnon dans le siècle et aussi pour leur entrée dans l'Ordre; dans un petit livre à son sujet il le décrit comme étant d'une vertu exemplaire.

En effet, il rapporte qu'après la mort de frère Henri, lorsqu'il devait prêcher, il reçut toujours ou presque la bénédiction coutumière dans l'Ordre, car il voyait ce vénérable frère, l'assistant avec une multitude d'anges, et lui donnant sa bénédiction. Des privilèges de grâce et de gloire singulières, en cela, étaient donnés, et à celui qui bénissait et à celui qui recevait cette bénédiction.

Personne ne doit croire qu'il a rapporté cela pour en être loué, mais seulement comme un exemple édifiant.

Chapitre XIX

De son humilité et de son refus des honneurs.

Dans son extrême humilité, il déclina toute pompe mondaine et tous les honneurs qu'on lui offrait, avec sagesse et discrètement. Ainsi, allant à Bologne, la ville entière fut prévenue de sa venue, et voulut s'avancer vers lui en procession. Mais lui, s'éloignant de la foule humblement, il partit rapidement faire le tour de la ville par des chemins étroits et quelques sentiers, jusqu'à son arrivée au couvent des frères. Ce fut un grand exemple pour beaucoup.

Chapitre XX

De sa patience.

A Bologne, il y avait un frère possédé du démon; un jour, traversant le cloître sans gardien, il se trouva en face de Maître Jourdain; levant la main, il lui appliqua fortement un soufflet. Ce Père alors, rempli de patience et d'humilité, tendit aussitôt l'autre joue. L'autre, ne supportant pas sa vertu, baissa la tête et partit rempli de honte.

Au Chapitre général, se manifestait beaucoup son humble patience; lorsque, devant les définiteurs, il était proclamé selon la coutume de l'Ordre, sur quelque parole ou quelque action, si on lui disait qu'il pouvait s'excuser s'il le voulait, il répondait humblement: «Comment pourrait-on croire un voleur qui s'excuse?» Une telle parole, prononcée du fond de son humilité, édifia beaucoup tous les frères.

Chapitre XXI

Comment il se consola d'avoir perdu un œil.

Au cours d'une grave maladie, il avait perdu la vue d'un œil; il convoqua alors les frères au chapitre et leur dit: «Rendez grâces à Dieu, frères, car j'ai perdu déjà l'un de mes ennemis; mais demandez à Dieu, s'il le veut bien, de me conserver l'autre, s'il doit m'être utile, pour son honneur et l'accroissement de l'Ordre.»

Chapitre XXII

Comment, éloigné des choses extérieures, il ne remarqua pas la ceinture qu'il portait.

Qui pourrait assez exprimer comment il se retirait des choses extérieures, en recueillant tout en lui-même, intérieur à lui-même au point que rien ou presque de l'extérieur n'intéressait sa pensée ou son attention? Ainsi, un jour, une noble dame dévouée à l'Ordre et à lui-même, lui demanda sa ceinture, et il accepta; mais, n'en ayant pas d'autre, il reçut en échange celle de cette dame. A quelque temps de là, quand déjà il avait vieilli, il prenait une récréation dehors, avec les frères; cette ceinture pendait sous son scapulaire, ayant une agrafe d'argent fixée à l'extrémité. L'un des frères l'éleva en disant: «Qu'est-ce que cela, Maître?» Pour lui, la regardant avec attention, et plus soigneusement, il s'écria très étonné: «Mon Dieu! Qui donc a mis cela? Je ne l'avais ni vu ni remarqué jusqu'à présent!» Les frères en furent grandement édifiés, en y pensant.

Chapitre XXIII

De sa dévotion envers la bienheureuse Vierge.

Il fut extrêmement dévot envers Notre-Dame, la bienheureuse Vierge Marie, Reine du ciel, qu'il aimait beaucoup, d'autant qu'il savait par des faits évidents à quel point elle était attentive au progrès et à la garde de l'Ordre qu'il gouvernait lui-même sous sa protection spéciale. Un frère, un jour, rempli d'une curiosité pieuse, resta un moment à observer et à écouter Maître Jourdain, debout, priant dévotement devant l'autel de la bienheureuse Marie. Le Maître aimait beaucoup ce frère, de noble naissance, allemand, très pieux et très pur. En l'écoutant attentivement, il l'entendit prononcer ces mots, avec gravité: «Reçois, très douce Vierge Marie, ce qui t'a été transmis par l'ange, de la part du Seigneur», puis il disait l'*Ave Maria*. C'était son habitude de redire ces mots avant de chanter les louanges de la Vierge. Comme le frère était pris d'un bâillement, Maître Jourdain le surprit et lui dit: «Qui es-tu?» — «Je suis votre fils, Berthold.» Il lui dit alors: «Va dormir, mon fils!» — «Non, Maître, je veux que vous me disiez comment vous avez prié tout à l'heure.» Il se mit alors à lui exposer sa manière de prier, et spécialement de réciter cinq psaumes commençant selon les lettres de son nom: MARIA. Mais avant cela, il disait entièrement l'*Ave Maris stella*. Puis, à la fin de chaque psaume, après le *Gloria Patri*, il disait: *Ave Maria*, en faisant une genuflexion. Il ajouta: «Je te donne cet exemple, mon fils, pour te montrer qu'il est bon de louer la Mère du Seigneur, à nous qui lui sommes liés.»

Chapitre XXIV

Comment la bienheureuse Vierge lui apparut, et quelles faveurs il reçut pour l'Ordre.

Il raconta: «Un frère était debout, dans le dortoir, auprès de son lit, pour prier la bienheureuse Vierge. Voici qu'il vit une Dame, très belle et très noble, accompagnée de plusieurs jeunes filles, dont l'une portait l'eau bénite; elle traversait le dortoir, en aspergeant les frères un à un, ainsi que leurs cellules et leurs lits. Or, elle passa devant un frère qu'elle n'aspergea pas; celui qui avait la vision accourut, et se prosterna en saisissant humblement ses pieds et en disant: "Madame, je vous en prie, dites-moi qui vous êtes, et pourquoi vous n'avez pas aspergé ce frère?" Elle dit alors: "Je suis la Vierge Marie, Mère de Jésus Christ, et je suis venue visiter les frères. Je n'ai pas aspergé celui-là, car il n'était pas prêt; dis-lui donc de se préparer. J'ai un amour particulier pour ton Ordre; et, parmi d'autres choses que vous faites pour moi, l'une d'elles m'est très agréable, c'est que vous commencez et finissez toutes vos actions et vos discours en me louant. Aussi, ai-je obtenu de mon Fils que dans ton Ordre, personne ne puisse demeurer en état de péché mortel, sans se repentir, ou sans être découvert, ou sans être expulsé, pour ne pas souiller un tel Ordre."»

Chapitre XXV

Comment la bienheureuse Marie l'assista avec les anges pendant sa lecture.

A Paris, la nuit de la Circoncision du Seigneur, le Père, selon la coutume de l'Ordre, lisait la neuvième leçon, un frère fut pris dans sa stalle d'un léger sommeil.

Cependant il lui semblait entendre la lecture; et soudain il vit une dame d'une grande beauté se tenant derrière lui au pupitre; elle avait une couronne sur la tête, elle était revêtue d'un très riche manteau, et regardait le lecteur avec attention. Après avoir terminé sa lecture, il se tourna vers elle, et lui présenta le livre. Alors, l'ayant pris, elle descendit les marches du pupitre, avec respect, posément, devant lui. De nombreux serviteurs de Dieu se tenaient aussi sur les degrés; l'un d'eux semblait plus grand et plus digne; il était chauve, tenait un bâton à la main et paraissait frayer la route à la Dame qui précédait le Maître. Voyant tout cela clairement, le frère pensa que c'était la bienheureuse Vierge, et celui qui la précédait, saint Paul ou saint Dominique, devenu chauve à la fin de sa vie.

Plus tard, il s'approcha de Maître Jourdain — de sainte mémoire — lui demandant respectueusement si au cours de la lecture il avait ressenti quelque douceur, tout en lui racontant ce qu'il avait vu. A ces paroles, le saint se mit à sourire, sans vouloir rien révéler.

Chapitre XXVI

Comment il la vit bénissant les frères avec son Fils.

Le même Père raconta aux frères, au chapitre, qu'un frère pieux avait eu la vision suivante (les frères pensèrent qu'il s'agissait de lui-même), en ce même couvent de Paris: «En la fête de la Purification, au moment où quatre frères entonnaient l'invitatoire *Ecce venit*, Notre-Dame, portant son Fils dans ses bras, s'avança vers l'autel, sur lequel un trône lui sembla avoir été préparé; elle s'assit sur ce trône, regardant avec beaucoup de douceur les frères qui se tenaient debout tournés vers l'autel selon l'usage de l'Ordre. A la fin de l'invitatoire, la bienheureuse Vierge prit la main droite de son Fils, et quand les frères s'inclinèrent au *Gloria Patri*, elle fit le signe de la croix sur eux, et sur tout le chœur, et la vision disparut.»

Aucun autre frère ne jouit de cette vision, si ce n'est Maître Jourdain, rempli d'une extrême consolation, comme peut le penser celui qui entend ce récit. Sans jamais dire son nom, il l'a redit bien des fois à nos frères, pour secouer leur torpeur.

Chapitre XXVII

Comment la bienheureuse Marie envoya une personne qu'elle avait libéré, pour le consulter.

Une jeune fille noble, d'une grande beauté, fut confiée par son père à la garde de son oncle; elle en espérait la protection, mais en lui elle rencontra la corruption. En effet, celui-ci, admirant la beauté de la jeune fille, et profitant de l'occasion, écoutant l'esprit du malin, conçut le malheur qui marche dans les ténèbres, engendra la douleur et enfanta l'iniquité. Or, elle persévérerait malgré sa volonté dans cette voie, ne sachant, ni ne pouvant résister à son oncle, que tous continuaient à estimer comme son père. Enceinte pour la troisième fois, elle s'enfonça dans l'abîme du désespoir. N'osant révéler à personne son crime, elle pensait à l'énormité de son péché ou plutôt de ses péchés, elle s'empara d'un couteau, et se frappa si violemment qu'elle transperça ses entrailles. Épuisée par les douleurs de sa blessure, elle approchait déjà de la mort, mort de l'âme, en même temps que du corps. Soudain, la miséricorde divine la visita; touchée de componction pour l'énormité de son péché, elle se repent de tout son cœur; fondue entièrement dans les prières et les larmes, elle pria la Mère de miséricorde, qu'elle avait servie autrefois en quelque façon avec dévotion, de la secourir dans sa nécessité, pour que l'âme ne périsse pas avec le corps. Merveille! La bienheureuse Vierge lui apparaît bientôt visiblement, lui apportant le bienfait d'une parfaite santé. Elle lui ordonne alors de s'en remettre fidèlement aux conseils de Maître Jourdain qui devait venir bientôt. Sur son conseil, elle quitta le monde, et elle entra en religion. Elle accomplit cela sans aucune hésitation, avec piété, rejoignant l'Ordre des moniales cisterciennes, comme le lui conseillait Maître Jourdain; elle persévère dans ce saint propos. Ainsi se montrent à la fois

l'immense miséricorde de la Reine de miséricorde, et la sainteté de Maître Jourdain, à qui la bienheureuse Vierge elle-même avait confié cette jeune fille.

Chapitre XXVIII

Comment le diable fut jaloux, et s'efforça de le tromper quand il était malade.

Le Malin s'efforça une fois de le tromper, par le moyen d'une apparente sainteté. Comme il était malade, à Paris, le diable se présenta à la porte, sous l'aspect d'un vénérable personnage; il demandait à être conduit chez Maître Jourdain. A son arrivée, accompagné de quelques frères, il échangea quelques paroles avec le Maître, selon l'habitude des visites; puis il demanda aux frères de se retirer comme devant avoir un entretien particulier.

Après leur départ, il commença à lui parler: «Maître, tu es le chef de ce saint Ordre si agréable à Dieu. Les frères ont tous les yeux sur toi. Si tu poses un acte de relâchement à la ferveur religieuse, qu'il soit petit ou grand, cause de quelques manques, car la nature humaine est faible, c'est toi qui en seras responsable devant Dieu, et tu laisseras, en un tel Ordre, un exemple de dissipation et un principe de trouble. Certes, tu es malade, mais pas assez pour te servir d'un matelas ou te dispenser de l'abstinence. Si demain ou après-demain, la même dispense est refusée à un frère, aussi malade ou plus, il y aura jugement et murmure. Je te conseille donc, et je te demande d'être sur ce point un exemple de sainteté et un modèle de vie religieuse, comme tu l'as été pour tout jusqu'à présent.» Aussi, ayant parlé avec astuce, par ces mots et d'autres encore, il se retira en murmurant, comme un religieux qui réciterait des psaumes ou des Heures de l'office.

L'homme de Dieu eut foi en ces paroles, très simplement, et pendant plusieurs jours, il supprima ces remèdes corporels. La maladie fit alors de tels progrès, ainsi que sa faiblesse, qu'il était proche de sa fin. Le Seigneur lui révéla à ce moment que

le diable, jaloux de sa vie et de ses prédications avait pris l'apparence d'une vénérable personne, pour lui faire de telles suggestions.

Chapitre XXIX

Comment le diable lui offrit un breuvage empoisonné.

Comme il passait un jour par Besançon, avant la fondation d'un couvent de frères, il lui arriva de tomber malade. Un jour, souffrant beaucoup de la fièvre, et dévoré de soif, comme il arrive à ceux qui ont la fièvre, voici qu'un jeune homme vint à lui, une serviette au cou; d'une main, il portait une bouteille de vin, et de l'autre, il tenait une très belle coupe d'argent; prêt à le servir il lui dit: «Maître, je vous apporte une excellente boisson. Buvez-en avec confiance, car elle ne vous fera pas de mal.» Craignant que ce ne fût une feinte du diable — ce qu'elle était — il se recommanda à Dieu et le repoussa d'un signe de croix, et lui parla ainsi: «Eloigne-toi de moi, avec toutes tes ruses.» La vision disparut aussitôt.

Ici, on ne peut taire la dévotion de l'évêque de Besançon et des chanoines de la cathédrale envers lui, à cause des nombreuses marques de sainteté qu'ils découvraient en lui. Poussés par leur grande vénération, et leur tendre affection pour l'Ordre, ils sollicitèrent la fondation d'un couvent, ce qui leur fut accordé.

Chapitre XXX

Comment le diable voulut faire la paix avec lui.

Le diable parla à Maître Jourdain lui-même, par la bouche d'un frère possédé, proférant menaces et malédictions contre lui, et se plaignant beaucoup de ses ferventes prédications, par lesquelles il lui arrachait les âmes. Il lui disait: «Ô borgne! je veux faire un pacte avec toi: si tu me promets de ne plus prêcher désormais, quant à moi je te promets de ne plus jamais tenter aucun de tes frères.» Le saint homme répondit d'une voix forte: «Qu'il ne m'advienne jamais de faire alliance avec la mort, de conclure un pacte avec l'enfer.»

Chapitre XXXI

Comment le diable voulut lui nuire, et n'en eut pas le pouvoir.

A Bologne, un autre frère démoniaque était si fort qu'il brisait tous les liens et même les chaînes de fer; il attaquait souvent les frères et leur faisait du mal. Or, un jour, il était sur son lit, lié de tout son corps, et il dit au Maître, en se redressant: «Ô borgne, si je te tenais, je te mettrais en pièces.» Ordonnant de le détacher, le Maître lui dit: «Tu es libre à présent; fais ce que tu peux.» Mais il ne put bouger. Il dit alors: «Oh! si j'avais ton nez entre mes dents, je l'arracherais avec joie!» Se penchant, le Maître plaça son nez entre ses lèvres; mais il ne lui fit aucun mal, mais le léchait de ses lèvres légèrement.

Un autre frère, démoniaque, dit aux frères à Bologne: «Priez Dieu, mes frères, pour le borgne qui prêche en ce moment à Naples. Car le diable se réjouit beaucoup et se glorifie quand il peut faire une prédication.» Mais il se repentit aussitôt de ces paroles: «Ne me croyez pas, je viens de mentir.» Or, les frères observèrent le jour et l'heure, et ils purent contrôler que Maître Jourdain avait prêché à Naples à l'heure, et au jour où l'avait prédit le démon.

Chapitre XXXII

Comment il voulut lui inspirer de l'orgueil.

Ce même démoniaque, un jour, insultait les frères, les critiquant sans en excepter aucun; Maître Jourdain survint alors; il se leva devant lui avec un grand respect, et il commença à le louer, le félicitant pour la grâce de sa prédication, pour sa ferveur religieuse, sa sainteté, la perfection de ses vertus, pour l'amener ainsi à concevoir de l'orgueil. Mais, connaissant les ruses du Malin, le saint le confondit par son humilité.

Chapitre XXXIII

Comment le diable voulut le séduire par des parfums.

Pendant le séjour du bienheureux Père Jourdain à Bologne, le tentateur le couvrit de parfums, au point qu'il cachait ses mains pour éviter que l'odeur se répande. Il craignait de révéler une sainteté dont il n'était pas conscient. S'il portait un calice, il émanait un si suave parfum de toute sa personne, que tout le couvent s'en étonnait. Mais l'Esprit de Vérité ne supporta pas longtemps la fausseté du Malin. Avant de célébrer, il récitait un jour le psaume: *Jugez, Seigneur...*, efficace pour chasser les tentations; il méditait sur ce verset: *Tous mes os diront: Seigneur qui est semblable à toi?* Il se sentit rempli d'une admirable dévotion, comme s'il avait été pénétré de l'Esprit divin dans la moelle des os. Il pria le Seigneur de lui révéler par grâce si ce parfum cachait quelque manœuvre du démon. L'Esprit de Dieu lui apprit aussitôt que c'était une fausseté de l'antique ennemi, pour le précipiter dans une vaine gloire; dès ce moment, l'odeur trompeuse s'évanouit. Dans son *Libellus*, le Maître Jourdain le raconta lui-même, et le révéla aux novices de Paris, en ma présence.

Chapitre XXXIV

De sa joyeuse pauvreté.

Le Père se rendait un jour à Paris, avec plusieurs frères, pour un Chapitre général; il les dispersa dès le matin à travers les ruelles d'un village pour se procurer du pain pour le repas, en leur demandant de se rassembler à une fontaine proche. Ils rapportèrent un peu de pain bis, à peine suffisant pour quatre; le saint homme entonna alors un joyeux chant de louange, invitant les frères à en faire autant, et à suivre son exemple. Tous alors manifestèrent une exultation si grande, une si forte joie spirituelle qu'une femme, les observant, en fut scandalisée; elle leur fit des reproches: «N'êtes-vous pas religieux? Comment montrez-vous tant de joie dès le matin?» Comme ils lui expliquaient la cause de leur joie, à savoir qu'ils manquaient de pain, et exultaient dans le Seigneur, pour qui ils étaient pauvres, extrêmement édifiée, elle courut aussitôt chez elle et revint en leur apportant en abondance du pain, du vin, et du fromage; puis elle dit: «Si pour une aussi petite affaire vous exultez et rendez grâce à Dieu, je vous indique une plus grande cause de joie», et elle se confia à leurs prières.

Chapitre XXXV

Comment il améliora du vin, par ses mérites.

En France, vivait une dame pieuse, très dévouée à l'Ordre et aux frères, qui les recevait avec joie, bien que cela déplût à son mari.

Elle avait reçu un jour Maître Jourdain avec ses compagnons, et ils étaient déjà à table, quand arriva son mari, qui prit sa place avec eux, en maîtrisant sa mauvaise humeur.

Voyant qu'elle avait préparé du bon vin, il fut doublement contrarié et dit à voix haute au serviteur: «Va vite prendre de ce vin meilleur, en tel tonneau.» Il disait cela ironiquement car il savait bien que ce vin était piqué, et très mauvais; il voulait troubler le repas des frères et atteindre l'esprit de sa femme, par cette manière de faire. Le serviteur obéit, apporte le vin et le sert. On le goûte, on le trouve excellent. Le maître alors se met en colère et s'écrie: «Pourquoi, dit-il avec violence, n'as-tu pas pris au tonneau que je t'avais indiqué?» Une deuxième fois il l'envoie, et il rapporte le même vin. Le serviteur assure qu'il a obéi. Rempli de fureur, le maître se lève, il y va lui-même, puise, goûte, le trouve très bon. Alors, il comprit que, par les mérites de Maître Jourdain, ce vin avait perdu son aigreur et était devenu délicieux. Il fut changé à son tour, et désormais il fut l'ami des frères, permettant à sa femme d'exercer une très grande hospitalité envers eux. Cet événement est bien connu de nombreux frères, car le prieur provincial de France l'a raconté en tous les détails.

Chapitre XXXV (B)

D'une dame qui lui était dévouée.

Pour l'édification des frères, Maître Jourdain a parlé d'une veuve, noble, qui lui était très dévouée, et qui fut tourmentée par la tentation de blasphémer le nom de Dieu, pendant douze années. C'est pourquoi, n'étant pas sûre d'elle-même, elle restait au fond de l'église, craignant même de lever les yeux vers l'autel. Au bout de ce temps, Dieu l'avait regardée d'un œil de miséricorde. Maître Jourdain réfléchit à part lui, au courage de cette femme qui avait combattu si longtemps une aussi forte tentation; il était impossible, selon son opinion, qu'elle n'ait pas reçu quelques dons spirituels du Seigneur. Il l'interrogea discrètement et soigneusement, et d'elle il apprit que, par grâce spéciale, elle était consolée sur le point où elle avait été tentée. Quand on élevait le Corps du Christ à la messe, elle le voyait sous l'aspect d'un enfant, doué d'une beauté inimaginable. Elle avait joui de cette vision, non une fois ou deux, mais très souvent, comme elle le révéla avec une grande humilité, comme ne l'ayant pas mérité.

On peut comprendre clairement par là, que l'homme est affligé sur le point où il a péché, et de même il est merveilleusement consolé, plus tard, sur le point où il a été tenté. Ce sont deux frères anciens qui ont rapporté ce récit, dont il y a de nombreux exemples dans les *Vies des Pères*.

Chapitre XXXVI

Comment il délivra une femme du poison et du péché.

Une femme, retombant fréquemment dans le péché, se laissa tomber dans le désespoir. Elle essaya de s'étrangler, de se pendre; mais ne pouvant vaincre son appréhension, elle avala une araignée venimeuse. Au moment de mourir, elle se mit à pleurer, touchée de repentir, et invoqua la Mère de miséricorde. Elle entendit alors une voix qui lui disait: «Frère Jourdain, Maître de l'Ordre, arrive bientôt; va le trouver et dis-lui que tu es envoyée par moi; confesse-toi, et tu seras sauvée.» En effet, le saint vint la confesser; la pécheresse, avec ses péchés, vomit aussi l'araignée et le venin. Elle vécut dans la dévotion envers la Vierge, envers son Fils et son serviteur, c'est-à-dire le saint homme, Maître Jourdain.

Chapitre XXXVII

Des visions et des miracles après sa mort.

L'an du Seigneur 1236, aux Ides de février, mourut Maître Jourdain; il était allé en Terre Sainte visiter les Lieux Saints et les frères, comme le rapporte la lettre suivante: «Aux bien-aimés et vénérables Prieur et Frères Prêcheurs du couvent de Paris, frère Godefroid et frère Réginald, pénitenciers du Pape, envoient le salut et la consolation de l'Esprit Saint. Apprenez que dans une tempête, les flots de la mer, en courroux, ont poussé sur le rivage de Galilée le vaisseau où se trouvait notre Père, Maître Jourdain, avec deux frères; ils ont été libérés par la mort de ce monde mauvais, ainsi que vingt-neuf autres personnes. Sur cette nouvelle, frères bien-aimés, que votre cœur ne se trouble pas; notre doux Père, le Dieu de toute consolation, après la tempête, nous a donné un bon remède.

Tant que leurs corps n'eurent pas de sépulture, un grand nombre de personnes ont vu des lumières briller au-dessus d'eux, et plusieurs croix apparaître chaque nuit. C'est ce qui est attesté par les rescapés qui les ont ensevelis de leurs mains. Les habitants de cette région accoururent devant ce miracle, et ils respirèrent un parfum si suave que ceux qui ensevelirent les trois frères en eurent les mains embaumées pendant plus de dix jours. Ce parfum se répandit au loin alentour de la sépulture, jusqu'à ce que les frères de Saint-Jean d'Acre vinsent en barque, pour les transporter dans leur église. C'est là que repose le Père, et il accorde de nombreuses faveurs à beaucoup. Béni soit Dieu en tout! Amen.

Chapitre XXXVIII

De la révélation de sa mort.

Au couvent de Limoges — l'un des premiers de l'Ordre — vivait un frère qui avait une grande affection pour Maître Jourdain. Ce frère priaît une nuit après Matines dans l'église, longtemps avant qu'on apprît sa mort, au-delà des Alpes. Il avait d'abord prié pieusement pour le Maître, car il le savait parti au-delà de la mer; le Seigneur répandit alors en son cœur une rosée céleste, et soudain il s'endormit. Il lui semblait être sur le rivage d'une mer, profonde et très large. Sur ce littoral, il voyait de nombreux cadavres récemment sortis de l'eau; il les considérait avec stupeur, quand il vit sortir des profondeurs de cette mer Maître Jourdain, revêtu de l'habit de l'Ordre, fixé sur une croix, plus en forme et plus joyeux que d'ordinaire, les pieds et les mains étendus, selon les représentations ordinaires de saint André. Il montait au ciel, avec allégresse et assurance, sans aide aucune. Le frère le regardait avec étonnement, lorsque le bienheureux Père, avec un affectueux sourire, lui dit: *Si je ne m'en vais pas, le Saint-Esprit ne viendra pas vers vous.* Après cela les mains élevées comme fixées sur la croix, il montait vers le ciel. Quand il eut disparu, il sembla au frère voir sur la terre son empreinte. Et plus tard, quand il apprit sa mort avec ses détails, il comprit clairement le sens de cette vision.

Ce frère était très religieux, et grand personnage dans l'Ordre. Devenu prieur de Limoges, il révéla ce fait ensuite, en secret au frère qui en fit la relation. Sur les miracles qui eurent lieu à l'endroit où il mourut et en diverses parties du monde, et plus tard ont continué à se produire à Saint-Jean d'Acre où est conservé son corps, nous ne pensons pas nous étendre à présent, tellement ils sont nombreux. Nous en citerons cependant

quelques-uns dans cet ouvrage, remarquables pour la louange et la gloire d'un si grand saint.

Chapitre XXXIX

D'une religieuse qu'il consola.

A la même époque, dans la région de Brabant, au monastère cistercien d'Aquiria, vivait une religieuse âgée appelée Lutgarde, par qui Dieu opéra des miracles, au cours de sa vie, et après sa mort. Elle était très dévouée au bienheureux Père Jourdain et connue de lui.

Depuis déjà quarante ans, elle avait servi le Seigneur sous l'habit religieux et avait perdu la vue à cause de sa vieillesse, et de ses larmes; la veille de la Nativité du Christ, le bienheureux Père lui apparut de la manière suivante. Restée en prières, de Prime à Sexte, elle ne ressentait pas la dévotion habituelle, éprouvait du dégoût, et faisait cette lamentation: «Ô Bon Seigneur! pourquoi cet état? Sûrement, si j'avais un ami au ciel, ou sur la terre, qui priât pour moi en ce moment, je n'éprouverais pas une telle dureté de cœur.»

Au même moment, à travers ses larmes, elle aperçut devant les yeux de son âme, un frère, si brillant de lumière, si glorieux, qu'elle ne put le reconnaître à cause de son éclat. Dans son étonnement, elle dit: «Qui es-tu, Seigneur?» — «Je suis frère Jourdain, dit-il, autrefois Maître de l'Ordre des Prêcheurs. Je suis passé de ce siècle à la gloire; j'ai été placé parmi les apôtres et les prophètes, et je te suis envoyé pour te consoler en cette si belle fête. Sois donc bien en paix, car prochainement tu vas être couronnée par Dieu, mais n'oublie pas de réciter, jusqu'à ta mort, le psaume *Que Dieu ait pitié*, avec l'oraison du Saint-Esprit, que sur ma demande, tu as promis de dire pour notre Ordre.» Puis il disparut, la laissant dans une consolation qu'elle n'avait encore jamais éprouvée. Le vénérable frère révéla cela à un frère de notre Ordre, quoique d'une autre manière, et dans une admirable vision il lui montra la place qu'il avait au

ciel, parmi les plus glorieux prélats. Ceci est consigné dans la vie de la bienheureuse Lutgarde, en détail.

Chapitre XL

D'un Carme confirmé dans son Ordre.

Tenté de quitter son Ordre, un frère de l'Ordre du Carmel apprit que frère Jourdain s'était noyé; il fut troublé de plus en plus, et se disait: «C'est vainement qu'on sert Dieu; ou bien celui-là ne fut pas un saint homme, ou bien Dieu ne récompenserait-il pas ceux qui l'ont servi?» Donc il décida de partir le lendemain matin; la même nuit, il eut la vision d'un être d'une extraordinaire beauté, dont la clarté l'enveloppa; il était tout tremblant, stupéfait, et priait ainsi: «Seigneur Jésus Christ, viens à mon secours, éclaire-moi sur cela!» Mais il prit aussitôt la parole: «N'aie aucune crainte, frère bien-aimé; je suis frère Jourdain, sur qui tu avais des doutes; tout homme qui sert le Seigneur Jésus Christ jusqu'au bout, celui-là sera sauvé.» Puis il disparut, le laissant rempli d'une parfaite consolation. C'est ce frère, prieur de cet Ordre, frère Simon, homme religieux et sincère, qui a raconté cela à nos frères.

Chapitre XLI

Comment fut obtenu un miracle après l'avoir invoqué.

Le frère Maître Jourdain institua à la tête d'un monastère de sœurs une sœur très sainte. Après bien des années où elle avait bien louablement rempli cette charge, elle fut atteinte de paralysie, si bien qu'elle ne pouvait sans aide, sortir de son lit. Aussi, elle demanda souvent et instamment d'être déchargée de cet office; mais jamais elle n'obtint cela, car le couvent protestait; malgré son infirmité, on la jugeait plus capable du gouvernement qu'aucune autre.

Après la mort de Maître Jourdain, on racontait plusieurs miracles obtenus après avoir invoqué son nom; un jour, pendant le repas des sœurs, elle se fit transporter en litière par deux sœurs, devant l'autel de l'église. Elle les remercia, puis elle pria dévotement le bienheureux Jourdain, qu'elle croyait fermement glorifié avec le Christ, de lui obtenir du Seigneur ou de mourir bientôt, pour n'être plus à charge aux sœurs, ou bien de recevoir du Maître de l'Ordre la faveur d'être déchargée d'une fonction qu'elle ne pouvait remplir, ou bien de recouvrer la force et la santé suffisantes pour s'en acquitter. Aussitôt, elle ressentit une énergie divine pénétrer en elle; elle commença par poser l'un, puis l'autre pied hors de la litière, ensuite elle se dressa, et se mit à traverser le chœur comme pour être plus assurée de sa guérison. Elle entendit alors la clochette du réfectoire, et, comme la communauté sortait en procession, chantant *Miserere mei* en allant à l'église, elle s'avança au-devant d'elle. Les plus jeunes sœurs sortaient les premières du réfectoire en procession et en la voyant, se demandaient si c'était vraiment la prieure qui marchait toute droite, contrairement à l'ordinaire. Mais la sœur chantre, sortant du réfectoire à la fin avec les an-

ciennes, vit marcher ainsi celle qu'elle avait laissée peu avant dans sa litière; elle interrompit le *Miserere mei* et entonna à voix très haute le *Te Deum*, que la communauté reprit à pleine voix. Alors les voisins entendant ce bruit inhabituel, eurent peur que les sœurs ne soient insultées par quelques malfaiteurs, et ils se précipitèrent avec des armes pour les défendre. Mais la prieure elle-même, à la grille, leur révéla en détail les faits, et ils louèrent eux aussi le Seigneur.

Chapitre XLI (B)

Comment un enfant fut rendu à sa mère.

A Prague, métropole de la Bohême, vivait un habitant nommé Gunsicus, surnommé le Blanc, dont l'épouse s'appelait Elisabeth. Aux approches de l'enfantement, elle avait souvent senti son enfant s'agiter en elle, comme c'est l'ordinaire pour les femmes enceintes. Mais trois jours avant d'accoucher, elle ne sentit plus rien, ce qui l'inquiétait et la troublait beaucoup.

Comme au cours de l'enfantement, elle souffrait énormément, elle voua le petit enfant, si c'était un garçon, à saint Jourdain, Maître de l'Ordre des Frères Prêcheurs, car elle affirmait qu'il était impossible qu'il ne soit pas un saint, lui dont elle avait si souvent entendu parler de la doctrine et de la vie merveilleuse; et si c'était une fille, à sainte Elisabeth, récemment canonisée. Après la naissance, elle demanda aux sages-femmes si c'était un garçon ou une fille. «C'est un garçon, mais il est mort», répondirent-elles. Alors la mère, inconsolable, se mit à implorer sans cesse la protection du bienheureux Jourdain, pour qu'il lui rendît son fils. Elle fit ainsi depuis les environs de minuit, demandant sans cesse qu'on regardât l'enfant. Enfin pour s'assurer s'il vivait ou non, on plongea le petit dans une eau très froide, en ce temps d'hivers; mais on ne put déceler aucun signe de vie. Les assistants lui adressaient des consolations, mais elle, qui était mère, continuait à demander le secours du bienheureux Jourdain.

Quand il fit jour, elle demanda qu'on examine de nouveau le petit; et voici qu'on le trouva vivant. Dans sa reconnaissance envers Dieu et envers le bienheureux Jourdain, elle imposa à son fils le nom de Jourdain, en témoignage de ce que le Seigneur avait fait par lui. Comme c'était l'heure de prière au couvent des Frères Prêcheurs, elle envoya chercher des frères; et,

pour examiner le miracle, on envoya frère Tymon de Pologne, alors lecteur à Prague, et frère Simon, autrefois archidiacre, devenu sous-prieur, et plus tard prieur de ce couvent. Dès leur arrivée, tous ceux qui étaient là leur attestèrent la vérité de tout le récit que nous avons fait.

Chapitre XLI (C)

D'un frère murmurateur, qui fut châtié, et guéri par Maître Jourdain.

Il fut demandé à un frère, qui jugeait avoir en lui science et autorité, de se rendre à un couvent lointain, inconnu de lui; on lui désigna un frère pour l'accompagner. Il en fut très irrité, et ne cessait de murmurer contre cette pénitence imposée: «Qu'ai-je fait, répétait-il, ou qu'ai-je mérité? Pourquoi un tel ordre? qui l'a conseillé? qui me l'a fait donner? Je ferai telle ou telle chose» et d'autres murmures.

Or, un jour, il reprenait le refrain de son impatience et de son irritation, devant son compagnon; le Seigneur, à qui rien n'est caché, le frappa soudain, si fort qu'il fut renversé; il était privé de presque tous les sens; ayant entièrement perdu la parole, il ne pouvait se faire entendre; son visage enflé ne lui permettait plus de voir! Ne pouvant mouvoir les membres de son corps, il gisait par terre, comme un corps inerte. Sa bouche surtout était enflée et sa langue gonflée au point de sembler la remplir. On pouvait croire en le voyant, qu'il était châtié pour son péché. A cette vue, son compagnon, aussi peiné qu'effrayé, craignit le déshonneur, autant pour lui-même que pour son Ordre, et ne savait quel parti prendre. Ainsi rempli d'inquiétude, il lui vint à l'esprit le souvenir de Maître Jourdain qui venait de mourir, et il pensa à implorer son aide. Il dit: «Oh! Maître Jourdain, si bon et si tendre Père, toi qui as accru cet Ordre, l'a embellie et l'a élevé si haut, viens à présent à mon secours, dans ce péril où je suis, moi, ton fils; que ton Ordre ne soit pas déshonoré par le fait de ce frère. Seigneur Dieu, par les prières et les mérites de ton serviteur, délivre-nous dans un si grand danger.» Il se tourna ensuite vers le frère et s'écria à haute voix: «Frère, réfléchis qu'un tel malheur t'a atteint à cause de tes péchés et

des murmures que tu renouvelais toujours. Mais promets à Dieu, ainsi qu'à Maître Jourdain que, si tu es délivré, tu cesseras de murmurer et obéira paisiblement à l'ordre reçu.»

Le malade fut touché de la parole du frère. Il rentra en lui-même et accepta ce conseil par un geste, car il ne pouvait parler. Admirable est le châtement de Dieu, plus admirable, sa faveur! Dès que le frère malade eut fait ce vœu en son cœur, le frère guidant pieusement sa prière vers Maître Jourdain, il reçut le bienfait d'une pleine santé. Enfin, il accomplit son obéissance, non seulement avec patience, mais encore avec joie; plus jamais il n'encourut le reproche d'un murmure. Quoique vivant séparés l'un de l'autre, les deux frères ont raconté ces faits à frère Humbert, Maître de l'Ordre, de la même manière.

Chapitre XLII

De diverses paroles, de ses prudentes réponses.

1. Un frère lai interrogea Maître Jourdain: «Maître, le *Pater noster* vaut-il dans notre bouche, à nous, ignorants de sa vertu, car nous sommes laïcs, autant que dans la bouche des clercs, qui savent ce qu'ils disent?» Le Maître lui répondit: «Il vaut autant, car une pierre précieuse est aussi valable dans la main de celui qui n'en sait pas la valeur que dans la main de celui qui en sait le prix.»

2. Un jour, Maître Jourdain vint voir l'empereur Frédéric, ils s'assirent côte à côte et restèrent longtemps en silence; le Maître dit enfin: «Seigneur, je parcours bien des régions, en raison de ma charge, et je m'étonne que vous ne m'interrogiez pas sur les rumeurs qui courent.» L'empereur répondit: «J'ai mes messagers, dans toutes les provinces et toutes les cours, et je suis au courant de ce qui arrive dans le monde.» Le Maître reprit: «Comme Dieu, le Seigneur Jésus Christ savait tout; cependant il demandait à ses disciples: "Que disent les hommes du Fils de l'Homme?" Pour vous, qui êtes un homme, vous ignorez bien des choses qui sont dites à votre sujet, et qu'il vous serait utile de savoir. On dit en effet que vous accablez de taxes les églises, que vous méprisez les sentences canoniques, que vous vous adressez aux augures, que vous favorisez trop juifs et sarrasins, que vous n'écoutez pas vos véritables conseillers, que vous ne rendez pas hommage au Vicaire du Christ successeur du bienheureux Pierre, lui qui est Père des chrétiens, et votre Seigneur à un titre particulier. Tout cela ne convient pas à la noblesse de votre personne.» Ayant ainsi introduit le sujet, il lui fit plusieurs corrections.

3. Quelqu'un lui demanda quelle Règle il suivait; il répondit: «La Règle des Frères Prêcheurs, c'est celle-ci: vivre dans la sainteté, étudier, et enseigner. Ce sont les trois choses que demanda David: *Enseigne-moi la bonté, la discipline et la science.*»

4. Un laïque lui dit un jour: «Maître, comment est-il possible que nous disions entre laïcs que depuis la venue de vos frères et des Frères Mineurs, il n'y a plus de bonnes saisons et la terre ne porte plus autant de fruits qu'autrefois?» Il répondit: «Si je voulais, je pourrais nier, et prouver le contraire; mais je veux montrer comment c'est juste: à notre venue, nous avons enseigné le monde à connaître de nombreux péchés qu'il ignorait; mais il ne veut pas s'en soucier; c'est d'autant plus grave quand le péché est commis sciemment. Les hommes étant plus coupables, Dieu a frappé la terre de stérilité, selon la parole du prophète: *Il a rendu stérile une terre féconde, à cause de la malice de ses habitants.* C'est avec justice, donc, que Dieu envoie tempêtes et stérilité. Et j'ajoute: «Il vous arrivera pire encore, si vous ne vous corrigez pas sachant ce qu'il vous faut faire, et ce que vous devez éviter; celui qui ne ment pas a dit dans l'évangile: *Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et qui ne l'accomplit pas, sera châtié de plus nombreux coups.*»

5. Frère Jean de Vicence prêchait à Bologne, et produisait des fruits admirables. Au temps où il transportait presque toute la Lombardie par la force de sa prédication et par ses miracles, et attirait tout le monde à lui, on envoya des docteurs et des savants à Bologne, (appelés ambassadeurs) vers Maître Jourdain, présent alors au Chapitre général. Il les reçut au milieu des définiteurs et des autres frères du Chapitre. Ils demandèrent, au nom de toute la ville, qu'on n'enlève pas de Bologne le frère Jean; et, parmi d'autres raisons, ils en exposèrent une qui leur semblait plus efficace, à savoir qu'il avait semé la Parole de

Dieu avec un fruit extraordinaire, et ce qu'on espérait de la récolte pouvait se perdre entièrement en son absence.

Le Maître loua leur dévotion et leur bienveillance envers l'Ordre. Mais il leur répondit ainsi: «Bons Seigneurs, vous invoquez, pour que le frère Jean demeure en ces murs, la raison de la semence qu'il a répandue, et qui pourrait périr s'il partait; cela ne nous atteint pas beaucoup. Ce n'est pas la coutume chez ceux qui ont ensemencé leur champ, d'y apporter leur lit, et de s'y coucher jusqu'à ce qu'ils voient germer la récolte. Au contraire, ils recommandent la semence à Dieu, et partent ensemencer d'autres champs. Ainsi serait-il bon que le frère Jean aille semer ailleurs la Parole de Dieu; c'est ce qui est écrit pour Notre Sauveur: *Il me faut aller prêcher la Parole dans les autres cités*. Cependant, pour l'amour que nous portons à votre ville, nous tiendrons conseil sur votre demande, avec nos frères définitifs, et nous ferons pour vous autant que nous pourrons.»

6. Maître Jourdain se trouvait un jour dans une abbaye cistercienne; plusieurs moines se rassemblèrent autour de lui, pour lui demander: «Maître, comment votre Ordre pourra-t-il subsister, puisque vous n'avez que les aumônes pour ressources? Vous le savez bien: à présent le monde vous est dévoué, mais il est écrit dans l'évangile que *la charité de beaucoup se refroidira*. Dès lors, vous ne recevrez pas d'aumônes, et vous périrez.» Avec une grande douceur, le Maître leur répondit: «Je vais vous montrer avec raison, à partir de vos propres paroles, que votre Ordre sera le premier à disparaître. Lisez l'évangile, et vous découvrirez que cette parole *la charité de beaucoup se refroidira* s'applique au temps où abondera l'iniquité, et où les persécuteurs séviront extrêmement. Vous savez bien qu'alors ces tyrans et ces persécuteurs vous dépouilleront de vos biens temporels, et vous qui n'avez pas l'habitude d'aller d'un lieu à un autre en quête des aumônes, vous périrez sûrement. Pour nos

frères, ils seront sans doute dispersés, mais comme les apôtres le furent au temps de la persécution, ils produiront de plus abondantes récoltes; moins terrifiés que vous, ils iront deux par deux, d'un endroit à l'autre, mendiant leur nourriture, comme ils y étaient habitués. Je vais plus loin: ceux qui vous dépouilleront, leur donneraient volontiers, s'ils l'acceptaient; plusieurs fois déjà nous en avons fait l'expérience: voleurs et pillards voudraient souvent nous donner une partie de ce qu'ils ont ravi à d'autres, si nous voulions.»

7. Sur la route, un jour, Maître Jourdain avait donné une de ses tuniques à un malfaiteur, qui faisait semblant d'être pauvre et infirme, et qui la porta dans une taverne. Un frère qui était là lui dit: «Crois-tu, Maître, que tu as bien fait de donner ta tunique?» Il répondit: «Je l'ai fait, croyant qu'il en avait besoin comme étant pauvre et infirme; et le secourir me semblait miséricordieux; maintenant, je pense qu'il m'est préférable d'avoir perdu ma tunique plutôt que la miséricorde.»

8. Le Pape Grégoire avait confié à des frères la charge d'une enquête en certains monastères; ceux-ci déposèrent quelques abbés, comme ayant été jugés indignes; mais sans passer par les procédures juridiques. La Pape et les cardinaux étaient irrités, et voulaient révoquer les actes des frères. Alors survint le Maître; désirant les calmer, il dit au Pape: «Père saint, voulant me rendre à quelque abbaye cistercienne, il m'est arrivé plusieurs fois de trouver la route qui mène d'ordinaire à la porte si longue et si compliquée, que nous en étions excédés, mes compagnons et moi; l'abbaye se trouvant toute proche. Parfois, donc, je traversais les prés et je parvenais vite à la porte. Si le portier m'avait dit: «Frère, par quelle route êtes-vous passé?» j'aurais répondu: «par les prés.» Si alors il m'avait dit: «Ce n'est pas le bon chemin, revenez sur vos pas, et prenez le chemin indiqué», n'aurait-ce pas été de la cruauté? De même, Père saint, les frè-

res n'ont pas suivi la procédure juridique, qui leur a semblé trop lente, pour déposer les abbés; cependant, ils méritaient bien cette révocation, comme vous pourrez le savoir facilement si vous voulez vous informer. Veuillez donc accepter ce qui a été fait, quel que soit le chemin emprunté.»

9. On lui demanda un jour pourquoi les étudiants ès arts entraient souvent dans l'Ordre, alors que les théologiens et les juristes étaient plus rares; il répondit: «Les paysans étant habitués à boire de l'eau s'enivrent en buvant du bon vin plus facilement que les nobles ou les citadins; ceux-là ne trouvent pas le vin fort, car ils en ont l'habitude. Ainsi les étudiants ès arts boivent toute la semaine l'eau d'Aristote et des autres philosophes; les dimanches et fêtes, ils puisent les paroles brûlantes du Christ ou de ses serviteurs, ils sont enivrés alors du vin de l'Esprit Saint et ils donnent au Seigneur et leurs biens et leurs personnes. Les théologiens, eux, ils entendent cela fréquemment; et il leur arrive de ressembler à ces grossiers sacristains qui ne se conduisent pas convenablement, et tournent le dos à l'autel, quand les étrangers s'inclinent avec respect.»

10. Il avait participé un jour à une assemblée de prélats; on lui demandait comment des évêques ayant été choisis dans des Ordres si renommés, ne vivaient pas aussi bien qu'avant: «C'est vous, leur dit-il, qui en êtes responsables. Aussi longtemps qu'ils ont vécu dans notre Ordre nous les avons corrigés avec attention. C'est du jour où ils été dans vos rangs que ce relâchement leur est arrivé. J'ajoute que je suis dans cet Ordre depuis longtemps; or je ne me souviens pas qu'un légat, un Chapitre cathédral ou le Pape, ait fait la demande d'un bon évêque, à moi-même, à un autre supérieur, à un Chapitre général ou provincial. Mais chacun fait le choix qui lui plaît soit par amour de la famille, soit pour une cause bien peu spirituelle. Ne nous en faites pas le reproche.»

11. En d'autres occasions, il disait: «Ne vous étonnez pas si nos frères se conduisent moins bien que d'autres religieux dans l'épiscopat; c'est qu'ils vivent à l'encontre de leur profession; car nous n'avons dans l'Ordre aucune possession, ni en commun ni en particulier. Donc, quand ils reçoivent des propriétés, ils agissent contrairement à leur Règle, plus que les autres religieux qui peuvent posséder au moins en commun.»

12. Comme il ne pouvait pas prêcher à l'assemblée dans un Chapitre général, à cause d'une grave maladie, on lui demanda d'adresser aux frères quelque consolation.

Il entra au Chapitre et leur dit: «Mes frères, nous avons souvent redit cette semaine: *Tous furent remplis du Saint-Esprit*. Vous le savez: ce qui est plein ne peut pas être rempli; mais plutôt ce qu'on y ajouterait se répandrait. Donc, si les saints Apôtres furent remplis du Saint-Esprit, c'est qu'ils étaient vidés de leur esprit propre.

Nous chantons aussi dans un psaume: *Tu enlèveras leur esprit, et ils expireront* (à eux-mêmes, pour vivre en toi) *et ils retourneront à leur poussière*. Puis il est dit: *Envoie ton Esprit et ils seront créés*. Comme si David disait: "S'ils se vident de leur volonté propre, de leur opinion personnelle, de l'amour-propre, par l'action de ta grâce, ils seront remplis de ton Esprit Saint."» Les frères furent très édifiés de ces paroles.

13. Il avertissait un jour les frères d'éviter toute agitation déplacée, et leur dit: «Comme à tous les prélats, il m'arrive ce qui arrive au berger, qui est plus fatigué de garder un bouc que cent brebis. Ainsi un supérieur est-il plus accablé par un seul religieux indocile, qui trouble la communauté, que par deux cents frères qui suivent leur pasteur comme des brebis du Seigneur, comprennent son signal, et loin de s'éloigner des autres, restent ensemble, se lèvent et se couchent, mangent, boivent et paissent

ensemble, baissant la tête; elles ne sont presque jamais pénibles, mais portent toujours du fruit. Au contraire, quelques-uns, comme des boucs, gênent le berger et le troupeau, courent en tous sens, sont bruyants, donnent à d'autres des coups de tête, quittent la route en bondissant vers les hauteurs, abîment les champs des autres; ils ont enfin la queue courte, c'est-à-dire une courte patience; aussi parfois manifestent-ils de honteuses actions. Pour Dieu, mes bien-aimés, fuyez les habitudes de ces boucs, et soyez les brebis de Dieu.»

14. En même temps, il avertissait les frères d'éviter toute oisiveté: «Vous savez, mes bien-aimés, que même si le psaume est entonné très haut, la voix des chanteurs baisse, et tombe peu à peu. Ainsi, nous avons beau dire au début de bonnes paroles dans un échange, nous glissons peu à peu dans des propos vides, par la corruption de la nature humaine. Mais le bon religieux, qui s'en aperçoit, doit faire ce que fait le chantre au chœur, élevant la voix au bon moment. Ainsi l'homme fervent doit-il détourner les conversations nuisibles quand il s'en aperçoit, en plaçant quelques bonnes paroles, ou de bons exemples. De même, si par la corruption de la chair, nous nous refroidissons de l'habitude religieuse de la ferveur, et non seulement en paroles, il nous faut nous encourager mutuellement.»

15. On parlait un jour, en sa présence, d'un frère bon et très connu, qui allait être nommé évêque: «J'aimerais mieux, dit-il, le voir porté au tombeau sur un brancard que le voir élevé à l'épiscopat dans une cathédrale.»

16. Un noble allemand, suzerain de la mère du Maître, lui avait enlevé une vache. D'autre part, le Maître fit entrer dans l'Ordre l'un des fils de ce Seigneur. De la part de ce noble, certains vinrent reprocher vivement au Maître lui-même de lui avoir enlevé son fils. En guise de consolation, il leur répondit de se

calmer: «Comme vous le savez, c'est un usage, en Allemagne, qu'on ne condamne pas un fils s'il a vengé l'offense faite à sa mère. Donc, puisque votre Seigneur, qui est aussi le mien, a fait du tort à ma mère, en lui prenant sa vache, comment pouvez-vous me reprocher, avec lui, de lui avoir enlevé son veau?»

17. Le Maître fut invité par les Templiers de Jérusalem à leur faire une conférence; or ils étaient français et lui savait très peu leur langue; il se risqua volontiers à parler. Comme ils étaient sur une place, devant lui, en face d'eux se trouvait un mur de la hauteur d'un homme. Il voulut leur faire comprendre qu'il savait un peu de français, mais qu'il espérait qu'ils pourraient saisir une grande vérité à partir d'un seul petit mot en français. Il leur dit: «S'il y avait un âne, derrière ce mur, élevant sa tête pour nous montrer une de ses oreilles, nous saurions qu'il y a là un âne entier. Aussi nous comprendrions l'ensemble, par une petite partie. Il arrive parfois, ainsi, qu'une seule parole soit prononcée au sujet d'une grande vérité, et elle suffit, bien que les autres mots soient allemands.»

18. Le Maître était suivi d'un groupe de novices, dans une ville où il n'y avait pas de couvent. Un soir, comme il récitait Complies, avec eux et ses autres compagnons, dans une hôtellerie, l'un d'eux se mit à rire; en le voyant, les autres commencèrent à rire aussi, très fort, à qui mieux mieux. L'un des compagnons du Maître s'efforça de les calmer, en leur faisant des signes; mais ils riaient de plus en plus. A la fin des Complies, le Maître s'adressa au frère, lui disant: «Frère, qui t'a nommé Maître des novices? Est-ce qu'il t'appartient de les corriger?» Il se retourna ensuite vers les novices: «Riez bien fort, mes bien-aimés, et ne vous arrêtez pas à cause de ce frère. Je vous en donne la permission; car vraiment vous avez bien sujet de vous réjouir et de rire; n'êtes-vous pas sortis de la prison du diable, brisant les chaînes dont il vous avait liés pendant bien des années? Riez

donc, bien-aimés, riez!» Les novices firent consolés parfaitement par ces mots, et depuis lors, ils ne purent pas rire de façon désordonnée.

19. Le Maître prêchait un jour à Paris, sur ceux qui demeurent longtemps dans le péché; il lui vint à l'esprit que le péché, dans l'Écriture, est appelé *la porte de l'enfer*. Il dit alors: «Si quelqu'un, venant aujourd'hui en ce couvent, voyait un étudiant assis à la porte, et le voyait encore plusieurs jours de suite, ne penserait-il pas sûrement que cet écolier entrerait dans l'Ordre? Comment donc on ne pourrait croire qu'ils entreront en enfer, ceux qui restent si longtemps assis à la porte?»

20. Le Maître disait aussi: «Quand le maçon travaille à réparer un mur, il tire au dehors les pierres enfoncées, et il enfonce celles qui sont trop apparentes. Ainsi le prélat doit-il faire pour envoyer les frères: il doit pousser à l'action ceux qui désirent trop rester cachés, et garder à l'intérieur ceux qui veulent trop paraître au dehors.»

21. Dans sa prédication, il redisait parfois le même sermon. Il répondit à ceux qui le lui reprochaient: «Celui qui recueillerait de bonnes herbes pour en faire un bon potage, ne voudrait pas les jeter pour se fatiguer à en chercher d'autres.»

22. Si dans une faculté, je m'étais appliqué à l'étude autant qu'à celle de cette parole de l'Apôtre: *Je ne suis fait tout à tous*, je serai depuis longtemps devenu Maître en cette faculté. J'ai toujours cherché, en effet, à me conformer aux autres, sans me déformer moi-même; c'est-à-dire en me conformant tantôt au soldat, tantôt au religieux, tantôt au prêtre, tantôt à celui qui est tenté.»

23. Le Maître désirait rappeler dans l'Ordre un apostat. Il demandait pour cela l'accord des frères au chapitre; un seul refusa son consentement; le Maître lui dit: «Il a commis sans doute en cela de nombreux péchés; mais il en commettrait peut-être de plus grands.» Le frère répondit qu'il ne s'occupait pas de cela; le Maître lui dit alors: «Si seulement tu avais versé pour lui une goutte de sang, comme le Christ a versé tout le sien, tu t'en occuperais autrement!» Alors le frère rentra en lui-même, se prosterna sur le sol et donna un entier consentement.

24. Un frère avait un scrupule à propos des aumônes dont il se nourrissait chaque jour, car il lui paraissait difficile de répondre assez, par la prière à tant de bienfaits. Il lui parla un jour sur ce sujet, et le Maître lui répondit: «Les biens spirituels sont inappréciables par rapport aux biens temporels; ils l'emportent donc infiniment sur eux, leur valeur étant supérieure: si donc, pour toutes les aumônes que tu as mangées ou que tu mangeras, tu récites avec dévotion un seul *Pater noster*, tu auras largement payé ta dette.»

25. Un frère procureur le suppliait instamment d'être libéré de son office; il lui répondit: «Généralement, aux charges sont jointes quatre choses: le négligence, l'impatience, le travail et le mérite. Je vous décharge des deux premières; et je vous impose les deux autres, en expiation pour vos péchés.»

26. Au chapitre, un frère en accusa un autre d'avoir touché la main d'une femme. Celui-ci objecta: «C'était une honnête femme.» Président au chapitre, il répondit: «La pluie est bonne, la terre aussi est bonne; cependant, en se mélangeant, elle produisent la boue. De même, la main de l'homme est bonne, celle de la femme aussi, mais leur contact peut parfois engendrer quelque pensée, ou quelque mauvaise impression.»

27. Un frère demanda à Maître Jourdain s'il lui était plus utile de s'adonner à l'oraison, ou de s'appliquer à l'étude. Il répondit: «Qu'y a-t-il de meilleur? Manger toujours, ou boire toujours? Puisqu'il convient d'alterner en ce domaine, c'est aussi bon pour celui-là.»

28. Un frère le priait de lui enseigner le meilleur moyen de faire oraison. «Mon cher frère, répondit-il, si quelque chose stimule en toi une plus grande dévotion, restes-y attaché; car ce qui te sera plus salulaire, c'est ce qui se répandra plus abondamment dans ton cœur.»

Quatrième partie
Comment l'Ordre a progressé

Chapitre I

De la ferveur des premiers frères.

1. Au temps des deux Pères Dominique et Jourdain, si grande fut la ferveur dans l'Ordre que personne n'est capable de bien en parler. Un esprit de vie animait vraiment les roues de ce char, et par sa puissance, les coursiers partaient et revenaient, se mettaient en mouvement, et s'élevaient, selon la volonté de l'esprit qui les dirigeait. Vous auriez vu dans tout l'Ordre une admirable ferveur; les uns soupirant après leur sainte confession quotidienne, poussaient des clameurs et sanglotaient, en pleurant leurs péchés et ceux des autres; les autres, joignant le jour à la nuit, accomplissaient des centaines de genuflexions. Vous n'auriez presque jamais vu l'église déserte; aussi, comme les portiers cherchaient souvent les frères, c'était dans l'église qu'ils pouvaient les trouver, plus facilement qu'ailleurs. D'autre part, un frère, grand religieux, a dit avoir entendu la confession générale de cent frères, en peu de temps. Soixante d'entre eux avaient gardé la pureté de l'âme et du corps, non sans une grande fidélité à l'oraison, et la garde de la Règle, par qui la chasteté est conservée particulièrement. Beaucoup de frères étaient embrasés d'une ardeur sainte, et ne se relevaient pas de leur prière avant d'avoir reçu une grâce spéciale du Seigneur. L'un d'eux avouait: «Je ne puis dormir la nuit, si je n'ai été baigné de larmes.» Un autre, de grande autorité, rapporta que, pendant son oraison, devant l'autel de Bologne, il avait vu un frère soulevé de terre, tant était brûlante sa ferveur.

2. En ce temps-là, les frères attendaient les Complies comme une fête, en se recommandant avec grande affection les uns aux autres. Au signal de la cloche, ils se hâtaient vers le chœur, de n'importe où, avec grande rapidité. Après l'office, et l'hommage rendu à la Reine du monde, avocate très dévouée à

notre Ordre, ils se donnaient rudement la discipline. Après cela, ils allaient comme en pèlerinage visiter tous les autels, se prosternant humblement, et en versant, du fond du cœur, des torrents de larmes, si bien qu'on aurait pu, de l'extérieur, penser qu'ils pleuraient autour d'un cercueil placé au milieu de l'église. De nombreux séculiers les ont souvent vus et entendus, avec grande édification. Certains sont ensuite entrés dans l'Ordre. Aussitôt après ils ne couraient pas consulter leurs cahiers; mais se cachaient dans l'église, ou le chapitre, ou le cloître, pour examiner strictement leurs actions et se donner une sévère discipline, soit avec des verges, soit avec des cordes à nœuds, pour faire moins de bruit. Après Matines quelques-uns allaient étudier; très peu retournaient au lit; presque tous se confessaient avant de célébrer. Dès l'aube, on donnait le signal pour la célébration de la messe. Plusieurs alors s'avançaient vers le même célébrant pour avoir l'honneur de le servir; c'était entre eux une sainte émulation pour être le premier à demander la grâce d'un si grand service.

3. Qui pourrait exprimer quelle était leur dévotion envers la bienheureuse Vierge? Après avoir récité pieusement et debout ses Matines, ils couraient plus dévotement à son autel, afin que ce temps si court qui restait ne soit pas vide de prière. Après Matines et Complies, ils se groupaient en un triple rang autour de son autel, et avec grande piété, se recommandaient à la Vierge, ainsi que tout l'Ordre. Et, dans leurs cellules, ils avaient devant les yeux son image, avec celle du crucifix, afin de les regarder tout en lisant, en priant ou en s'endormant, et d'être par eux regardés avec miséricorde.

4. Pour se rendre service, ils se prévenaient mutuellement; et celui qui avait pu devancer les autres, soit à l'infirmerie, soit à l'accueil, soit encore au réfectoire, ou au lavement des pieds, celui-là se réjouissait. Oh! combien de fois ils enlevaient leurs

chapes, leurs robes, leurs scapulaires, leurs chaussures, et les présentaient à des frères étrangers, qu'ils n'avaient encore jamais vus! Dans le service des frères, si grande était leur joie et leur piété qu'ils semblaient servir, non des hommes, mais Dieu et les anges. L'un d'eux en eut une telle douceur que dans sa joie il baisait secrètement les écuelles. Quant au silence, les frères l'observaient alors admirablement. Et pour l'abstinence, il y eut un frère qui passa parfois une semaine sans boire; un autre versait de l'eau froide dans son écuelle pour diminuer la saveur de l'aliment. Un autre, pendant tout le Carême, ne but qu'une fois par jour, et ne parla que si on l'interrogeait. Beaucoup prenaient rarement leur portion, ou s'abstenaient d'une ou de l'autre, pour ne pas être remarqués; ils s'imposaient chaque jour une privation. Le Seigneur, alors, les remplit d'une admirable ardeur pour prêcher la Parole de Dieu, à laquelle est destinée l'Ordre depuis le début. Ainsi beaucoup n'osaient aller manger en toute conscience, si dans la journée ils n'avaient annoncé la Parole à une ou plusieurs personnes. Et le Saint-Esprit suppléait par une grâce intérieure à la science qui leur manquait; aussi, souvent, plusieurs convertirent des pécheurs, avec le texte des sept Heures canoniales que le bienheureux Dominique leur faisait fréquemment réciter, ainsi que l'évangile de saint Matthieu.

5. Dans un Chapitre général à Paris, on devait envoyer quelques frères dans la province de Terre Sainte. Le Maître Jourdain, dans le Chapitre, fit savoir que ceux qui étaient prêts à y aller de bon cœur le lui manifestent. Il avait à peine fini que presque tous, dans cette nombreuse assemblée, faisaient la *venia*, en versant des larmes, pour être envoyés vers cette terre consacrée par le sang du Sauveur.

Voyant cela, Pierre de Reims, provincial de France, se leva, fit avec les autres la *venia*, et parla ainsi au Maître général: «Bon Maître! Ou bien vous me laissez ces frères bien-aimés, ou

bien vous m'envoyez avec eux, car je suis prêt à marcher avec eux jusqu'à la mort!»

6. Le Seigneur Pape Innocent demanda au provincial de France d'envoyer des frères chez les Tartares; d'après les nouvelles, il espérait de cette mission des fruits de salut. Le mandement fut proclamé dans un Chapitre général. Or, ils furent si nombreux à se présenter, que le Chapitre fut rempli de larmes. Car les uns pleuraient en demandant cette obéissance; les autres pleuraient en voyant tant de frères très chers se lançant dans des peines incroyables, et souvent dans la mort. Les uns pleuraient de joie d'avoir reçu la permission, les autres, parce qu'ils ne l'avaient pas obtenue.

7. Après son entrée dans sa charge, le Maître de l'Ordre, frère Humbert, manda à tous les frères que tous ceux qui voudraient aller jusque chez les Barbares et apprendre leur langue, afin d'y prêcher le nom du Seigneur, lui fassent savoir leur volonté. Comment dire le nombre de frères excellents, des pays les plus éloignés, qui s'offrirent spontanément, et le supplièrent de les envoyer, au nom du sang et de la mort bienheureuse du Fils de Dieu? Ils étaient prêts à mourir pour apporter aux nations infidèles la foi et la gloire du salut.

Et pour la ferveur que le Seigneur fit brûler chez les frères, au moment de la translation du bienheureux Dominique, non seulement à Bologne mais par l'Italie entière, et presque partout dans l'Ordre, ferveur dans les merveilleuses prédications et les nombreux miracles, aucune parole ne pourrait le dire, aucun style ne pourrait le décrire. Nous le laissons donc à Dieu, qui le sait parfaitement, lui qui est béni dans les siècles. Amen.

Chapitre II

De la rigueur de la discipline et de la perfection des vertus.

1. On corrigeait les fautes avec rigueur, surtout les atteintes à la pauvreté, à tel point que la moindre chose donnée ou reçue sans permission spéciale était sévèrement sanctionnée. Ainsi à Bologne, un frère avait reçu sans permission, un morceau de tissu grossier; Maître Réginald, d'heureuse mémoire, lui donna au chapitre une sévère discipline, et fit brûler ce tissu dans le cloître en présence des frères. Ce frère ne reconnaissait pas sa faute, et refusait la discipline, en murmurant; l'homme de Dieu dit alors aux frères de l'y contraindre. Puis, levant les yeux au ciel, il dit avec larmes: «Seigneur Jésus Christ, tu as donné à ton serviteur Benoît la grâce d'arracher du cœur de son moine l'aiguillon diabolique; donne-moi la faveur de chasser la tentation du diable de l'âme de ce frère, par la vertu de cette discipline.» Il lui infligea alors une si rude discipline que les frères en pleurèrent. Mais le frère dit en se relevant: «Père, je vous remercie d'avoir chassé de moi le démon; car j'ai vraiment senti un serpent sortir de mes reins.» Dès lors il progressa jusqu'à devenir un bon et humble frère.

2. Un frère tenté de quitter l'Ordre fut arrêté au moment de partir et conduit au chapitre devant Maître Réginald, à Bologne. Il reconnut sa faute, et frère Réginald lui demanda de se préparer à recevoir la discipline. Il commença alors à le flageller avec force. Il se tournait vers lui en le frappant, et disait: «Démon, sors de lui!» Parfois aussi, il disait en se tournant vers les frères, pour chasser le démon de son cœur par la pénitence et l'oraison: «Priez, mes frères.» Il avait longuement agi ainsi, quand le frère s'écria: «Père, écoutez-moi!»; — «Que dis-tu,

mon fils?» lui dit Maître Réginald. — «Je vous assure que le diable est parti! Et je vous promets de rester.»

A ces mots, tous furent dans la joie et rendirent grâces à Dieu; quant à lui, il demeura bien affermi dans sa vocation.

3. Un frère s'étant mis en route pour obéir à un ordre rencontra le bienheureux Dominique qui revenait d'une prédication. Après quelque échange de paroles, le saint eut une inspiration de l'Esprit Saint qu'il n'agissait pas selon la Règle. Il lui demanda s'il portait de l'argent. Le frère, se voyant découvert, avoua humblement qu'il en avait; le saint lui ordonna de le jeter aussitôt, et lui imposa une pénitence en rapport avec sa faute.

Chapitre III

De la vertu d'humilité, et de la perfection des vertus.

1. Frère Egidius, d'un rang élevé dans le monde, atteignit une haute sainteté et une rare célébrité; le vénérable Père Maître Humbert, son compagnon et son familier au couvent de Paris, ayant partagé la même cellule au cours d'une maladie, a parlé de sa vertu, si grande qu'il allait dans les cellules des frères pour les nettoyer si elles étaient salies, quand ils étaient à l'étude. Il enlevait les ordures de l'infirmerie, il recevait avec reconnaissance ce qu'on lui donnait, même si c'était contraire à sa santé, alors que lui-même était médecin. Si quelqu'un avait besoin de lui, il quittait tout pour lui, promptement et avec joie. Par son exemple et par ses paroles, il enseignait à laisser, pour le devoir de la charité fraternelle, non seulement les services corporels mais aussi l'oraison, les actes de piété, et les choses semblables; il n'offensait personne, se soumettait aux anciens, en toutes choses; il était toujours occupé à la prière, à la méditation, à la lecture ou à l'enseignement, sans s'intéresser aux études moins utiles.

Quoi qu'il fût très érudit il écoutait très volontiers les vies des Pères et des saints et s'y reportait. Il encourageait beaucoup l'ardeur pour la prédication et la recherche du salut pour les autres, dans l'oubli de soi-même. Sa sainte conduite édifiait tous les frères, les entraînant à l'amour de l'Ordre, de la sainte pauvreté, de la véritable obéissance. Les novices atteints par la tentation lui étaient conduits, et presque tous repartaient grandement consolés.

Malade lui-même, il réjouissait les malades par ses consolations; il leur conseillait de ne pas avoir d'inquiétude pour les remèdes, mais dans la foi, de recevoir avec joie ce qu'on leur

donnerait; cela dès lors leur serait d'un grand profit, car la grâce est plus puissante que la nature, et le Christ plus puissant que Galien. Si certains parlaient de nouvelles ou de sujets séculiers, il restait quelque temps silencieux; puis, peu à peu, comme insensiblement, en glissant quelques paroles, il les entraînaient vers un sujet plus salutaire, avec courtoisie, de sorte qu'on ne pouvait prolonger devant lui des conversations superflues. C'est à peine si une fois dans l'année il prononçait une parole oiseuse.

Il ne sortait jamais de son infirmerie, pour se détendre ou pour un autre motif, à moins d'une nécessité ou d'une grande utilité. Il était si occupé à la méditation ou à la contemplation que parfois il ne voyait pas les frères s'asseyant près de lui pour visiter les malades. Puis, comme revenant d'un autre monde, il se levait en les voyant, et les recevait avec joie comme s'ils arrivaient.

D'Espagne, il écrivit à Maître Humbert: «Les cœurs des saints, déjà sur cette terre, sont illuminés d'une lumière intérieure, comme les yeux du corps le sont par la lumière extérieure. J'en suis certain.» Il n'aurait pas affirmé cela, s'il n'en avait eu l'expérience.

2. Un frère honorable, et digne de foi, avait longtemps servi le Seigneur dans l'Ordre en grande pureté, mais n'avait jamais goûté les douceurs et consolations divines qu'il avait lues, et dont il apprenait que d'autres les sentaient souvent. Une nuit, il se tint debout devant le crucifix, et commença à se plaindre amèrement de Dieu, en ces termes: «Seigneur, j'ai appris que tu surpasses toute créature par ta douceur et ta bonté. Or, voici déjà de nombreuses années que je te sers, menant une vie dure, à cause des paroles de tes lèvres, me sacrifiant pour toi volontiers, en conservant avec courage les règles de mon Ordre. Je sais bien, Seigneur, que si pour un tyran j'avais accompli le quart de ce que j'ai accompli pour toi, il m'aurait adressé un

signe de bienveillance; ou bien une douce parole, ou bien quelque récompense, ou une marque de confiance, ou bien, au moins, un sourire. Mais toi, Seigneur, tu n'as versé en moi aucune douceur, tu ne m'as donné aucun signe de bienveillance. Toi qui es appelé la douceur même, tu es pour moi plus cruel et plus dur que ne le seraient les tyrans! qu'est-ce que cela, Seigneur, et pourquoi cela?» Il avait renouvelé plusieurs fois ces plaintes, et bien d'autres semblables, quand, soudain, il entendit par deux fois un grand vacarme, comme celui d'une meute de chiens rongant le toit d'une maison de leurs dents et de leurs griffes. Il en fut rempli d'effroi, et tremblait de tout son corps, quand il aperçut, derrière lui, un être au visage horrible qui tenait une massue dans sa main et le renversa en lui assénant un grand coup sur les reins. Il était incapable de se relever, et se traîna vers un autel; mais la douleur l'empêcha d'y parvenir.

Venant chanter Prime, les frères le trouvèrent dans de multiples douleurs, et le transportèrent à l'infirmerie, ne connaissant pas la raison d'une telle souffrance. Il y resta pendant trois semaines, et son odeur était si fétide, pour lui et pour les autres, qu'on pouvait à peine le servir, en se bouchant les narines. Il recouvra ses forces, corrigé de sa présomption, et revint à l'endroit où il avait mérité le châtement. «Ô mon Seigneur, dit-il, *j'ai péché contre le Ciel et contre toi*; je ne suis pas digne de ta miséricorde, et de tes grâces très hautes; toi, Seigneur, tu m'as justement frappé, mais tu m'as miséricordieusement guéri.» Il se prosterna alors, la face contre terre, demandant pardon à plusieurs reprises, pour ses pensées stupides et les folles paroles qu'il avait prononcées contre Dieu. Et voici qu'une voix se fit entendre: «Si tu veux recevoir les consolations que tu souhaites, il faut t'estimer comme un vil ver de terre, méprisable comme la boue foulée aux pieds.»

Il se releva à ces mots, plein de consolation, rendant grâce à Dieu, et désormais il embrassa l'humilité ardemment et avec joie, la mettant volontiers en pratique.

3. Ce qui est arrivé à un frère allemand semble se rapporter aussi à la vertu d'humilité. Eclairé par le Seigneur, il se mit à reconnaître sa misère et à méditer sur la miséricorde divine. Il eut sous les yeux, en effet, cette parole: *Il descendit avec lui dans la fosse*; alors il pensa que Dieu l'avait miséricordieusement sauvé de tant de périls, et fut embrasé d'amour pour Dieu et d'une admirable dévotion. Il languit d'amour pendant trois jours, sans boire ni manger, sauf ce que lui servaient les frères dans une cuillère. Depuis, dans son humilité, il reçut une si profonde paix que rien ne pouvait la troubler.

Chapitre IV

De la vertu de continence.

1. Une femme à l'apparence sainte désira passionnément, pendant très longtemps, un frère d'une grande beauté, mais d'une réelle simplicité. Elle entreprit de le flatter par des paroles trompeuses, au point de l'entraîner à poursuivre des conversations secrètes tard dans la nuit et dans la chambre. Elle avait caché le poison de sa concupiscence; la misérable espérait que ce frère en viendrait à l'acte honteux, car elle croyait qu'il était saisi par son désir, s'entretenant seul avec une femme à cette heure et en ce lieu. Mais sa méchanceté la trompa: bien qu'étant irréfléchi, le frère restait là, innocemment, sans penser à mal. Donc, dès qu'il comprit la passion de cette misérable, il s'échappa soudain de ce lieu et de son emprise, sortit et s'enfuit. Tout cela donc était resté caché. Or, Maître Jourdain se trouvait là à cette époque; il fut conduit auprès d'un frère tourmenté par le démon, afin de prier pour lui.

Le saint homme adjurait donc le démon de sortir de cette créature de Dieu; il répondit qu'il ne sortirait pas avant que ne vienne celui qui avait traversé le feu sans se brûler. Comme il répétait ces paroles, plusieurs fois, sans préciser personne, ceux qui l'entendaient étaient étonnés, et ne savaient que faire.

Une seconde fois, puis une troisième, ils prièrent donc le Maître, connu pour sa justice et sa sainteté, de visiter le possédé. Or, la troisième fois qu'il y vint, son compagnon était ce frère dont il est question; dès qu'il fut entré, le démon s'enfuit en hurlant. Après avoir appris du Maître ces événements, le frère, à son tour, lui rapporta en pleurant ce qui a été dit.

2. Nous avons entendu raconter ce fait par un témoin digne de foi, au sujet de ce frère Dominique d'Espagne, frère saint et

vénérable, qui fut un certain temps compagnon du bienheureux Père Dominique. Il avait fait chasser de la cour du Roi les bouffons et les courtisanes; alors une pécheresse d'une grande beauté fut envoyée par les autres; sous le prétexte de la confession, elle s'efforça instamment de le séduire. Le saint homme, voyant sa ruse et sa corruption, lui répondit: «Il y a longtemps que je n'ai fait cela; je suis à présent vieux, et refroidi, à moins que le feu ne se réchauffe.» Il lui ordonna donc de revenir le lendemain, afin qu'il prépare un endroit secret et convenable pour la rencontre. Il prépara un grand feu, et s'étendit sur les braises en invitant la misérable à s'y coucher auprès de lui. Mais elle, constatant son admirable vertu, et ne voyant sur lui, sur ses vêtements, aucune trace de brûlure, elle fut bouleversée et se mit à pleurer à haute voix, si fort que le miracle fut connu de beaucoup.

3. Nous avons enfin connu de beaucoup d'autres, ou entendu raconter à leur sujet, qu'ils ont échappé à de grands périls, protégés par le rempart de la continence.

L'un d'eux, en un lieu opportun, devait choisir entre une volupté douce et attirante, et la mort par le glaive, s'il refusait. Mais il évita le péril de l'âme, par la force de la continence, et celui du corps, sauvant sa réputation et le renom de l'Ordre, par la vertu de sagesse. Car il dit: «Très chère dame, j'ai une chaîne de fer, et je porte un cilice. Je vais aller les déposer, et je reviendrai vers vous, demain, selon votre bon plaisir.» En la trompant ainsi, il échappa à la tentation du diable.

Chapitre V

De la vertu d'oraison.

1. Un frère allemand, bien renommé pour sa grande piété, avait eu dès son enfance, un culte particulier pour la passion du Christ; il rendait hommage à ses plaies avec amour et respect, disant cinq fois par jour: «Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre croix.» Il faisait cinq *venia*, et récitait cinq *Pater*, priant le Christ de lui donner sa crainte et son amour. Or, un jour, raconta-t-il lui-même, le Christ Seigneur lui apparut et lui fit boire une merveilleuse liqueur, de chacune de ses cinq plaies. Après cela, pour lui, toute douceur, toute consolation devint amère.

2. Ce même frère avait pour la bienheureuse Vierge une grande vénération, et honorait son cœur qui eut foi dans le Christ et qui l'aima, son ventre qui le porta, son sein qui l'allaita, ses douces mains qui le servirent. Il vénérât spécialement l'ensemble de toutes ses vertus, faisant des prostrations pour chacune, avec autant d'*Ave Maria*, en méditant sur chacune, c'est-à-dire la foi, l'humilité, la charité, la chasteté, la douceur et la patience. Il demandait à Marie de les lui obtenir.

Voici qu'un jour, un samedi, la bienheureuse Vierge lui apparut, et lui versa, de chacun des organes qu'il vénérât, les vertus qu'il avait demandées. Après quoi il se détourna de l'étude pour vaquer à la prière, où il jouissait d'une continuelle douceur. Les frères le remarquèrent, et l'accusèrent souvent de se rendre inutile à l'Ordre en délaissant l'étude. Alors le frère demanda à Dieu de changer en science une partie de ces douceurs, afin d'être utile aux âmes pour son honneur. Le Seigneur l'exauça, lui donnant une science qu'il n'avait pas encore;

depuis il prêcha agréablement, en latin et en allemand, et de plus devint un très bon conseiller.

3. En Angleterre, un frère lecteur, et très pieux prédicateur, séjournait dans la maison d'un soldat, où éclata soudain un incendie, alors qu'ils dînaient ensemble. Il n'avait pas d'eau; en l'absence de tout secours humain, le feu gagnait de plus en plus. Son hôte et sa famille couraient de toutes parts en criant, lui seul prosterné en prière, repoussa le feu, et l'éteignit par la prière, de façon que nulle trace n'en restât. Le frère ne voulut pas en témoigner pour s'en glorifier, sans le cacher afin d'édifier, et il écrivit ce fait à Maître Jourdain, sans en parler à aucun autre.

4. Deux frères étaient envoyés dans un couvent, et accomplissaient avec joie cette obéissance, quand ils furent pris dans une très violente tempête. Epouvantés il se mirent à se dire: «Peut-être Dieu n'accepte-t-il pas notre obéissance?» Ils ne voyaient aucun moyen de s'abriter, alors l'un d'eux se souvint du miracle opéré par le Seigneur pour le bienheureux Dominique, en les protégeant de la pluie lui et son compagnon; il en fut stimulé en espérance, se tourna vers la prière, et fit le signe de la croix pour repousser la tempête. Aussitôt, la pluie s'écarte à leur droite et à leur gauche, leur permettant de parcourir presque une lieue sans recevoir une goutte de la pluie qu'ils voyaient tomber à leurs côtés.

5. Un chevalier espagnol avait pris la croix; il fut tué dans un combat, après avoir tardé à accomplir son vœu. Il apparut à son fils, chargé d'une lourde croix, lui demandant d'avoir pitié de lui. Intelligent et instruit, le fils comprit que son père souffrait à cause de ce vœu, et il prit la croix à sa place. Il vint à Bologne, pour s'embarquer ensuite à Brindisi; là il retrouva des étudiants, qui étaient entrés dans l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Il alla les visiter, leur disant qu'il partait pour le soulagement de son père. Mais eux, ils l'exhortèrent à entrer dans l'Ordre, lui assurant que l'âme de son père en profiterait bien davantage; car c'était vraiment porter la croix; les prières des frères, le sacrifice de l'autel étaient très efficaces pour attirer les âmes à la lumière et au repos éternels. Il y fut d'accord, et devenu frère, il se mit à servir la messe avec joie et dévotion, demandant aux célébrants, humblement, de prier pour l'âme de son père. A ce moment-là, frère Albert, bon religieux, partit pour Florence, où un démon, par la bouche d'un possédé, révélait divers événements, et divers actes des hommes. Entre bien d'autres choses, il raconta devant une nombreuse assemblée que les Frères Prêcheurs, dévoués à Dieu et à sa Mère, lui faisaient beaucoup de mal en prêchant, en attirant au confessionnal, en priant et en célébrant. Et d'une façon suivie il raconta que leurs messes avaient libéré un chevalier espagnol tué à la guerre, révélant le vœu, le départ du fils, et son entrée dans l'Ordre. Le frère Albert entendit cela, mais ignorant les faits passés, ne s'intéressa pas à ces paroles du démon. Il revint ensuite à Bologne. Un jour, il était au milieu des frères, parmi lesquels se trouvait le dit novice, et il entendit du bruit dans l'église, où on amenait un démoniaque à l'autel du bienheureux Dominique. Sur ce, il se mit à rapporter ce qu'il avait vu et entendu à Florence. A ce récit, le frère espagnol exulta de joie; il rendit grâces à Dieu et aux frères. Puis, en détail, il raconta l'état où il avait vu son père, la cause de son voyage entrepris, et toute la suite; ainsi fut-il bien confirmé dans sa vocation.

6. Après avoir étudié la théologie à Paris, deux frères espagnols revenant dans leur province arrivèrent en Poitou. Or, ils avaient marché depuis le matin jusqu'à l'heure de Sexte, ils étaient fatigués et souffraient de la faim. Un hameau se trouvait à côté de là, où vivaient quelques pauvres gens. Celui qui était le plus fatigué voulait y aller pour mendier, de porte en porte. Mais

celui qui était le plus affamé lui conseillait d'aller jusqu'à un village plus distant, mais moins pauvre «car si nous mangeons trop peu, nous tomberons en chemin», disait-il. Voulant le consoler, le premier lui dit: «Frère, Dieu n'est-il pas assez puissant pour nous préparer un repas suffisant dans ce lieu si pauvre?» L'autre répondit: «Je sais, il le peut; mais il ne le fait pas en général.» — «Cher frère, reprit l'autre, ne craignez rien; le Seigneur nous fournira ce qu'il nous faut dans ce pauvre hameau.» Pendant cet entretien, la châtelaine de Saint-Maixent, riche et noble dame, passa avec son fils, et une nombreuse suite. Elle les vit très fatigués, et, pour l'amour de Dieu, et avec grande affection, elle demanda à son fils: «Descends de cheval, mon fils et, pour l'amour de Dieu et de moi, restaure ces Frères Prêcheurs.»

Descendant aussitôt de cheval, il rassembla un excellent petit pain, un pâté de poissons préparé pour sa mère, du vin, des œufs, du fromage, d'autres poissons, les offrant aux frères en les invitant à les recevoir avec joie; car ils étaient des pauvres de Dieu, et devaient supporter bien des fatigues; ailleurs, ils ne trouveraient que peu de choses. Il les servit lui-même, avec plusieurs jeunes très serviables, très affectueusement. Après quoi, le plus ancien des frères dit au plus jeune: «Prions Dieu de protéger ce jeune homme qui nous a servis avec tant de piété, et de le conduire à la vie bienheureuse.» Ils récitèrent à genoux le *Veni Creator*, avec le Notre Père et l'oraison; puis ils lui dirent au revoir, en le recommandant plusieurs fois à Dieu. Quelques temps après, l'un des frères se rendit d'Espagne à Paris, pour le Chapitre général; il rencontra, au couvent des Frères Prêcheurs de Poitiers, ce jeune homme, qui avait déjà pris l'habit. Etonné, il dit au prieur: «D'où vient ce jeune homme?» Ayant appris qu'il était le fils de la châtelaine, il le fait appeler: «Frère, lui dit-il, te souviens-tu comment en tel endroit, tu as nourri deux frères venant de Paris, à la demande de ta mère?» — «Je m'en souviens bien, répondit-il, et j'en

rends grâce à Dieu, qui m'a fait entrer dans l'Ordre par le mérite de leurs prières.» Le frère lui dit alors: «Je suis moi-même l'un de ces deux frères; nous avons souvent demandé pour toi une bonne vie, et une bienheureuse fin.» C'est frère Egide du Portugal qui a rédigé ce fait; il devint provincial d'Espagne, très considéré pour sa science et sa sainteté; lui-même était l'un de ces deux voyageurs.

Chapitre VI

Contre la négligence dans l'office divin.

1. Il y avait en Angleterre un frère, nommé David, religieux d'une grande piété. Pendant la maladie dont il mourut, il eut une extase qui le transporta au tribunal de Dieu; il entendit la bienheureuse Vierge se plaindre de ceux qui récitaient son office avec négligence, dans la hâte, sans respect. Son Fils, le Seigneur Jésus, lui répondait: «Envoyons celui-ci vers ses frères, pour les avertir de ne pas faire de fautes semblables.» Revenu de son extase, le malade, se soulevant dans son lit, révéla ce qu'il avait vu, exhorta ses frères à réciter les Heures de Marie, la Reine du ciel, avec une grande dévotion; peu de temps après avoir ainsi parlé, il mourut.

2. Dans la même province d'Angleterre, Frère Richard était déjà inanimé, quand soudain il se mit à dire: «Malheur à vous! car les âmes du purgatoire se plaignent d'acquitter envers elles votre dette bien tard, et avec tiédeur, et de ne rien ajouter pour elles, ou presque rien! Hélas! La bienheureuse Vierge s'est plainte auprès de son Fils, en ma présence, de ce que vous priez pour ces âmes si peu, et, de plus, d'un cœur distrait et négligent; cela dès lors est presque tenu pour rien. Et pour moi, j'ai entendu une mélodie si admirable au ciel, que sur la terre personne ne pourrait l'imaginer.» Après ces paroles, il alla se reposer dans le Seigneur.

3. Un frère, ancien dans l'Ordre, dont la conduite était très vertueuse, raconta le fait suivant: pendant la récitation des Matines de la bienheureuse Vierge, il vit Notre-Dame elle-même, accompagnée de deux jeunes filles, se tenant à l'entrée du dortoir, et disant: «Fort, fort, hommes forts!» Il révéla cela au prier,

pour qu'il exhorte les frères à l'amour de la Vierge bienheureuse, et à une meilleure récitation de son office.

Chapitre VII

De la confession.

1. Au couvent de Langres, un frère avait gardé la virginité depuis sa jeunesse. A cause de la pureté qu'il avait conservée dans le monde et dans le cloître, il ne se confessait pas deux ou trois fois par semaine, selon l'habitude des frères, mais une fois par quinzaine, ou par mois. Une nuit, il fut traduit, en vision, devant Dieu. Il lui semblait voir un trône où se tenait le Christ, ayant auprès de lui la bienheureuse Vierge. Ils étaient sur une haute montagne; le monde entier était rassemblé dans la vallée, les hommes devaient paraître un à un devant le Juge; après la sentence les uns étaient conduits en paradis, les autres étaient traînés en enfer; certains allaient en purgatoire. Ce frère fut amené et il reçut la sentence d'aller au purgatoire. Alors, intercédant pour lui, la bienheureuse Vierge dit: «Mon Fils et mon Seigneur, pourquoi l'envoyez-vous là-bas? C'est un jeune homme délicat, et il ne pourra le supporter. D'autre part, il est tout pur, et il appartient à l'Ordre qui nous sert si bien, vous et moi.» Le Christ répondit: «Je fais cela parce qu'il se confessait rarement. Cependant, à ta prière, je lui remets cette peine.» Le frère revint à lui, et se corrigea de sa négligence. Il raconta cela à plusieurs frères.

2. Après Complies, un frère restait prosterné en prière, devant un autel, au couvent de Bologne. Le diable l'atteignit par derrière, et le traîna par un pied, jusqu'au milieu de l'église. A ses cris, plus de trente frères qui étaient en prière dans l'église accoururent; ils le voyaient traîné, sans voir qui le traînait; ils s'efforcèrent de le retenir, sans y parvenir. Très effrayés, ils jetèrent de l'eau bénite, à pleines mains sur lui, mais en vain. Ayant voulu le saisir, un frère ancien fut aussi entraîné. On le

conduisit enfin, après beaucoup d'efforts, devant l'autel de saint Nicolas. Quand arriva Maître Réginald, il lui confessa un péché mortel qu'il n'avait jamais avoué, et il fut ainsi libéré. Combien le silence, alors gardé rigoureusement après Complies, fut admirable en cette occasion! Car dans un si grand trouble, aucun frère ne se permit une seule parole.

3. Un frère de la province romaine, avait beaucoup aimé entendre, et chanter, des chants profanes, quand il était dans le siècle, et n'avait jamais pensé à s'en confesser. Il était en proie à une grave maladie, et il entendait sans cesse, à l'oreille et dans sa tête, tous ces chants connus. Mais il n'en recevait aucune délectation, comme autrefois; au contraire, il en avait une extrême souffrance. Un jour, donc, il se leva de son lit, bien que très malade, et vint auprès du lit de son prieur qui se trouvait malade dans la même infirmerie. Il lui révéla sa tribulation, et lui confessa humblement son attachement. Quand il eut reçu l'absolution, tous ces chants qui résonnaient à son oreille et dans sa tête disparurent entièrement.

4. Un frère d'une grande autorité dans l'Ordre, connu pour sa sainte vie dans la province de Lombardie, raconta ce fait: pendant son noviciat, au temps de saint Dominique, il s'était endormi un moment devant l'autel, après Matines, et entendit une voix lui dire: «Va te raser de nouveau la tête.» A son réveil, il comprit qu'il devait renouveler sa confession, en précisant mieux toutes les circonstances de ses fautes. Il vint donc se prosterner devant le bienheureux Dominique, et lui confessa toutes ses fautes, avec une contrition et une application plus grandes que jamais. Un moment après, il prenait un peu de repos, quand il vit un ange descendre du ciel, portant dans sa main une couronne d'or merveilleusement ornée, et s'approcher de lui pour la lui placer sur la tête. Il s'éveilla alors, reçut d'admirables consolations, en rendant grâces à Dieu.

5. Au couvent de Narbonne, un frère malade demandait à son prieur de le confesser. «Frère bien-aimé, lui dit celui-ci, attends-moi à la fin de la procession, car aujourd'hui c'est la fête de l'Assomption de Notre-Dame; je reviendrai tout de suite après.» Le frère lui répondit: «Je veux me confesser, car, si Dieu le veut, je ferai cette procession avec les anges, et avec la bienheureuse Vierge.» Il se confessa donc, et s'endormit dans le Seigneur aussitôt après.

6. Au couvent de Lausanne, un novice croyait avoir fait une entière confession, mais la nuit précédant la communion, il vit dans son sommeil le diable devant lui qui lui disait: «Tu crois avoir fait une bonne confession; mais sur ce papier, bien des choses sont écrites, par lesquelles tu es à moi.» Il voulait voir ce papier, mais le diable, sans vouloir le lui montrer, fuyait en l'emportant. Il sembla au novice que le diable heurtait du pied un vase d'eau bénite et laissait tomber le papier. Le novice le ramassa aussitôt, et y lut en effet quelques fautes qu'il n'avait pas confessées. A son réveil, il se les rappela, et les confessa. Le diable avait cherché à le plonger dans la tristesse, mais le Seigneur bon et miséricordieux, lui en fit tirer un bien. C'est le confesseur de ce frère, homme religieux et digne de foi, qui l'a raconté au Maître de l'Ordre.

Chapitre VIII

Des raisons des frères pour entrer dans l'Ordre; et d'abord des vaines joies.

1. Il a été fait mention dans le premier livre de Maître Roland de Crémone; un jour de fête, il revêtit, pour la première fois un riche habit d'écarlate, et se réjouit avec ses amis toute la journée, dans les jeux, les banquets, et toute sorte de vanité. Le soir, il revint à lui-même, fut touché intérieurement par Dieu, et se dit: «Qu'est devenu notre fête? Où s'en est allée toute cette joie?» Il comprit que toutes les joies mondaines se changent en regrets, et s'évanouissent, et dès le lendemain il entra dans l'Ordre, où il servit longtemps le Seigneur, très renommé par sa sainteté, sa science et son enseignement.

Chapitre IX

De ceux qui entrèrent en raison de la sainteté des frères.

1. A Paris, un grand ecclésiastique était voisin de la maison des frères; un samedi, dans la nuit, il entendit, depuis son lit, chanter Matines à haute voix en l'honneur de la bienheureuse Vierge; il fit alors un retour en lui-même, et, inspiré par Dieu, se fit des reproches: «Ô misérable que je suis! Ceux-ci chantent les louanges du Seigneur, pendant que je reste enroulé dans mes draps!» Dès le matin, il vint trouver les frères, et entra dans l'Ordre, avec grande dévotion.

2. A Bologne, pendant que les frères recevaient de rudes disciplines après Complies, un étudiant léger et débauché les regarda par une ouverture; au lieu de son édifier, il se rendit plus coupable. Au retour, il vint trouver un de ses amis, et lui dit: «Je viens de voir des hommes, les plus stupides du monde. Ce sont les Prêcheurs; ils se frappent, se déchirent, comme des ânes.» Son compagnon fut touché de repentir; il le pria de lui montrer ce spectacle. Ils viennent le lendemain soir, au même endroit: «Vois ces imbéciles, dit-il, vois ce qu'ils font.» Plein de componction, il se dit: «Si ces hommes saints se frappent, et se traitent ainsi, pour Dieu, que devrais-je faire, moi, malheureux, pécheur?» Eclairé par le Seigneur, il résolut pour cela d'entrer dans l'Ordre.

Chapitre X

De ceux qui entrent par la force de la Parole de Dieu.

1. Frère Réginald, de sainte mémoire, ancien doyen d'Orléans, prêchait avec zèle à Bologne, et attirait à l'Ordre des clercs et des docteurs renommés. Maître Moneta, lecteur ès arts, était alors célèbre dans toute la Lombardie. Devant de telles conversions, il se mit à craindre d'être séduit par sa parole. Il l'évitait autant que possible, et détournait tous ses étudiants de sa prédication, autant par la parole que par l'exemple.

En la fête de saint Etienne, les étudiants l'invitèrent à venir au sermon; il n'avait pas d'excuse, ni pour les cours, ni pour une autre raison. Il leur dit: «Allons d'abord à la messe, à Saint-Procule.» Ils y allèrent, et entendirent non seulement une, mais trois messes. C'était pour gagner du temps, et ne pas assister au sermon. Comme ils insistaient encore, il leur dit: «Allons maintenant au sermon.» A son arrivée, il trouva Réginald prêchant encore, et la cathédrale si pleine qu'il ne put y entrer. Il resta donc à la porte, et il écouta. Il fut captivé par la première parole qu'il entendit: *Voici que je vois les cieux ouverts*. «Voici, disait-il, qu'ils sont ouverts à présent, en ce moment, pour tous ceux qui veulent entrer! Qui le désire peut entrer par les portes ouvertes. Qu'ils le voient, les malheureux négligents; et qu'ils craignent, s'ils ferment à Dieu leur bouche, leurs mains, leur cœur, que Dieu ne leur ferme le Royaume des cieux et qu'ils ne puissent y entrer. Pourquoi tarder encore, mes bien-aimés? Voici que les cieux sont ouverts...» Après le sermon, ce Maître, touché par la Parole de Dieu, vint trouver frère Réginald, lui apprit son statut, ses obligations, et fit profession entre ses mains; mais en raison de ses nombreux empêchements, il garda l'habit séculier pendant une année encore, avec sa permission.

Ce ne fut pas inutile; de même qu'il avait détourné bien des étudiants de sa prédication, de même il en attira beaucoup et davantage encore, non seulement à la prédication, mais aussi dans l'Ordre. Il les amenait aux sermons, encourageait l'un ou l'autre à entrer dans l'Ordre, et semblait avec chacun, refaire profession. Une fois entré lui-même, on ne peut écrire suffisamment quelle fut sa sainteté, quels furent ses progrès, et ses succès dans la prédication, dans l'enseignement, et dans la réfutation des hérésies.

2. Un frère, qui tint longtemps une grande place dans l'Ordre, fut envoyé, tout jeune encore, à l'université de Paris. Il vit se lever l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il se souvenait toujours de l'Ordre cartusien, dont les frères étaient souvent reçus dans la maison de son père; il demandait alors souvent au Seigneur, dans ses prières, de le faire mourir dans l'un ou l'autre de ces deux Ordres. Par un don de la grâce, il était alors préservé de nombreux péchés; quelquefois, dans l'espérance du salut, il portait secrètement un silice; il faisait quelques aumônes, assistait à l'office divin, les jours de fêtes, il fréquentait presque chaque jour l'église de la bienheureuse Vierge, et venait volontiers écouter les sermons. Et pourtant, il n'avait pu se décider à entrer dans l'Ordre, ni par les prédications de Maître Jourdain qui touchaient tant d'âmes, ni par celles d'aucun autre.

Après avoir été reçu Maître ès arts, il était devenu étudiant en droit canonique; parfois aussi il se rendait au cours de théologie, à l'insu de ses compagnons.

Un jour de fête, après les Vêpres dans l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs, sa paroisse, les autres se retirèrent, mais il resta pour les Vigiles des morts.

Au moment de la lecture des leçons, le chapelain de cette église, apparemment assez simple, mais homme bienveillant, l'aborda et lui dit: «Mon cher ami, êtes-vous de ma paroisse?» Il lui répondit: «Je demeure dans telle maison.» — «Bien, dit le

prêtre, vous êtes donc mon paroissien et je veux accomplir mon office auprès de vous.» Après quelques mots d'entretien, il demanda: «Au baptême, savez-vous ce que vous avez promis?» — «Qu'ai-je promis?» — «Vous avez promis de renoncer à Satan et à toutes ses pompes, car lorsque le prêtre qui vous baptisait vous demanda: “Renoncez-vous à Satan et à toutes ses pompes?” celui qui vous portait répondit pour vous: “J’y renonce.”» — «Pourquoi, dit-il, me dites-vous cela?» — «Bien cher ami, c'est parce que, à Paris, se trouvent de nombreux étudiants qui se tourmentent pendant de longues années, et se donnent du mal, et cependant tout le but de cette étude n'est autre que les pompes de Satan. Car dans leur cœur, ils se disent: “Quand tu auras étudié, dans telle et telle faculté, tu reviendras dans ta province, tu seras renommé, on t'estimera comme un grand clerc, chacun t'honorera, on te donnera des bénéfices, et tu recevras des dignités et d'autres choses.” Tout cela n'est rien d'autre que les pompes de Satan! Pour vous, gardez-vous de cette intention au cours de vos études, mon cher ami! Voyez combien de clercs et de Maîtres laissent le monde, et entrent à Saint-Jacques, constatant que presque toutes les ambitions des hommes dans le monde se rapportent aux pompes de Satan.» Comme il disait cela, voici qu'un clerc entonna ce répons: «Hélas! Seigneur, j'ai beaucoup péché dans ma vie; que faire? Où fuir sinon vers toi, mon Dieu!» Ainsi la parole du prêtre d'un côté, le chant du clerc de l'autre, retentirent jusqu'à son cœur, y suscitant une componction inouïe, avec une abondance de larmes. Après être sorti de là, il portait ces paroles au plus intime de sa personne, partout où il allait, partout où il s'arrêtait; mais surtout c'était la parole du répons: «Que faire, où fuir?» Ces paroles résonnant continuellement dans son cœur, il lui sembla entendre une voix lui répondre en lui: «Pas d'autre refuge pour toi qu'à Saint-Jacques, auprès des Frères Prêcheurs.» Selon son habitude, il alla prier à l'église de la bienheureuse Vierge, en ces jours-là; il lui fut donné, plusieurs fois, une telle grâce de

componction, une telle abondance de larmes, une émotion si extraordinaire, qu'il fut entièrement dégoûté du monde. Peu de jours après, il se rendit à Saint-Jacques, pour rencontrer des frères qu'il connaissait; il décida alors avec eux de son entrée dans l'Ordre, après avoir réglé quelques dettes. Dans l'intervalle, il parla à son ancien Maître, le Seigneur Hugues, plus tard cardinal, lui révélant son projet dans l'espérance qu'il ne l'en détournerait pas; il était vertueux, et déjà bachelier en théologie. A cette nouvelle, il rendit grâces à Dieu et l'encouragea: «Sachez, Maître, que j'ai formé le même projet; mais je ne puis pas entrer maintenant, ayant quelques affaires à terminer. Mais allez-y sans rien craindre, et soyez sûr que je vous suivrai.» C'est en la fête de saint André, qu'il entra, et le Seigneur Hugues le suivit, au cours du carême suivant, en la fête de la chaire de saint Pierre. Plusieurs de ses compatriotes qui, aujourd'hui, vivent encore, ont raconté que, lorsque sa mère le mit au monde, on vint prévenir son père, qui pria à l'église, car l'accouchement était difficile. Or, il fut envahi d'une joie si grande, dit-il lui-même, qu'il n'en avait jamais ressenti de pareille, à la naissance d'aucun de ses autres enfants, bien qu'il fût le dernier de tous. Un de ses frères, qui l'aimait beaucoup, après avoir étudié le droit canonique à Bologne et à Paris, fut poussé par son exemple, à embrasser l'Ordre des Chartreux, jugeant qu'il convenait mieux que le nôtre à son tempérament.

On voit par là que sa demande, déjà mentionnée au début de ce récit, fut exaucée en plénitude: en effet, il entra lui-même dans notre Ordre, et son frère, qui ne faisait qu'un avec lui, entra dans l'Ordre des Chartreux, où il vécut très saintement.

3. Au temps où Maître Jourdain, de bienheureuse mémoire, prêchait à Verceil, où se trouvait alors le studium, il attira dans l'Ordre, en quelques jours, treize clercs savants de grand renom. Or Maître Walter, d'Allemagne, régent en arts, et très

expert en médecine, se trouvait en cette ville, où on l'avait appelé pour donner un enseignement, au prix de forts honoraires. Apprenant l'arrivée de Maître Jourdain, il dit à ses collègues et à ses étudiants: «N'allez pas à ses sermons; n'écoutez jamais une seule de ses paroles; comme une courtisane, il orne ses discours, pour séduire les auditeurs.» Ô merveille accomplie par le Seigneur! Celui qui détournait les autres de l'entendre fut pris le premier par sa parole, ou plutôt par celle de Dieu. Et quand sa nature sensible voulait l'empêcher d'entrer dans l'Ordre, il se frappait les flancs de ses poings fermés, se disant à lui-même: «Vraiment oui, c'est là que tu iras.» Il y alla donc, il y fut reçu, et il montra à beaucoup la voie du salut.

4. Là aussi, il y avait un autre clerc de renom, très expert en droit. Il apprit un jour l'entrée dans l'Ordre de plusieurs clercs de ses amis, il s'oublia lui-même; oubliant ses livres, encore ouverts devant lui, qu'il laissa ainsi, oubliant tout ce qu'il avait dans sa maison, il se mit à courir chez les frères, seul, comme devenu fou.

Il rencontra sur sa route une personne de ses connaissances, qui lui demanda où il courait ainsi tout seul: sans ralentir sa course, il répondit: «Je vais à Dieu.»

Parvenu au lieu où se tenaient les frères — ils n'avaient pas encore de couvent — il les trouva réunis auprès de Maître Jourdain, et après avoir rejeté son manteau de soie, il se prosterna au milieu d'eux, répétant sans cesse, comme enivré: «Je suis de Dieu, je suis de Dieu.» Maître Jourdain, sans nul examen, ni demanda ni réponse, dit seulement ceci: «Puisque vous êtes de Dieu, nous vous remettons à Dieu, en son Nom.» S'étant levé, il le revêtit de l'habit. Ces deux faits ont été rapportés par un frère présent, qui vit tout, entendit tout, fut même l'un des acteurs.

5. Il y avait à Paris deux étudiants, qui, chaque jour récitait l'office de la bienheureuse Marie; l'un d'eux se proposait d'entrer dans l'Ordre des Prêcheurs, et encourageait souvent son compagnon à le suivre. Un jour, ils disaient ensemble les Vêpres de la bienheureuse Vierge; soudain celui qui n'avait pas formé ce projet fut rempli d'une telle ferveur, tellement inondé de larmes, qu'il ne pouvait se contenir. Il sentit alors que cette ferveur avait changé son cœur, et dit à son ami, à la fin de l'office: «Désormais, je ne te ferai plus d'objection, mais j'entrerai dans cette société bienheureuse, comme tu m'y as si souvent invité.» Ils décidèrent alors d'aller la nuit suivante à la cathédrale pour les Matines. C'était le deuxième dimanche de l'Avent.

Ils entendirent dévotement Matines, puis se demandèrent l'un à l'autre ce qui les avait le plus touché. Le premier dit: «J'ai été très frappé par l'exposition du bienheureux Grégoire, sur l'évangile: *Il y aura des signes dans le soleil...* L'autre lui dit: «Pour moi, j'ai été très consolé et très ému par ce second répons: "Il nous enseignera ses chemins", et surtout par le verset, qui s'adresse à nous, semble-t-il: "Venez, montons à la montagne du Seigneur, allons vers la maison du Dieu de Jacob". Car il me semble que le Seigneur nous invite littéralement à entrer dans la maison de Saint-Jacques, qui est la maison de Dieu, située sur la montagne.» Ils y entrèrent alors, et y ont vécu très saintement.

6. Frère Pierre de Larina était un homme d'une grande sagesse, et très renommé, pendant sa vie dans le siècle; il pensait souvent à entrer dans l'Ordre, mais par l'effet de la prudence dont il était doué, il différait de jour en jour, délibérant, réfléchissant, et consultant beaucoup autour de lui. Un soir, il récitait les Complies de la bienheureuse Vierge, et poursuivait la lecture du psaume: *Jusqu'à quand, Seigneur, continueras-tu à m'oublier? jusqu'à quand éloigneras-tu de moi ta face?*, et répétait

plusieurs fois ce verset: «Combien de temps encore élèverai-je des projets dans mon âme?»; il fut envahi d'une si grande émotion, disant et redisant sans cesse en pleurant: «Combien de temps encore élèverai-je des projets dans mon âme? Combien de temps mon ennemi l'emportera-t-il sur moi? Exauce-moi, Seigneur mon Dieu! Illumine mes yeux, que je ne m'endorme jamais dans la mort.» C'est ainsi qu'il passa la nuit dans les Complices; puis il cessa de différer, et entra dans l'Ordre peu après.

Chapitre XI

De ceux qui entrèrent en considération de la mort.

1. Frère Gueric a longtemps poursuivi des études en divers lieux: la logique, le quadrivium, la physique et la médecine; devenu régent de théologie à Paris, il a fait le récit de son entrée dans l'Ordre. Un jour, il entendit dans une église ce passage: «Adam vécut neuf cent trente ans, et il mourut» *et cetera*, — passage qui se rapporte à ceux qui ont vécu plusieurs siècles. Etonné, bouleversé, il s'écria: «Mon Dieu, tous les hommes meurent, ceux-là mêmes qui ont vécu si longtemps. Que faire? Car moi aussi je mourrai.» Profondément troublé par cette pensée si utile et si sainte, il entra dans l'Ordre. On sait combien sa vie fut sainte, quel fut l'éclat de son enseignement, dans tout l'Ordre ainsi que dans l'Eglise de Dieu.

2. Un frère de Florence, appelé Octavien, plus noble encore de mœurs que de naissance, était très assidu à l'oraison, et très séduisant dans sa prédication. Il a raconté ainsi la cause de sa conversion. Pendant ses études à Bologne, il lui arriva d'assister à un enterrement. Quand on souleva le corps du brancard pour le déposer dans la tombe, il vit la tête qui pendait, et que l'on cachait rapidement sous la terre, comme une chose inanimée, horrible et fétide; il fut ému, inspiré de Dieu, frappé de ce souvenir et de la crainte de la mort; puis il entra dans l'Ordre où il poursuivit jusqu'à la fin une sainte vie.

3. Un frère de haute noblesse fut envoyé à Paris encore très jeune, par son oncle qui était cardinal. Maître Jourdain, de sainte mémoire, l'encouragea à entrer dans l'Ordre, mais il en était empêché par un clerc de haut rang, à qui il avait promis de ne pas entrer avant de lui en parler de nouveau. Avec la permis-

sion de Maître Jourdain, qui avait confiance en son assentiment, il partit donc pour lui annoncer sa décision. Après l'avoir longtemps cherché au lieu où il vivait, il le trouva; il était défunt, déjà transporté au milieu du chœur d'une abbaye de Paris. Plus décidé encore dans sa sainte résolution par cette mort subite, il la mit en œuvre, et l'exécuta dévotement. Pendant son noviciat, il fut d'une telle constance, d'une telle ferveur, que son précepteur obtint de pouvoir lui parler devant les frères. Malgré son jeune âge, il le confondit, par ses réponses; le Maître, stupéfait, se retira avec sa compagnie. Sur les instances de son oncle, le pape Grégoire lui ordonna de venir près de lui, et demanda à tous les prélats de le lui envoyer, en quelque lieu qu'il se trouvât. Le frère l'avait prévu; avec un compagnon il s'enfuit en divers lieux, à travers la France et l'Allemagne, se cachant pour éviter d'être découvert, et qu'à cause de lui on encourût l'excommunication. Qui pourrait bien dire quelles furent ses peines et ses privations, jusqu'à l'époque de sa profession? Ce qui fut étonnant, c'est que les messagers qui le recherchaient, avec les ordres du Pape, se trouvèrent quelquefois dans la même maison que lui, sans pouvoir le découvrir.

Chapitre XII

De ceux qui entrèrent en pensant aux peines de cette vie, et aux peines de l'autre vie.

1. A Novare, ville d'Italie, un Maître de grammaire avait fait vœu d'entrer dans l'Ordre des Prêcheurs, et avait déjà décidé de la date à Milan; mais il fut retenu par ses écoliers et par ce siècle vain; il partit dans une autre ville, pour enseigner, et pour ne plus voir souvent les frères. Mais, le jour même de son infidélité, il perdit la vue et resta aveugle pendant trois jours. Alors il reconnut sa faute et s'en confessa; il recouvra la vue et entra dans l'Ordre, y persévérant dévotement.

2. En vision, un frère fut averti, par trois fois, qu'un étudiant de Bologne de mœurs très raffinées, entrerait dans l'Ordre, si on le lui conseillait. Ce frère se rendit auprès du sous-prieur, compatriote de l'étudiant, pour lui raconter ce qu'il avait vu en trois visions. Le sous-prieur lui répondit: «Il vit dans la richesse et dans les délices, et sûrement n'abandonnera pas les vices de sa jeunesse.» Le frère lui affirma que tout était possible à Dieu; le sous-prieur, jugeant alors que cela venait du Seigneur, se rendit chez l'étudiant. Mais à son entrée dans la chambre, il resta très stupéfait devant le luxe de ses vêtements et de sa literie; il pensa ne rien dire de la cause de sa visite. L'étudiant craignait qu'il ne lui parlât d'entrer dans l'Ordre; il dit donc au frère: «Je ne veux pas écouter ce que vous avez à me dire, si vous ne me promettez de ne pas me parler de Dieu.» Le sous-prieur répondit alors: «Nous parlerons du pays, de nos parents; à la fin seulement, je vous dirai deux mots sur Dieu.» — «Bien, dit l'étudiant, ayez soin de ne pas en dire davantage.»

Après avoir causé un certain temps, familièrement, le sous-prieur se leva, disant: «Je vous laisse; mais auparavant, je vous

dirai les deux mots que j'avais promis. Savez-vous, Seigneur, quelle couche auront, dans l'autre monde, ceux qui ne font pas pénitence dans celle-ci?» — «Non, répondit-il.» — «Le prophète Isaïe nous l'apprend ainsi: *La pourriture sera votre couche et les vers seront votre couverture.*» Il lui expliqua ces paroles, prit congé de lui, et revint au couvent. Quant à l'autre, il demeura si plongé dans la pensée de cette pourriture et de ces vers, qu'il lui fut impossible de penser à autre chose. C'est en vain qu'il cherchait à éloigner cette pensée de son cœur, en riant, en jouant, en prenant du plaisir avec ses amis; elle se fixait en lui de plus en plus. Il ne pouvait plus soutenir la peine amère qu'il en ressentait; il entra dans l'Ordre quelques jours plus tard; il choisit de passer tout le reste de sa vie pauvrement, couchant sur une rude couche, afin d'être transporté au ciel, après sa mort, par la main des anges, plutôt que de se prélasser dans un lit agréable, et plus tard être enseveli dans l'enfer, éternelle nourriture des vers et de la pourriture, ce dont il n'avait pu soutenir la pensée seulement pendant quelques jours.

3. Maître Jourdain, de bonne mémoire, a raconté ce fait, au sujet d'un jeune noble, beau, raffiné; il était entré dans l'Ordre des Prêcheurs; or un ami de sa famille, grand et savant personnage, lui conseillait de sortir de l'Ordre, en lui disant: «Il vaut mieux pour toi sortir maintenant, car tu peux le faire sans faute ni déshonneur, que plus tard; car tu ne pourras jamais supporter une vie si dure, toi qui es si délicat.» Le jeune homme lui répondit alors: «Justement, je suis entré dans cet Ordre pour le motif dont vous vous servez pour m'en faire sortir. J'ai raisonné ainsi en moi-même: “Si je ne puis supporter les peines en ce monde, comment pourrai-je supporter les peines indicibles de l'enfer?”; c'est pourquoi j'ai décidé de choisir cette règle pénible, en cette vie, afin de ne pas souffrir éternellement dans l'autre, et de vivre ici-bas, pauvre avec les pauvres, pour être riche dans le Royaume des cieux.»

Chapitre XIII

De ceux qui sont entrés après une révélation spéciale.

1. Frère Jacques, ancien prieur des frères à Bologne, a raconté plusieurs fois aux frères ce fait: «Un avocat célèbre, et qu'il aimait beaucoup, avait un très grand ami; celui-ci, tombé malade et déjà mourant, lui promit, sur sa demande, de venir vers lui, au bout de trente jours. Il mourut, et la nuit même du trentième jour, il lui apparut; comme il lui demanda où il était, il répondit: «En purgatoire.» Il lui demanda: «Que souffres-tu?» Il répondit: «Si les montagnes, et toutes choses s'enflammaient, leurs flammes ne seraient pas comparables à ce feu.» Il demanda: «Y a-t-il des soulagements au purgatoire?» — «Quelquefois, oui. Mais en ce moment, les âmes souffrent de la guerre entre le Pape et l'Empereur. Elles sont privées de bien des suffrages à cause de l'interdit, et chaque jour, beaucoup s'envoleraient, si les messes habituelles étaient célébrées.» Interrogé au sujet de la paix, il dit: «Aucune paix ne sera faite, car les péchés des hommes le méritent.» — «Qu'en est-il de l'état où je suis?» — «Mauvais, comme ta profession.» — «Que dois-je faire alors?» — «Hâte-toi de fuir loin de ce monde.» — «Où donc?» — «Dans l'Ordre des Frères Prêcheurs.» Sur ces mots, il disparut. Touché de componction, l'avocat alla trouver frère Jacques, lui raconta tout, régla ses affaires, et entra dans l'Ordre.

2. Dans une ville de France, vivait un doyen bien connu pour sa noblesse, sa science, sa richesse et sa puissance. Il fut victime d'une grave maladie, et inspiré par le Seigneur, il se mit à penser à son salut se disant: «Ah! Seigneur mon Dieu. Que dois-je faire pour être sauvé? A qui recourir? Quel secours invoquer?

Faites-le moi connaître, Seigneur mon Dieu!» Cette préoccupation remplit son âme, à tel point qu'il ne pouvait ni dire, ni même penser autre chose. Ayant passé la plus grande partie de la nuit à répéter cette prière, il s'endormit légèrement; il lui sembla alors voir le Seigneur Jésus qui lui disait: «Si tu veux être sauvé, rejoins mes serviteurs.» Il demanda qui ils étaient, et Jésus répondit: «Entre dans l'Ordre des Prêcheurs.» Le matin suivant, il fit demander à un prêtre de lui apporter le corps du Christ.

Il se fit alors tout un rassemblement autour de lui; la famille et ses amis du monde étaient dans la peine. En leur présence, le prêtre voulut lui donner le corps du Christ, mais il dit: «J'ai demandé que le corps du Christ me soit apporté, pour révéler ce qui m'est arrivé au cours de cette nuit, devant Celui en présence de qui personne ne doit mentir.» Il en détailla dans l'ordre le récit, et ajouta: «Puisque le Christ lui-même me l'a conseillé, je ne veux pas tarder.» Aussitôt, il envoya quelqu'un demander aux frères de lui apporter sans retard l'habit de l'Ordre. Ses amis et ses serviteurs fondirent en larmes, et s'efforcèrent de le détourner de ce projet; il s'écria alors: «Dehors! Dehors! ce n'est pas un homme qui regrette cette tourbe, c'est une proie!» Ayant donc revêtu l'habit, il fut transporté au couvent. Là, après un bref espace de temps, il acheva le cours de sa vie, en présence de tous les frères en prière, et s'endormit très pieusement dans le Seigneur. Ce fut pour les frères un grand sujet de consolation, car jusque là, il n'avait pas été l'ami de l'Ordre; d'autre part, il donna un grand exemple de vraie conversion; enfin, il leur laissa beaucoup de livres dont ils avaient besoin.

3. Dans une ville de France, vivait un grand jurisconsulte, qui vivait avec faste, et s'impliquait en de nombreuses affaires; tombé gravement malade, il se fit apporter les livres et les vases d'argent qu'il avait en grand nombre, en présence du doyen et de plusieurs chanoines, afin de rédiger son testament. Soudain,

il fut pris d'un léger sommeil. Espérant qu'il en retirerait quelque soulagement, les assistants attendaient patiemment, quand il s'éveilla soudain en s'écriant: «Tirez la barque sur la rive.» On lui fit observer qu'il parle d'autre chose; il répond: «Je sais bien ce que je dis.» On lui demande alors ce qu'il a vu: «Il me semblait, dit-il, que j'étais en mer, sur une petite barque, et voici que des porcs tout noirs se précipitaient pour me faire couler. Je criai vers le Seigneur; et je vis, debout sur le rivage, deux hommes vêtus de capuces blancs et de chapes noires. Je les appelai au secours, avec des cris et des larmes; ils me dirent: "Viens sans crainte." Etendant la main, ils me tirèrent sur la rive. En m'éveillant alors, je prononçai les paroles que vous avez entendues.» Ils lui dirent: «C'est un heureux songe.» — «Ce n'est pas un songe, c'est la vérité, répliqua-t-il. Des Frères Prêcheurs vont arriver, ils me recevront dans leur Ordre, et me délivreront des périls de ce siècle.» Il n'avait pas fini de parler quand deux frères entrèrent dans sa chambre. A leur vue, il se réjouit beaucoup, les priant avec force, à mains jointes, de bien vouloir le recevoir. Après en avoir parlé avec d'autres frères, ils le reçurent. Il resta avec eux, avec une grande ferveur; quelques jours plus tard, il mourut, plein de confiance, après une sainte confession. Les frères eux-mêmes nous ont raconté ces faits.

4. Frère Henri le Teutonique était un saint homme, très apprécié dans sa prédication par le clergé et par les fidèles; il a raconté ainsi la raison de son entrée dans l'Ordre. Il avait un oncle chevalier à Marbourg, qui l'avait élevé et l'avait fait instruire; il l'entretenait à Paris. Etant mort en Allemagne, il lui apparut et lui dit: «Pour soulager mes souffrances, prends la croix, pour la croisade que l'on prêche en ce moment, et pars. Quand tu reviendras de Jérusalem, tu trouveras à Paris l'Ordre nouveau des Prêcheurs, tu y entreras. Ne crains pas leur pauvreté, ni leur petit nombre; car ils deviendront très nombreux pour le salut de

beaucoup.» Henri prit donc la croix et accomplit son vœu. A son retour à Paris, il y trouva quelques frères; venant d'arriver de Toulouse, ils avaient reçu une maison. Sans hésiter, il se joignit à eux; peu de temps après, son oncle lui apparut, le remerciant de l'avoir délivré du purgatoire.

5. Frère Pierre d'Aubenas fut prieur et lecteur en Provence, avant d'achever saintement le cours heureux de sa vie. Il a raconté ainsi comment il était venu à l'Ordre. A Gênes, il s'adonnait à la médecine et était déjà lié à l'Ordre, quand les Pauvres de Lyon, appelés aussi les Vaudois, lui détournèrent l'esprit, au point qu'il ne savait plus qui il devait suivre. Cependant il était plus attiré par les Vaudois qui se trouvaient alors en cette ville, car il voyait en eux davantage de signes extérieurs d'humilité et d'autres vertus, alors que les frères lui semblaient trop gais et trop extériorisés. Un soir, très anxieux, ne sachant que faire, il tomba à genoux, pleurant à chaudes larmes; il pria Dieu de tout son cœur de lui révéler, dans sa miséricorde, ce qu'il devait faire, dans une pareille incertitude. Il s'endormit un peu, après sa prière. Il lui sembla qu'il voyageait sur une route: elle était bordée à gauche d'une épaisse forêt, où il pouvait voir les Vaudois, séparés les uns des autres, et la tristesse était répandue sur leurs visages. On apercevait à droite, une très belle muraille, longue et très élevée; après l'avoir longtemps longée, il parvint à une porte; alors, regardant à l'intérieur, il vit une charmante prairie plantée d'arbres et couverte de fleurs; là se tenait une multitude de Frères Prêcheurs, formant une couronne, leurs joyeux visages tournés vers le ciel; chacun tenait le corps du Christ dans ses mains étendues. Ce spectacle le réjouissait, et il s'efforçait de les rejoindre, quand un ange, gardien de la porte, vint lui dire: «Tu n'entreras pas maintenant.» Il fondit alors en larmes, et il s'éveilla se trouvant baigné de pleurs; il sentit son cœur tout libéré de sa précédente tristesse. Peu de jours après, il régla quelques affaires qui le retenaient et entra dans l'Ordre

des Prêcheurs. J'ai entendu ce récit et bien d'autres de sa propre bouche. Il était en effet très contemplatif, et Dieu lui révéla plusieurs choses sur l'Ordre.

6. En Toscane, au diocèse de Florence, vivait un jeune homme qui avait désiré dès son enfance, servir le Seigneur. Les hérétiques le trouvèrent simple et porté au bien, il l'entraînèrent et l'amènèrent à les suivre, car il avait beaucoup d'admiration pour eux, à cause de leur apparence de sainteté. Or, un jour, il se tenait au soleil, avec un autre hérétique, un «parfait» et quelques autres. Celui-ci lui dit: «Vois comme Lucifer nous réchauffe!» Horrifié par ces paroles, le jeune homme s'écria: «Que dis-tu là?» Il répondit: «Ne sais-tu pas encore que c'est le diable qui a fait tout ce qui est visible?» Stupéfait, le jeune homme appela tous les anciens et leur dit: «Voici douze ans que je suis resté avec vous, et personne ne m'a dit, comme celui-ci, que c'est le diable qui a fait tout ce qui est visible! Si donc vous le démontrez par l'Écriture, que nous admettons tous, je suis prêt à vous croire. Mais si je vous prouve le contraire, alors renoncez à cette erreur et croyez à la vérité.» Un grand débat s'engagea entre eux sur-le-champ; mais comme ils ne purent rien prouver, ils se séparèrent de lui, couverts de honte. Pour lui, il s'enferma dans une chambre, il fondit en larmes, et ses pleurs furent acceptés comme un sacrifice agréable à Dieu. Il pria longtemps pour que Dieu lui indique la route qu'il avait à prendre; il eut l'idée de consulter le Nouveau Testament; il y cherchait la voie du salut. Après avoir récité un *Pater*, avec beaucoup de larmes, il glissa dans le livre un petit couteau. Il l'ouvrit ensuite, en invoquant le Christ, et il trouva la pointe du couteau indiquant ces mots: *Laissez-les; ce sont des aveugles conduisant des aveugles*. Ayant reçu du Ciel la lumière de la certitude, il comprit que le Seigneur lui disait: quitter ces aveugles, car ils ne suivaient pas la véritable voie du salut. Une autre question restait encore en lui. Il dit: «Doux Seigneur, vous

m'avez montré ce que je dois fuir; enseignez-moi, à présent, la voie à suivre. Car Juifs et Sarrasins, Vaudois et Romains, disent qu'ils possèdent la voie du salut.» Il se remit en prières, et plongea de nouveau son petit couteau dans le livre. L'ayant ouvert, il y trouva cette parole: *Scribes et pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; donc faites tout ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font.* Il comprit que ces paroles convenaient mieux aux docteurs de l'Eglise romaine; il fut aussitôt affermi dans la véritable foi. Il entra dans notre Ordre peu de temps après, et pendant de longues années, il mena vaillamment le combat de la foi, dans la controverse et dans la prédication; il démasquait les hérétiques, et confirmait les catholiques dans leur foi.

7. Les frères invitaient souvent un étudiant de Toscane à entrer dans l'Ordre; mais son père l'en éloignait par ses prières, par la grande douleur qu'il montrait, par l'entrée d'un autre fils, ayant pris l'habit l'année précédente. Le jeune homme, très ému, pria le Seigneur de lui manifester son bon plaisir: devait-il répondre au désir de son père, ou entrer dans l'Ordre? Il vit en songe, une nuit, une belle maison qui n'avait d'autre toit que le ciel; au milieu se trouvait une échelle qui allait jusqu'au ciel. Il lui semblait voir y venir toutes les âmes de ceux qui devaient être sauvés, à commencer par l'âme de son frère. Les voyant toutes monter avec l'âme de son frère, il désirait beaucoup les suivre; mais il ne pouvait bouger. Il disait donc, en priant et en pleurant: «Si j'étais entré dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, je monterais maintenant au ciel avec mon frère.» En pleurant et en priant, il répétait ces paroles, quand il s'éveilla, et comprit que le Seigneur l'appelait. Aussitôt, il entra dans l'Ordre, abandonnant tout, même son père.

8. L'an du Seigneur 1252, un Maître ès arts, de l'université de Salamanque en Espagne, était venu un dimanche, avec de nombreux étudiants, entendre le sermon au couvent des frères.

Soudain s'abattit une pluie torrentielle, qui les empêcha de sortir facilement. Le sous-prieur invita ce Maître à dîner; comme il ne pouvait rester, il lui donna la chape d'un frère, pour protéger ses vêtements. Quand il l'eut revêtue, le sous-prieur affirma au chapitre, en présence de nombreux étudiants et de Maîtres: «Je déclare aujourd'hui, et vous en êtes tous témoins, que Maître Nicolas a pris notre habit.» Ce Maître acquiesça en se moquant. Il sortit de la maison, en riant beaucoup; et toute la journée, il parcourut les places et les maisons des étudiants, se montrant sous cette chape, et faisant des discours. Or, la nuit suivante, il fut terrassé par une très grosse fièvre continue; il craignait beaucoup l'issue, ainsi que les médecins. Dans son effroi, il se tourna vers Dieu; il entendit alors une voix: «Crois-tu donc que je ne veux recevoir l'honneur et le respect que pour les personnes des Frères Prêcheurs? Je le demande aussi pour leur habit. Et, parce que tu ne l'as pas respecté, sache que ce ne sera pas impunément, si tu n'y prends gardes!» Il entendit cette voix par trois fois, non en songe, mais éveillé, comme il l'a déclaré. Saisi de frayeur, il fit venir les frères, et il reçut cet habit qu'il avait porté en raillant, mais avec respect et grande dévotion, pour la gloire de Dieu et pour son salut ainsi que pour l'édification de bien d'autres. Le frère lui-même en fit le récit, entièrement, en écrivant au Maître de l'Ordre.

9. Un frère d'une grande renommée, d'une haute place dans l'Ordre, avait étudié à Padoue, étant encore très jeune. Il formait souvent le projet d'entrer dans l'Ordre, car il était touché par les conseils des frères, et surtout par la prédication de Maître Jourdain; mais il n'était pas encore décidé. Car son oncle qui vivait près de lui, l'en détournait. Il lui avait fait jurer de ne pas fréquenter les frères pendant un certain temps. Après le terme de ce temps, il revint souvent chez les frères; il affermit

sa résolution, mais la crainte d'en sortir un jour le faisait souvent hésiter.

Or, une nuit, il eut un songe, dans lequel il était bien entré dans l'Ordre, mais en était sorti peu après. A son réveil, il se réjouit beaucoup de n'être pas entré; il se disait en lui-même: «Je le vois bien maintenant: si jamais j'y entrais, ce que j'ai craint m'arriverait!» Le jour même, il arriva qu'il assista au sermon de Maître Jourdain, qui entre autres choses, parla des tentations du diable, comment il trompe certains avec ruse; il disait: «Certains se proposent de quitter le monde et d'entrer dans l'Ordre; mais en songe, le diable les trompe, leur faisant croire qu'ils entrent, puis en sortent; qu'ils sont à cheval en habits rouges; qu'ils sont seuls, ou avec leurs amis, et cela pour être poursuivis par la crainte d'entrer et de ne pouvoir persévérer, ou pour les troubler et les effrayer s'ils y rentrent.» Après le sermon, ce jeune homme vint le trouver, très étonné; il lui dit: «Comment avez-vous lu dans mon cœur?» Il lui exposa toutes ses pensées et lui raconta son rêve. Alors Maître Jourdain, rempli d'une immense confiance en Dieu, le fortifia de bien des manières contre cette tentation. Alors ce jeune homme, pleinement encouragé par ses paroles, repoussa toute hésitation, et entra dans l'Ordre. C'est lui-même qui a tout raconté.

10. En Flandre, un frère ancien conseillait souvent au doyen d'une église de renoncer aux fastes du siècle, et d'entrer dans l'Ordre. Mais celui-ci en était empêché par la crainte de ne pouvoir supporter une maigre pitance, car il avait vécu dans le confort; il redoutait aussi de ne pouvoir voyager à pied, car il était corpulent, et devait monter à cheval, même pour un demi-mille. Il était agité par ces hésitations, et criait souvent vers le Seigneur. Or, une nuit, il vit en songe une table garnie de pains blancs, et il entendit une voix lui dire qu'il pourrait s'en nourrir. Une autre fois, il lui sembla qu'il entra dans le chœur des frères, où tous étaient revêtus d'habits blancs, et où chacun lui

présentait une coupe remplie de parfum. Une autre nuit, enfin, il lui sembla qu'il avait à faire une marche à travers une neige épaisse; il en était très effrayé, quand il vit, au milieu de cette neige, un sentier droit, verdoyant, et très bien aplani: c'est ainsi qu'il fut averti par le Seigneur, et qu'il entra dans l'Ordre. J'ai appris des frères de son couvent combien le Seigneur lui donna de force pour supporter le jeûne et les fatigues des voyages, et tout ce qu'on endure pour l'amour du Christ. Sous le sceau du secret, il m'a lui-même donné tous ces détails, ainsi que son confesseur qui l'avait amené dans l'Ordre.

11. Quand frère Gueric était lecteur à Bologne, il exhortait à entrer dans l'Ordre ainsi que plusieurs autres frères, un certain étudiant devenu bon religieux et Maître en théologie à Paris. Cet étudiant y était de plus en plus attiré. Or, un jour de Vendredi Saint, il craignit que les frères ne l'entraînent à entrer, et qu'il n'ait pas la force de leur résister, en un pareil jour; il se rendit donc à une autre église pour entendre l'office.

Il trouva un psautier et l'ouvrit; ses yeux tombèrent aussitôt sur ce verset: *Si vous ne vous convertissez pas, il lèvera son glaive; il a préparé et tendu son arc.* Ces mots lui semblèrent venus du ciel, et il fut saisi d'une extrême émotion; il fondit en larmes, ferma le livre, et courut aussitôt chez frère Gueric et sans autre parole, il s'écria comme dans une ivresse de l'esprit: «Frère Gueric, ne tardez pas!» Le frère Gueric ne comprenait pas, et restait fort étonné; mais il ajouta: «Sonnez pour le chapitre!» Frère Gueric comprit alors quel était le mouvement de son âme, et plein de joie, il fit sonner rapidement le chapitre. L'étudiant fut reçu devant tous les frères, qui admiraient sa conversion soudaine et merveilleuse, et en louaient Dieu; en effet, il n'avait différé ni d'un mois, ni d'un jour; il n'était pas même rentré chez lui. Le frère lui-même a tout raconté aux frères.

Chapitre XIV

Ceux qui sont entrés par dévotion spéciale à la Vierge Marie, et sur son inspiration.

1. Le frère Tancrède, dont il est parlé dans la vie du bienheureux Père Dominique, ancien prieur de Rome, a fait ce récit: il était attaché à la Cour de l'Empereur; or, un jour, il réfléchit aux dangers de cette situation, et de tout cœur il pria la bienheureuse Vierge de le diriger dans la voie du salut. Elle lui apparut en songe, lui disant: «Viens dans mon Ordre.» Il se réveilla et de nouveau la pria avant de se rendormir. Alors deux hommes lui apparurent, dont l'un était un vieillard, qui lui disait: «Tu demandes à la bienheureuse Vierge de te conduire sur le chemin du salut: viens à nous, et tu seras sauvé.» A son réveil, comme il ne connaissait pas l'habit de cet Ordre, il se crut le jouet d'un rêve. Au matin, il se leva et pria son hôte de le conduire jusqu'à une église pour assister à la messe. Celui-ci l'amena à l'église de Saint-Nicolas, où les frères venaient de s'installer. A peine dans le cloître, il rencontra deux frères, dont l'un était frère Richard, le prieur, qu'il reconnut bien comme le vieillard apparu la nuit. Il régla ses affaires, et entra dans l'Ordre, à Bologne.

2. Un jeune homme de Bourgogne priait fréquemment la bienheureuse Vierge de lui indiquer la voie du salut, et de lui faire la grâce d'entrer dans l'Ordre qui lui serait le plus agréable.

Il récitait surtout avec ferveur ce verset: «Ma Dame, faites-moi connaître sur quelle route je dois marcher, car vers vous j'ai élevé mon âme.» Or, il lui sembla, d'une manière inattendue, car il avait fait déjà un autre projet, que ses prières à la bienheureuse Vierge le dirigeaient vers l'Ordre des Prêcheurs; par ailleurs un personnage, saint et savant, lui affirmait qu'il

pourrait renoncer à son propos en toute sûreté de conscience, s'il entra chez les Prêcheurs, si nécessaires à l'Eglise. Il y entra donc, sous la conduite de Notre-Dame; or sa dévotion envers elle, déjà grande, se renforça d'autant plus qu'elle le favorisa d'une grâce spéciale. Une nuit, il se reposait, quand il lui sembla voir la bienheureuse Marie venir à lui, suivie de deux vierges, et répandant un très suave parfum. Il se leva, pour voir si c'était une réalité et non un songe; il entendit alors une voix, lui disant clairement: «Persévère, comme tu as commencé.» Il en fut grandement consolé.

3. Le premier prieur de Cologne, frère Henri, de sainte mémoire, était conseillé par son compagnon, de bonne mémoire, Maître Jourdain, d'entrer dans l'Ordre. Celui-ci, déjà, en avait fait le vœu.

Etant en prières, la nuit, à Paris, dans l'église Notre-Dame, il demandait à la bienheureuse Marie de lui montrer sa route. Mais il lui semblait que c'était sans fruit, à cause de la dureté de son cœur; il se mit alors à gémir sur lui-même, disant: «Ô Vierge bienheureuse, je vois bien maintenant que vous ne m'êtes pas favorable, et que je n'ai pas ma place parmi les pauvres du Christ.» En effet, le désir de la perfection évangélique brûlait son cœur, depuis qu'il avait vu combien la pauvreté était bien accueillie auprès du grand Juge. Car il s'était vu, en songe, parmi ceux que devait juger le Christ en son tribunal; sûr de son innocence, sa conscience ne lui reprochant rien, il croyait être absous. Mais l'un des assesseurs du Juge lui dit: «Toi, qui es là, dis-nous: qu'as-tu jamais quitté pour le Seigneur?» Il s'éveilla, très effrayé, et la vision disparut. Ainsi averti, il désirait devenir pauvre; mais la faiblesse de sa volonté l'en détournait. Ayant veillé dans la prière, il allait sortir de cette église, triste, mécontent de lui, quand celui qui voit les humbles changea le fond de son cœur; il fondit en larmes et commença à s'épancher de tout son cœur devant Dieu. Un souffle puissant brisa toute sa

dureté, et ce qui lui semblait si rude lui parut doux et plein de charme. Rempli de la véhémence de sa ferveur, il se leva et courut vers Maître Réginald. Devant lui, il prononça son vœu, et le réalisa quelques jours après, en entrant dans l'Ordre avec son ami. C'était le frère Henri, jeune prédicateur, plein de charme, des premiers temps de l'Ordre; il paraît que, son ami intime, Maître Jourdain l'a vu après sa mort, parmi une multitude d'anges, le bénissant pour qu'il annonce la Parole de Dieu avec efficacité.

4. A Paris, un étudiant fréquentait l'église de la bienheureuse Vierge presque chaque jour: il se confiait à elle en pleurant, lui demandant souvent et instamment de le conduire à l'état qui lui serait le plus agréable. Le jeune homme, extrêmement tenté par l'aiguillon de la chair, et conseillé par un mauvais ami, se dirigeait un jour chez des courtisanes. Mais le Seigneur, ému par les douces prières de sa Mère, lui barra le chemin avec des obstacles. En effet, il m'a lui-même assuré qu'au moment où il y arrivait, il ne put avancer vers ce lieu, devenu aussi immobile qu'une pierre. Stupéfait, il rentra en lui-même: «J'irai, se dit-il, vers la bienheureuse Vierge, il déplaît à Dieu que j'aïlle en ce lieu, je le sens bien!» Aussitôt libéré de ses liens, il se rendit seul à l'église; avec beaucoup de larmes, il rendit grâce à la bienheureuse Vierge d'avoir gardé sa chasteté; et il entra peu de jours après, sous sa direction, dans l'Ordre des Prêcheurs.

5. Un étudiant avait étudié les arts à Paris un certain temps; il voulait passer à l'étude de la théologie, après avoir fait un voyage dans son pays; il se confia alors beaucoup aux prières d'un abbé très saint et très dévot à la bienheureuse Vierge. Un jour, donc, il s'approchait de Paris pour y étudier la théologie, et se rappelait la piété et la sainteté de cet abbé. Il éprouva soudain une si grande contrition dans son cœur, et fut inondé de tant de larmes qu'il ne put se maintenir à cheval; il tomba à

terre, se mit à pousser de grands cris, sans pouvoir modérer ses larmes. L'enfant qui conduisait le cheval lui demanda la cause de tant de pleurs; mais il ne lui fit aucune réponse; il commença alors à pleurer avec lui. Tout en pleurant, l'étudiant promit de servir Dieu et la bienheureuse Marie, pour toujours, suppliant Marie de lui indiquer où et comment il devrait accomplir sa promesse. Il reçut alors l'inspiration d'aller à Paris et d'entrer dans le nouvel Ordre des Prêcheurs qui grandissait. Arrivé à Paris, il commença à hésiter dans son âme: il constatait d'une part la nouveauté, la pauvreté, l'austérité de cet Ordre, les comparant avec sa propre faiblesse; d'autre part, quelques-uns de ses compagnons critiquaient beaucoup les Prêcheurs, bien que faussement. Il se livrait tout entier à la prière, suppliant le Seigneur avec instance de lui montrer ce qui serait plus utile à son salut. Il faisait souvent cette demande; or, une nuit, la bienheureuse Vierge Marie lui apparut en songe; elle lui montra le local des frères, leur manière de recevoir, une annexe où se tenait le chapitre, et de quelle façon se faisaient les vestitions, et par qui. Il trouva tout, le local, l'habit, la façon de recevoir, les personnes qui recevaient, conforme à ce que la très douce Dame, la Vierge Mère, lui avait montré pendant la nuit. Il fut l'un des premiers frères bourguignons qui entrèrent dans l'Ordre; par lui, le Seigneur sauva un grand nombre d'âmes; son existence était sainte, son enseignement juste, et sa renommée éclatante.

Chapitre XV

Des pièges tendus par le diable à l'Ordre, son ennemi.

1. Avant que les Frères Prêcheurs ne soient allés en diverses provinces, où ils sont maintenant par la grâce de Dieu, produisant des fruits impérissables, deux frères se rendaient à Bologne pour le Chapitre général. Un homme les accosta, comme un courrier prenant la route, et leur demanda où ils allaient; ils répondirent qu'ils allaient à Bologne assister au Chapitre général. Il leur demanda alors ce qu'on ferait dans ce Chapitre. Ils répondirent qu'on y ordonnerait comment les frères iraient prêcher dans plusieurs provinces du monde. Il leur demanda encore si certains iraient en Grèce, ou en Hongrie. Ils répondirent qu'il y en aurait plusieurs, par la grâce de Dieu. Le courrier, à ces mots, bondit en criant d'une voix féroce: «Votre Ordre est notre honte!» Puis il s'évanouit comme une fumée. A leur arrivée à Bologne, ces frères racontèrent tout cela au bienheureux Dominique et aux frères rassemblés au nom du Seigneur.

2. L'année où les frères reçurent à Florence une maison, qui s'appelle Sainte-Marie Nouvelle, on y entendit des cris affreux, et des hurlements de démons; ils se plaignaient presque chaque nuit, de ce que les Frères allaient occuper un lieu qui leur était destiné depuis tant d'années. Là on tenait une maison de débauche comme un lieu de prostitution. Or ces cris furent entendus, non seulement par les frères, mais encore par de nombreux voisins.

3. Comme un frère du couvent de Viterbe en Toscane priait une nuit dans l'église, le diable lui apparut sous l'aspect d'une ombre repoussante; il fut terrifié et s'enfuit dans le cloître; le dia-

ble l'y poursuivit. Alors le frère entra au chapitre; le diable lui dit: «Tu es entré dans un endroit où je ne peux te suivre, mais plus tard, je te dominerai.» Il le fit sortir de l'Ordre, en effet; mais il y revint, par la miséricorde de Dieu.

4. Le diable, pendant trois ans, persécuta un frère, nommé Martin, homme fort honorable, très lettré, lui apparaissant pour l'effrayer, sous diverses formes. Maître Jourdain, de sainte mémoire, l'emmena avec lui, à Rome. Or, un soir, il faisait une lecture dans sa Bible, qui était très belle; le diable lui apparut sous l'aspect d'un petit nain tout noir; il sautait devant lui, de part et d'autre, en criant: «Idole! Idole!» Le frère lui demanda pourquoi. Il répondit: «Parce que, de cette Bible, tu t'es fait un dieu.» — «Pourquoi me persécuter?» Il dit: «C'est parce que tu es tout à moi.» Il disparut ensuite; le frère était troublé, bien qu'il ne se sente pas coupable; il alla trouver Maître Jourdain, lui apprit ce que le diable avait fait et avait dit, et ajouta: «Je vous la remets; faites-en ce qu'il vous plaira.» Maître Jourdain, comme ayant reçu une lumière divine, devina l'astuce de l'ennemi, qui voulait ainsi empêcher l'étude du frère, et le progrès des âmes, et il lui dit: «Et moi, au nom du Seigneur, je te la laisse, pour que tu fasses des progrès.» Depuis lors, le diable cessa de tourmenter ce frère, vaincu par son humilité, et par la prière du Père.

5. A Bologne, au temps de Maître Jourdain, de bienheureuse mémoire, il y avait un frère possédé du démon. Il tourmentait beaucoup les frères, les injuriant nuit et jour; il répandait souvent des calomnies, mais parfois, il était forcé de dire la vérité. Il expliquait aussi les Ecritures, que pourtant il n'avait pas étudiées.

Un jour, les frères suivaient leur cours; ils ne pouvaient pas être entendus de l'infirmerie, et aucun de ceux qui y étaient n'était au courant de ce qu'on traitait là-bas. Il s'écria: «Main-

tenant, les encapuchonnés parlent de cette question: “Le Christ est-il la Tête de l’Eglise?”» Il redit souvent ces paroles, avec grande indignation, le visage furieux, comme s’il en eût ressenti une vive souffrance.

Le Maître lui dit une fois: «Malheureux, pourquoi tentes-tu les frères? Pourquoi fais-tu tomber les âmes dans le péché, puisque ta peine en est plus grande encore?» Il répondit: «Je ne le fais pas parce que le péché me plaît; au contraire, il me fait horreur. Mais c’est pour le profit que j’y trouve. C’est comme celui qui vidange les égouts à Paris: certes, il est incommodé par la puanteur, mais il supporte tout à cause du salaire.»

6. Frère Pierre d’Aubenas, homme pieux, saint religieux, était au couvent de Gênes, où il était assidu à une prière très fervente. Or, une nuit, il lui sembla apercevoir, au-dessus du cloître et des habitations des frères, une multitude de démons qui y répandaient de nombreuses odeurs remplies d’infection. Il vit ensuite une légion de saints anges, qui accouraient pour les éloigner avec leurs odeurs. Après eux, un ange venait parcourir les lieux, tenant un encensoir plein d’aromates, qui repoussait l’infection en emplissant la maison du parfum le plus odorant.

7. Frère Raoul de Rome, déjà mentionné, déclara que chacune des parties de son corps avait été tourmentée et frappée par les démons. Parfois un diable lui apparaissait, visiblement, le menaçant d’un regard effrayant. Le frère était un jour en oraison devant un crucifix; le diable se plaça devant lui pour lui faire écran et l’empêcher de le voir. Comme le frère ne cessait pas de prier, il se mit à faire des grimaces, en tournant vers lui son visage, afin de s’opposer en quelque manière à l’ardeur de son amour.

8. Au temps d’Innocent IV, un frère très pieux priait avec ferveur sur un possédé, lié par le démon. Par la bouche de celui-ci,

le diable s'écria soudain: «Oh! que de mal vous me faites, vous les Prêcheurs, avec vos Mineurs! Mais nous allons bientôt nous venger de vous!» Le frère l'adjura, au nom du Crucifix, de lui dire comment; il fut alors forcé de répondre: «Contre vous, sont en campagne deux de nos grands capitaines. L'un d'eux excitera contre vous les Princes et les Prélats; l'autre vous gênera et vous troublera par des changements de lieux et de couvents, de livres, et d'opinions.»

Chapitre XVI

Correction donnée par les démons aux frères peu religieux.

1. Dans les débuts de l'Ordre, il arriva qu'un frère du couvent de Bologne, se rendant à Faenza, reçut sans permission quarante sous, avec une ceinture. A son retour à Bologne, il ne s'en confessa pas. Avant Matines, pendant son sommeil, des démons vinrent vers lui, et le transportèrent dans une vigne récemment achetée par les frères. Ils le fouettèrent, brisant plusieurs bâtons sur son dos, et partirent en le laissant à moitié mort. Après Matines, attirés par ses cris, les frères vinrent le prendre; son corps était livide, sa tête et son visage couverts de plaies, et ses mains enflées; il put à peine guérir.

2. A Gênes, un frère avait dit à son prieur des paroles dures, et proches de la révolte; il allait pour la nuit aux cellules, qui étaient distantes, sans s'être réconcilié. Les démons se saisirent de lui, et le frappèrent de nombreux coups de verges, tellement qu'il put à peine se rendre au lit. Il resta malade quelque temps; il avoua ses paroles, en montrant les coups qu'il avait reçus. Les frères, comme preuves, trouvèrent plusieurs fragments des bâtons dont les démons l'avaient frappé.

3. Au couvent de Bologne, il arriva à un frère convers, soudain, d'être violemment tourmenté par le démon. Les frères convers, étant déjà couchés, se relevèrent, et appelèrent leur Père Maître, et ensuite le bienheureux Dominique qui se trouvait alors au couvent. Celui-ci le fit transporter à l'église; à peine dix frères purent l'y porter. En entrant dans l'église, il souffla, et d'un seul souffle éteignit toutes les lampes. Et de bien des manières, le démon continuait à le tourmenter. Le bienheureux Domini-

que lui dit: «Je t'adjure, par le Christ, de dire pourquoi tu persécutes ce frère, et quand et comment tu es entré en lui.» Il répondit: «Je le tourmente parce qu'il l'a mérité. Il a bu hier, en ville, sans en avoir la permission et sans faire le signe de la croix. Je suis alors entré en lui sous forme de boisson; ou plutôt, il m'a bu avec le vin.» A ce moment-là, on donna le signal des Matines et le démon dit: «Maintenant, je ne puis pas rester ici, car les encapuchonnés se lèvent pour la louange de Dieu.» Il se retira, en laissant le frère gisant à terre, comme mort. Les frères le portèrent à l'infirmerie; le matin il se leva bien remis, ignorant ce qui lui était arrivé. C'est un frère, qui était présent, qui raconta cela au Maître de l'Ordre.

4. Au couvent de Sienne, en Toscane, on accusait un frère d'être propriétaire. Or, un jour, il était assis, sur une roche élevée, auprès de l'infirmerie; il en tomba soudain, sans en être précipité. Dans sa chute, il aperçut une ombre noire qui lui dit: «C'est le jugement de Dieu; c'est le jugement de Dieu.» Le prieur fut appelé, et à son arrivée, il le trouva tout meurtri. Il lui raconta ce qu'il avait vu et entendu et il fut souffrant toute l'année; mais, accumulant péchés sur péchés, il sortit de l'Ordre.

Chapitre XVII

Des tentations des novices.

1. Un frère espagnol, qui fut plus tard un personnage de grande autorité dans l'Ordre, et d'une grande piété, souffrit beaucoup, au noviciat, de la dureté des vêtements et de son lit, car dans le monde, il avait vécu dans le confort. Humblement, il révéla à son confesseur cette tentation. Celui-ci lui répondit: «Frère bien-aimé, souviens-toi que tu as vécu, dans le monde, avec mollesse. Et maintenant, accepte cette austérité, non seulement avec patience, mais allègrement, pour expier ces plaisirs, et pour faire pénitence de tes péchés; car le Seigneur sera avec toi.» Ces paroles se fixèrent dans son cœur, si bien que cette tentation s'évanouit; ce qui lui semblait si pénible lui devint dès lors facile, car il pensait qu'ainsi ses fautes lui seraient pardonnées.

2. Ce même frère avait été dans le siècle fort joyeux, agréable en société, et très aimable. Entré dans l'Ordre, il voulut s'obliger au silence, et éviter les discours inutiles; mais il était en ébullition, ne pouvant contenir son esprit; lorsqu'il restait longtemps en silence, il lui semblait même qu'un feu lui brûlait la gorge et la poitrine.

Or, un jour, inspiré par l'Esprit, il comprit que ce pouvait être une tentation du diable; il résolut donc fermement de rester à sa place et de garder le silence, même s'il brûlait, et même s'il en mourait. Voyant son propos et sa fermeté, Dieu lui ôta cet esprit de vertige, si bien qu'il lui était doux de se taire et de rester à sa place, et demeurer avec lui-même, sans aucune anxiété. Il lui fut alors donné une grâce spéciale auprès de tous. Le vénérable Père Humbert, Maître de l'Ordre, l'apprit de sa bouche, car il habita avec lui, à Paris, dans la même cellule

d'infirmierie. Il ne se rappelle pas qu'il ait jamais dit de paroles inutiles, mais au contraire, dit-il, il consolait les affligés, il parlait de choses de Dieu, ou il gardait humblement le silence. Presque toujours malade, il ne désirait rien d'autre que ce qu'on lui présentait, bien qu'il fût bon médecin; il recevait tout avec reconnaissance, même ce qui paraissait contraire à son tempérament, à son régime, ou à sa maladie.

Comme il s'en était remis complètement à Dieu, Dieu prit soin de lui; après bien des tentations et bien des maladies, il le fortifia tellement qu'il devint un prédicateur, plein de grâce, très bon lecteur, et prieur provincial d'Espagne, durant plusieurs années et d'une grande activité. Il ne se relâcha jamais ou presque de sa vertu et de sa ferveur, malgré ses si nombreuses occupations.

3. Un frère de grande noblesse, de la région de Rome, était accompagné à Paris, par le Maître de l'Ordre, frère Jean, pour y étudier. Au cours du voyage, ses parents l'enlevèrent, confiants en la protection du Seigneur Frédéric, autrefois empereur. Ils étaient alors à sa cour. Ils l'enfermèrent dans un château éloigné, où ils le retinrent près d'un an, veillant avec sévérité à ce qu'il ne puisse recevoir des frères ni lettres ni visites. De plus, de bien des manières, et par des amis, ils l'incitèrent à se détourner de son projet; mais la grâce agissant en lui, ils ne purent l'amener à quitter l'habit ni à rien faire contre l'Ordre. Ne pouvant le faire changer d'avis, ils le libérèrent; ils revint alors chez les frères, fut envoyé à Paris; là il devint Maître en théologie, et l'une des plus fortes colonnes de l'Ordre, par sa science éminente.

4. Dans la province de France, au couvent de Besançon, un novice était poursuivi par de nombreuses tentations. Il avait décidé en lui-même de rentrer dans le monde; il voulait vendre des biens qu'il possédait par droit de succession, puis avec cet

argent, revenir dans l'Ordre, comme cette tentation le lui faisait croire.

Il pensait encore à tout cela, quand un frère vint le trouver, et lui demanda de ne pas se fâcher de ce qu'il venait lui dire. Il lui répondit qu'il prendrait en bonne part ce qu'il lui dirait, car il savait bien que ce serait bon pour lui. Le frère lui dit: «J'ai vu en songe un juge très sévère, entouré d'une foule de serviteurs irrités, et s'agitant entre eux dans un tumulte désordonné; il vous passa une corde au cou, et retroussant vos vêtements, il vous conduisait à la potence, refusant d'écouter les prières de miséricorde pour vous. Quant à moi, effrayé par ce juge, et par cette multitude, je me tenais à distance, en pleurant, mais n'osant pas m'approcher de vous.

Etudiez donc l'état de votre âme, frère bien-aimé, et voyez si quelque tentation vous séduit.» Le novice, très conscient de son projet, en parla avec lui, et tout rempli de crainte, lui demanda: «Pour Dieu, dites-moi si vous avez vu que j'étais pendu!» — «Je n'ai rien vu de plus», répondit le frère. Alors, comprenant que le diable le conduirait à la potence de l'enfer s'il revenait dans le monde, il promit aussitôt de servir à jamais Dieu et la Vierge Marie, méprisant cet héritage terrestre, qui avait presque enlevé son héritage céleste et véritable.

5. Dans ce même couvent de Besançon, un bon frère vit en songe le Seigneur. Il semblait irrité contre un certain novice, lui disant presque avec colère: «Retire-toi de moi, car tu n'es pas digne de demeurer avec ceux qui sont purs, toi qui es impur.» Puis il crut voir ce novice entrer dans sa cellule, sans en sortir. La suite montra la vérité de cette vision. Car dès le matin, un novice contre qui le Seigneur était justement irrité, revêtit des habits séculiers, qu'il avait reçus en secret, et sortit par la fenêtre.

6. Il y avait, dans ce même couvent, un novice tenté contre la foi de bien des manières. Son prier l'affermissait fréquemment dans la foi, lui conseillant d'être assidu à la prière. Or, une nuit, il entendit cette prière, qu'il était invité à redire souvent: «Dieu, qui justifies l'impie, et ne veux pas la mort du pécheur, veuille protéger ton serviteur qui se fie à ta miséricorde, et garde-le sous ta continuelle protection afin qu'il te serve toujours, et que nulle tentation ne le sépare de toi. Par le Christ Notre Seigneur.» Il n'avait jamais connu cette prière, et ne la croyait écrite nulle part. Mais au cours de sa vision, il la répéta si bien qu'il l'apprit par cœur.

Le matin, il raconta tout cela au prier; celui-ci lui apprit que cette prière était inscrite dans le missel pour ceux qui étaient tentés; il en fut très encouragé; cependant la tentation ne disparut pas complètement, bien qu'il la redise souvent, et avec piété. A cette époque, un frère avait apporté une relique: un linge imbibé du sang du bienheureux Pierre martyr, qui avait coulé miraculeusement d'une partie de la robe portée par le saint au moment de sa mort pour la foi du Christ. De nombreux habitants de la ville venaient demander avec grande piété qu'on verse du vin sur l'ampoule qui contenait la relique et plusieurs malades étaient guéris après en avoir bu. Le novice, qui était resté incrédule, servait un jour la messe, quand une femme vint demander qu'on lui prépare de ce vin. Comme il inclinait l'ampoule pour y recevoir le vin qu'elle avait apporté, plusieurs gouttes du sang jaillirent de cette ampoule sur une nappe de soie étendue sur l'autel. L'une de ces gouttes y adhéra si fort que le prier ne put la faire disparaître, en la frottant plusieurs fois avec un linge. Ce frère, alors, jugea que Dieu avait fait ce miracle, dans sa miséricorde, pour le confirmer dans la foi, avec les autres frères; il rendit grâces, et fut délivré de cette ancienne tentation. Le récit de ce miracle se répandit bientôt dans toute la ville.

7. Au couvent de Gand, en Flandre, un novice nommé Baudouin, voulait quitter l'Ordre, à cause de grandes tentations. La principale venait du fait que dans le monde, il avait une église dont il gérât fidèlement les ressources; et maintenant il vivait sur des aumônes, ne pouvant rien donner, ni assister personne, ni prêcher, ni visiter les malades, ni entendre les confessions, toutes choses qu'il avait l'habitude de faire souvent et avec joie.

Les frères l'encourageaient souvent, mais il était inconsolable et voulait toujours partir. Un matin, après avoir prié longuement devant l'autel de la bienheureuse Vierge Marie, il s'endormit. Elle lui apparut alors, portant deux fioles dans ses mains; et lui dit: «Baudouin, tu as pleuré, et tu as soif; bois maintenant.» Quand il eut fini de boire, elle lui demanda: «Qu'as-tu bu?» Il répondit: «Du vin fade, trouble, mêlé de lie.» Alors elle lui tendit l'autre fiole, en lui disant de boire. Puis elle lui demanda de nouveau: «Qu'as-tu bu?» — «Un vin excellent, limpide, très doux et très décanté.» Alors la bienheureuse Marie lui dit: «Comme il y a une grande différence entre ces deux vins, il y en a une aussi, et plus grande de beaucoup, entre la bonne vie que tu as menée dans le siècle, et celle qui tu as embrassée dans l'Ordre. Ne crains rien, et ne te décourage pas: je te viendrai en aide.» La vision disparut; et le frère, affermi dans l'Ordre, devint un bon lecteur, et un prédicateur plein de zèle.

8. Au couvent de Sens, un novice voulait quitter l'Ordre; car il subissait de graves et nombreuses tentations qu'il ne pouvait plus supporter. Il s'en confessa à un bon frère; celui-ci lui donna beaucoup de consolations, puis il lui dit: «Que penses-tu, ô malheureux? Tu as choisi de suivre le Christ et sa Mère; et à présent, veux-tu repousser le bien, et choisir le mal? Prends ta ceinture, attache-la autour du cou, et prosterne-toi devant l'autel de la bienheureuse Vierge, en lui disant du fond du cœur: “Ô ma Reine, voici votre serviteur; reçois-moi dans ta faveur, et ne me déçois pas dans mon attente.”» Il obéit, et la

tentation disparut aussitôt; dans la suite, il devint un bon et pieux prédicateur.

9. D'ailleurs, qui pourrait énumérer les multiples astuces dont l'ennemi a tenté si souvent les novices? Car ils sont nombreux, les moyens dont il essaie de les éloigner de l'état religieux. Tantôt il met en jeu une ferveur immodérée et une abstinence excessive, comme il le fit pour Maître Jourdain, tantôt un relâchement pour les observances obligées de l'Ordre; ainsi ce qui arriva à un novice immortifié, qui avait déplacé ses chaussures à cause de la chaleur, et que la bienheureuse Vierge ne daigna pas regarder. Il utilise parfois une trop grande affection pour leur parents et leurs amis, ou la colère contre ceux qui refusent de faire leur volonté car s'ils veulent se venger, les novices pèchent contre eux-mêmes; il leur rappelle les plaisirs charnels; il les terrifie par des songes; ou bien il les décourage par des rêves; il les tente par un excessif attachement pour les livres, ou même des objets sans valeur. J'ai connu un novice tenté extrêmement parce qu'il ne pouvait plus voir un petit chien qu'il avait élevé; il l'aimait plus que tout ce qu'il avait laissé, alors que selon le jugement du monde c'étaient de grands biens. Le démon les éprouve encore par les peines du cœur, ou par diverses maladies, par des flatteries ou par des médisances, et de bien d'autres manières. C'est pourquoi on l'appelle «l'artisan aux mille métiers.» Son regard est septuple, il ne cesse jamais de détruire. Aussi, chacun doit-il se défier de ses ruses et, dans une confession pure et sincère, les dévoiler et suivre les conseils du Père plutôt que ses tentations.

Chapitre XVIII

De la tentation causée par la gourmandise.

1. Dans la province de Pologne, un frère permit un jour à deux frères, en voyage avec lui, de manger de la viande. La nuit suivante, s'étant déjà endormi, il vit en songe le diable entrer dans le lieu où il était couché. Il lui demande ce qu'il cherchait, et le démon lui répondit: «Je viens voir les frères qui ont mangé de la viande.» Cela fut écrit à Maître Humbert par le prier de cette province.

2. Dans la même province, un chanoine régulier entra dans l'Ordre; il fut tenté par la pensée des viandes qu'il mangeait auparavant, et revint à son cloître. Peu de temps après, il tomba gravement malade; il eut une vision, et il lui sembla qu'on le traînait au tribunal; on plaçait devant lui les viandes qu'il avaient mangées. Il se réveilla, tout effrayé, et il rentra dans l'Ordre, où il persévéra.

3. Un frère était tenté par la gourmandise; il se procura un gâteau, appelé «*turta*» en Lombardie, et «*tarte*» en France. Il cherchait comment le manger en cachette. L'ayant déposé dans un coin, il alla au chœur pour dire l'office, et se mit à chercher où et comment il pourrait le manger plus secrètement.

Un frère très religieux, vit le diable trépignant devant lui, lui offrant plusieurs fois une tarte qu'il tenait à la main. Il fut stupéfait; après l'office, il prit le frère à part, lui demandant comment il se trouvait, s'il ne ressentait aucune tentation. Lui, ne voulant pas dire la vérité ou ne songeant pas à sa misérable tentation, répondit qu'il était bien. Le frère lui raconta ce qu'il venait de voir au chœur. Effrayé, il avoua sa faute en pleurant, et par la grâce de Dieu, fut délivré du péché, et de la tentation.

Chapitre XIX

De la tentation de volonté propre et d'obstination.

1. Un frère avait prélevé dix sous, sans la licence de son prieur, sur une aumône faite au couvent; il pensait s'en servir s'il avait besoin de quelque chose. Plus tard, il fut frappé d'une grave maladie, bien méritée. Il était déjà proche de la mort, quand frère Jean de Bologne lui dit: «Réjouis-toi, frère, tu t'en vas vers Dieu; souviens-toi de moi, quand tu seras bienheureux.» Il répondit: «Pas du tout: car sur la fenêtre en face, le diable est là, gueule ouverte, prêt à engloutir ma pauvre âme; car je me suis gardé quelque chose en propre, jusqu'à présent.» Stupéfait, frère Jean s'efforça de lui donner confiance dans la miséricorde divine, par plusieurs raisons et plusieurs exemples; il le supplia d'appeler le prieur pour lui remettre ce bien, et faire pénitence. Dès que le prieur lui eut donné l'absolution, le diable qu'il voyait s'enfuit. Alors le malade fondit en larmes, envahi par une divine espérance, puis s'endormit dans la paix.

2. Dans un monastère de sœurs, il y avait un frère convers qui, au cours d'une maladie, semblait jouir du don de prophétie. Il avait fait déjà de nombreuses prédictions à plusieurs personnes. Or un frère ne le croyait pas; et pour se moquer de lui, il lui dit: «Eh bien! révèle-moi ce qui doit m'arriver.» Il répondit: «Malheureux! rends l'argent que tu as volé: Tu as vendu une charge de foin appartenant aux sœurs, et tu as caché l'argent. Voilà ce qui va t'arriver: tu va mourir cette année, sans qu'aucun frère soit présent.» C'est ce qui arriva.

Car pendant qu'il était en garde du monastère, sans aucun frère, il fut étouffé, subitement, par suite d'un abcès qui s'était formé dans sa gorge.

3. Au couvent de Pérouse, dans la province romaine, en la fête de saint Augustin, un frère, fatigué par l'office de nuit, sortit du chœur pendant les Laudes, et alla dormir. Pendant son sommeil, il vit le bienheureux Augustin, se tenant près de lui en habit de frère; il lui dit: «Tout à l'heure, tu as fait ta propre volonté.» Il partait ensuite, quand le frère s'écria: «Que dois-je faire, Maître?» Il lui répondit: «Fais pénitence.» Il se leva aussitôt et se rendit au chapitre, où se faisait le sermon aux frères.

4. Un frère, très religieux et observant, fut longtemps un très bon lecteur, mais finit par tomber dans des opinions nouvelles que les plus sages jugèrent erronées. Il fut averti plusieurs fois; mais il ne voulait pas les quitter. Enfin, le Maître de l'Ordre, avec les définiteurs du Chapitre général, le prièrent à genoux, de s'en détourner, pour ne pas avoir à porter un jugement sévère à son égard. Mais il s'obstina, refusant d'obéir. Or, un frère, prieur, ancien dans l'Ordre, saint et véridique, vit un démon assis sur la tête du coupable, au Chapitre, pendant qu'on traitait cette affaire, et qu'il répondait avec obstination. Il fit part de ce fait à un de ses intimes, et lui fit promettre de ne jamais révéler son nom, si un jour on racontait cela.

Chapitre XX

De la tentation de rechercher la science philosophique.

1. En Angleterre, un frère était désireux de présenter un sermon selon la philosophie; il devait prêcher à des étudiants, et s'endormit dans sa cellule en pensant à ce projet. Il vit en songe le Seigneur Jésus lui présenter une Bible, dont l'extérieur était très abîmé. Comme le frère la trouvait fort laide, le Seigneur Jésus l'ouvrit, et lui en fit connaître la beauté intérieure. «Au contraire, elle est très belle, dit-il; mais c'est vous qui la défigurez avec vos philosophies.»

2. Un autre frère, venant de Lombardie étudier en Angleterre, hésitait entre la philosophie et la théologie; il vit en songe un homme, tenant à la main un rouleau; il y lut le nom de certains défauts, dont on disait qu'ils étaient gravement châtiés. Il en demanda la cause; on lui répondit que c'était à cause de leur philosophie; il apprit ainsi quelle étude il devait préférer.

3. Un frère a raconté qu'il avait étudié la philosophie avec une grande ardeur; or il fut transporté une nuit au tribunal de Dieu, où on lui dit: «Tu n'es pas un frère, tu es un philosophe.» On donna alors l'ordre de le dénuder, et de le fouetter très rudement. Revenu de son sommeil, il ressentit, pendant presque quinze jours, de grandes douleurs, des brisures de ses membres, comme si on l'avait frappé corporellement, et dans l'état de veille.

Chapitre XXI

De la tentation d'ambition.

1. Dans un sermon, fait à ses frères et au clergé, un prier, homme vertueux et cultivé, assura avoir vu en Angleterre un paysan simple et sans aucune instruction, devenu possédé; il parlait tour à tour le grec, le latin, l'anglais, le français et répondait très habilement à toutes les questions. Comme un frère lui demandait s'il avait été créé dans le ciel, il répondit: «Oui.» On lui demanda qui il était, il répondit: «L'esprit d'orgueil.» On lui demanda s'il avait vu le Seigneur: «Oui.» Adjuré de dire comment Dieu est Un en trois personnes, il se contracta en forme de boule, et dit en tremblant: «Nous, les créatures, gardons le silence sur ces mystères; il ne convient pas d'en parler, car ils sont indicibles.»

2. Dans la province de Rome, un frère était tenté de s'adonner à la science; il pria Dieu de la lui accorder, et de lui ouvrir par grâce la voie vers la connaissance divine. Il eut alors cette vision: on lui présentait un grand livre, rempli de questions sur la foi; à la fin du livre étaient écrits ces mots: «Le Maître ici ne dit rien: il veut seulement qu'on lui permette de servir le Christ dans la simplicité.»

3. Un frère se jugea digne de l'épiscopat pendant un certain temps. Il se proposait d'y faire beaucoup de bien; or, après Matines, une nuit, il revint à cette pensée, dans son oraison; il condamna avec force cette ambition; de tout son cœur, et avec larmes, il pria Dieu de le garder, dans sa profession de pauvreté évangélique, loin de tous les honneurs et de toutes les richesses; puis il s'endormit. Il lui sembla alors qu'un messager venu de Dieu lui apparaissait en lui disant: «Une trop grande affection

pour la famille, la faveur du peuple, les maux du temps, les soucis des soins domestiques, la perte d'un bien spirituel, le scandale né dans ton Ordre, l'incertitude de ta fin, voilà les raisons de fuir les honneurs. Car il est écrit: *Le jugement sera très sévère pour ceux qui président.*» Dès son réveil, il écrivit ces paroles de sa propre main.

4. Un frère, au cours d'un voyage, vint à se demander en son cœur ce qu'il ferait s'il devenait évêque. Absorbé par cette pensée, il tomba soudain dans un profond borbier; il revint à lui et se dit: «Relevez-vous, Seigneur évêque; c'est une chance pour vous! Car ce lieu est bien ce qui convient à un tel évêque!» En effet, si cette pensée s'était un jour réalisée, peut-être serait-il tombé dans le borbier bien pire de nombreux péchés.

Chapitre XXII

1. Le frère Nicolas, saint et prudent religieux, vivait au couvent de Naples. Il s'assoupit un moment après Matines; il lui sembla qu'il parlait ainsi à ses frères au chapitre: «Frères, les Pères fondateurs de notre Ordre ont eu la ferme résolution de n'en jamais sortir, ni à cause des tentations de la chair, qui sont séduisantes, ni à cause de celles du monde, qui sont vaines, ni à cause des troubles venant des hommes ou des démons, qui sont cruels; mais de triompher toujours, pour l'amour du Christ.» Il s'éveilla, et s'empessa de faire aux frères ce récit.

2. Le même frère, le jour où il devint provincial de la province romaine, recommandait à ses frères de n'avoir entre eux aucun différend; il leur donna cet exemple: «Un frère m'avait injustement offensé, et il était mort peu de jours après, sans avoir réparé; il m'apparut une nuit dans mon sommeil, alors que j'étais malade dans un autre couvent; il me demanda pardon: je me souvins qu'il était mort et lui dis: "Va frère, demande pardon au Seigneur Jésus, car tu es entre ses mains." Il s'éloigna, et demanda pardon au Christ, qui lui répondit: "Je ne te pardonnerai que si tu obtiens le pardon de celui que tu as offensé." La même nuit, il revint vers moi, m'apprit la réponse du Christ, et me demanda pardon, de nouveau; il le reçut et me dit: "Vois, frère Nicolas, comme il est mal d'offenser un frère, et comme ce mal s'aggrave s'il n'est pas réparé."»

3. Il y avait à Rome un frère qui ne pouvait supporter le procureur du couvent. Pour le calmer, le prieur lui ordonna de dire chaque jour un *Pater* pour lui, comme il me l'a raconté lui-même. Mais il s'en irrita davantage, et sa haine s'aggrava. Or, il tomba subitement malade, presque mourant. Et soudain, il commença à crier: «A l'enfer! A l'enfer!» et il maudissait l'Or-

dre et les frères. Enfin, pendant la prière des frères, il s'écria: «Mère de Dieu! Mère de Dieu! Secourez-moi!» Il raconta ensuite qu'il s'était vu placé dans un feu ardent, à cause de sa colère; alors, incapable de supporter la douleur, il avait blasphémé, par désespoir. A l'invocation de la bienheureuse Marie, et par les prières des frères, il revint à lui-même; mais, comme preuve de vérité, son corps parut tout écorché.

Chapitre XXIII

Tentations causées par de fausses apparitions.

1. L'année 1230 de l'Incarnation du Seigneur, Maître Conrad prêchait en Allemagne contre les hérétiques, dont il subit un glorieux martyr; à ce moment-là, un hérétique séduit par les démons, tentait de convertir à l'hérésie un prédicateur qui était son ami. Mais il résistait à tous ses efforts; il lui dit alors: «Si je vous montrais le Christ lui-même, sa Mère, les saints et les apôtres, d'accord avec moi, est-ce que vous croiriez?» Se croyant trompé par une illusion, le frère lui répondit: «Vous le mériteriez, si vous réalisez vraiment votre promesse.» Plein de joie, l'hérétique choisit la nuit où s'accomplirait ce projet. Mais le frère, en secret, prit avec respect le corps du Christ, le plaça dans une pyxide, sous son scapulaire, sur sa poitrine; alors il se dirigea vers le rendez-vous, en priant Dieu avec ferveur qu'aucune illusion ne puisse le tromper. L'hérétique le conduisit vers une grotte d'une montagne proche; ils virent là, soudain, un palais tout étincelant de lumière, et tout embaumé. Des trônes d'or y étaient disposés en cercle; sur l'un d'eux siégeait un roi, tout resplendissant, entouré d'une multitude vêtue de blanc. A ses côtés, se tenait une reine, d'une extraordinaire beauté. Voyant cela, l'hérétique se prosterna pour l'adoration. Mais le frère, s'approchant davantage, retira la pyxide, et la présenta à la reine assise sur son trône, en lui disant: «Si vous êtes vraiment la Reine du ciel et de la terre, voici votre Fils; adorez-le, comme votre Dieu.» Aussitôt toute cette illusion s'évanouit. D'épaisses ténèbres la remplacèrent, si bien qu'ils eurent du mal à sortir. L'hérétique se convertit aussitôt au Christ; avec le frère, il alla tout rapporter à frère Conrad, prieur provincial d'Allemagne; celui-ci le raconta lui-même aux frères, plusieurs fois, sans préciser le lieu, ni les personnes.

2. Un frère du couvent de Paris, tout adonné à la vie spirituelle, était presque toujours occupé à prier dans les larmes, ayant laissé les classes, l'étude et les sermons. Souvent le diable lui apparaissait sous la forme de la bienheureuse Vierge, lui révélant beaucoup de choses, et lui faisant bien des éloges. Il confia un jour tout cela à son prieur, Pierre de Reims et celui-ci lui commanda, si l'apparition revenait, de lui cracher au visage: «Si c'est la bienheureuse Vierge, lui dit-il, elle est humble et ne s'en offensera pas, mais vous excusera à cause de votre obéissance. Mais si c'est le diable, il se retirera aussitôt par orgueil.» Le frère obéit à cet ordre; alors le diable, indigné, lui dit: «Maudit sois-tu, avec celui qui t'a enseigné cela!» Et il disparut avec confusion sans jamais plus lui apparaître.

3. Un frère très pieux a révélé qu'il était entré dans sa cellule, une nuit, après Matines, pour étudier; or, dès qu'il posait les yeux sur le livre, il était accablé de sommeil. Bien qu'il se frotât souvent le visage, cette torpeur ne le quittait pas. Il s'impatienta et s'écria: «Dieu très bon! que m'arrive-t-il? Pourquoi le sommeil m'accable-t-il, alors que j'ai dormi comme d'ordinaire?» Il entendit alors une voix lui dire: «C'est que les portes ne sont pas encore fermées.» Il demanda: «Comment les portes seront-elle fermées?» La voix lui répondit: «De la tête à la poitrine, et d'une oreille à l'autre.» Le frère alors comprit; il fit aussitôt le signe de la croix et dit: «Méchants, retirez-vous de moi!» Et bientôt ce sommeil venu du tentateur eut disparu.

Chapitre XXIV

Comment Dieu a comblé les frères de consolations et de révélations.

1. Dans les commencements de l'Ordre, un novice très pieux pria une nuit devant son lit. Il vit le diable, sous la forme d'un très grand singe; il tremblait de rage en disant: «Ceux-là se sont réunis contre moi; mais je vais me venger: je vais mettre le feu à leur maison, ils brûleront avec elle.» Effrayé, le frère l'adjura de ne rien faire, au nom du Dieu tout-puissant.

Furieux, le diable, alors lui sauta dessus, en s'écriant: «Tu nous adjures, toi qui récemment étais encore des nôtres? Eh bien! Tu vas mourir!» Il le serrait si fort, que le frère ne pouvait ni parler, ni se dégager aucunement. Alors, il en vint à penser à la sainte Trinité; il dit d'un cœur libre: «Au nom du Père» et il pensa au Fils, sentant sa bouche se libérer; voulant ajouter: «et au Saint-Esprit» il sentit ses mains libres, et fit le signe de la croix.

Aussitôt le diable le laissa, et s'enfuit dans la cellule d'un autre frère; là, il se mit à écrire sur une feuille toutes les ruses de sa malice. Or le frère voyait cela; mais il n'osait pas bouger ni réveiller les frères; aussi récitait-il dévotement la salutation angélique de la Vierge Marie.

L'ennemi ne put le supporter, et de ses dents il déchira cette feuille, et s'enfuit avec vacarme, renversant des vases devant le cellier. Plusieurs frères ont affirmé avoir entendu ce bruit.

2. Le diable apparut une autre fois au même frère, semblant prêt à l'étouffer. Mais il faisait le signe de la croix et récitait la salutation angélique, dont il avait appris la puissance immense contre tous les ennemis. Dans sa frayeur, le diable se hâta de prendre la fuite.

3. Ce même frère était dans l'Ordre depuis plus de trente ans; il se livrait à la prédication dans une ville; s'étant légèrement endormi après Matines, il lui sembla voir la bienheureuse Vierge lui présenter son Fils, en récompense de sa prédication. Il fut admirablement consolé par cette vision, et passa près de huit jours dans une extrême joie de l'esprit.

4. Ayant prêché sur la triple auréole des élus, au jour de la fête du bienheureux Pierre martyr, ce frère, après Matines, en entrant dans le chœur des frères, sembla voir les chœurs des martyrs, des confesseurs, et des vierges, la bienheureuse Marie se tenant au milieu, avec le bienheureux Pierre martyr. Ils chantaient tous le cantique de la joie éternelle, avec le triple alleluia et l'antienne: «Seigneur, sur tes saints, brille l'éternelle lumière.» Notre Dame l'invita à chanter avec eux. Puis elle le prit par la main, et le plaça devant le Christ en disant: «Mon Fils, je vous offre encore celui-ci.»

5. Ce même frère était à genoux un jour devant l'autel de la bienheureuse Marie et demandait pardon pour ses péchés. Il fut en extase et il lui sembla qu'il s'avavançait pour baiser les pieds de l'Enfant Jésus, que la Vierge tenait sur les genoux; il savourait alors un admirable aliment, doux comme un rayon de miel. Il revint à lui, continuant à le mâcher et à le savourer, et il éprouvait sur les lèvres la douceur du miel. Ces divers traits ont été transmis par celui qui les avait reçus, dans le secret, du frère lui-même. Il ajouta: «Il est tellement saint qu'on peut dire et croire de lui tout cela, et plus encore.»

6. Un frère, qui fut plus tard Maître en théologie à Paris, dont la science et la doctrine bien connus sont très utiles à l'Eglise, eut cette vision, en songe, au temps où le Maître de l'Ordre combattait à la cour de Rome contre ceux qui voulaient détruire

l'Ordre: les frères, dans sa vision, se tenaient dans l'étonnement, debout, les yeux élevés vers le ciel. Après avoir longtemps regardé, ils s'écrièrent: «Voyez! Voyez!» Comme eux, ce frère vit ces paroles écrites dans le ciel en lettres d'or: *Le Seigneur nous a délivrés de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent.* C'est la version du psaume utilisée dans l'Eglise romaine. Dans le même temps, la lettre funeste envoyée par Innocent contre les frères fut révoquée, grâce à Dieu, par son successeur Alexandre.

7. Ce même frère eut la vision de sa sœur défunte; elle lui apprit qu'elle était au purgatoire, mais devait en sortir dans une quinzaine de jours. Il l'interrogea alors sur son autre frère; elle répondit qu'il était en paradis. Il lui demanda encore s'il devait bientôt mourir lui-même, et s'il serait sauvé. «Tu le seras, répondit-elle, si tu persévères; mais tu viendras d'une autre manière que nous.» Au bout de quinze jours, son frère qu'il avait su être en paradis, lui apparut en lui annonçant la délivrance de sa sœur; comme il lui demandait s'il serait sauvé, il répondit: «Tu ne dois pas t'en inquiéter, mon frère, car tu es en bon état, mais garde ce que tu as, et persévère comme tu as commencé; sois du reste bien sûr que, dans ton Ordre, presque personne n'est damné.»

8. Le chancelier de Paris l'avait convoqué pour subir, le lendemain, la licence de théologie; ce frère Thomas vit en songe, pendant la nuit, un frère qui lui donnait un livre, en lui disant: «Depuis leurs sommets, vous arroserez les montagnes; du fruit de vos œuvres la terre sera rassasiée.» Aussi le frère prit-il ce texte pour thème, au commencement.

9. Maître Jourdain, de sainte mémoire, a raconté ce qui suit, au sujet d'un jeune allemand, noble et très pieux. Le jour de la Cène, il communia des mains du Christ Seigneur; le Vendredi

Saint, il ressentit dans son corps toute la Passion du Christ. Il était averti, merveilleusement, de se préparer à telle ou telle souffrance; et il endurait chacune à son tour, sans jamais voir qui la lui infligeait.

10. Frère Albert le Teutonique a rapporté qu'au temps où il était provincial d'Allemagne, on reçut un novice dont l'âge et la science étaient bien insuffisants, mais remplacés par la qualité de sa dévotion et de ses bonnes dispositions. Les frères lui dirent, en riant, que le provincial ne le garderait pas dans l'Ordre; il en avait la plus grande crainte. La nuit de la Purification, il fut frappé par ces paroles de Siméon: «Est-ce que je le verrais? Vivrai-je assez longtemps?» Il en fut très ému, et se prosterna en prières après Matines, fondant en larmes il se mit à s'appliquer ces paroles: «Seigneur Jésus, disait-il, pensez-vous que je vous verrai un jour? Pensez-vous que je persévérerai dans l'Ordre?» Il redisait souvent ces mots dans une extrême affection; alors il entendit une voix lui dire: «Tu me verras, et tu persévèreras dans cet Ordre.»

11. Au cours de son noviciat, un frère s'était épuisé de jeûnes, de veilles, et d'autres pénitences, au point qu'il ne pouvait plus tenir debout; se prosternant en prières, et avec beaucoup de larmes, il s'écria: «Seigneur, tu le sais, et je l'avoue, je me suis trompé en m'imposant trop de pénitences, contre le conseil des frères; mais c'est à toi seul que j'ai voulu plaire. Regarde-moi, aie pitié de moi, que je puisse observer la Règle avec mes frères.» Aussitôt, il se sentit délivré de toute faiblesse, il recouvra toutes ses forces, et servit fidèlement le Seigneur pendant de nombreuses années.

12. Au couvent de Limoges, il y avait un frère très pieux, tourmenté de multiples tentations par le diable, et de plus, affligé d'une infirmité aussi honteuse que redoutable. Il se mit alors à

invoquer davantage la Mère de miséricorde; il passait souvent la nuit en prières; dans chaque cellule était peinte l'image du crucifix, comme livre de vie grand ouvert, et livre de l'art de l'amour de Dieu. Il se mit à fixer davantage les yeux du corps et de l'esprit sur le crucifix, d'où lui viendrait le secours. Puis, rempli d'un amour plus grand, il baisa les pieds du Christ, et tout son corps, dans son entière confiance. Une nuit, après avoir beaucoup pleuré, il baisait et caressait les pieds de l'image du Christ; il goûta soudain un aliment très suave, plus savoureux et parfumé que le miel et les parfums, qui se répandait dans sa bouche, et remplissait de force et de joie non seulement son cœur, mais aussi son corps. Ainsi attiré, il s'éloigna désormais de toutes les consolations humaines, et se donna à la lecture et à la prière.

Une autre nuit, il avait beaucoup prié la bienheureuse Vierge, et longuement chanté ses louanges; s'étant un moment endormi, il la vit venir à lui avec deux très dignes jeunes filles. Elle le consola de ses tentations diverses, et de son infirmité corporelle qu'il redoutait tellement; puis elle lui offrit trois fruits qu'elle tenait à la main. Quand il les eut mangés, elle lui dit: «Cette nourriture te donnera la force pour supporter les fatigues, et sera pour toi un remède contre les maladies du corps et de l'âme.» Quand il se réveilla, il se trouva consolé et guéri; il se livra à de magnifiques actions de grâces envers le Seigneur, et envers sa Mère Notre-Dame.

13. Frère Pierre de Césan, homme pieux et véridique, qui fut prieur et lecteur dans l'Ordre, a raconté dans un écrit la conversion d'un Sarrazin, en ces termes: «Au temps du très pieux empereur Jean, j'étais venu à Constantinople, avec quelques frères, en mission de la part du Seigneur Pape, afin de mettre un terme, si possible, au mouvement des grecs modernes. A la même époque, un moine Sarrazin y arriva passionnément zélé pour les traditions de ses pères. Il avait une très bonne apparence exté-

rieure: très simple, portant un très modeste vêtement, il avait un comportement réservé et parlait avec retenu. Mais il n'avait rien à l'intérieur.

Un jour, il s'entretenait avec les frères à la porte; il cherchait à les détourner en se les attachant comme disciples; on m'appela, j'y suis allé. J'avoue avoir été étonné de son apparence; jamais je n'avais vu les nôtres d'une aussi bonne présentation. Mais peu après, je l'entendis blasphémer le Seigneur Christ, en disant qu'il était seulement un homme, et non pas Dieu; je fus horrifié et sentant la grâce et le mérite de la foi plus qu'à l'ordinaire, j'apaisai mes frères et leur imposai silence; puis j'interrogeai le Sarrazin: "N'est-il pas écrit, dans votre loi, que quiconque prononcerait un blasphème contre Mahomet, s'il était en votre pouvoir, serait décapité sans pitié?" Il en fut d'accord. Je continuai: "Eh bien, tu dois être décapité par nous, ou alors la loi de Mahomet est injuste; je vous le montre avec évidence. Car, si les Sarrasins mettent à mort en leur présence quand ils le peuvent, un blasphémateur de Mahomet, qui pour eux est le Prophète du Très-Haut, et non pas Dieu, il est juste, et plus juste encore, que les chrétiens mettent à mort un blasphémateur du Christ, non seulement prophète pour eux, mais encore Dieu, et Seigneur de tous les prophètes. Soumets-toi donc à la loi que vous invoquez en faveur de votre Mahomet." Il garda le silence, et j'ajoutai: "Ne crains rien, tu ne mourras pas; car la loi de Mahomet n'est pas juste. Cependant, tu as blasphémé Dieu, et tu ne resteras pas impuni." J'en informerai le connétable de l'empereur; celui-ci envoya deux gardes pour conduire en prison le blasphémateur. Le dit moine resta sans manger ni boire, les deux jours suivants. Assis sur une pierre, il demeura immobile, priant, comme l'ont affirmé plusieurs prisonniers, ses compagnons. Je pensai alors le visiter, et aux premières heures du jour, je me rendis à la prison, avec un frère qui savait le grec et le latin. Il était assis sur la pierre; dès qu'il nous eut aperçus, il se leva et nous dit: "Veillez écouter mes

paroles”, puis il ajouta: “Avant votre arrivée, je dormais sur cette pierre, quand il me sembla voir mon abbé m’apporter un morceau de pain très noir. Puis je vous voyais venir, m’apportant un pain blanc entier, et m’invitant à le manger.” Aussitôt moi-même, frère Pierre, je lui offris un pain entier, très blanc, que j’avais apporté à l’insu de mon compagnon; je dis à ce pauvre affamé: “Voici, le Seigneur a réalisé cette vision; prends ce pain, et mange-le.” Après cela, je lui dis: “Je vais aussi t’en interpréter le vrai sens; ce morceau de pain, si noir et repoussant, dont seuls les chiens et les porcs peuvent se nourrir, c’est la doctrine de Mahomet, que dévorent des hommes avides, féroces, et sordides, extérieurement distingués, mais creux et vides en leur cœur; ils aboient aveuglément contre la Vérité. C’est pourquoi tu as vu, dans la main de ton abbé, ce morceau de pain qu’il t’offrait comme une misérable nourriture. Mais le pain entier, et resplendissant, c’est le Seigneur Jésus Christ, dont la science et la doctrine nourrissent et restaurent les siens. Il est vrai pain vivant, descendu du ciel. Il est le pain supersubstantiel, splendeur de la gloire de Dieu, et figure de sa substance. Chacun le reçoit tout entier, et sans aucune division; tu l’as blasphémé hier, lui que nous présentons maintenant à ta foi et à ton adoration.” Après cela, nous l’avons quitté; peu après, il fut relâché par nos soins. Il alla chez les Frères Mineurs, qui nous le renvoyèrent; il fut instruit avec soin par les frères. Il demeura seul, alors, pendant quarante jours, prenant très peu de nourriture, dans le jardin de notre maison, où se trouvait une ancienne église des grecs. Il apprit le symbole de la foi et l’oraison dominicale. Enfin, converti à Dieu de tout son cœur, il fut baptisé le jour de la conversion de saint Paul, dont il reçut le nom. Pendant de longues années, nous l’avons vu servir le Seigneur, dans l’humilité et la piété. Que Dieu soit béni en toutes choses. Amen.»

14. Un frère, dans la nuit, poussa dans le dortoir un cri si fort et si horrible que le prieur et les frères s'éveillèrent et accoururent vers lui. On apporta une lampe, et le prieur lui parlait, sans obtenir de réponse; il semblait figé dans une effroyable stupeur, ses yeux fixés sur un certain point. Ainsi se passa la nuit; le matin, après quelque temps de repos, le prieur l'appela et l'interrogea sur ce qui s'était passé. Il répondit: «J'ai vu le diable et son aspect horrible m'a épouvanté.» Le prieur lui demanda quelle était son apparence. «Je ne saurais pas vous le dépeindre justement, dit-il; mais ce que je puis dire, c'est que, s'il y avait d'une part un four ardent, et d'autre part, la figure que j'ai vue, je me jetterais dans le feu, plutôt que de la regarder.»

15. Louis le jeune, fils aîné du glorieux roi de France Louis, était malade à Paris; un frère du couvent de cette ville, n'en sachant rien, vit en songe le roi, se tenant debout sur un siège élevé; il portait en ses mains une couronne et avait auprès de lui ses deux fils, Louis, l'aîné, et Philippe, le cadet, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Le roi devait placer la couronne sur la tête de Louis, l'aîné; mais il la plaça sur l'autre. Au chapitre, le prieur recommanda l'enfant malade aux prières des frères. Alors ce frère se mit à raconter le songe qu'il avait vu pendant son sommeil. Peu de jours après, ce fils aîné mourut; et comme on le croit, il fut accueilli dans le ciel, à cause de sa grande innocence, et de ses excellentes vertus. Son frère devint alors l'héritier du Royaume.

Chapitre XXV

Des frères ayant reçu le don des miracles pendant leur vie.

1. A Albi, les Frères Mineurs avaient longtemps cherché de l'eau, sans en trouver; le frère Maurice, du couvent de Toulouse, y fut envoyé alors en prédication. Il était de noble naissance, originaire de Pamiers; il portait un habit grossier, aimant beaucoup la pauvreté; humble de cœur, il prêchait contre les hérétiques, avec zèle et avec efficacité. Il compatit à la peine des Frères Mineurs et invoquant Dieu, il leur désigna un point, en leur disant: «Creusez ici, au nom de Notre Seigneur Jésus Christ, et vous trouverez.» Aussitôt, ils y creusèrent un puits, qui existe encore, et donne une eau saine et abondante.

2. Du saint frère Walter.

Autrefois prieur et lecteur en Allemagne, à Strasbourg, frère Walter était rempli de piété, d'humilité, de miséricorde. Il présida le chapitre des sœurs de Colmar; et il lui imposait différents offices à remplir; alors sœur Cunégonde, qui était tourmentée par la fièvre, lui dit: «A moi, Père prieur, quel office me donnez-vous?» Il lui répondit: «Ta fièvre sera ton office.» Dès cet instant, elle ne voulut prendre aucun remède, disant qu'elle accomplirait son office, jusqu'à ce qu'elle en soit déchargée par celui qui le lui avait imposé. Jusque là, elle était assurée que rien ne la soulagerait. Le prieur revint six ou sept semaines plus tard, selon le règlement. Il apprit la dévotion de cette sœur, et fut rempli de compassion; il lui dit, devant plusieurs témoins: «Au nom du Christ, je te relève de cet office de la fièvre.» Elle fit alors une humble prostration, et retrouva pleinement la santé.

Le même frère Walter a été vu par plusieurs témoins, en célébrant la messe, ou au cours d'une oraison secrète, élevé en l'air, soutenu par la seule puissance divine.

Le même prieur donnait une obédience à l'un de ses religieux. Celui-ci lui dit: «Dites à la fièvre de me quitter, et je ferai ce que vous m'ordonnez.» Le prieur fit alors sur lui le signe de la croix, en disant: «Au nom du Christ, que ta fièvre cesse, tout de suite.» Le frère fut guéri aussitôt.

Une autre fois, il pria le Seigneur pour une jeune fille, qui avait émis le vœu de chasteté; et par un étonnant changement, les paroles de sa prière devinrent amères comme du fiel. Les événements le vérifièrent; en effet, infidèle à son époux immortel, elle épousa un mortel.

A Strasbourg, une sœur possédée du démon tourmentait beaucoup ses sœurs; il se mit à jeûner, et à prier avec une ferveur accrue; puis, avec un autre frère, il se rendit au couvent des sœurs. Sur son chemin, il lui sembla voir une troupe d'anges se réjouir avec lui, en disant: «Nous sommes envoyés à ton secours.» Il ordonna qu'on amène l'obsédée. Il n'avait pas encore terminé l'exorcisme que le démon sortit, la laissant à demi-morte; mais, grâce aux prières du saint homme, elle retrouva vite une parfaite santé.

Fréquemment, il célébrait la messe pour les défunts. Il lui fut souvent donné de savoir quel était l'état des âmes, au paradis ou en purgatoire, et le temps de leur peine. Après six semaines, par ses prières unies à celles des autres, il délivra l'un de ses amis, qu'il savait devoir rester deux ans au purgatoire. Aussi ce défunt lui apparut-il, pendant la célébration de sa messe, rendant grâces à Dieu de sa délivrance.

Ce même frère pria un jour dans l'église des Frères Mineurs, méditant les souffrances de la Passion. Soudain, à l'endroit des cinq plaies du Seigneur, il ressentit une telle douleur qu'il poussa un grand cri, malgré lui; bien souvent, il éprouva, depuis, la même souffrance.

Le même frère, désirant à un certain moment, savoir quelle fut la douleur de la bienheureuse Vierge dans la Passion de son fils, il lui sembla que son cœur était transpercé d'un glaive.

3. Du frère Guillaume.

Le frère Guillaume, d'Allemagne, était très fervent et très zélé pour le salut des âmes. Pendant qu'il prêchait, un jour, quelqu'un troubla le sermon par ses cris; ne pouvant l'arrêter, le frère lui dit devant toute la foule: «Soyez sûr que vous ne resterez pas sans châtiment.» L'homme se retira, avec des injures. Or, il devint fou peu de temps après. Ses amis l'attachèrent, pour éviter qu'il ne se blesse, et blesse les autres. Dix semaines plus tard, ce frère revint en ce lieu, avec frère Théophile, qui l'avait déjà accompagné. Les amis du fou lui demandèrent d'oublier les injures qu'il en avait reçues, et d'invoquer pour lui le Seigneur. Il fit des prières sur sa personne; dès lors le Seigneur lui rendit la santé. Le même frère Guillaume guérit une sœur souffrant de la fièvre tierce, en priant pour elle, et en lui disant: «Va, et rends grâce à Jésus Christ.»

4. Du frère Henri l'Ancien.

Une châtelaine présenta son fils, ayant depuis longtemps le mal caduc, au frère Henri l'Ancien, d'Allemagne; elle le suppliait d'implorer Dieu en sa faveur. Il répondit à ses instances, faisant une oraison en public, puis imposa les mains sur l'enfant; aussitôt il lui obtint une parfaite santé.

Reçu un jour chez la veuve d'un chevalier, ce même frère Henri pria pour son fils qui était mourant, et le rappela de la

mort à la vie, avec la prière de son compagnon, à qui il avait demandé de s'unir à la sienne.

5. D'un frère qui ressuscita un coq.

Deux frères espagnols vinrent à Madrid, envoyés en prédication; ils se rendirent chez les sœurs auxquelles le bienheureux Dominique avait donné l'habit de la sainte Religion. L'un d'eux, dans un petit local voisin, préparait le sermon qu'il devait leur adresser; or il fut très dérangé par un coq, qui chantait fréquemment. Il le chassa plusieurs fois mais il revenait toujours et le fatiguait par son chant. Enfin le frère en colère, prit un bâton et frappa le coq, qui mourut aussitôt. A cette vue, le frère songea à sa légèreté d'esprit, et au dommage qu'il causait aux sœurs; désolé de ce qu'il avait fait, il prit dans ses mains le coq inanimé, et dit: «Seigneur Jésus Christ, ressuscitez-le, vous qui l'avez créé et qui pouvez tout; et par votre grâce, je me préserverai désormais de toute légèreté de ce genre.» Aussitôt, s'échappant de ses mains, le coq se mit debout sur la terre, battit des ailes et se mit à chanter, mais sans importuner le frère comme avant.

Frère Gilles d'Espagne, déjà mentionné, écrivit ce fait au Maître général; il l'avait appris de ce frère, en qui il avait confiance comme en lui-même, parce qu'il était bon et véridique.

6. De frère Laurent d'Espagne.

Un chapelain espagnol avait presque entièrement perdu la vue d'un œil; il crut vraiment que si frère Laurent, prédicateur, passait la main sur son œil, il serait guéri. A sa demande, le frère le lui toucha donc, et il fut aussitôt guéri.

Ce frère Laurent dit un jour à un jeune homme qui refusait de pardonner à son ennemi, comme il le lui avait demandé: «Je sais que le démon qui est en toi t'en empêche.» Il répondit qu'il n'y avait, entre lui et le diable, rien de commun. Alors le saint

homme se retira. Mais après trois jours, le démon l'agressa dans son corps, le tourmentant misérablement. Il vint alors trouver le frère Laurent, il lui obéit avec humilité, et fut parfaitement guéri.

7. De frère Théobald, homme d'une admirable sainteté.

Au couvent de Milan, il y avait un frère, nommé Théobald, d'une admirable sainteté et pureté de vie. Pour se moquer de lui, des hérétiques vinrent le voir. Donc l'un d'eux feignit d'avoir la fièvre. Il le rencontra, devant un autel, et lui dit, simulatant l'humilité jointe à une parfaite dévotion: «Pour l'amour de Dieu, frère saint, faites sur moi le signe de la croix; car j'ai la fièvre, et j'espère fermement que vous m'en libèrerez.» Le frère lui répondit: «Si vous avez la fièvre, je prie le Seigneur de vous l'enlever; et si vous ne l'avez pas, qu'il vous la donne.» L'autre alors insiste en disant: «Frère Théobald, vous êtes un saint homme, et ne devez pas parler ainsi; au contraire, faites le signe de la croix, et je serai aussitôt guéri.» Le frère reprit: «Ce que j'ai dit, je l'ai dit.» Très confus, l'hérétique se retira; mais avant d'être sorti de l'église, il fut atteint par une violente fièvre. Il ne rejoignit pas ses compagnons, rentra chez lui, et se mit au lit, car la fièvre augmentait toujours. Il appela sa femme, qui était catholique; il lui demanda d'envoyer chercher rapidement le frère Théobald. Elle hésitait, dans son étonnement; mais il insista plusieurs fois. La femme l'envoya donc chercher; mais le frère différa jusqu'au lendemain, pour mieux le corriger. A son arrivée, le coupable lui avoua la malice de son cœur. Après s'être confessé de tous ses péchés et avoir abjuré l'hérésie, il reçut du frère Théobald le signe de la croix; celui-ci pria pour lui, et dès lors la fièvre disparut avec l'erreur.

Ce même frère avait reçu une grâce extraordinaire pour opérer la réconciliation. Il avait un jour réconcilié plusieurs personnes; il aperçut à la fois un meurtrier, et le frère de sa vic-

time; ayant appelé le coupable, il le conduisit vers ce dernier, et il le supplia, au nom de Dieu, de lui pardonner. Mais lui, bouleversé, comme s'il voyait de nouveau le corps de son frère assassiné, se mit à exprimer sa haine par ses paroles, ses gestes, ses menaces. Ce que voyant, le frère, plein de confiance en la toute puissance et en la bonté de Dieu, lui dit: «Au nom du Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, qui a souffert pour nous sur la croix, a pardonné à ses bourreaux, et a prié pour eux, je te commande de faire la paix avec cet homme, avant de bouger de ta place.» Miracle! il ne put remuer les pieds avant d'avoir obéi à cet ordre. Apprenant cela, un autre frère de la victime fut indigné; il accourut vite, pour tuer sans pitié l'assassin. Mais le saint homme changea sa férocité en douceur, et il leur ordonna de le conduire tout de suite chez eux, de manger avec lui, et de revenir avec lui le lendemain, pour conclure avec lui un traité de paix. Ils ont obéi fidèlement à l'ordre du serviteur de Dieu.

8. Du frère Pierre, le catalan.

Dans la province d'Espagne, vivait le frère nommé Pierre Sendre, originaire de Catalogne; il était pieux et honorable, très fervent prédicateur; par lui, au cours de sa vie, Dieu fit de nombreux miracles; d'après ceux qui l'ont juré, il y eut entre autres treize aveugles, quatre sourds, sept boiteux, cinq paralysés, vingt-quatre mourants, tous parfaitement guéris, par l'imposition de sa main et l'invocation du nom de Jésus Christ.

Une femme était courbée et contrefaite; elle se fit transporter au lieu de sa prédication. Elle ne put arriver jusqu'à lui; mais quand la foule se fut dispersée, elle ramassa des écorces de saule sur lesquelles le frère s'était assis; ayant invoqué la bienheureuse Vierge, ainsi que le frère prédicateur, elle en toucha les diverses articulations de son corps; aussitôt ses mem-

bres craquèrent, se mirent à se détendre comme de la cire, et elle put se redresser, en glorifiant Dieu.

Une autre femme souffrait beaucoup d'une rétention d'urine; ce même frère lui donna à boire de l'eau bénite, et aussitôt elle fut guérie.

9. Du saint frère Isnard, de Lombardie.

Il y eut au couvent de Pavie un frère vertueux, prédicateur fervent et plein de grâce: frère Isnard, de Lombardie. Dieu opéra par lui de nombreuses conversions, et de nombreux miracles, attestés par des témoins dignes de foi.

On remarque, entre autres, cinq boiteux ayant pu marcher, quatre sourds ayant recouvré l'audition, deux muets récupérant la parole, trois aveugles la vision; enfin trois infirmes de la main furent entièrement guéris, par le toucher de sa main, et l'invocation du nom de Jésus Christ.

D'autre part, il ressuscita un enfant de Pavie, que tout le monde disait mort, en faisant sur lui le signe de la croix, et en invoquant le nom de Jésus Christ, devant de nombreux témoins.

En danger de périr sur le Pô, six jeunes gens l'invoquèrent et furent sauvés miraculeusement.

Une femme paralysée recouvra la santé, en consommant les restes de son repas.

Il frotta, avec sa salive, les bras desséchés d'un homme guéri sur-le-champ.

Il embrassa un hydropique, qui désenfla tout de suite.

Il rendit à la santé un paralytique, immobilisé depuis quatorze ans, par l'invocation du nom de Jésus Christ.

Les hérétiques dirent: «Si le frère Isnard libère Martin du démon, nous croirons à sa sainteté.» L'homme saint embrassa le possédé, et mit en fuite l'ennemi. Rendu à la santé, Martin, pendant de longues années, servit à Pavie, Dieu et les frères.

Raillant ses miracles, un hérétique disait devant tous sur une place: «Si le tonneau qui est devant moi, s'avance de lui-même vers moi, et me casse la jambe, je croirai que votre gros Isnard est un saint.» Aussitôt le tonneau, sans être touché, roule jusqu'à lui, et lui casse une jambe.

Un homme possédait un champ de pois chiches, près d'une route; hommes et bêtes le dévoraient. Il recommanda son champ à frère Isnard, et depuis lors il ne souffrit aucun dégât.

Le frère Pierre, convers espagnol, homme très spirituel, eut en songe la vision du clergé et du peuple de Pavie, qui approchaient de la maison des frères, pour y demander un évêque. Ce frère en fit part à son sous-prieur, et tous deux l'apprirent à frère Isnard, qui était prieur. Lui, prévoyant sa fin prochaine, tomba aux pieds du sous-prieur, et lui fit une confession générale. Peu de jours après, il mourut saintement. Le sous-prieur affirma qu'il était resté vierge, de corps et d'esprit. Il fit aussi de nombreux miracles après sa mort; nous en parlerons dans la suite.

10. Du frère Jean le Teutonique, Maître de l'Ordre.

A Bâle, frère Jean le Teutonique, plus tard Maître de l'Ordre, prêchait la croisade, pour secourir la Terre Sainte; entre autres un citoyen de cette ville, ainsi qu'un chanoine, reçurent la croix de la main du frère. Apprenant cette nouvelle, la

femme de ce citoyen, qui était aussi la mère du chanoine, fut bouleversée et s'écria: «Que celui qui leur a donné la croix soit possédé par les démons, autant qu'il y a de feuilles sur cet arbre!» Le châtiment suivit aussitôt la faute de cette imprécation. Son visage s'enfla, et elle devint semblable à une lépreuse. Pleine de contrition, elle fit venir le frère Jean, et lui avoua sa faute. Il lui imposa alors les mains et aussitôt elle fut guérie. Sur cela, son fils le chanoine entra dans l'Ordre, changeant en croix perpétuelle celle qu'il avait reçue pour un temps; il devint un prédicateur plein de charme, et un prieur très utile à l'Ordre.

Ce même frère Jean avait proposé une vaste plaine, comme lieu d'assemblée pour la prédication de la croisade. Le peuple s'y assembla, mais survint un chevalier qui avait choisi ce lieu pour s'y battre en duel; il essaya de bien des manières d'empêcher cette prédication; fréquemment, avec humilité, il fut sollicité, mais refusa de renoncer à son projet. Le frère Jean, alors, demanda dévotement au Seigneur Jésus de faire ce qu'il n'avait pu faire, lui le Tout-Puissant. Soudain le gentilhomme devint fou furieux; ses serviteurs l'emportèrent, dans les larmes. La prédication eut ensuite lieu librement. Or, cet homme prit ensuite la croix avec eux; avec tout le peuple, le frère pria pour lui, et il fut totalement guéri.

11. Le frère à qui cela est arrivé raconta lui-même qu'il avait souffert pendant bien des années de cruelles insomnies avec des douleurs de tête très graves. Il était étendu dans l'infirmerie, totalement épuisé, respirant à peine. Quand des frères, revenant de prédication, se rassemblèrent dans la salle commune pour se laver la tête, il s'y fit porter avec grande dévotion; et il s'écria, les yeux baignés de larmes: «Dieu Tout-Puissant, toi qui récompenses pieusement les bonnes œuvres, je te demande à présent, par les sueurs de tes serviteurs qui te sont agréables, regarde-moi et rends-moi participant aux mérites de leur labour.»

Puis il répandit sur sa tête l'eau dont ils se sont servis. Il est aussitôt parfaitement guéri non seulement de ses maux de tête, mais encore de toutes infirmités; il devint fort, en très bonne santé; il put alors se donner pendant des années à la prédication, supportant l'austérité conventuelle, pour l'honneur de Dieu et le salut de son âme.

Fin de la quatrième partie.

Cinquième partie
De ce qui concerne les frères
sortis de ce monde

Chapitre I

Ceux qui ont souffert pour la foi.

1. L'Ordre des Frères Prêcheurs avait été fondé à Toulouse par le bienheureux Dominique, dans le but de combattre hérésies et erreurs; pendant près de quarante ans, les frères, dans ce pays, luttèrent contre les hérétiques et contre ceux qui les défendaient, souffrant la faim et la soif, le froid et la nudité, avec d'innombrables tribulations. Enfin, ils reçurent du Pape Grégoire IX, d'heureuse mémoire, la charge de l'Inquisition, dans cette province, contre ces hérétiques et leurs fauteurs; ce qui les exposa aux plus grands périls. A Toulouse, ils reçurent en effet de nombreuses menaces du Comte et des siens; puis il fut interdit, par un édit public, d'avoir avec eux aucune relation, ni de leur vendre, ou de leur donner quoi que ce soit. On plaça ensuite des gardes, à toutes les portes de leur couvent, pour qu'aucun vivre ne leur fût apporté. S'étant confessés, tous les frères se disposaient à recevoir le martyre, pour la foi et l'obéissance à l'Eglise romaine et le désiraient avec ferveur; quand un ordre du Comte les obligea à sortir de la ville. Ils s'éloignèrent donc de sa vue, joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir des injures pour la foi du Christ; ils sortirent donc en procession, deux par deux, chantant à haute voix, très dévotement, le *Credo* et le *Salve Regina*.

A Narbonne, aussi, pour la cause de la foi, le couvent des frères fut détruit, les livres saints furent déchirés par les impies. Et, en bien d'autres lieux, les frères furent arrêtés, spoliés, si bien que les Inquisiteurs n'osaient pas s'avancer sans être escortés d'hommes armés.

Enfin, l'an du Seigneur 1242, en la nuit de l'Ascension, moururent de la main des hérétiques, à Avignonet, dans le dio-

cèse de Toulouse, les inquisiteurs nommés par le même Pape, à savoir: Guillaume et Bernard de Rochefort, de l'Ordre des Prêcheurs, Garcia d'Ore, de l'Ordre des Mineurs, Etienne et Raymond de Carbone et leurs compagnons, Raymond, archidiacre de Toulouse, et un moine de Cluny, prieur d'Avignonet, avec trois de leurs serviteurs; ils moururent de la main des hérétiques pour la foi du Christ, et l'obéissance à l'Eglise romaine en chantant *Te Deum*. Or, la nuit de leur martyre, une femme du même diocèse, mais d'un autre canton, étant sur le point d'accoucher, s'écria: «Je vois le ciel ouvert, et une échelle qui en descend jusqu'à terre; je vois beaucoup de sang, répandu en cet endroit.» Elle contempla avec admiration la beauté de cette échelle, et l'éclat de ceux qui la gravissaient, tout en accouchant sans douleur.

Veillant dans cette région, des bergers virent de même le ciel ouvert.

Le grand roi d'Aragon, Jacques, montait la garde en cette même nuit aux frontières des Sarrasins; il vit descendre du ciel une grande lumière, et l'apprit à ses soldats: «Sachez que, en cette nuit, Dieu fait quelque chose de grand.»

Et dans notre couvent de Barcelone, de nombreux frères virent cette nuit-là le ciel ouvert, d'où descendait une lumière qui illuminait la région.

2. En apprenant la mort des martyrs, un français, demeurant à Carcassonne, les implora, et il fut aussitôt guéri d'une grave maladie dont il souffrait depuis deux ans.

La fille du Maréchal de Mirepoix, fit un vœu semblable, et fut aussitôt guérie pleinement d'une très grave infirmité.

Un certain Guillaume de Muret, tourmenté d'une forte fièvre, vint au tombeau des martyrs, où il fut guéri instantanément; à leur tombeau ce miracle se renouvela plusieurs fois.

Un hérétique, Arnaud Roux de Filière, apprit la mort de l'archidiacre Raymond, qui l'avait souvent combattu pour la

cause de la foi; il dit le même jour, devant plusieurs auditeurs: «Je vais à Avignonet, pour voir si ce notaire, ce fieffé bavard, a fini par mourir.» En arrivant, il vit le saint archidiacre encore baigné dans son sang; il lui donna un coup de pied, en disant: «Dors, lourdaud et bavard! et maintenant, parle si tu le peux!» Il fut frappé sur-le-champ d'une plaie incurable à la jambe.

Peu avant leur martyre, un frère du couvent de Bordeaux eut la vision de trois frères, représentés, au pied du crucifix, massacrés par un groupe de gens armés. Fort étonné, il me raconta cette vision car je me trouvais alors dans cette ville.

De même, il y avait au couvent de Prouille une sœur, nommée Blanche, dont la mâchoire était en si mauvais état qu'elle ne pouvait ni parler ni se nourrir. Or, la nuit de la fête de saint Vincent martyr, quelques sœurs veillaient auprès d'elle; elles lui demandèrent si elle voulait qu'on lui applique à l'endroit malade un linge de frère Guillaume, tué à Avignonet pour la foi du Christ. Elle fit comprendre de son mieux qu'elle voulait bien. On le lui apporta; elle le reçut avec grand respect et profonde dévotion, et le posa sur sa mâchoire. Elle put aussitôt dire: «Je suis guérie, par les mérites de frère Guillaume, martyr du Christ.»

Le frère Raymond de Carbone, déjà nommé, vit en songe une couronne d'or, ornée de neuf perles brillantes, qui descendait du ciel, au-dessus de la maison où ils furent mis à mort, peu de jours avant leur passion. Il disait dans son étonnement: «Hélas! Ils sont malheureux, les habitants de cette région qui ne se convertissent pas, nous voyant ainsi couronnés pour la foi catholique que nous défendons!» Une fois réveillé, il raconta tout, en détail, au prier de Prouille et à plusieurs autres. Le frère Guillaume, l'ayant entendu, dit: «Sachez que nous serons bientôt mis à mort pour la foi du Christ.»

Etant en oraison, un frère du couvent de Bordeaux eut la vision suivante: le Seigneur était suspendu à la croix, et le sang coulait abondamment de son côté droit; la bienheureuse Vierge

le recueillait dans un calice d'or; il vit ensuite trois frères que la Vierge Marie aspergeait de ce sang. Il désira avec ardeur en être aspergé, mais la vision disparut. Peu de temps après, il apprit que les frères ainsi aspergés dans cette vision avaient été massacrés par les hérétiques pour la foi du Christ.

La veille de leur martyre, c'est-à-dire la veille de l'Ascension, une pieuse femme vint trouver frère Colombe, le prieur, et lui dit: «Révérend Père, ce matin je me suis un peu endormie dans l'église pendant que les frères célébraient leur messe; alors il m'a semblé que le crucifix placé au milieu de l'église abaissait son bras droit, laissant tomber des gouttes de sang; avec stupeur, je regardais ce spectacle, quand ce crucifix m'appela, et me dit: "Va dire au prieur qu'il fasse déposer les reliques dans tel lieu."» Donc le lendemain, comme les corps des frères étaient apportés, il fut décidé par l'évêque, le prieur et les frères qu'ils seraient ensevelis dans le lieu indiqué par cette femme. C'était d'ailleurs le plus convenable, car il se trouvait dans l'église des frères, et à la droite du crucifix.

L'Eglise romaine, en ce temps-là, n'avait pas de pasteur. A la nouvelle de ce massacre, tous les cardinaux de la sainte Eglise écrivirent au prieur et aux frères de la province, en ces termes: «Très chers fils, comme vous le savez, votre Ordre a été institué dans la région de Toulouse, par le très saint Père Dominique, pour défendre la foi, promouvoir les bonnes mœurs, consoler et édifier les fidèles, déraciner les hérésies, avec les ronces et les épines de tous les autres vices. Et pour que les infidèles ne puissent vous accuser d'aucune faute, vous avez renoncé à toutes les possessions, à tous les héritages du monde; spontanément vous vous êtes soumis à la pauvreté volontaire, et vous avez tourné vos âmes de plus en plus, vers la loi du Seigneur et vers le témoignage, obtenant du Seigneur de vous donner des langues riches de célestes enseignements. Mais nous avons appris avec douleur, que certains, comme des fous furieux, se précipitant contre leurs médecins spirituels, ont com-

mis une cruauté horrible contre les serviteurs de Dieu, les inquisiteurs, leurs compagnons et leurs ministres. Mais en les persécutant par le glaive, ils les ont servis plus qu'ils n'auraient pu le faire en les aidant. En effet, nous croyons qu'ils les ont consacrés par là martyrs du Christ, vu, dans leur mort, la cause et le temps, le genre et toutes les circonstances.»

2. Du bienheureux Pierre martyr.

Le samedi *In albis*, l'an du Seigneur 1252, le prieur du couvent de Gênes, en Italie, frère Pierre, nommé inquisiteur par le Seigneur Pape, contre la perversité des hérétiques, fut martyrisé par les impies et mourut sur la terre de Milan, pour l'amour de la foi et l'obéissance à l'Eglise romaine, comme il est dit plus longuement dans la bulle de canonisation. Il était natif de Vérone, ville d'Italie, presque tous ses parents étaient hérétiques. A l'âge de huit ans environ, il revenait un jour de l'école, et son oncle lui demanda quelle lecture il avait faite. Il répondit: «Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, etc.» Son oncle commença à le reprendre en disant: «Ne dis pas: “créateur”, car ce n'est pas Dieu, mais le diable, qui a créé les choses visibles.» Malgré son jeune âge, l'enfant affirma avec force qu'il voulait dire ce qu'il avait lu, et croire ce qui était écrit. Son oncle, alors, essaya de lui prouver que le diable avait créé ces choses, en s'appuyant sur des textes, à la manière des hérétiques, et de le persuader, presque en le menaçant, qu'il devait croire et soutenir cette croyance. Admirablement, il retourna contre son oncle tous ces textes, il en fut victorieux sur chaque point, montrant ainsi comment il défendrait plus tard l'intégrité de la foi. Indigné, son oncle vint trouver son père, tenta de le persuader de retirer l'enfant de l'école, en lui racontant ce qui venait de se passer, et comment le petit Pierre l'avait réfuté. Il lui dit: «Plus tard, lorsqu'il sera bien instruit, je crains qu'il ne se tourne vers cette prostituée d'Eglise romaine, pour confondre et détruire notre foi.» Malgré sa malice, il disait

la vérité. Mais comme c'était l'action de Dieu, son père n'accepta pas, croyant et espérant l'attirer à lui, après les études, par ses amis hérétiques, et le persuader autant qu'il le voudrait. Or Pierre, d'une grande pureté, d'un esprit profond, entra, jeune, dans l'Ordre des Prêcheurs, au temps de la vie du bienheureux Dominique, se donnant entièrement à la prédication et au combat contre les hérétiques.

3. Un frère, habitué à l'accompagner au cours de ses prédications, lui demanda de lui apprendre une prière; il lui répondit: «Voici la prière que j'aime et que j'apprécie entre toutes: quand j'élève le corps du Christ, ou quand d'autres prêtres l'élèvent, je demande au Seigneur de ne jamais me permettre de mourir autrement que pour la foi du Christ; j'ai toujours fait cette prière.» Il avait un jour un débat avec un hérétique d'une extrême intelligence, et d'une admirable éloquence. Il découvrit ses astuces, et ne voulant pas prolonger le débat, il fixa avec lui une date, afin de lui répondre sur ces sujets et en proposer d'autres à son gré. Puis il se retira, et fit prier les frères des couvents voisins habitués aux discussions, de venir au jour fixé. Mais tous négligèrent son appel. D'autre part, l'hérétique vint ce jour-là, avec de nombreux hérétiques, il s'avança au centre de la place, comme Goliath, appela à un combat singulier, et le saint se présenta avec un seul compagnon. L'hérétique proposa ses erreurs avec finesse et très subtilement, en s'écriant: «Répondez-moi, si vous le pouvez et si vous le savez.» Après quoi, il se retira un moment pour entrer dans un oratoire proche. Prosterné devant l'autel et versant des larmes, il pria le Seigneur de défendre sa cause, soit en éclairant son adversaire de la lumière de la vraie foi, soit en le privant de la parole dont il abusait contre Dieu. Il quitta alors sa prière, se leva, et vint au milieu, en invitant l'hérétique à exposer de nouveau ses propos. Mais celui-ci resta muet, ne pouvant prononcer une seule parole. Ainsi les hérétiques se retirèrent pleins de confusion, alors

que les fidèles rendaient gloire à Dieu. Le bienheureux Pierre a lui-même raconté tout cela, en toute humilité, à deux frères remplis de sage discrétion.

4. Le bienheureux Pierre, un jour, examinait un évêque hérétique qui avait été fait prisonnier; la plus grande partie des habitants étaient présents, ainsi que de nombreux évêques et religieux, venus tout exprès. Le jour était avancé, car l'examen et la prédication avaient pris du temps; or il faisait très chaud; l'hérétique, debout avec le bienheureux Pierre, sur un large gradin de bois préparé par la dévotion des Milanais pour sa prédication, se mit à lui dire: «Ô mauvais Pierre, si tu es aussi saint que l'affirme ce peuple stupide, pourquoi le laisses-tu aussi haletant, et ne demandes-tu pas au Seigneur d'envoyer un nuage, pour que ce peuple imbécile ne meure pas de chaleur?» Le bienheureux Pierre lui répondit: «Si tu veux promettre d'abdiquer ton erreur, et de te convertir à notre foi, je prierai le Seigneur, qui fera aussitôt ce que tu dis.» Sur ce, plusieurs de ses partisans clamèrent à l'hérétique: «Promets, promets!», croyant que le bienheureux Pierre ne ferait pas ce qu'il avait dit: d'ailleurs on ne pouvait voir le plus petit nuage dans le ciel; de plus, les évêques, avec beaucoup de catholiques se mirent à redouter que l'engagement pris par le bienheureux Pierre ne devienne une confusion pour la foi. Mais, comme l'hérétique refusait de promettre, le bienheureux Pierre, animé d'une grande confiance, dit alors: «Je demande au vrai Dieu de montrer qu'il est le créateur des choses visibles et des invisibles, en envoyant un nuage se placer entre le soleil et ce peuple.» Cela se produisit bientôt: un nuage protégea la foule pendant plus d'une heure, semblable à un pavillon surmonté d'une croix.

5. Il était engagé un jour dans de graves discussions et des conflits aigus avec les hérétiques, son esprit vint à douter de quelques articles. Il comprit vite que c'était une suggestion du

Malin, et recourut à l'oraison. Prosterné devant l'autel de la bienheureuse Vierge Marie, il se mit à l'invoquer très dévotement par son Fils de l'en délivrer. S'étant légèrement assoupi pendant cette oraison, il entendit une voix lui dire: «*Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas.*» A ces mots, il se redressa et il sentit que ces doutes s'étaient entièrement dissipés. Il dit lui-même qu'il ne ressentit jamais plus ce genre de trouble.

6. L'année précédant son martyre, le bienheureux Pierre passait un jour, avec frère Gérard de Trente, devant un château-fort occupé par les hérétiques, nommé Gallée; il dit au frère: «Ce château sera détruit pour la foi; Molaire et Didier, les deux évêques hérétiques qui y sont ensevelis, seront brûlés, et réduits en cendre dans la tour.» Ce qui fut accompli plus tard, point par point, par les frères inquisiteurs, contre les hérétiques; ainsi il fut démontré clairement que par lui le Saint-Esprit avait prédit cet événement.

7. A Milan, il prêchait le dimanche des Rameaux, devant près de dix mille personnes. Il s'écria à haute voix: «Je suis certain que les hérétiques préparent ma mort; on a déjà rassemblé l'argent qui en sera le prix. Qu'ils fassent ce qu'ils voudront: je leur ferai plus de mal, mort que vivant.» Ils le tuèrent au cours du mois suivant; sa parole fut alors vérifiée, et se vérifie de plus en plus.

8. A Florence, au monastère de Ripoli, une sœur très dévote et digne de foi se tenait en prière le jour où le bienheureux Pierre reçut le martyre pour la foi du Christ, près de Milan. Elle a révélé qu'elle avait vu la bienheureuse Marie, siégeant sur un trône, dans une grande gloire; à ses côtés, se tenaient de part et d'autre deux frères de l'Ordre des Prêcheurs. Elle regardait dans l'admiration, et voici qu'elle les vit transportés ensemble

au ciel. Elle demanda qui ils étaient, et entendit une voix: «C'est le frère Pierre de Vérone, élevé en présence de Dieu, comme un parfum d'aromates.» Peu après, elle apprit son martyre, qui avait eu lieu le jour même de sa vision. Elle fut alors remplie d'une extrême dévotion envers lui; elle le supplia, par d'instantes prières, de le secourir dans une maladie dont elle était atteinte depuis longtemps. Elle reçut aussitôt une pleine et totale guérison. Le compagnonnage du frère Dominique est avéré dans cette vision; car il fut blessé à mort, avec le bienheureux Pierre et, étant mort peu de temps après, on croit qu'il monta au ciel avec lui.

9. Un jeune homme de Florence appréciait beaucoup la foi des hérétiques; il entra un jour dans l'église des Frères Prêcheurs, avec d'autres jeunes. Il s'arrêta devant une peinture du bienheureux Pierre recevant son martyre. Il vit l'image d'un garde qui, ayant tiré son glaive lui donnait la mort; et il s'écria: «Si seulement j'avais été là, j'aurais frappé plus fort!» Il avait à peine prononcé ces paroles qu'il devint muet. Ses compagnons lui demandèrent ce qu'il avait, mais il ne put leur répondre. Ils entreprirent alors de le ramener chez lui; mais il s'échappa de leurs mains, entra dans une église, s'y agenouilla, priant le bienheureux Pierre de lui pardonner, et lui promettant, dans son cœur, ne le pouvant par la bouche, de confesser ses fautes et d'abjurer l'hérésie, s'il le guérissait. Il fut aussitôt libéré, partit à l'église des frères, y confessa ses péchés; puis il abjura l'hérésie et donna licence au frère qui l'avait absous de tout raconter au peuple. Il se leva, en entendant la prédication du frère en présence d'une multitude d'hommes et de femmes, et confirma publiquement ce qui s'était passé.

10. Au couvent de Lyon, un frère était mourant dans son lit; il avait au cou un abcès, que les médecins ne savaient soigner; avec grande dévotion, il demanda au Maître de l'Ordre, alors

présent, de faire apporter des reliques du bienheureux Pierre, car ce malade espérait fermement qu'il recevrait la santé, grâce à ses mérites. Dès qu'il eut tracé sur lui le signe de la croix, avec les reliques, il se sentit bien, et il fut complètement guéri.

11. En Flandre, une femme avait mis au monde, pour la troisième fois, un enfant mort-né. Son mari l'aimait moins, bien plus, il avait pris pour elle une telle antipathie qu'il pensait la renvoyer, ou ne plus dormir avec elle. Or elle conçut pour la quatrième fois. Elle plaça toute sa confiance dans le bienheureux Pierre; elle fit le vœu, si l'enfant vivait grâce à ses mérites, de tout faire pour qu'il entre dans son Ordre, si c'était un garçon; si c'était une fille dans un monastère. Quand vint l'accouchement, elle avait enfanté un enfant mort, comme auparavant. Son entourage voulait le lui cacher; elle comprit, entendant leur murmure, qu'il était mort; cependant elle avait du mal à y croire, tant était grande sa confiance dans les mérites du bienheureux Pierre. Sur sa demande, on lui apporte l'enfant; de tout son pouvoir, elle se met à supplier le bienheureux Pierre de ressusciter son fils. Ô miracle! Elle venait à peine d'achever sa prière que l'enfant revint à la vie. Quand il fut baptisé, il avait été convenu qu'on l'appellerait Jean. Par inattention, le prêtre le nomma Pierre. On lui laissa ce nom, par dévotion pour le bienheureux Pierre.

12. A l'autel du bienheureux Pierre, un enfant souffrant du mal caduc fut porté par ses parents. Il fut tout à fait guéri, après qu'ils eurent fait un vœu pour lui.

13. Un enfant avait les fièvres depuis un an et demi. Il eut un jour une crise plus forte que d'ordinaire; ses parents le vouèrent au bienheureux Pierre. Sitôt après, cet enfant se leva en disant qu'il était guéri; il demanda à se rendre à l'autel du bienheureux Pierre, ce qu'il réalisa.

14. Un autre enfant était gravement malade, depuis si longtemps que ses parents avaient désespéré de sa guérison, et désiraient sa mort. Comme les reliques du bienheureux Pierre allaient être transportées très pieusement et très solennellement en procession au couvent des frères, l'enfant demanda d'être transporté à cette procession, disant: «J'espère que le bienheureux Pierre me guérira.» Ses parents le portèrent, faisant un vœu pour lui; il fut alors guéri, pendant la procession.

15. Un autre enfant avait un énorme abcès au cou et à la gorge; comme on avait recueilli de l'eau de rinçage du vase ayant reçu les reliques du bienheureux Pierre, il en but, et commença à rejeter le pus; trois jours plus tard, il était entièrement délivré.

16. Une fillette était tombée dans une rivière fort rapide; elle y demeura le temps de dire entièrement deux messes basses, et fut retirée morte. Quatre faits attestaient sa mort: le temps pendant lequel elle resta dans l'eau; la rigidité de son corps; la froideur et la noirceur de tout le cadavre; on la porta à l'église des Frères Prêcheurs de Sens, et des femmes firent pour elles un vœu au bienheureux Pierre; elle fut alors rendue à la vie et à la santé, comme plusieurs personnes se dirent prêtes à le jurer.

17. Un abbé du diocèse de Poitiers souffrait de très graves fièvres, dont il craignait de mourir; un frère de l'Ordre des Prêcheurs, son parent, le visita; il lui dit qu'il serait délivré de ces fièvres s'il faisait un vœu à Dieu et au bienheureux Pierre; celui-ci avait été tué récemment, en Lombardie, pour la foi du Christ; mais pas encore canonisé. Le malade obéit aussitôt à cette exhortation; il fit pieusement allumer devant un autel, un cierge de sa propre longueur, en l'honneur du bienheureux Pierre; et dès lors, il fut guéri pleinement de ses fièvres, ainsi que de toute infirmité.

18. Dans la ville de Châlons-sur-Marne, une pieuse femme était atteinte du mal caduc, si gravement qu'elle avait chaque jour cinq, six ou même huit crises, dans d'affreuses souffrances, devant ceux qui étaient là. Elle entendit prêcher en chaire au sujet du bienheureux Pierre; on racontait que Dieu daignait, par son intercession, faire de nombreux miracles; elle se rendit alors à l'église des Frères Prêcheurs, et se prosterna avec humilité devant l'autel du bienheureux Pierre, en priant du fond du cœur, en ces termes: «Ô bienheureux Pierre, glorieux martyr, veuille prier pour moi le Seigneur, toi qui as souffert pour la foi une mort si violente; qu'il daigne, par tes mérites, me délivrer de mon mal, selon qu'il le verra bon pour mon âme.» Elle venait d'achever cette prière quand elle ressentit dans son corps un bien-être qui lui était inconnu, signe d'une pleine santé. Remplie d'une immense joie, elle dit à l'un des assistants: «Je crois que je suis guérie, par les mérites du bienheureux Pierre, le glorieux martyr.» C'était vrai; dès lors, elle ne ressentit plus ni son infirmité ni la moindre séquelle; ce qu'elle apprit, avec dévotion et humilité, au prieur de Châlons, qui était depuis longtemps son confesseur, et qui admira sa soudaine guérison. Dans la même ville, plusieurs autres personnes furent guéries du même mal, par les mérites du bienheureux Pierre.

19. Des marchands de bois avaient leur dépôt, dans la ville d'Arras, en un lieu destiné à la mise en réserve du bois à vendre, et qui était proche du couvent des Frères Prêcheurs; il y avait une grande quantité de bois, de la valeur de mille livres parisis. Le feu y prit soudain, une immense flamme s'en éleva, que le vent poussait vers l'église et la maison des frères. Le feu avait déjà enflammé la croix placée au portail de l'église; les frères n'espéraient plus préserver leur couvent de l'incendie. Alors un frère convers, nommé Barthélemy, plaça les reliques du bienheureux Pierre martyr à l'une des fenêtres du dortoir,

comme bouclier de salut. Au même moment, le vent soufflant en sens contraire chassa les flammes d'un autre côté, avec une telle force que la maison fut entièrement sauvée, excepté la croix qui avait été embrasée, avant le placement des reliques. Le frère Barthélemy m'a raconté cela lui-même, invoquant le témoignage de plusieurs frères, qui en avaient été témoins.

20. Un groupe d'étudiants revenait de Maguelonne à Montpellier. L'un d'eux, en sautant, se fit une blessure à l'aîne. Dans sa douleur, il se jeta à terre, au bord de la route, la tête en bas et les jambes en l'air, pour que les intestins reviennent à leur place. Après cela, il fut quelque peu soulagé; il reprit la route, aidé de ses compagnons. Mais la douleur revint violemment, et il tomba impuissant, anéanti. Les compagnons étaient très attristés, et cherchaient un animal pour le transporter chez lui. Alors le patient se souvint de ce qu'il avait entendu dire d'une femme. Elle avait été guérie d'un cancer aussitôt après y avoir placé un peu de terre teintée du sang du martyr. Il s'écria: «Seigneur Dieu, je n'ai pas de cette terre; mais toi qui lui as donné une si grande vertu par les mérites du bienheureux Pierre, tu peux la donner à celle-ci!» Il mit de la terre à l'endroit du mal, faisant le signe de la croix tout en invoquant le martyr; et il fut aussitôt parfaitement guéri. Ayant rendu grâce à l'autel du bienheureux martyr, avec ses compagnons, il raconta tout aux frères sous le sceau du serment.

21. Depuis bientôt deux ans, un frère convers de Cologne avait un goitre si énorme dans la gorge, qu'il était défiguré; au jugement général, il était en grand danger. Comprenant son état, il promit au bienheureux Pierre martyr de dire chaque jour un *Pater* en son honneur, s'il le guérissait, et le libérait de ce goitre. A la suite de ce vœu, le goitre commença à désenfler, et soudain disparut tout à fait. Tous les frères de ce couvent rendi-

rent grâces à Dieu et au bienheureux Pierre, car les secours des médecins, plusieurs fois appliqués, étaient restés sans effet.

22. Un clerc de Trèves souffrait d'une douleur indicible dans la tête, jusqu'à en devenir fou; il se voua au bienheureux Pierre martyr, et aussitôt il fut miraculeusement guéri.

23. Dans le royaume de Bohême, une femme était en léthargie, et nul ne pouvait la réveiller. Un vœu fut émis, par l'un de ses amis, au bienheureux Pierre martyr, en présence du prier et de quatre Frères Prêcheurs. Elle s'éveilla aussitôt, comme d'un profond sommeil, se confessa au prier, lui disant: «J'ai vu un personnage tout noir, qui allait m'égorger; mais il fut chassé par un saint en habit de Prêcher; il me délivra, et me rendit ma santé.»

24. L'épouse d'un noble, dans le même royaume, était gravement malade; elle se voua au bienheureux Pierre, nouveau martyr. Il lui apparut alors dans une vision, il l'aspergea d'eau bénite et la guérit complètement.

25. Dans la ville de Compostelle, où repose le corps vénérable du bienheureux Jacques, un jeune homme du nom de Benoît tomba malade, et si gravement que tous ceux qui le voyaient le croyaient tout proche de la mort. Car ses jambes étaient enflées comme des outres, son ventre comme celui d'une femme enceinte; son visage était si horriblement gonflé qu'il faisait peur, comme celui d'un monstre, surtout parce que les yeux lui sortaient de la tête; tout son corps semblait soufflé. Il pouvait à peine marcher, même avec un bâton. Or, l'année du Seigneur 1259, au mois de mai, avant les Vêpres, se soutenant un peu sur son bâton, il se rendit devant la maison d'un homme pieux, qui était le barbier des frères; et il demanda l'aumône à sa femme, devant plusieurs témoins. Mais la femme, remplie de compas-

sion et de piété, lui dit: «Tu aurais plutôt besoin d'une fosse que de nourriture; mais suis mon conseil: va au couvent des Frères Prêcheurs. Là tu confesseras tes péchés, et tu prieras dévotement le bienheureux Pierre, nouveau martyr. Je suis sûre que, si tu le pries bien, il te rendra aussitôt la santé.» Cette femme affirma qu'elle avait prononcé ces paroles avec une totale confiance, ayant éprouvé plusieurs fois pour elle-même la puissance du bienheureux martyr. Ayant reçu de cette femme du pain et du beurre, le malade promit de faire ce qu'elle avait dit. Il ne le fit pas ce jour-là, mais le lendemain, il vint au couvent de bonne heure; la porte extérieure étant encore fermée, il s'y appuya et s'endormit. Pendant son sommeil, un digne Frère Prêcheur lui apparut en songe; il le couvrit de sa chape, et le prenant par la main droite, le fit entrer dans l'église. Le jeune homme s'éveilla alors; il ne se trouvait pas à la porte extérieure contre laquelle il s'était endormi, mais sur les marches de la porte intérieure de l'église, à une assez grande distance. Il était guéri et se sentait tout à fait joyeux. Merveille! lui, malade immobile, devenu plein de santé, agile! Aussitôt il court vers cette femme, et lui dit en pleine rue, en présence de ceux qui l'avaient vu près de mourir la veille: «J'ai fait ce que vous m'avez dit! voyez ce qu'a fait le bienheureux Pierre pour moi, grâce à ses mérites!» La femme lui saisit la jambe, bien guérie mais encore livide, en témoignage d'un si grand miracle, la montra à son mari, et à tous ceux qui la veille l'avaient vue si malade, et s'exclama devant tous, près de l'église Saint-Jacques: «Voici des miracles, voyez les miracles de notre Dieu! Ce jeune homme, hier impuissant à sentir, à parler, à marcher, à cause de cette enflure, presque mourant; aujourd'hui, intact, guéri, il loue le Seigneur!» Certains de nos frères, de même que plus de cinq cents habitants de la ville, ont vu ce jeune homme infirme, puis en bonne santé.

26. Dans la ville de Majorque, vivait un jeune portugais nommé Dominique; il avait la fièvre quarte depuis près d'un an. Puis il devint hydropique; tout son corps enfla tellement qu'il ne pouvait plus circuler dans sa maison sans bâton. Le mal progressa encore, sa gorge s'enfla, il perdit l'usage de la parole, et ne pouvait plus absorber ni aliment ni boisson, au point que son médecin le crut perdu. La femme du malade eut peur de cette fin, et lui dit: «Recommande-toi au nouveau martyr, le bienheureux Pierre, en lui promettant de jeûner, la veille de sa fête, toute ta vie.» Alors l'infirme lui fait signe de la main qu'elle porte à l'autel du martyr un cierge, de sa propre taille. Quand le cierge fut en place, le malade ouvrit la bouche, vomit une humeur sanguinolente très épaisse, en grande quantité; alors il se mit à parler, il se trouva guéri, à la fois du mal à la gorge, de son hydropisie, et de sa fièvre quarte. Il en rendit grâces à Dieu, et à son martyr, le bienheureux Pierre.

27. Une personne de la ville de Metz avait mis au monde sept enfants; les uns étaient mort-nés, les autres avaient peu vécu après leur baptême. A cette époque, revint un Frère Prêcheur en cette ville, ayant assisté au Chapitre provincial; il portait avec lui des reliques du bienheureux Pierre martyr, envoyé à son couvent par le prier provincial. Il était parent de cette femme, qui pleurait très amèrement, alors que tous les parents et les amis du frère se réjouissaient de son retour. Celui-ci lui demanda la raison de ses larmes abondantes; se reprenant un peu, elle répondit: «Hélas! je suis enceinte; je vais mettre au monde un enfant dont le sort misérable sera celui des sept autres, comme vous le savez!» Il lui dit alors: «Ne crains rien, aie plutôt confiance en la bonté de Dieu et les mérites du bienheureux Pierre, nouveau martyr de notre Ordre. Voue-toi à lui, avec ton enfant; tu lui promettras que si c'est un garçon tu l'appelleras Pierre, que tu le présenteras chaque année à l'autel du bienheureux Pierre martyr, avec une offrande convenable, que tu célè-

breras sa fête en assistant à l'office et au sermon. Sois bien sûre, alors, qu'il te libèrera de tout danger, qu'il donnera et gardera la vie à l'enfant que tu portes.» A ces paroles, elle devint très joyeuse; sa peine se changea en allégresse, elle crut sans hésiter à la parole du frère et lui dit: «Je fais vœu d'accomplir tout ce que tu m'as dit.» Quand arriva le temps de l'accouchement, elle enfanta très facilement un enfant plein de vie, et au baptême lui fit donner le nom de Pierre, en hommage au bienheureux Pierre. Cet enfant est très gracieux, très aimable. Dès ce moment, les femmes se mirent à invoquer, pour leur accouchement, le bienheureux Pierre, martyr de l'Ordre des Prêcheurs; et beaucoup éprouvèrent l'effet de son intercession, après l'avoir prié.

27. Le polonais, frère Jean, a rapporté qu'au temps où il était à Bologne, il était atteint de la fièvre quarte; or il lui fut demandé de faire la prédication aux étudiants, le jour de la fête du bienheureux Pierre. Or, la nuit même, il attendait le retour de l'accès, d'après le cours naturel des choses. Il fut donc agité d'une grande crainte, de peur de manquer le sermon qu'il devait prononcer. Cependant il s'affermi, prit confiance en l'intercession du très saint martyr, se rendit pieusement à son autel, et le supplia de l'aider, par ses mérites, puisqu'il devait prêcher sa gloire. Or cette nuit-là, la fièvre s'arrêta, et depuis lors ne reparut jamais.

Chapitre II

De l'heureuse mort des frères.

1. Le premier et dernier abbé de notre Ordre, le vénérable frère Matthieu, longtemps prieur à Paris, a raconté que lorsque l'ancien doyen de Saint-Aignan d'Orléans, frère Réginald, de sainte mémoire, fut près de mourir, il vint le trouver, le priant d'accepter de recevoir l'onction. «Le dernier combat, dit-il, est proche.» — «Je ne crains pas ce combat, répondit le bienheureux: je l'attends et je le désire. La Mère de miséricorde m'a oint, à Rome; je me fie pleinement à elle, et je vais vers elle avec un grand désir. Cependant, j'accepte, et je demande cette onction ecclésiastique, pour ne pas sembler la mépriser.» Après l'avoir reçue, il mourut en présence des frères en prière.

2. Dans son *Libellus*, Maître Jourdain, de bienheureuse mémoire, écrivit ce qui suit: «Frère Evrard, archidiacre de Langres, était entré dans l'Ordre à Paris; il était un homme très vertueux, fort dans l'action, sage dans le conseil, par l'exemple de la pauvreté, il édifia d'autant plus de gens qu'il avait été plus connu dans le siècle. Il m'accompagna en Lombardie, pour voir Maître Dominique; il tomba malade à Lausanne, ville dont il avait refusé l'évêché. Il vit alors les médecins murmurer tristement entre eux, et me dit: "Pourquoi me cache-t-on que je vais mourir? Je ne crains pas la mort. Qu'on cache la mort à celui dont l'idée le remplit d'amertume; mais elle n'est aucunement redoutable à celui qui voit périr sa demeure terrestre, en se consolant dans l'espoir qu'elle sera transformée, dans les cieux, en une autre heureusement non faite de main d'homme." Ainsi termina-t-il cette vie de peine, en achevant sa course rapidement, certes, mais heureusement. J'ai reçu un signe de sa bienheureuse mort: à son dernier soupir, j'appréhendais d'être dans

l'angoisse, dans la perte d'un frère si bon et si utile à l'Ordre. Au contraire, je fus soudain saisi d'une grande joie et d'une grande dévotion; j'étais donc conseillé, au témoignage de ma conscience, de ne pas pleurer celui qui était passé à la joie.»

3. La conversion de frère Conrad, bon religieux et bon lecteur, est racontée dans la vie du bienheureux Dominique. Ce frère prédit la date et le lieu de sa mort. A Maleberth, en Allemagne, il souffrait d'une fièvre continuelle. Celui qui le servait lui dit: «Frère, le Christ t'appelle. Quand il viendra te visiter avec ses anges, fais-nous signe.» Il acquiesça, en inclinant la tête. Or, dans la vigile de la bienheureuse Catherine, en présence du prieur et des frères, il commença à chanter doucement: «*Chantez au Seigneur un cantique nouveau, alleluia!*» Il ne put en dire plus, ferma les yeux; il semblait mort. Déjà les frères récitait les sept psaumes, quand il ouvrit les yeux et regardant les frères, il dit: «Le Seigneur soit avec vous!» Il répondirent: «Et avec votre esprit!» Il ajouta: «Que les âmes des fidèles défunts reposent en paix, par la miséricorde de Dieu.» Ils répondirent *Amen*. Il ne répondit rien au prieur qui lui parlait; la communauté commença le cantique des degrés. Au verset: *C'est ici mon repos pour les siècles des siècles*, il leva les bras, montra le ciel du doigt, et expira joyeux, le visage lumineux. Le prieur, alors, dit au serviteur: «Vois, frère Robert, il a exaucé ta demande;» et il ajouta: «Frères, prosternons-nous; car je crois que le Seigneur Jésus Christ est vraiment présent ici.» Après cela, plusieurs furent plongés dans une telle douceur, une telle dévotion, en ce lieu, qu'ils ne parvenaient ni à l'exprimer, ni à le croire eux-mêmes. De plus, ceux qui habillèrent le corps du défunt ont témoigné qu'ils ont senti un parfum miraculeux et délicieux, qui resta plusieurs jours attaché à leurs mains. C'est frère Robert, un bon prédicateur, qui l'avait servi et fut témoin de tout cela; lui-même me les a racontés, à moi frère Géraud.

4. Frère Pierre, de La Guerche, était sous-prieur de Dinan, dans la Bretagne française; depuis de nombreuses années, il restait en prière après Matines. Un matin, il était revenu se coucher; et voici qu'il entendit une voix: «Lève-toi, n'épargne pas ton corps, ce n'est pas le moment.» S'étant levé, il prévint son confesseur en secret, et vint à l'autel, en fondant en larmes; ce même jour, il tomba malade, et mourut saintement quelques jours après. Dans toute cette région, il est vénéré comme un saint, à cause de l'extrême vertu qui brilla en lui, toute sa vie.

5. Un frère malade, au couvent de Tours, fut atteint de délire, avant d'avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Le prieur, profondément affecté de sa négligence, convoque les frères, leur demande de prier pour le malade; puis il se rend à la chambre de l'infirmerie, portant le saint sacrement, avec les frères qui tiennent un cierge à la main. Le frère, intérieurement visité par le Seigneur, et voyant cela, reprit sa connaissance, se confessa très pieusement au prieur, et reçut de sa main l'eucharistie et l'extrême-onction, en présence de la communauté. Ceci accompli, il sentit que la mort approchait, et il entonna d'une voix très douce, le refrain: «Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle», etc. et les versets; quelques instants plus tard, il s'endormit paisiblement.

6. Le frère Gauthier de Reims, était aussi avenant qu'éloquent, très zélé pour le salut des âmes; il tomba malade, au couvent de Metz et fut bientôt mourant, après avoir prêché longtemps avec ferveur et efficacité. Quand il eut reçu les sacrements de l'Eglise, les frères qui l'entouraient l'incitèrent à la confiance; il leur répondit: «Frères, ne craignez rien pour moi. Je meurs dans la vraie foi, la plus totale espérance, la charité parfaite.» Peu de temps après, il s'en alla avec bonheur vers le Christ. Les frères présents l'ont eux-mêmes raconté aux autres.

7. Frère Guillaume était l'ancien official de Sens. Il reçut les sacrements dans le couvent d'Orléans. Là, il demanda aux frères de ne pas lui parler de péchés, de l'enfer, ni de rien qui puisse lui donner de la crainte, mais seulement des joies et de la félicité du ciel. Cependant, les frères se désolaient, car il leur était très utile, c'était une personne vénérée dans l'Ordre, très aimée de tous. «Pourquoi pleurez-vous, frères? leur dit-il. Si je vais au ciel, il faut vous réjouir avec moi, car tout est gagné. Si je vais au purgatoire pour y souffrir un peu, c'est que je l'aurai mérité. Quant à l'enfer, soyez bien sûrs que je n'irai pas.» A ce moment-là, un frère qui revenait au couvent, sans savoir ce que nous avons dit vint le voir et lui dit: «Frère Guillaume, comment allez-vous?» Il répondit: «Je vais fort bien.» Le frère se mit à l'exhorter à la patience; il l'engagea à se confesser, mais lui, se sentant déjà en pleine sécurité, lui dit: «Si j'avais attendu jusqu'à maintenant, j'aurais trop tardé.» Peu après, il s'endormit dans le Seigneur, rempli d'une admirable consolation spirituelle.

8. Dans cette province, au couvent de Dijon, frère Guillaume de Châlons, religieux d'une grande piété, était proche de la mort. Lui ayant pris le pouls sans presque le sentir, le frère médecin lui dit: «Réjouis-toi, doux frère, car tu vas à Dieu.» Rempli d'une admirable joie, il se mit à chanter à haute voix devant les frères: «Gloire, louange, honneur à toi, ô Christ Roi, ô Rédempteur!» suivi des trois versets. Témoin de ce transport si admirable et extraordinaire, les frères lui présentèrent le bois de la croix du Seigneur. Il se redressa, le prenant avec une extrême révérence, il le baisa très pieusement et chanta: «Salut, ô croix, notre unique espérance,» d'une voix si douce et si joyeuse qu'on aurait cru celle d'un ange. Après cela, il ne parla plus, et s'endormit dans le Seigneur.

9. Au couvent de Bruges, en Flandre, Frère Nicolas, lecteur, était gravement malade. Il voyait venir la mort avec une très grande joie. Un frère, en pleurant, le pria de bien vouloir lui dire s'il avait reçu du Seigneur une consolation intérieure. Lui, ne pouvant taire une aussi grande joie, lui répondit: «Oui, j'en ai reçu une, vraiment; car le Seigneur Jésus m'a promis d'être présent au moment de ma mort.» — «Quant à moi, lui dit le frère, je te supplie, par ce même Seigneur, de me faire signe avec le doigt, ou autrement, quand tu le verras.» — «Je le ferai très volontiers, dit-il, si le Seigneur me le permet.» Trois jours après, la maladie s'aggravant, on donna le signal, et les frères accoururent à l'infirmerie. Pendant qu'ils priaient, le frère mourant étendit le doigt vers un certain point; puis il regarda tout autour de lui et se mit à chanter avec une grande douceur: «Comme je vous l'ai dit, vous verrez Jésus en Galilée, alleluia!» Tout de suite après, il expira. Ceux qui étaient présents m'ont fait ce récit, avec une grande joie.

10. Il y avait au couvent de Paris un novice d'une grande ferveur. Tombé gravement malade, il avait déjà reçu les sacrements. Il avait perdu la parole; les frères à l'aide d'un siphon, introduisirent dans sa bouche un peu de bouillon de poule; il ouvrit alors les yeux, disant: «Quelle bonne demeure le Seigneur a préparée pour ses enfants!» Le frère Henri d'Allemagne, qui se trouvait là, lui fit donner encore du bouillon. De nouveau, il ouvrit les yeux, disant: «*En paix, je dormirai et me reposerai en lui.*» Une troisième fois on lui fit absorber du bouillon; il prononça une troisième parole: «*Le Seigneur repoussera ceux qui suivent un faux sentier, avec ceux qui commettent l'iniquité; la paix soit sur Israël!*» Sur ces mots, il expira doucement. Le frère Henri s'empessa de consulter la glose des psaumes, et il trouva pour ce dernier verset, que le mot de «Paix» signifie le bonheur de la patrie.

11. Dans ce couvent, il y avait un frère lombard, appelé Jacques, qui s'appliquait instamment à l'étude; il était parvenu à un si haut degré de perfection qu'il avait toujours Jésus crucifié au cœur et à la bouche et disait: «Je ne sais pas de plus grand malheur que celui de ne pas aimer un tel Seigneur.» Or, comme il était agréable à Dieu, une pitoyable épreuve l'atteignit. Il fut malade gravement, et par là il apprit à se connaître; et lui, qui croyait pouvoir supporter la mort pour le Christ, fut pris d'une telle impatience qu'on ne pouvait lui plaire en rien. Aucun aliment, aucun lit ne lui convenait; il ne pouvait plus entendre le nom de Notre Seigneur Jésus Christ, si doux pour lui jusque là; il disait même que Dieu l'avait joué, en lui envoyant comme prix de son service, une si grande infirmité qu'il ne pouvait maîtriser ni son corps ni son esprit.

Les frères priaient pour lui; peu à peu la patience lui revint, il commença à se taire au milieu de la souffrance; il parvint à un tel degré de patience qu'il acceptait volontiers ce qu'avant il ne voulait pas toucher, disant que tout était très bon. Mais à la vérité, cette longue maladie avait presque détruit son corps, en sorte qu'il ne pouvait se retourner dans son lit sans l'aide des frères; il leur semblait même étonnant que son âme puisse demeurer dans un corps si épuisé. Aussi le bon Jésus n'oublia-t-il pas son pauvre, mais il répandit une profusion de joie dans son cœur affligé; *ses os humiliés commencèrent à tressaillir*, de sorte qu'il désirait passionnément la mort, et exprimait une joie extrême si quelqu'un lui en parlait. A l'arrivée de Maître Jourdain, de sainte mémoire, on lui apprit tout cela. Aussitôt il se rendit auprès de lui et lui dit en s'asseyant sur son lit: «Ne crains pas, frère bien-aimé, tu iras bientôt vers Jésus Christ.» Le malade, alors, se redressant grâce à un secours divin, jeta les bras au cou du Maître en s'écriant: «Ô bon Jésus, libère mon âme de sa prison, afin qu'elle chante ton saint Nom.» Il retomba sur son lit, et s'endormit dans le Seigneur.

Si, donc, nous voyons des malades impatients, ne les jugeons pas, ne nous indignons pas; c'est peut-être une permission du Seigneur, lui qui équilibre les vents; et ce qui nous semble irritation de Dieu est en réalité éternelle miséricorde.

12. Au couvent de Strasbourg, en Allemagne, un novice était mourant; les frères déjà recommandaient son âme au Créateur; or, contre toute attente, il ouvrit les yeux, et dit: «Ecoutez, frères bien-aimés: il m'arrive ce que ferait un homme allant au marché, et qui achèterait de précieuses marchandises pour un prix très bas. Voici que je reçois le Royaume des Cieux, et je ne sais pas comment je l'ai mérité.» Après ces mots, il reposa dans la paix.

13. Ancien prieur de Constance, en Allemagne, Frère Conrad fut d'une admirable patience dans une très grave maladie; il redisait, en souriant, avec lenteur et grande douceur de dévotion, ce chant du Seigneur: «*Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui, jusqu'à ce que le jour paraisse, et que les ombres se dissipent.*» Seize jours avant sa mort, il déclara aux frères: «Sachez que de cette maladie je mourrai, en la fête de Notre-Dame.» Ce qui arriva aux premières Vêpres de la Nativité de Notre-Dame, la Vierge bienheureuse. Il fut enseveli le jour de la fête. Pour sa dernière messe il avait honoré la bienheureuse Vierge, et prononcé sa dernière prédication en son honneur. A ce moment de mourir, il dit aux frères rassemblés autour de lui: «Sachez, frères, que je meurs dans l'amitié fidèle à Dieu, avec confiance et avec joie.» Il expliqua ainsi: «Fidèle ami, car dans la foi de Notre Seigneur Jésus Christ et les sacrements de l'Eglise, depuis mon entrée dans l'Ordre, j'espère avoir persévéré dans son amour; et surtout j'ai toujours cherché à faire ce qui me semblait lui plaire davantage. Avec confiance, car je sais que je vais vers lui. Avec joie, car je passe de l'exil à la patrie, de la mort à l'éternelle joie.» Puis il reçut le corps du

Christ, tendant les bras et s'écriant: «Voici mon Dieu, je le glorifierai! Voici mon Dieu, mon Sauveur! Ô mon âme, reçois-le avec joie, car c'est un doux ami, un conseiller prudent, un secours puissant.» Ensuite, il pria frère Rodolphe, qui tenait alors la place du provincial, de l'absoudre de toutes ses fautes, et de lui imposer l'amertume de la mort comme satisfaction. «Car je crois, dit-il, que vous en avez le pouvoir.» Après cela, il ajouta: «Maintenant, tout est bien pour moi.» Il récita enfin: «Mon Dieu, sauve ton serviteur qui espère en toi» ainsi que la collecte: «*Fidelium Deus...*», et s'endormit aussitôt dans le Seigneur.

14. Frère Benoît du Pont, humble et pieux, ardent dans la prédication, doué du don des larmes, avait édifié l'Espagne, la France, l'Aquitaine et la Syrie. Il fut envoyé au couvent de Clermont; là, après avoir célébré la messe, et prêché dans une église, il appela son compagnon avec le chapelain de cette église, les priant de lui donner tout de suite l'extrême-onction. Il était déjà proche de la mort. Après l'avoir reçue, selon son insistance, il pria son compagnon de lui apporter rapidement son livre et de lui lire les méditations de saint Bernard, pour le fortifier dans la dévotion. Comme ce frère lisait le chapitre: «De l'âme très insigne image de Dieu», il fondit en larmes, et peu après, cette âme sainte s'en alla vers Dieu, tellement désiré: Dieu se hâta de l'appeler à lui, car elle lui était agréable.

15. Au couvent de Montpellier, un jeune religieux, excellent chantre, approchait de la mort. Le saint et vénérable frère Colomb, alors prieur, lui donna l'onction sainte; puis il lui demanda de chanter la belle antienne de saint Jean l'évangéliste: «Seigneur, recevez-moi, afin que je sois réuni à mes frères, avec lesquels vous m'avez visité. Ouvrez-moi la porte de la vie, et conduisez-moi au festin de vos noces. Car vous êtes le Fils du Dieu vivant, qui avez sauvé le monde, selon l'ordre de votre

Père. Nous vous en rendons grâces pour les siècles des siècles. *Amen.*» Il chanta cette antienne, d'une voix très douce, devant les frères qui pleuraient; et dès qu'il eût dit: «Nous vous en rendons grâces,» il se reposa dans le Christ.

16. Dans la même province, frère Nicolas, prieur du couvent d'Avignon, et prédicateur plein de charme, dit à ses religieux, avant de mourir: «Demain, fête de saint Michel, il y aura quatorze ans que je suis entré dans l'Ordre des Prêcheurs; et je suis plein de confiance d'entrer demain dans l'ordre des anges.» Il mourut ce jour-là, et fut enseveli avec honneur, par un cardinal et plusieurs évêques.

Chapitre III

Diverses visions des frères au moment de leur mort.

1. Il y avait, au couvent de Montpellier, deux frères gravement malades: frère Pierre et frère Benoît. Selon l'usage de l'Ordre, le prieur les visitait fréquemment. Un jour, il dit au premier: «Comment vas-tu, très cher frère Pierre?» Celui-ci répondit: «Très bien, car je suis certain d'aller vers Dieu. En voici un signe: frère Benoît partira le même jour que moi.» Le prieur, alors, s'approchant de frère Benoît, lui demanda comment il se trouvait. Il répondit qu'il était très bien; puis il ajouta: «Je pensais hier combien il était beau de mourir et d'être auprès du Christ; j'aspirais très fort à ce moment, et je demandais son aide à la Vierge bienheureuse. Soudain mon âme a été enflammée d'une telle dévotion que je ne veux ni ne peux penser à rien d'autre que le Christ.» Frère Pierre mourut quelques jours plus tard; comme les frères portaient le défunt à l'église, en chantant des psaumes, frère Benoît demanda qui était mort à celui qui le servait; il apprit que c'était frère Pierre. Il s'écria: «Mes frère, emportez-moi! car je dois aller vers le Seigneur le même jour que lui.» Les frères retournèrent, et il mourut aussitôt; il fut enseveli avec le compagnon que Dieu lui avait donné. Celui qui a écrit cela était présent à la sépulture des deux frères; il avait appris les faits du prieur lui-même.

2. Dans ce même couvent, vécurent deux frères jumeaux; nés le même jour, ils commencèrent le même jour à étudier les lettres; le même jour, ils s'adonnèrent à la philosophie; ils entrèrent dans l'Ordre le même jour, et s'en allèrent vers le Seigneur à la même époque, après une sainte vie. L'un d'eux, frère Pierre, fit sa confession générale, reçut l'onction, et communia très pieu-

sement au corps du Christ; puis il dit au prieur qui l'assistait: «Frère Ponce, où voulez-vous m'envoyer?» Comme il le voyait près de sa fin, le prieur lui répondit: «A Notre Seigneur Jésus Christ.» — «Et quel *socius* me donnez-vous?» — «Le Seigneur Jésus Christ lui-même, que tu as reçu dans le sacrement.» Le frère, alors, rempli de joie au cœur et sur le visage, demanda et reçut le baiser de paix, selon la coutume des frères mourants, et peu après s'envola vers l'éternelle paix.

3. Son jumeau, frère Arnaud, étant près de mourir, le couvent se rassembla autour de son lit, selon la coutume; on fit la recommandation de l'âme au Seigneur; un frère nommé Vincent, couché dans la même infirmerie, eut alors la vision d'une très belle procession du bienheureux venant entourer le malade, parmi eux le bienheureux Dominique était resplendissant de gloire. Au moment où mourut frère Arnaud, tous les bienheureux se retirèrent, à la suite du bienheureux Dominique; l'un d'eux dit à frère Vincent: «Sois prêt, car tu vas venir avec nous vers le Seigneur.» Il raconta sa vision aux frères, et mourut peu de jours après.

4. Au couvent d'Arles, dans la même province, deux frères étaient malades: Guillaume et Jean. Frère Guillaume reçut la visite du prieur et des frères, et il leur dit: «Je sais que je mourrai de cette maladie, mais je ne serai pas le seul; car je mourrai la veille de l'Assomption de la bienheureuse Marie, et frère Jean le lendemain.» Les frères lui demandèrent comment il le savait; il répondit: «Il me semblait que, sur une barque, des frères vêtus de blanc me faisaient traverser un fleuve; et voici que frère Jean accourut et s'écria: "Attends-moi, frère bien-aimé. Car je vais avec vous."» Or, la même semaine, cette prédiction s'accomplit.

5. Deux autres frères de ce même couvent, qui avaient longtemps peiné dans la prédication, s'annoncèrent mutuellement le jour de leur mort, et le prédirent aux Frères Mineurs chez qui ils s'étaient arrêtés, en leur demandant de les ensevelir ensemble. Ils tombèrent malades au bout de quelques jours, ils moururent, et on les ensevelit à Gap, en la fête du bienheureux Laurent, comme le Seigneur le leur avait révélé.

Le frère Gilles d'Espagne rapporte les huit faits ci-dessous consignés.

6. Il y avait au couvent de Santarum un médecin, frère Pierre, d'une douceur admirable; il secourait et conseillait avec plaisir les malades qui se pressaient chez lui, soulageant les souffrances des malades autant qu'il le pouvait. Or, un jour, après le repas, il était couché avec deux autres malades; l'un d'eux, le frère convers Martin, le vit de ses yeux s'élever peu à peu, de son lit presque au plafond de l'infirmerie; il y demeura longuement, puis il redescendit lentement. Frère Pierre vint me trouver après None; (j'étais le troisième malade), et me révéla en confession quelques-unes des choses qu'il avait vues. Je lui conseillai alors de n'en parler à personne; souvent, en effet, la vaine gloire s'insinue facilement au cœur des contemplatifs; surtout si l'on publie la grandeur de leurs visions. Après sa confession, il me quitta. Alors, aussitôt, frère Martin m'appela et me dit: «Frère Gilles, frère Pierre vous a-t-il dit comment il a été élevé vers le ciel?» Je lui demandais comment il le savait. Il me répondit: «De mes propres yeux, je l'ai vu s'élever, de son lit jusqu'au plafond.» A lui aussi, je recommandai de n'en rien dire à personne. Or, une nuit, frère Pierre priaient devant l'autel; voici que soudain le diable, sous l'apparence d'un frère, le traîna par le pied et le frappa à la jambe. Sa douleur fut si forte qu'on eut du mal à le conduire à l'infirmerie. Une fistule se

forma à l'endroit du coup; il mourut bientôt, avec une admirable dévotion; ayant d'avance goûté une indicible consolation, il partit vers une autre, plus ineffable encore, qu'il puise au ciel. Quant au frère convers qui l'avait vu s'élever, il mourut peu de jours après. Ceux qui étaient là au moment de sa mort virent son visage resplendir d'une grande lumière, si bien que toute la pièce en fut illuminée, ainsi que le livre où le prieur lisait la recommandation de l'âme.

7. Dans le même couvent, le sous-prieur était mourant. Or le prieur, mort en cette année-là, apparut à un frère dormant dans le dortoir; et il l'appela en criant: «Frère, levez-vous! Pourquoi dormez-vous? Allez vite rejoindre le sous-prieur qui se meurt!» Le frère était en train de nous réveiller, quand nous entendons le son de la tablette. Courant vers l'infirmerie, tout en récitant le *Credo*, nous constatons la vérité. C'est la preuve évidente que les saints défunts prennent soin des vivants.

8. Dans ce couvent, le frère Martin, convers, semblait mourant. Je dis alors aux assistants: «Frères, tournez le mourant vers l'Orient pour que son âme se dirige vers le Seigneur.» Ayant entendu, il me dit: «Je ne vais pas mourir maintenant; c'est dans huit jours que j'irai vers le Seigneur.» Huit jours après, la nuit de Noël, nous entonnions *Christus natus est nobis*, quand le signal a retenti; nous sommes venus en hâte, et nous l'avons trouvé partant vers le Christ, comme il l'avait prédit.

9. Un frère convers, Dominique, dans le même couvent, était hydropique. Il me demanda de le faire transporter dans un lieu écarté. Nous l'avons fait, avant d'aller à la conférence qui a lieu chaque semaine chez nous. Alors vint s'asseoir sur son lit une dame très modeste, d'une extrême beauté, revêtue d'un habit très blanc, la tête voilée; elle lui parla avec douceur, puis se retira après un moment. Un frère, venant le visiter, le trouva

tout stupéfait: «Quel malheur, disait-il, que les femmes entrent dans le cloître des Prêcheurs, pire encore, à leur insu!» Le frère parcourut rapidement la maison, s'informant auprès des frères, mais ne trouva rien. Il revint auprès du malade, qui lui apprit tout, lui racontant sa vision. Moi aussi, j'entendis ce récit. Or la nuit suivante, en la vigile de la bienheureuse Vierge Agathe, le malade s'exclama qu'il voulait s'en aller; il poussait des cris, et mourut ainsi, en présence de la communauté des frères en prière. Alors nous avons pensé qu'il avait été visité par la bienheureuse Agathe, Vierge, ayant beaucoup souffert pour le Christ, pour le présenter au Christ, lui vierge aussi, et très affligé. Car je savais qu'il avait gardé la virginité, étant son confesseur.

10. Un autre frère convers, nommé Gonzalve, était gravement malade; il fit appeler le frère gardien, et lui dit: «Si vous étiez arrivé plus tôt, vous auriez pu entendre ma mère et ma sœur, qui sont défuntes, comme vous le savez.» Ces deux femmes avaient vécu très saintement, et fait beaucoup de bien à l'Ordre. Le malade continua: «Il y a un moment, elles sont venues, et je leur ai dit: “Comment pouvez-vous m'apparaître visiblement, puisque vous êtes mortes?” —“C'est par la médiation de la bienheureuse Vierge que nous avons obtenu du Seigneur de te visiter. Prépare-toi, car tu mourras demain. Plusieurs démons t'apparaîtront; mais ne crains pas, nous viendrons à ton aide, avec plusieurs Frères Prêcheurs. Quand tu verras le Seigneur Jésus, ne pense à rien d'autre qu'à te jeter en lui tout entier.”» Telles furent ces paroles. Et le matin du jour suivant, il mourut, ce qui semblait incroyable selon la nature. Au moment de sa mort, il fit un mouvement du corps, indiquant par là que son âme s'envolait vers le Seigneur.

11. Ancien chantre de la cathédrale de Lisbonne, frère Fernand était une personne vénérable, et de grande autorité; il demeura

quatre ans dans ce couvent, menant une existence sainte et digne d'éloges. Il me fit appeler quand il fut proche de la mort, car j'étais son parent; en arrivant, pensant au salut de son âme plus qu'à la santé de son corps, je lui demandai comme il allait; il me répondit: «Les portes de l'enfer pour moi se sont fermées, je n'y descendrai pas.» Puis il garda le silence. Au moment de sa mort, le prieur pleurait, moi je souriais. Les frères disaient: «*Seigneur, ne me condamne pas dans ta colère*»; quant à moi, je disais: «*Louez le Seigneur du haut des cieux*.» Ma joie n'était pas étonnante, car je voyais cet homme, délivré de tant de richesses et de plaisirs, ayant acquis rapidement une telle grâce qu'à l'heure de la mort il goûtait le commencement de la vie éternelle. Car, au moment de la mort, la sécurité de l'âme est signe de la bienheureuse éternité.

12. Dans ce couvent, il y avait un frère nommé Martin; il prit l'habit de l'Ordre avec l'évêque de Lisbonne, dont il était chapelain. Le Dieu tout-puissant voulait le retirer de ce monde; aussi lui envoya-t-il une fièvre continue. La veille de l'Ascension, je visitais les malades, selon la coutume; il m'appela à grands cris, et me dit: «Frère Gilles, je mourrai demain.» Il leva les yeux et les mains vers le ciel, et ajouta: «Seigneur Jésus Christ, je te rends grâce! Je vais quitter ce monde le jour de ton ascension, où j'ai toujours reçu plus de joie qu'en toute autre fête.» Pour moi, estimant que cela ne pouvait avoir lieu selon la nature, car il était fort encore et pouvait se lever pour les nécessités de sa vie, je lui répondis qu'il ne mourrait pas avant sept jours; mais lui m'assura fermement le contraire. Et le lendemain, après avoir reçu les sacrements, en la présence des frères en prières, il s'en alla vers le Seigneur, comme il l'avait prédit.

13. Frère Pierre de Ferrand avait été élevé dans l'Ordre dès son enfance. Il avait écrit la vie du bienheureux Père Dominique; il

avait enseigné comme docteur dans plusieurs endroits d'Espagne. Il était malade à Zamora. Or, un frère très dévot le vit en vision, debout sur une haute montagne, le visage resplendissant comme le soleil; à sa droite et à sa gauche étaient deux jeunes gens tout brillants de lumière. Le lendemain, comme je me trouvais là, ce frère me raconta ce qu'il avait vu, et je compris que frère Pierre mourrait bientôt. Je me rendis à son chevet, m'asseyant sur le lit, et lui dis: «Frère Pierre, bientôt vous partirez pour le ciel. Saluez pour moi la bienheureuse Marie, et le bienheureux Dominique.» A ces mots, il fut tout joyeux, et me dit: «Frère Gilles, parlez-moi de ces choses, car c'est si bon d'être là-haut!» Le voyant tout près de mourir, je lui demandai: «Frère bien-aimé, je vous supplie de me venir en aide après votre mort!» Alors il leva la main vers le ciel, comme déjà sûr de sa récompense, et me dit: «Je vous promets de vous secourir, avec le Christ.» Puis il me raconta qu'il avait vu à ses côtés la bienheureuse Vierge Marie et saint Jean l'évangéliste, lui posant chacun une couronne sur la tête: «Je confie cela à votre dilection, me dit-il; dites-moi, s'il vous plaît, quel en est le sens.» Je connaissais sa vie et sa conscience, et je lui dis: «L'une de ces couronnes est celle de la virginité, l'autre celle de la doctrine et de la prédication. Etant vierge et docteur, tu as obtenu ces couronnes avec l'aide de la bienheureuse Vierge et du disciple du Christ.» Alors il me demanda de rassembler tous les frères autour de lui: «Il n'y a pas d'Ordre aimé de Dieu plus que le nôtre; persévérez-y.» Il ajouta: «Un homme puissant déteste Sion, mais soyez sans crainte, il ne pourra rien contre vous.» Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur, en présence de tous.

14. Frère Raymond de Lausanne, homme saint, depuis longtemps dans l'Ordre, a raconté ce qui suit: au couvent de Lyon, il y avait un frère très pieux, plein de grâce, qui était en agonie; il s'appelait Jean. Or, en présence du prieur et de frère

Raymond, il s'écria: «Que fais-tu ici, bête couverte de sang?» Le prieur lui demanda: «Où est-elle?» Il répondit: «C'est un démon, couvert de vieilles peaux; mais je ne le crains pas, avec la grâce de Dieu, car la vraie foi m'a sauvé.» Et peu après il s'endormit dans le Seigneur.

15. Le même frère a raconté qu'un autre frère du couvent d'Anecy, nommé Guillaume, prêtre, avait reçu l'extrême-onction et avait été ensuite placé sur la cendre; il sembla alors s'éveiller d'un profond sommeil, s'essuya les yeux, et parla devant tous les frères rassemblés: «Réjouissez-vous, frères, car il y a grande joie dans le ciel, que vous partagerez tous. Voici que le chœur est rempli d'anges qui attendent.» Il se tourna vers le prieur pour lui dire: «N'avez-vous pas vu l'ange qui m'a donné le baiser de paix?» Celui-ci lui demanda s'il voulait lui communiquer quelque chose, il répondit: «Je ne suis plus désormais soumis à votre autorité; le Seigneur vous payera pour moi.» Il dit cela parce que le prieur, au cours de sa maladie, s'était montré parfois dur envers lui. Puis il mourut dans le Seigneur. Le frère Raymond fut témoin de ce fait, il l'écrivit. Il faut donc que les prélats, comme ceux qui servent, se gardent de contrister les malades que les anges visitent et consolent avec complaisance.

16. Il y avait un frère en Provence, nommé Vigoureux. Il avait servi Dieu pendant plusieurs années dans l'Ordre de la Couronne, sans manger de viande; puis il eut la permission d'entrer dans l'Ordre des Prêcheurs qui lui plaisait beaucoup. Dans cet Ordre, il mena le combat du Seigneur pendant plus de quinze ans; il progressait spirituellement, étudiait avec soin, prêchait avec ardeur, confessant volontiers, et avec prudence, aimé des frères, obéissant aux supérieurs. A la fin, il tomba gravement malade au couvent de Bordeaux, et fit une confession générale à son provincial. Le lendemain, les médecins constatèrent une

bonne amélioration dans le pouls; le supérieur lui dit devant le médecin et devant deux frères, d'un ton joyeux: «Ne crains rien, frère bien-aimé; les médecins disent que tu guériras de cette maladie.» Il lui répondit: «Pour moi, je ne le crois pas, et ne le désire pas.» Le prieur fit retirer tous les autres, et lui demanda au Nom de Jésus Christ, de lui expliquer la raison de sa réponse. Le malade lui dit: «Hier, quand vous m'avez quitté après la confession, je demandais pardon au Seigneur des fautes que je vous avais déclarées; alors le Christ m'apparut lui-même, et me dit: "Ton prieur a entendu ta confession, et moi je t'absous de tout; ne te chagrine pas si on ne te soigne pas assez, car bientôt mes anges te serviront en abondance."» Le frère mourut quelques jours après. Le prieur provincial écrivit lui-même tous ces faits au Maître de l'Ordre.

17. Le roi très chrétien des français, Louis, allait traverser la mer à Aigues Mortes, port très renommé de son Royaume; de nombreux frères, devant traverser avec lui, se rendirent au couvent voisin de Montpellier. Il y avait parmi eux frère Pierre de Normandie. Tombé gravement malade, il fit sa confession générale, reçut avec foi l'onction et communia pieusement. Déjà, selon la coutume des mourants, il s'était fait coucher sur la cendre; il demanda alors le sous-prieur, à qui il s'était confessé. A son arrivée, le malade lui demanda s'il était seul ou non; il ne pouvait rien voir, en effet, à cause de sa grande faiblesse. Quand il sut qu'il était seul, il dit: «Très cher Père, je vais vous révéler ce que Dieu m'a montré, pour ma consolation et celle des frères, à qui vous pourrez en faire part, après ma mort. Au moment où vous disiez None, au chœur, le ciel m'a été ouvert, j'ai eu une révélation de la bienheureuse Trinité, et j'ai reçu la certitude de mon salut.» Peu de temps après, ce frère mourut et, comme on le croit, entra au paradis. Le sous-prieur a mis ce fait par écrit, et me l'a raconté lui-même.

18. Prieur du couvent de Bordeaux, frère Julien de douce mémoire, devait se rendre en Angleterre, comme définitif, pour le Chapitre général; il prédit alors sa mort à plusieurs personnes honorables; il les saluait comme pour un adieu. Au couvent de Beauvais, en effet, il tomba malade; sur le point de mourir, il apparut à une pieuse femme, qui priait à l'église des frères à Bordeaux, éloigné de douze jours de marche. Elle eut la vision du frère, élevé sur un nuage lumineux, et seul. Elle lui demanda où il allait et pourquoi il était seul. «Je vais vers le Seigneur, répondit-il; ne t'inquiète pas si tu me vois seul, car dans peu de temps, j'emmènerai la communauté avec moi.» Cette personne alla révéler ce qu'elle avait vu au sous-prieur, en pleurant beaucoup; le sous-prieur, frère très religieux, reçut la prédiction de la mort du prieur. Il nota jour et heure, et il apprit que, ce même jour, et à cette même heure, sa mort avait eu lieu. Puis les événements montrèrent que la vision avait été véridique, car le lecteur et onze frères moururent dans ce couvent, au cours de l'été.

19. Au couvent de Marseille, il y avait un frère Pierre, originaire de Digne; jeune frère rempli de grâces, d'une extraordinaire pureté; une personne pieuse lui apprit un jour qu'elle l'avait vu, entièrement vêtu de blanc, à la tête d'une longue procession de saints, tenant en main un cierge allumé. Le frère rapporta cela à l'un de ses amis, lui disant: «Très cher ami, je crois que je vais mourir bientôt; donc, ne m'oublie pas.» En fait il acheva sa vie dans la fleur de l'âge, «parce que son âme plaisait au Seigneur.»

20. Un frère, en Angleterre, était proche de la mort; il eut la vision d'une grande troupe de démons; puis il crut voir, devant lui, un chœur de chantres, qui avançaient deux par deux en procession; une très belle couronne brillait au-dessus de chaque groupe. Le malade alors revint un peu à lui; il raconta sa vision,

parlant des noirs démons, et des frères blancs accourus à son aide, ainsi que de la couronne élevée sur deux; cela signifiait la récompense due à chacun, le prédicateur et son *socius*. En effet, une pensée l'avait souvent obsédé: aurait-il la récompense des prédicateurs? Il ne prêchait pas, mais accompagnait bien volontiers les frères en prédication. Il fut ravi ensuite en esprit; puis il dit aux frères qu'il avait été transporté au ciel; là il avait vu un très bel évangile selon saint Luc. «Voici que je vais maintenant l'entendre», dit-il. A ces mots, il se reposa dans le Seigneur.

21. Frère Gualter vivait au couvent de Norwich, en Angleterre. C'était un jeune homme d'un très bon tempérament, de belle apparence, savant éloquent. Parvenu à ses derniers moments, il avait reçu l'onction; les frères récitaient près de lui les psaumes de la pénitence et les litanies; il leur dit alors: «Frères, quand vous avez commencé à prier, le Seigneur m'a visité; il m'a montré un lieu très élevé; là j'ai entendu la voix du Christ Jésus et celle de sa très douce Mère; ensuite un chant très suave des Vierges, et j'ai reçu des consolations.»

Il continua: «D'ailleurs rien ne pourrait m'effrayer, car je m'appuie sur la vraie foi, et je suis tout à fait abandonné à la bienheureuse Marie. Il salua les frères, il se mit à murmurer le nom de la bienheureuse Vierge Marie; et il s'endormit dans le Seigneur, comme plongé dans un très agréable sommeil, en présence des frères en prières.

22. Au couvent de Cork en Irlande, était frère Gualter, homme très simple et très bon; sa mort fut annoncée en vision à un frère du même couvent. Le jour suivant, il tomba malade; comme un frère lui demandait comment il allait, il répondit: «Très bien maintenant, car la peur de la mort que j'ai toujours ressentie a complètement disparu, car le Seigneur Jésus Christ m'a apparu, m'a consolé en me disant que mardi j'irai à lui.» Il disait cela le dimanche. Au cours de la nuit suivante, il commença à réciter

avec beaucoup de piété la messe des morts; il chanta la préface, puis fit une pause, comme s'il disait le canon; il éleva alors la voix et dit: «Pour tous les siècles des siècles;» il chanta le *Pater noster*, et remit son esprit au lever du jour, le mardi, comme le Seigneur le lui avait promis. Le prieur de ce couvent a rapporté ce fait, et l'a écrit lui-même.

23. Au couvent de Varsovie, frère Henri de Pologne était mourant; il avait reçu avec piété les sacrements de l'eucharistie et de l'extrême-onction. Regardant avec intensité la croix placée devant lui, il se mit à chanter la fin de cette antienne: «Je viens à toi avec confiance et avec joie, ô croix; et toi, reçois-moi avec joie, moi humble disciple de celui qui a été suspendu sur toi.» Un frère qui était là, et a noté cela de sa propre main, lui demanda ce qu'il voyait, il répondit: «Je vois le Seigneur Jésus Christ avec ses apôtres.» Le frère lui demanda s'il leur serait associé. «Oui, répondit-il, et aussi tous les frères fidèles de l'Ordre.» Il redit de nouveau ces paroles. Puis il fixa ses regards sur la croix, se mit à sourire doucement, à battre des mains, exprimant la joie de son âme, par l'aspect de son visage, par ses regards et par ses mains. Un instant après, il dit aux frères qui priaient: «Il y a ici des démons de l'hérésie qui veulent ébranler ma foi. Mais moi, je crois au Père, au Fils et à l'Esprit Saint, le seul vrai Dieu.» Sans rien dire de plus, il remit son âme au créateur.

24. Frère Raymond de Lausanne, cet homme fervent et digne de foi, dont il a déjà été parlé, a raconté ce qui suit: au temps où il était infirmier à Bologne, un grand malade, nommé Boniface, lui demanda l'extrême-onction; mais il différa de rassembler la communauté, et alla se coucher. Il vint visiter le malade après Matines, et celui-ci dit: «Qu'avez-vous fait, ô frère? Si j'avais reçu hier soir le corps du Seigneur, je serais à présent dans le palais que j'ai vu, avec Maître Réginald, frère Robert et

d'autres saints frères qui sont morts. Ils sont venus avec joie à ma rencontre, me recevant et me faisant asseoir parmi eux. Nous nous réjouissions ensemble, quand le Seigneur Jésus Christ entra dans le palais, et me dit: "Il te faut sortir, car tu ne m'as pas encore reçu." Je suppose que, si j'avais communiqué et été oint hier soir, je serais resté, avec les saints et avec nos Pères, dans ce si beau palais.»

Chapitre IV

Des révélations touchant la mort de nos frères.

1. Au couvent de Lyon, il y avait un frère, nommé Guide, parfait religieux; il avait été prieur dans un ancien monastère de moines qu'il avait admirablement réformé par son zèle et sa sainteté. Il vécut dans notre Ordre en continuant sa vie féconde. Au moment de sa mort, un frère ancien et fervent vit en songe un mort. Il était allongé au milieu du chœur, entouré d'une foule de frères, vêtus de blanc, rayonnant d'une admirable lumière. Il voyait aussi un cloître, très beau, et bien orné. Il entendit alors ces mots: «C'est lui qui a édifié ce cloître.» A son réveil, il se souvint que frère Guide, malade en ce moment, avait relevé un monastère, le réglant avec grand soin, au spirituel et au temporel; c'est à lui qu'il référa sa vision, et pensa qu'il mourrait bientôt. Alors une voix se fit entendre: «Ton songe est vrai; ce frère habitera en Sion, il se reposera dans Jérusalem.» Frère Guide mourut peu après.

2. Le même frère eut une autre vision: il se tenait sur le rivage d'un fleuve très rapide, et voyait une barque secouée au milieu des vagues, et deux frères dans cette barque, en grand danger. Terrifié, il s'écriait: «Eh! Au secours! Secourez-les, ils vont périr!» Il lui fut répondu: «N'aie pas de crainte: ils seront sauvés, car ils portent la fleur.» Il regarda, et vit que chacun tenait en main une fleur d'une céleste couleur. Puis la tempête s'apaisa, et ils furent aussitôt sauvés. Or, quelques jours après, deux jeunes moururent dans le couvent. A l'approche de la mort, ils subirent de très fortes tentations: mais comme ils avaient gardé pour Dieu la fleur et la force de leur jeunesse, ils échappèrent aux flots des tentations furieuses.

3. A Venise, le frère Paul, homme honorable et très bon prédicateur, s'approchait de sa fin. Le lecteur du couvent, frère très pieux, s'endormit après Matines; il vit en songe qu'on chantait la messe au chœur. Au chant de l'alleluia, deux anges descendirent du ciel, se dirigeant rapidement vers l'infirmerie. A son réveil, le frère raconta sa vision à des frères anciens et leur dit: «Je crois que frère Paul mourra bientôt.» Et le même jour, comme on chantait l'alleluia à la messe, le frère mourut, et la vision s'accomplit.

4. Deux jeunes frères très fervents s'aimaient d'une grande amitié. Maître Jourdain a raconté que l'un d'eux apparut à l'autre après sa mort, plus splendide que le soleil, et lui dit: «Frère, ce que nous avons appris, ce dont nous avons souvent parlé, je l'ai vu dans la cité de notre Dieu.» A ces mots il disparut.

5. En Allemagne, une abbesse de l'Ordre cistercien pria beaucoup, et fit beaucoup prier ses sœurs, pour le Frère Prêcher Albert, décédé, qui leur avait souvent porté la bonne parole. Donc, un matin, s'étant endormie un peu, elle le vit devant l'autel, prêt à prêcher au peuple, mais se tenant debout en l'air. Dans sa frayeur, elle s'écria: «Hélas! Frère Albert va tomber, car il n'a aucun appui!» Une personne vénérable qui était présente lui dit: «Le frère ne peut plus tomber, il a été affermi dans la grâce.» Toute consolée, elle écouta ce qu'il prêchait: *Au commencement était le Verbe, jusqu'à: plein de grâce et de vérité.* Il ajouta aussitôt: «Ces choses, je les ai vues de mes yeux.»

6. Une nuit, frère Hermann, d'Allemagne, eut en songe la vision d'un énorme dragon qui le poursuivait jusqu'à Aldemberg, où se trouve le monastère des sœurs, dont la prieure était une fille de sainte Elisabeth. Peu de temps après, il y alla en mission

de prédication. Il prédit alors, à ses amis et connaissances, qu'il y mourrait; cependant il était plein de santé et de joie. A son arrivée, il célébra la messe le matin et mourut le soir même. A la même heure, des étrangers passant auprès de ce monastère virent sur le toit de l'église une croix en or, d'une grandeur et d'une beauté admirables. Séduits par sa beauté, ils se rendirent au monastère, pour mieux la contempler, mais ils ne la virent plus. Emerveillés d'un tel prodige, ils en firent part à la prieure.

7. Un frère prêchait au monastère de Sainte Agnès, à Madranich, en Allemagne. Une religieuse dit à son abbesse: «Demandez-lui quel était le frère venant de mourir au couvent des Frères Prêcheurs.» L'abbesse le lui demanda, et il répondit qu'aucun n'était mort. La moniale reprit: «Quelqu'un vient de mourir là-bas; car j'ai vu, en vision, un grand personnage qui distribuait un denier à chacun des nombreux frères qui venaient à lui, comme un père de famille. Comme un novice s'avançait, il lui dit: "Frère, vous êtes en retard; mais comme vous êtes venu, vous aurez un denier; il vous faudra seulement attendre un peu."» Le frère revint au couvent, et il trouva un jeune gentilhomme, mort au couvent. Pendant une maladie, il s'était confessé, et il avait revêtu l'habit de l'Ordre, chez lui; il avait demandé alors d'être transporté en hâte au couvent. Cela, le frère l'ignorait tout à fait.

8. Au couvent de Todi en Toscane, un prieur très religieux, profita du passage du prieur provincial pour lui demander avec instance de bien vouloir le libérer de sa charge du priorat. Mais il n'avait pas été exaucé; aussi, au moment du départ du provincial, il s'agenouilla devant lui et lui dit: «Vous ne voulez pas me décharger, aussi je demande au Seigneur de le faire dans sa miséricorde.» En rentrant dans le couvent, il tomba subitement très malade. Aussitôt les frères allèrent chercher le provincial, car leur prieur se mourait. La nuit même, ce prieur provincial

avait eu un songe: il prêchait aux obsèques d'un frère, sur ces paroles: *Il arriva que le mendiant mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.*

Il s'étonna de cette maladie si soudaine du prieur, et de sa concordance avec la vision; il revint à Todi et comme dans le songe, il prêcha aux frères et au peuple sur ce sujet, celui de la messe du dimanche précédent.

9. Au couvent de Montpellier, un frère nommé Guillaume était très malade. Il fit appeler le prieur, à qui il annonça sa mort prochaine; puis il fit sa confession générale, et lui demanda de le fortifier dans la foi avant son départ vers le ciel, «car l'heure est proche» disait-il; il le pria d'être présent au dernier moment. Le prieur fit tout ce qu'il lui demandait, avec ferveur et piété.

Quand il fut couché, un bruit soudain se fit entendre dans la cellule, et une voix s'éleva: «Lève-toi! Lève-toi! Frère Guillaume se meurt!» Il vint en hâte avec la communauté, et vit le malade agonisant; selon sa demande, il recommanda son âme à Dieu. A la fin des litanies, le malade mourut, en présence de tous les frères en prières. On s'assura que personne n'avait éveillé le prieur, sinon un ange saint du Seigneur.

10. Frère William, lecteur à l'Université de Cambridge, apparut après sa mort à frère Benoît, sous-prieur du couvent, qui crut voir auprès de lui un personnage très remarquable, portant une très belle couronne d'or sur sa tête. Le sous-prieur demanda au défunt comment il se trouvait; celui qui était près de lui répondit: «Voici qu'il est déjà orné d'une auréole, et assuré de l'autre.»

11. Frère Yves, d'origine bretonne, autrefois provincial en Terre Sainte, était rempli de piété, d'amabilité, et d'humilité; il pria une fois après Matines dans l'église des frères. Il leva les yeux vers la lampe du chœur, et aperçut un frère, comme une

ombre dans un habit sombre et sordide; il lui demanda qui il était. Il répondit: «Je suis frère un tel, mort récemment; pendant ma vie, je vous fus uni par les liens d'une étroite amitié.» Le frère Yves lui demanda: «Comment te trouves-tu?» — «Très mal, dit-il; car je suis condamné pour quinze ans à une très rude peine.» Il lui demanda: «Pourquoi cette condamnation si dure et si longue, après ta vie si religieuse, si pieuse et si fervente?» — «Ne me le demande pas, dit-il; cette peine m'a été imposée selon le jugement de Dieu, ce qui est très juste. Seulement, je te prie de venir à mon aide.» Il lui répondit qu'il le ferait de bon cœur, dans la mesure de ses moyens. Au lever du jour, le frère Yvon commença à offrir pour le défunt le sacrifice, la victime de notre salut. Comme il tenait entre ses mains l'hostie consacrée, il pria le Seigneur, à peu près par ces pieuses paroles: «Seigneur Jésus Christ, si le sultan de Babylone, ou celui d'Alep tenait un esclave, ou un prisonnier, enchaîné, et si son chambellan, qui l'avait servi pendant vingt ans à son lever et à son coucher, lui demandait de lui donner ce prisonnier pour paiement de ses services, le Sultan aurait bien du mal à le lui refuser. Seigneur, vous n'êtes pas plus dur que le Sultan; quant à moi, je suis votre chambellan, depuis bien des années, je me tiens devant vous, et vous sers fidèlement. Vous gardez captif, comme un esclave, mon frère bien-aimé; pour prix de mes services, je vous demande de me le donner. Je le demande à votre miséricorde.» Longtemps, avec larmes abondantes, il redit cette prière, non un fois ou deux, mais de nombreuses fois; il acheva la messe en versant bien des larmes. Or, la nuit suivante, il se tenait en oraison après Matines; il vit ce frère devant lui, revêtu d'un habit blanc et splendide; il lui demanda qui il était: «Je suis le frère qui vous est apparu hier», dit-il. Il lui demanda alors: «Comment te trouves-tu?» — «Bien, par la grâce de Dieu. Vous m'avez demandé au Seigneur et il m'a donné à vous. Me voici délivré du purgatoire, et je vais m'unir à la

compagnie des esprits bienheureux.» A ces mots, il disparut aussitôt.

12. Révélation au sujet de la mort de frère Guerric.

Un Frère Mineur, Guillaume de Méilton, homme religieux et digne de foi, maître en théologie, a raconté à nos frères, à Paris, qu'il vit en songe, une nuit, un vase de cristal placé devant lui, rempli d'un très bon vin. Il l'admirait, quand soudain le vase se brisa, et le vin se répandit. Il rapporta cette vision à ses frères et aux Maîtres Alexandre et Jean de la Rochelle; ils comprirent que bientôt un Maître en théologie allait mourir. Or, quelques jours après, mourut frère Guerric de Saint-Quentin, de l'Ordre des Prêcheurs; il était Maître en théologie, et comme le dit frère Guillaume, c'était un vrai vase de cristal par son extrême sagesse, sa profonde humilité et sa parfaite doctrine. Il l'avait aimé tendrement, et ne se consolait pas de sa mort. Une autre nuit, la bienheureuse Vierge Marie lui apparut au chapitre, dans une indicible gloire; elle se tenait d'un côté, et de l'autre se tenait le frère Guerric; il avait son capuce rabattu sur les yeux, comme il en avait l'habitude, par humilité. La bienheureuse Marie appela frère Guerric, et lui dit: «Viens près de moi, frère Guerric, et inscris le nom des élus dans le livre des vivants.» Frère Guillaume s'éveilla, tout consolé de la mort de son cher compagnon; il raconta aux frères cette vision, dans tous ses détails.

13. Frère Raoul de Rome, religieux très fervent, déjà mentionné, et qui était mort depuis longtemps, apparut à frère Nicolas de Giovinazzo, prieur provincial de la province romaine; il lui dit: «Bien-aimé frère Nicolas, la bienheureuse Vierge Marie te fait dire de te tenir prêt, car une couronne de gloire a été préparée pour toi.» Il raconta cette vision aux plus intimes parmi ses frères; et il mourut peu de jours après, avec une grande piété.

14. Frère Roland, ancien docteur en théologie à Paris, était malade à Bologne. Le lecteur du couvent vit en vision la nuit, le bienheureux Dominique écrivant aux trois frères Roland, Rodolphe, et Lambert. Dans une autre vision, il vit frère Roland placé dans une pièce splendide, et toute décorée de peintures. Il révéla à plusieurs frères ces deux visions avant la mort de l'un de ces frères. Or, quelques jours après, ils moururent saintement; d'abord frère Roland, puis frère Rodolphe, ancien chapelain de l'église Saint-Nicolas, et enfin frère Lambert, qui était prieur, plein de prudence et de ferveur.

Vers le même temps, frère Jean de Vicence sembla voir qu'une question devait avoir lieu, dans les écoles de Bologne, au sujet de l'amour de Dieu. Comme on sollicitait frère Rodolphe, il déclara qu'il y répondrait parfaitement quand il serait au ciel. Le frère infirmier eut aussi une vision: les lits du prieur et de frère Rodolphe étaient attachés ensemble par une corde, et tirés jusqu'au ciel par un cordon de soie rouge, avec les deux malades. Selon ce qu'il avait vu, ils moururent en effet en même temps, et attirés ensemble vers le Seigneur. Tout cela a été raconté par ceux-là mêmes qui avaient eu ces visions.

Chapitre V

Des peines du purgatoire subies par les frères ayant des attachements terrestres.

1. Deux frères moururent le même jour au couvent de Cologne; l'un était novice, l'autre un ancien prédicateur. Trois jours plus tard, le novice apparut à l'infirmier, très joyeux; l'infirmier a rapporté lui-même ce qu'il lui avait dit, qu'il avait été si vite libéré à cause de sa conversion si fervente. Un mois après, le prédicateur apparut au même infirmier, plein de gloire; il portait un beau collier sur la poitrine, de nombreuses pierres précieuses sur son vêtement, et sur la tête une couronne d'or.

2. Au couvent de Derbeye, province d'Angleterre, il y avait un jeune frère nommé Gérard, d'une grande piété; il s'était rendu dans un village; et là, au couvent des Frères Mineurs, il tomba gravement malade. Or, en présence de trois frères de notre Ordre, et de deux frères du couvent, il mit sa main sur les yeux et commença à rire aux éclats. Le sous-prieur, qui était là, lui demanda pourquoi il riait ainsi. Il répondit: «Voici saint Edmond, notre roi martyr, et voici une multitude d'anges dans toute la maison.» Et il se mit à rire encore plus fort, en disant: «Notre-Dame vient, saluons-la!» Tous ensemble dirent le *Salve Regina*, et l'infirmier ajouta: «Ô comme la bienheureuse Vierge a bien reçu cette salutation! De joie, elle a souri!» Puis il tourna les yeux vers la porte, devint tout pâle et dit: «Voici le Seigneur Jésus qui vient me juger!» Il tomba en agonie, et comme conduit au jugement, se mit à trembler de tous ses membres déjà inanimés, et à suer au point que le sous-prieur parvenait à peine à essuyer son visage, comme il l'a dit lui-même. Comme s'il avait été devant un juge, il se débattait avec terreur; parfois il disait: «C'est vrai», parfois: «Il n'en est pas ainsi.» Tantôt il

suppliait la bienheureuse Vierge de rester auprès de lui, tantôt il s'opposait à ses accusateurs. Il dit entre autres: «Ô bon Jésus, pardonnez-moi cette petite faute!» Le sous-prieur lui dit: «Qu'y a-t-il, frère bien-aimé? Les petites fautes sont-elles comptées aussi bien que les grandes?» — «Hélas oui, répondit-il, en gémissant beaucoup.» Le sous-prieur lui conseilla de ne pas perdre sa confiance, même si un ange du ciel lui disait autre chose; car notre Saveur est tout miséricordieux; il répondit, le visage tout joyeux: «Il est vraiment miséricordieux.» Et peu après il expira. C'était en l'année du Seigneur 1257, en la fête de la Pentecôte.

3. Frère Richard, lecteur en Angleterre, était près de mourir. Il dit à ses frères: «Priez pour moi, car je verrai bientôt d'affreuses visions.» Sur ces mots, il se mit à jeter les yeux de tous côtés, de manière terrible; il exprimait un effroi extrême par l'expression de son visage et par ses gestes. Il revint enfin à lui, et dit: «Béni soit Dieu! J'ai été sauvé, grâce à l'intercession de mes frères, et à celle des Frères Mineurs, que j'ai toujours aimés.» Il mourut en glorifiant le Seigneur.

4. Frère Alain, prieur des Frères Prêcheurs, dans la ville d'York en Angleterre, était à toute extrémité. Son visage exprima soudain une peur violente, il se mit à crier d'une voix terrifiée: «Maudit soit l'heure où je devins religieux!» puis il se tut. Peu d'instant après, son visage redevint paisible, et il dit en souriant: «Oh! non, plutôt soit bénie l'heure où je suis entré dans l'Ordre! que soit bénie la très glorieuse Mère du Christ, que j'ai toujours aimée!» Il se tut de nouveau. A ces paroles, les frères autour de lui, priaient pour lui en pleurant. Or, deux heures plus tard, il dit à son assistant: «Appelle tous mes frères, car Dieu a exaucé leurs prières.» Quand ils furent présents, il leur dit: «A ma première parole vous avez été bouleversés; en voici l'explication: des démons horribles m'ont apparu, tout prêts à ravir

mon âme. Mis hors de moi par la terreur, j'ai exprimé une malediction. Car, je vous l'assure, frères, si, avec du soufre enflammé, on pouvait allumer un feu qui se propagerait d'ici au bout de la terre, et si on me laissait choisir, entre marcher à travers ce feu, ou revoir d'aussi effrayants démons, je prendrai sans hésiter le premier parti. Mais, après peu de temps, la Reine du ciel, la Mère de miséricorde, vint les mettre en fuite. A sa vue, j'ai repris confiance, et souriant de joie, j'ai béni celle qui m'avait délivré et j'ai béni l'heure de mon arrivée dans l'Ordre.» Après ces mots, il mourut paisiblement après quelques instants. Tout cela, les frères présents l'ont eux-mêmes rapporté.

5. En Angleterre, le curé d'une église était un homme avare et vicieux; comme il était tombé très malade, il revêtit l'habit des Frères Prêcheurs, par crainte de la mort; mais il le laissa dès qu'il fut rétabli. S'étant rendu coupable de beaucoup de crimes, le Pères des miséricordes le corrigea, par la vision suivante: il s'endormit un peu, un matin; il crut alors voir dans les airs le Christ siégeant à son tribunal. Tous ses péchés étaient inscrits sur sa tête, et sous ses pieds, l'enfer semblait ouvert pour l'engloutir. Plein d'effroi, il regarda le Christ en criant, mais le visage du Christ lui parut plus effrayant, plus terrible que l'enfer. Apparut alors quelqu'un, en habit de Frère Prêcheur, qui disait au Christ: «Seigneur, que dis-tu sur cet homme?» Le Seigneur répondit: «Qu'il paie pour ses péchés, sinon qu'il aille en enfer.» L'homme alors se réveilla et, songeant à tout ce qu'il avait vu, il alla confesser ses fautes, en les pleurant beaucoup, à Frère Martin, lecteur des frères à Vorentan; il reprit l'habit, avec grande piété. Un mois plus tard, il retomba malade. Son confesseur, frère Martin, le vit troublé en approchant de la mort, en pensant à ses péchés; il lui dit: «N'aie pas peur, frère bien-aimé, mais confie-toi sans limite à la miséricorde de Dieu. Et moi, je te donne tout ce que j'ai fait de bien dans l'Ordre, pour que tu

gardes une ferme espérance.» Tout réconforté, le malade alors le remercia, reçut les sacrements, et mourut dans les sentiments les plus fervents. Après cela, frère Martin eut la vision de ce frère à qui on enlevait de très sordides vêtements, pour le revêtir de splendides vêtements. Alors il lui demanda d'obtenir pour lui les mêmes vêtements, en priant le Christ. Le défunt lui répondit: «Père bien-aimé, ceux-là suffisent pour vous et pour moi.» Il parla ainsi, parce que le frère lui avait fait part de ses biens, et par là, ils augmentent au lieu de diminuer.

6. Le prieur de Peaurentis en Espagne, frère Dominique, fit demander par des frères qui allaient au Chapitre provincial, d'être déchargé du priorat. Les frères essayaient de l'en dissuader, mais il leur dit: «Je suis certain que si les définiteurs m'opposent un refus, le Seigneur m'exaucera, lui qui est prieur suprême, avant votre retour.» Ceci s'accomplit: il mourut avant qu'ils ne reviennent. Peu d'instantes avant de mourir, il demanda au frère assis en face de lui: «Où est cette Dame qui était là à l'instant?» Le frère lui répondit: «Vous savez bien, Père prieur, que les femmes n'entrent pas dans nos maisons.» Il reprit: «Je parle de cette femme qui portait l'Enfant-Jésus dans ses bras; je m'étonne que vous ne l'ayez pas vue, elle était devant vous.» Puis, il fit sur lui plusieurs signes de croix. Il joignit les mains, leva les yeux au ciel, et remit son âme à la bienheureuse Vierge qu'il avait vue.

Après sa mort, il apparut visiblement à un frère en prières; celui-ci lui demanda, comme il l'a dit lui-même: «N'êtes-vous pas mort, frère Dominique?» Il répondit: «Je suis mort au monde, mais je vis en Dieu. Je vous supplie de dire aux frères qu'ils ne laissent pas entrer les séculiers au moment de la mort des frères. Car, pour moi, j'ai beaucoup souffert, parce que j'ai reçu la visite des gens de ma famille à mon lit de mort, et parce que je me suis trop joint à leurs larmes.»

7. Dans le même couvent était un frère nommé Ferdinand; il avait été longtemps malade avant sa mort, ayant beaucoup souffert. Quand il eut rendu le dernier soupir, son visage devint tout éclatant de splendeur, au témoignage des frères qui lui rendaient leurs derniers soins. Il apparut ensuite à l'un de ceux-là, pendant son sommeil. Le frère lui ayant demandé s'il n'était pas mort, il répondit: «Pour mon corps, oui; mais je vis dans mon âme.» — «Qu'est devenu frère Diégo?» Ce frère était mort récemment dans ce couvent. Il répondit: «Il entrera au ciel le jour de la Pentecôte.» Le frère alors demanda: «Dis-moi pourquoi il a cette peine?» — «C'est parce qu'il a eu de la vaine gloire en chantant.» Comme le frère demandait ensuite des nouvelles de nos frères, il répondit: «Il sont bien. Ceux qui meurent dans l'Ordre ne périssent pas, car toujours la bienheureuse Vierge les assiste au moment de la mort.» — «Et comment saurons-nous que ce que tu dis est vrai?» Il dit: «A ce signe: au prochain dimanche des Rameaux, on ne sonnera pas la cloche, on ne fera pas la procession habituelle.» En effet, l'évêque frappa soudain cette ville d'interdit, à l'approche de cette fête, et ainsi s'accomplit la prédiction. Il nous faut croire ces récites véritables, et non futiles. C'est frère Gilles d'Espagne qui a relaté celui-ci.

8. Un frère trop passionné pour l'architecture vint à mourir. Un frère du même couvent, en mission de prédication, dit à son compagnon: «Aujourd'hui est mort à Bologne notre vieux frère Untel.» Le frère lui demanda comment il le savait. Il répondit: «Je l'ai vu en songe; il semblait ramper des pieds et des mains en traversant le cloître, tenant la règle avec laquelle il mesurait les murs et deux démons le frappaient avec force, l'un à droite, l'autre à gauche.» A leur retour au couvent, ils apprirent que ce frère, en effet, était mort ce jour-là. Tous, apprenant cette vision, se mirent à prier avec insistance pour lui. Plus tard, l'un d'eux eut la révélation qu'il avait été délivré grâce au bienheu-

reux Dominique et au bienheureux Nicolas, pour lesquels ce vieux frère avait toujours eu une grande vénération.

9. Un évêque de Lisbonne, pieux et vénérable, frère de notre Ordre, a parlé d'un frère passionné par les livres, qui apparut entouré de flammes à l'un de ses amis; celui-ci en ayant demandé la cause, il s'écria: «Malheur! C'est à cause des livres, qui me brûlent horriblement!» Cet ami le consulta aussi au sujet de sa propre conscience, car il était assez scrupuleux; il lui répondit: «Consulte des bons conseillers et obéis-leur.»

10. Le sous-prieur du couvent d'Orthez, frère Gaillard, venu au Chapitre provincial de Toulouse, fut soudain frappé de paralysie et de mutisme. Le provincial lui dit alors: «Cela t'arrive, frère, parce que tu as trop accusé ton prieur; comme tu as péché par la langue, c'est par elle que tu es puni.» Acquiescant par l'expression de son visage, il alla baiser la main du prieur, la portant souvent à ses lèvres et sur son cœur. Plein de compassion, et craignant surtout de ne pouvoir le confesser, le prieur convoqua les frères au chapitre, leur demanda de prier. Le même jour, le frère, dévoré par la fièvre, recouvra l'usage de la parole; il fit pieusement sa confession générale, reçut la communion et l'onction, puis mourut trois jours après. Le même jour, il apparut en songe, dans la ville d'Orthez, à l'un de ses amis; Orthez est à quatre journées de Toulouse. Il le vit, prêchant dans l'église, vêtu d'une dalmatique de diacre; son visage était resplendissant, et son cou doré. — «N'es-tu pas frère Gaillard?» lui demanda son ami, étonné de sa splendeur. — «C'est moi, apprends que je viens de mourir à Toulouse.» — «Comment ton visage resplendit-il ainsi?» — «C'est à cause de la bonne confession que j'ai faite.» — «Ton cou, pourquoi est-il tout doré?» — «C'est le rappel de ma prédication, et de mon zèle pour le salut des âmes.» Puis il le prit en particulier, et lui montra, par la manche de sa tunique, son côté et sa poitrine

presque entièrement brûlés. «Qu'est-ce que cela?» lui demanda son ami stupéfait. Il dit: «C'est à cause de mon trop grand amour pour les bâtiments nouveaux et les distractions que j'en avais.» — «Comment pourrons-nous te soulager?» — «Si les frères prient instamment pour moi, je serai vite libéré.» Son ami raconta cela au prieur provincial, sous la foi du serment. Le prieur, aussitôt, écrivit à tous les couvents où le frère avait eu ses nombreuses distractions, demanda qu'on double les suffrages qui lui étaient dus, sans retarder les dates, en faveur de celui qui souffrait.

11. Le frère Jean Ballistaire apparut à une personne très honorable, de ses connaissances, comme elle-même le dit, huit jours après sa mort. Il avait été éloquent et subtil dans sa prédication; elle le vit dans une grande gloire; il lui apprit qu'il était resté sept jours en purgatoire, spécialement pour s'être montré ingrat, pour avoir trop aimé les détentes, et les aises de son corps. On lui demanda ce qu'il avait souffert; il répondit qu'on ne pouvait le comparer à rien. Puis on lui demanda quel était l'état de la conscience de celui qui recevait la vision; il répondit que cela ne lui avait pas été révélé, mais qu'il serait sauvé par la persévérance. Il ajouta que les fautes vénielles, comptées pour peu de choses ici-bas, sont sévèrement punies ensuite. On lui demanda comment il était sorti du purgatoire, il le dit en ces termes: «Le Seigneur a envoyé des anges qui m'en ont retiré, et m'on conduit, en chantant, devant le Seigneur; et plus ils montaient, plus grandissait ma joie.»

12. Frère Pierre mourut au couvent de Toulouse. Il avait été plein de zèle pour l'essor de son Ordre, et avait attiré au Seigneur de nombreux frères. Quand il fut malade à mourir, il avait promis à un frère très proche de lui que s'il plaisait à Dieu, il lui apparaîtrait après sa mort; c'était pour se réjouir avec lui, s'il était heureux, et pour lui venir en aide de tout son

pouvoir s'il souffrait. Quelques mois après, il lui apparut en songe, lui disant qu'il avait été délivré du purgatoire en la fête de l'Ascension du Seigneur. Le frère lui demanda s'il y restait des frères qu'il connaissait, et il répondit qu'il y avait frère Guillaume, autrefois sous-prieur à Toulouse, et mort à Limoges dans l'octave de Pâques.

13. Un frère, très bon religieux, bon prédicateur, apparut en songe, peu de jours après sa mort, à l'un de ses frères, qui lui était très cher. Effrayé, celui-ci lui demanda comment il se trouvait: «Très bien, et en très bon lieu» répondit-il. Le frère lui demanda pourquoi il avait été si effrayé au moment de sa mort, que les frères l'avaient vu se détourner et cacher son visage. Il répondit: «N'avez-vous pas lu ce qui est écrit: *Ceux qui ont peur seront purifiés?*» Aussitôt il disparut.

14. Un frère, très contemplatif, a raconté qu'il avait vu dans le cloître, le corps d'un frère déjà décédé; sa tête, séparée, roulait sur la margelle d'un puits qui était proche. Il demanda à ce frère ce que cela signifiait; il lui répondit: «Je suis le frère Untel; je souffre beaucoup. Car je buvais du vin pur, alors que les autres y mettaient de l'eau; c'était pour pouvoir dormir. Priez pour moi; car c'est pour cela que je vous suis apparu.»

De ce qui précède, il s'avère que l'amour des parents trop fort, la vanité d'une belle voix, l'attachement aux édifices, l'intérêt pour les livres, le désir du profit, l'immortification pour boire, le retard de la confession, le manque de révérence envers les supérieurs, le souci et la distraction pour les affaires de l'extérieur, l'ingratitude, le soulagement recherché du corps, le désir des consolations, la légèreté dans les paroles... que tout excès, que l'on croit utile, et tant de choses qui nous semblent anodines, sont sanctionnées sévèrement après la mort. Appli-

quons-nous donc à nous en garder, et en chaque occasion, souffrons et mortifions-nous, pour être épargnés dans l'éternité.

Chapitre VI

Des pièges du démon, lui qui «épie le talon».

1. Frère Raymond de Lausanne raconta, puis écrivit au Maître général le fait suivant. Au couvent de Lyon, un frère nommé Pierre était en agonie. Soudain, il s'écria, devant lui-même et devant le prieur: «Bête cruelle, que fais-tu ici?» Le prieur lui demanda: «Qu'y a-t-il, frère?» Il répondit: «Le démon se cache ici sous la forme d'une horrible vieille; mais il ne gagnera pas en moi, car la vraie foi me sauve.» Et il mourut peu après.

2. Un novice était malade à Naples. Transfiguré en ange de lumière, le démon lui apparut, et lui persuada de ne plus jamais parler à personne. Or, il se souvint d'un péché qu'il n'avait jamais confessé. Comme il ne voulait pas le dire et s'entêtait à ne pas répondre aux questions, les frères comprirent qu'il était séduit; ils firent venir frère Nicolas de Giovenazzo, un homme saint et très instruit. Par ses raisonnements joints à des exemples, il montra au malade que son silence était une ruse du diable, qui cherchait à le prendre en ses filets et à l'entraîner en enfer avec lui. Enfin, il fut arraché à la gueule du diable, par ses conseils et par les prières des frères, il parla, se confessa, et découvrit la séduction du diable. Il mourut, peu après sa sainte confession.

3. Au couvent de Bologne, un novice étant proche de la mort avait reçu pieusement les derniers sacrements; alors deux démons lui apparurent, sous l'aspect de bons anges, et ils lui dirent: «Tu es si coupable que nous ne pouvons pas te recevoir dans notre Royaume; mais, si tu veux suivre notre conseil, nous viendrons à toi dans quelques jours et nous te ferons entrer dans la gloire où nous sommes nous-mêmes.» Il leur donna son ac-

cord. Ils lui commandèrent alors de garder le silence, au point de ne plus prononcer un seul mot. Il le leur promit; ils s'en allèrent en lui rappelant un péché mortel, qu'il n'avait pas confessé par pur oubli. Or un bon frère, très ami avec lui, vint le voir; il comprit que cet étrange silence venait d'une astuce diabolique; il lui prouva par ses raisonnements et par les exemples des saints que sous l'apparence de la sainteté les démons essaient de séduire les fidèles, surtout les agonisants, «en épiant leur talon.» Touché par ces paroles, le frère fit appeler le saint homme frère Henri, et lui confessa son péché. Complètement absous par l'autorité du prier, il raconta l'illusion diabolique, en détail, à plusieurs frères. L'un de ceux-là nous en a fait le récit.

4. En Provence, au couvent d'Avignon, il y avait frère Bertrand, plein de dévotion, prédicateur et chanteur. Une nuit d'hiver, il se mit à chanter en lui-même, dans son lit: «Le crucifié est ressuscité d'entre les morts.» Il entendit alors une voix: «Attention! tu ne verras pas le temps où ces paroles sont chantées.» Il l'a lui-même raconté à un bon frère, qui m'en a fait part. Peu de temps après, on l'envoya à Orange, sa ville natale. Là, il tomba gravement malade, et se fit porter au couvent des Frères Mineurs. Comme il approchait de la mort, il s'écria en présence de son confesseur: «Pour l'amour de Dieu, délivre-moi de ces fromages, car ils me pèsent beaucoup.» A cette époque, en effet, il s'était procuré une quantité de fromages, pour le besoin des frères. Il redisait souvent ces paroles, à l'étonnement de tous les assistants, car il n'y avait pas de fromages en ce lieu. Enfin son confesseur le comprit, et lui dit: «N'aie aucune crainte, frère bien-aimé; par l'autorité de Dieu et de l'Ordre, je t'absous si tu as fait une faute en nous procurant ces fromages.» Alors il devint silencieux. Il se mit ensuite à agiter la main devant son visage, comme pour chasser des mouches. Son compagnon lui demanda ce qu'il faisait, et il répon-

dit: «Je vois des démons.» Le frère alors lui tendit une croix qui se trouvait là, en lui disant: «Défends-toi avec elle.» Le malade s'en saisit avec ardeur, s'en signa, l'embrassa en pleurant, et dit: «Tu es un sceptre de droiture, un sceptre de royauté» et d'autres paroles. Il replaça la croix convenablement, et ajouta: «Je vois le bienheureux Augustin.» Or, il avait une grande dévotion pour ce saint, et en faisait mémoire chaque jour. Le frère lui répondit: «Ce grand saint est aussi un Père, et il peut bien t'aider.» Alors il se mit à chanter le *Salve Regina*, comme il pouvait, et en chantant il parti vers le Seigneur.

Il fut enseveli très pieusement par les Frères Mineurs et par trois de nos frères; ce sont eux qui nous ont appris tout cela.

5. Au couvent de Marseille, Etienne, un jeune frère malade, était entouré par les frères. Il semblait déjà presque mort; ayant agonisé toute la nuit de l'Exaltation de la sainte Croix, il étendit soudain les bras, et s'écria: «Voici que je vois dans le ciel la croix du Seigneur, dont vous célébrez aujourd'hui la fête sur la terre.» Etonné, le prieur lui présenta la croix placée devant lui, selon la coutume pour les mourants, et lui dit: «Mon fils, voici le signe de la croix de Dieu.» Il lui répondit: «Pour moi, je ne vois pas celle-là, mais j'aperçois déjà dans le ciel la vraie croix du Christ.» Trois ou quatre fois il redit la même chose, faisant des reproches aux assistants, leur disant: «Est-ce que vous ne la voyez pas, toute brillante?» Il dit ensuite au prieur, avec des lamentations: «Voici que l'Ennemi a voulu me tendre un piège; il est venu, avec toute une troupe de démons, cherchant à s'emparer de moi, comme d'un esclave. Je refusai absolument, me disant serviteur et disciple du Christ; il me dit: “Non, tu es mon esclave; hier, en effet, tu as bu du vin, étant seul, sans permission, et contre le conseil de ton médecin.”» Le prieur, alors, frère Pierre de Cazes, grand religieux, qui me l'a raconté, dit: «Mon fils, confesse-toi, dans le regret du cœur, et tu confondras le démon.» Il le fit, en versant bien des larmes; puis

il s'endormit, en bénissant le Seigneur, et en célébrant les joies de la bienheureuse Vierge Marie.

6. Dans le même couvent habitait un frère ancien, nommé Guillaume, qui avait beaucoup servi dans l'Ordre, depuis l'origine. Le bon frère qui l'assistait m'a raconté ce fait: la nuit de sa mort, il regardait souvent le mur voisin, d'un air effrayé. Peut-être voyait-il cette bête cruelle qui apparut un jour à saint Martin, se postant devant lui sur un bras de la croix. Alors ce frère lui demanda s'il voyait quelque chose de mauvais; il fit signe que oui. Le frère jeta de l'eau bénite sur lui-même et sur la paroi, tout en disant une oraison; joyeux, le malade s'inclina vers lui, humblement. Mais le frère le voyait encore effrayé; il l'exhorta à la confiance en la miséricorde de Dieu, en la Passion du Christ, en la protection de la bienheureuse Marie. Le malade fondit en larmes, et mourut avec piété quelques instants plus tard. Le dimanche précédent, il avait prêché avec ferveur sur le verset: *Je me suis réjoui de ce qu'on m'a dit: «Nous irons dans la maison du Seigneur.»*

Chapitre VII

Sur ceux qui diffèrent de secourir les défunts.

1. Frère Bertrand, très religieux compagnon du bienheureux Dominique, et premier provincial de Provence, disait presque chaque jour la messe pour les pécheurs. Le bon et prudent frère Benoît, le remarqua pendant un séjour au couvent de Montpellier; il lui demanda pourquoi il priait si souvent pour les pécheurs, et moins pour les morts. Il dit: «Parce que l'Eglise prie pour les défunts, ils sont en sécurité, ils seront sauvés. Mais nous, pécheurs, nous vivons au milieu de multiples dangers et nous sommes dans l'incertitude.» Le frère reprit: «Prieur très aimé, dites-moi: s'il y avait, ici, deux mendiants également pauvres, mais dont l'un serait en bon état physique, et l'autre privé de ses membres, lequel vous hâteriez-vous de secourir?» — «Ce serait celui qui ne pourrait s'aider lui-même.» Frère Benoît lui dit: «Eh bien! ainsi sont les défunts. Ils n'ont pas de bouche pour se confesser, ni d'oreille pour entendre, pas d'yeux pour les larmes, pas de mains pour faire le bien, pas de pieds pour marcher. Ils ne peuvent compter que sur notre aide. Mais les pécheurs, avec nos prières, peuvent s'aider de toutes les manières mentionnées.» Mais le prieur ne se rangea pas à son raisonnement. Or, la nuit suivante, il eut la vision d'un mort effrayant d'aspect; il portait un cercueil de bois, et il s'appuyait lourdement sur lui. Dans la même nuit, il le réveilla en l'effrayant et en le tourmentant, plus de dix fois. Aussi, dès l'aurore, frère Bertrand fit appeler le frère, monta à l'autel en pleurant. Dès lors, il célébra la messe plus souvent pour les défunts. Le rédacteur de ces faits les a appris de la bouche même de frère Benoît.

2. En mission de prédication, un frère parvint à un village, et le soir, monta se coucher dans sa chambre. Or, dans la maison qui faisait face, de jeunes débauchés, réunis pour des obsèques, veillaient en se livrant à des jeux obscènes. Les ayant entendus, le frère eut pitié de leur insanité, et se mit à pleurer. A peine fut-il étendu sur son lit, il crut voir quelqu'un se tenir devant lui, et disant: «Je suis envoyé par les âmes du purgatoire; elles supplient leurs proches, entrés en possession des biens qu'elles ont laissées. Je viens leur dire: *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins mes amis, car la main du Seigneur m'a touché.*» Il ajouta: «Vous vous servirez du texte de ces paroles pour votre sermon, et vous condamnerez les jeux haïssables que vous avez vus; vous engagerez les hommes à secourir avec piété les âmes de leurs amis défunts.» Le frère ne fit aucun retard; le lendemain, après les obsèques, il apprit à l'assemblée la mission qu'il avait reçue; son sermon eut un tel succès que tous les assistants, émus du plus petit jusqu'au plus grand, fondirent en larmes; et dans ce chagrin, le peuple montra une admirable ardeur pour secourir les proches parents défunts, et pour supprimer ces jeux détestables que nous avons mentionnés.

3. Frère Raoul, de Rome, déjà nommé, était un frère très saint; il dit un jour, dans une conférence à ses frères, qu'une des choses qu'il redoutait le plus, était de mourir sans avoir accompli ce qu'il devait aux morts.

Il arriva qu'un frère mourut dans ce cas. Longtemps après, il apparut à l'un de ses amis, triste, et le corps brûlé. Son ami lui demanda comment il n'était pas délivré, après un temps aussi long, il répondit: «C'est parce que je n'ai pas reçu de secours. Les autres défunts ont eu les suffrages que je leur devais. C'est pour cela que je demande la miséricorde de Dieu et la vôtre.»

4. Au couvent de Clermont, la nuit d'un dimanche, le prieur récitait les psaumes en circulant dans le cloître. Alors un frère

convers, mort les jours précédents dans ce couvent, lui prit la main et lui dit: «Prieur, dites aux frères qu'ils sont en faute en n'acquittant pas les suffrages qu'ils me doivent.» Le prieur entendait la voix, et sentait la main, mais ne voyait personne. Effrayé, il convoqua les frères au chapitre, et leur apprit ce qu'il avait entendu. Il découvrit alors que plusieurs, parmi eux, n'avaient pas accompli ce qu'ils devaient; il leur recommanda de soulager sans retard celui qui souffrait.

5. Un frère lombard était un excellent prédicateur, tout donné à l'Ordre; un jour, il fut plongé dans la tristesse; pour se distraire, il allait se baigner dans un fleuve, sans permission. Son compagnon l'attendait sur la rive; or il se noya, dans une eau assez basse, et alors qu'il était bon nageur. Un frère qui l'aimait beaucoup, se mit à prier instamment pour lui; en versant beaucoup de larmes il se mortifiait pour lui. Une nuit, le défunt lui apparut en songe, portant une chape en lambeaux, et un capuce déchiré. Le frère lui demanda comment il allait, et il répondit: «Je ne suis pas damné, mais je souffre beaucoup dans les flammes.» Et il lui montra ses bras qu'il avait étendus agréablement, pour nager sans permission; ils étaient brûlés jusqu'aux os. «Puis-je te porter quelque secours?» dit le frère. «Tu le peux, dit-il, en priant, en célébrant la messe, en conseillant aux autres frères de s'acquitter de leurs suffrages, en ajoutant même quelque chose.» Le frère apprit cette révélation à ses amis intimes et à ses frères, et fit prier beaucoup pour le défunt. Celui-ci lui apparut de nouveau une nuit, dans un habit splendide, le visage très beau, mais un peu blême encore. Le frère l'interrogea sur son état, il répondit: «Je suis bien, mais j'attends mieux encore.» Il lui parla longtemps du purgatoire et du paradis.

6. Un frère d'Espagne, frère Matthieu, lecteur, et dévot prédicateur, avait été renommé pour sa vie religieuse, au cours de ses

études à Paris, et de ses lectures dans la province. Or, neuf jours après sa mort, il apparut à un frère en prière. Le frère lui demanda de ses nouvelles. Il répondit: «Je suis bien, car maintenant je suis purifié, et je m'en vais vers le Christ.» Effrayé le frère lui dit: «Et comment es-tu resté aussi longtemps en purgatoire?» — «C'est à cause de la négligence des frères, répondit-il; en effet, s'ils avaient fait les suffrages tout de suite, je me serais envolé dès le troisième jour.»

Chapitre VIII

De la fin malheureuse des transfuges.

Après ces récits de la mort bienheureuse et douloureuse à la fois de nos frères, il faut ajouter quelques traits au sujet de la fin misérable de ceux qui n'ont pas aimé notre fraternité, nous ont quittés, et abandonnèrent leur domicile en transfuges.

1. Un frère, ancien dans l'Ordre, lettré, éloquent, très apprécié des notables, se prit d'un amour charnel pour un frère, en arrivant au point d'abandonner misérablement l'Ordre. Il s'adonna à l'alchimie, afin d'enrichir son frère. Il vint alors en Sardaigne car il avait entendu dire qu'il y avait là des minéraux utiles pour cela; il y était aussi plus en sûreté, car nos frères n'avaient pas de couvent dans cette île. Il passa plus d'une année dans ce désordre; il tomba alors mortellement malade; ne pouvant joindre aucun frère, il parla à deux clercs qui partageaient son errance: «Voici, chers amis, que je meurs, misérable et charnel, en dehors du saint Ordre des frères que j'ai abandonné. J'ai l'habit de l'Ordre dans ma malle, et je vous prie de le prendre pour m'en revêtir dès que possible et m'ensevelir avec lui.» Ils se disposaient à lui rendre ce service, mais soudain des vermines sortirent de son corps si abondamment que les clercs s'enfuirent terrifiés et déjà recouverts de vermine; ils ne purent ensevelir convenablement le défunt, à cause de cette vermine.

2. Un autre, très noble dans sa province, sortit de l'Ordre. Comme ses amis l'avaient en aversion, il en arriva à un état si misérable qu'il ne vivait, tant bien que mal, que par la rapine et

le vol. Longtemps il vécut avec un usurier public, qui était excommunié, lui tenant ses comptes et enseignant son fils. Il mourut enfin, misérablement, au milieu des excommuniés.

3. Un autre avait été enchaîné par les frères, à cause de ses péchés; il fuit la discipline de l'Ordre, et il obtint du Seigneur Pape d'entrer au monastère du bienheureux Victor, à Marseille. Il y fut reçu, et les moines se réjouirent beaucoup, car c'était un très bon prédicateur; l'abbé lui demandait de l'accompagner, voyant en lui un Maître. Mais, peu d'année après, il fit naître un conflit entre l'abbé et les moines, et aussi entre le monastère et l'archevêque d'Aix; dans ce monastère, il avait dépensé beaucoup d'argent, et avait peu rapporté. Finalement, l'abbé et ses moines le rejetèrent et lui firent quitter la province.

4. Un autre, transfuge de notre Ordre, avait été reçu au monastère du Puy. Il déchira ce monastère par des discordes et par des dettes; on le chassa enfin avec déshonneur.

5. En France, il y eut un inquisiteur contre les hérétiques, d'une telle renommée que tout le pays tremblait devant lui, et les Maîtres eux-mêmes l'avaient en grand honneur. Il refusa, par orgueil, de se ranger au conseil de ses supérieurs, n'écoutant que la ferveur populaire; à cause de ses insolences, les frères le retinrent longtemps dans les liens à Paris. Mais ses amis obtinrent sa libération du Seigneur Pape, et la permission d'entrer dans un autre Ordre. Donc il entra d'abord chez les Trinitaires, puis chez les moines de Saint-Victor; mais il fut chassé de l'un et de l'autre Ordre par sa mauvaise conduite; il entra ensuite à Clairvaux. Tout d'abord il y fut reçu en grand honneur; mais il commença à semer la discorde, et son état misérable ne put rester caché longtemps; il fut nommé dans ce même couvent aux plus bas emplois; humilié ainsi devant tous, il mourut peu de temps après, dans la honte et la douleur.

6. Un frère, lecteur des *Sentences* à Paris, sortit de l'Ordre, à cause des changements qu'il avait faits; revenu de la Curie où il était allé, il entre chez les Prémontrés; car il n'avait pas la permission de retourner dans sa province où il avait fait scandale. Le jour même de Pâques, il fut frappé d'un horrible mal caduc, mais il ne se corrigea pas encore; il fut atteint de paralysie, à Paris où il cherchait à devenir docteur en théologie. Il y mourut misérablement.

7. Un autre frère, plein de charme et admirablement doué, abandonna l'Ordre, à la suite de certaines difficultés. Son provincial lui proposa la miséricorde, s'il se repentait, et lui offrit de le recevoir dans un autre couvent s'il le voulait. Car, pour certaines raisons, il ne pouvait l'accepter dans le couvent qu'il avait quitté. Il lui répondit avec orgueil, et s'éloigna. Peu de temps après, comme il traversait un bras de mer, il se noya devant La Rochelle.

8. Un autre frère de haute noblesse, alliée avec les Comtes, entra dans l'Ordre, et s'y maintint un certain temps. Puis il expliqua qu'il ne pouvait plus y persévérer, et obtint du Pape la permission de passer chez les chanoines réguliers. Ayant été reçu, il fut proposé comme supérieur. On l'appela à la Curie; il y alla et eut un long débat; mais à son retour, il mourut en route, très vite après avoir obtenu sa charge.

9. Un autre frère était très doué naturellement: habile pour le chant, pour la lecture, les Ecritures, la prédication, et l'enseignement; il avait belle apparence, et plaisait à tous. Or on le retira des cours qu'il aimait faire, cela semblant meilleur à ses supérieurs. Il s'adressa à un évêque de sa famille, pour obtenir du Pape, grâce à lui, la permission d'entrer dans une abbaye de chanoines réguliers; on croit qu'il espérait y devenir abbé. Or,

au jour anniversaire où il avait quitté notre habit pour en prendre un autre, des jeunes, pour en faire mémoire, se mirent à lancer des flèches dans la cour de l'abbaye, en sa présence, et sous son regard. L'un d'eux visa et atteignit le but fixé, mais la flèche, comme se retournant vers lui, le frappa à l'œil, le blessant grièvement. On le conduisit à Paris pour s'y faire soigner; mais aucun remède ne put le guérir; c'est là qu'il mourut bientôt, dans l'angoisse et la douleur.

10. Un autre était admirablement doué de qualités humaines; très aimable, aimé de tous; cédant à l'inconstance, il sortit de l'Ordre et se fit moine noir. Il reçut un prieuré célèbre, dans une ville de Lombardie, soumise à Conrad, fils de l'ancien empereur Frédéric. A cause de son intelligence et de ses belles manières, il devint très proche du Seigneur Conrad, parmi les grands de sa cour. Il s'adonna aux mondanités du siècle, ayant une mente et des oiseaux, se livrant aux joies de la chasse. Or, un jour, il avait précédé la famille royale, à Salerne, pour y préparer un logement. Après quoi il se mit à table; mais dès le premier plat du repas, il inclina la tête vers la paroi, et il mourut subitement.

11. Il y avait en France un frère célèbre: personne vénérable, érudit, bon prédicateur, connu à la Cour du Roi et à l'université de Paris, et presque partout auprès des notables, ayant enseigné longtemps, et fructueusement; enfin ses supérieurs, ayant appris certaines choses à son sujet, le déchargèrent de cette charge. A cause de ses services, on lui offrit de choisir l'emploi qu'il exercerait, mais à cause de sa faiblesse et de son grand âge, il serait dispensé de l'infirmerie, de l'accueil, et des travaux du couvent. Mais lui, tenté par le démon, n'accepta pas; il se rendit à la Curie, alors à Lyon, et par la médiation d'amis influents qu'il avait là, il obtint la permission d'entrer dans un autre Ordre. Il revint avec ses lettres, et changea d'habit. Mais, pour le

punir, Dieu permit ce changement: lui, qui sous l'habit de l'Ordre était accueilli comme un ange de Dieu, ne trouva aucun Ordre qui voulût le recevoir, soit les cisterciens, soit les bénédictins. Il trouva difficilement un hospice où il pût reposer sa tête. L'un de ses neveux, qui grâce à lui, était devenu chanoine d'une église importante, et s'adressait à lui avec grand respect au temps où il était dans l'Ordre, voulait à peine le voir, ou lui donner quelque chose. Il allait de lieu en lieu, rejeté et misérable; il parvint à un endroit proche du couvent d'Arras, dont il avait été membre. Là, il tomba gravement malade. Il mourut, avant l'arrivée des frères qu'il avait fait appeler, bien que la distance fût à peine de deux heures. On peut croire que la miséricorde divine eut égard aux prières de ceux qu'il avait lui-même attirés à la pénitence; car, devant un prêtre et plusieurs témoins, il s'accusa avec force, exalta l'Ordre, se jugeant indigne d'en porter l'habit; puis il mourut après s'être confessé, et après avoir reçu les sacrements avec dévotion.

Chapitre IX

De ceux qui se sont illustrés par leurs miracles après leur mort.

1. A la gloire et à la louange du Christ Jésus, nous transmettons ce que nous ont écrit les frères d'Espagne au sujet de frère Pélage. Il avait longtemps servi avec fidélité, ferveur et humilité, dans l'office de la prédication, et celui des confessions. Enfin il partit se reposer dans le Seigneur, au milieu des frères rassemblés en prières, au couvent de Caïmbre, dans le royaume du Portugal.

Quelques temps après, on creusait une fosse pour un frère défunt, près de la sienne; une odeur merveilleuse sortit de son tombeau, avec une vapeur très suave, dont le fossoyeur fut enveloppé, ainsi que les frères accourus. Ce fossoyeur avait une fille atteinte d'une grave maladie, au point de ne pouvoir sortir de son lit. Revenu chez lui, il la voua au frère Pélage. Elle se leva aussitôt, entièrement guérie; prenant une amphore, elle la rapporta ensuite remplie de l'eau du fleuve. Par ailleurs, les frères du couvent fondaient une cloche; or, il manquait beaucoup de cuivre, par suite d'une erreur du fondeur; un frère, après une prière, prit de la terre du tombeau de frère Pélage, et il la jeta dans le four. Elle devint tout de suite du cuivre. Après avoir fondu la cloche, on eut encore de reste cent vingt-six livres de cuivre, en plus de ce que les frères avaient eux-mêmes recueilli. Or, selon le jugement du fondeur, il manquait un tiers de cuivre, au début, pour faire la cloche.

Autre fait: une femme souffrait beaucoup aux côtes et à l'estomac. Son mari appliqua aux endroits douloureux une chaussure qui avait appartenu à frère Pélage; elle fut aussitôt guérie. Et ce miracle arriva aussi à son mari.

Près de Caïmbre, un écuyer souffrait beaucoup d'une fièvre grave. Ses amis appliquèrent sur son cou de la terre prise au tombeau du frère Pélage, et la fièvre disparut.

Dans ce couvent, un frère était tout brûlé de fièvre; il se jeta sur le tombeau, et la fièvre, désormais, ne le tourmenta plus.

Un homme, coupable de nombreux péchés mortels, ne pouvait, ou plutôt ne voulait pas se confesser, par l'endurcissement de son cœur. Il vint au tombeau de frère Pélage, et lui demanda, avec affection, de lui obtenir du Seigneur une confession faite dans la contrition du cœur. Or, après peu de temps, il fut envahi soudainement d'un tel repentir qu'il eut beaucoup de peine à se confesser, selon le témoignage du confesseur, à cause de l'abondance de ses larmes et de ses sanglots.

Un aveugle, qui s'était parfois confessé à frère Pélage, entendit raconter les miracles qui se faisaient après sa mort. Avec grande humilité, il se voua à lui, et aussitôt, il recouvra la vue.

A son invocation, en divers moments, cinq démoniaques furent guéris; ils vinrent à son sépulcre, pour rendre grâces à Dieu et à son saint.

Plus admirable encore, le fait que deux sarrasins rongés par de fortes fièvres, à Caïmbre, ont reçu de la terre du tombeau de frère Pélage, et ont été aussitôt guéris, par la divine miséricorde.

2. Dans la même province d'Espagne, il y eut le frère Pierre Gonzalve qui fut enterré, avec grand honneur, et par son invocation eurent lieu de nombreux miracles. Un vénérable évêque de cette province en transmet plus de cent quatre vingt, sous son

propre sceau, au Chapitre général, qui fut célébré à Toulouse, en l'année du Seigneur 1258. Ils avaient tous été examinés par des personnes prudentes et dignes de foi, et rapportés par les témoins sous la foi du serment.

Parmi ces miracles, on rapporte cinq guérisons de lépreux, neuf délivrances démoniaques; de nombreuses guérisons d'aveugles, de sourds, de muets, de fistuleux, de goutteux, de paralysés, de fiévreux, furent mentionnées.

Quelqu'un avait été blessé par un buisson d'épines, deux épines lui restèrent dans les yeux, si profondément qu'on ne pouvait ni les extraire, ni même les voir. Cet homme invoqua le secours de frère Gonzalve; aussitôt les épines tombèrent sur ses genoux, et il fut parfaitement guéri.

Une femme n'avait plus de lait, depuis sept semaines; elle faisait nourrir son fils par une autre, et se désolait, car elle était très pauvre. Elle pria au tombeau de frère Pierre, et à son retour, elle put nourrir son enfant comme auparavant.

En péril de naufrage, des matelots invoquèrent frère Pierre Gonzalve. Il leur apparut aussitôt et leur dit: «Me voici!» Il les reconforta et les conduisit au port.

Ayant dans ses bras son fils tout petit une femme, qui traversait en barque un fleuve profond, prit peur, et tomba à l'eau. Elle invoqua frère Pierre, au moment de sa chute; son mari en fit autant depuis la rive; elle fut retirée de ce péril, avec son petit enfant.

Un homme a affirmé avec serment, qu'il avait été tourmenté par la fièvre pendant six mois; il était si enflé qu'il pouvait à peine marcher avec un bâton. Frère Pierre lui apparut, et lui dit:

«Viens à mon tombeau, je te guérirai.» Il y alla, et fut aussitôt guéri.

3. Joignant la simplicité de la colombe à la prudence du serpent, le vénérable frère Colombe, autrefois prieur de Montpellier, fit le bien jusqu'à la fin de ses jours: il fut enterré en province, dans l'oratoire de la bienheureuse Marie de Freins. A son tombeau, deux paralytiques guérissent; de nombreux malades retrouvèrent pleinement la santé. Sa sépulture vénérable est honorée par les clercs et par le peuple.

4. Frère Maurice fut un fervent prédicateur au couvent de Toulouse; il mourut au couvent des Frères Mineurs d'Albi; on l'enterra avec honneur. L'un d'eux, frère Ponce, religieux pieux et véridique, a dit à nos frères que plus de cinquante personnes, souffrant de fièvres et d'infirmités, venues s'agenouiller au tombeau de frère Maurice, avaient été guéries.

5. Frère Guillaume de Sissac avait été provincial en Provence; il était vrai, pieux, rempli de dévotion; il s'endormit dans le Seigneur à Bordeaux, il y fut enterré. De pieuses femmes amies des frères, se lamentaient beaucoup de sa mort. Elles virent des clartés qui descendaient au-dessus de sa sépulture. Très consolées, elles l'apprirent aux frères. D'autre part, Maître Pierre, régent des études à Bordeaux, apprit la mort de l'homme de Dieu; se confiant à sa sainteté qu'il avait connue, il se rendit à son tombeau, souffrant d'un mal de dents; il se frotta les dents avec de la terre du tombeau, et le mal disparut; il fit connaître cela à de nombreux étudiants.

6. Frère Dominique de Valence, du couvent d'Orthez, fut envoyé prêcher à Bazas, ville de Gascogne. Il soutint de grands labeurs dans ses prédications, ses confessions, et la discipline régulière, et il s'endormit là dans le Seigneur, dans un hospice

de pauvres. Pauvre lui-même, il fut enterré par des pauvres. Beaucoup de malades furent guéris à son tombeau. Or, une sœur hospitalière, ayant mis de côté les sandales du frère défunt, les donna à un pauvre pèlerin, sans doute sans la permission de la prieure de la maison. La nuit suivante, le frère apparut à la sœur pour lui réclamer ses sandales; de même, il apparut aussi à ce pèlerin lui ordonnant de les rapporter tout de suite à l'hospice; ce qu'il fit. Les frères de ce couvent en coupèrent les lanières en morceaux, les distribuant aux malades et beaucoup furent guéris.

Un prêtre d'un Ordre hospitalier était tourmenté par une violente douleur des mâchoires. Il vint au tombeau de frère Dominique, il le baisa pieusement, et fut délivré de cette douleur.

7. Frère Bernard de Cauco, avait une admirable conduite, très fervent pour la prédication, un marteau pour les hérétiques, et consolation des fidèles. Au long de sa vie, déjà le Seigneur fit par lui de nombreux miracles, et par là il ramena bien des âmes à la foi et à la véritable charité.

La nuit de sa mort, il apparut, rayonnant de lumière, à un frère en prières dans une église de Toulouse, et lui dit: «Allons à l'église de la bienheureuse Marie.» Le frère le suivit, jusqu'à l'église qui est appelée La Daurade; on l'entendit réciter avec dévotion: *Les pauvres mangeront et seront rassasiés, jusqu'à: ils se souviendront.* Ils entrèrent et là il le vit, revêtu d'une merveilleuse aube sacerdotale, s'élevant vers le ciel. Revenant à lui, le frère fut tout rempli de consolation. Le troisième jour après, il apprit qu'en ce jour et à cette heure-là, le frère était mort. Il apprit aussi que beaucoup de guérisons se faisaient à son tombeau.

8. Des miracles de frère Walter.

Le frère Walter d'Allemagne s'endormait dans le Seigneur. A ce moment, le lecteur des frères de Strasbourg entendit dans son sommeil le chœur des anges chantant le répons: «Dans l'admirable suavité des parfums.» Comprenant qu'ils accompagnaient une âme, il demanda qui elle était à l'un d'eux. Il lui répondit que c'était l'âme de frère Walter. Au matin, il raconta ce songe aux frères, et bientôt on vit arriver un messager de Bâle, pour leur apprendre sa mort.

Par les mérites du frère Walter, une matrone de Strasbourg, dans les douleurs de l'enfantement, pria que le Seigneur ait pitié d'elle. Elle s'endormit aussitôt, et elle accoucha pendant son sommeil, comme elle l'a appris aux frères.

9. On avait enlevé de son tombeau les restes vénérés du frère Volliénard, de bonne mémoire, qui avait remplacé frère Walter dans la charge du priorat; on découvrit que sur sa poitrine s'était formée, en relief, une croix. Or il avait l'habitude d'y tracer ce signe. Cette croix était si belle qu'on n'hésitât pas à penser qu'un artiste supérieur l'avait faite.

10. Conrad, un jeune frère d'Allemagne, s'était voué à la chasteté dès son enfance. La première année de son sacerdoce, il confia à son oncle, frère Albert, que la bienheureuse Vierge lui avait prédit sa mort prochaine. Il mourut comme il l'avait annoncé, et fut enseveli dans un monastère de sœurs, car les impies avaient expulsé les frères de leur propre couvent. Or, une moniale s'approcha de son tombeau, pleine de confiance et de dévotion. Elle demanda au Seigneur de recouvrer la santé, par les mérites de ce frère. Elle fut aussitôt guérie d'une grave maladie dont elle souffrait continuellement depuis cinq ans.

11. Frère Conrad, ancien prieur de Constance, déjà mentionné, était aimé de tous. Il fut enterré dans l'église des frères, à Fribourg. Quand les frères exhumèrent son corps bienheureux pour le transporter ailleurs, un merveilleux parfum émana de ses membres, emplissant chacun de sa suave odeur, et plus encore, l'invitant à la dévotion. Longtemps ceux qui l'avaient touché en gardèrent les mains imprégnées.

En touchant un seul doigt, parmi les reliques de frère Conrad, un frère paralysé depuis six mois, dont les doigts tremblaient, recouvra bien vite une parfaite santé.

De nombreuses personnes ont porté témoignage, aussi, de grands et nombreux miracles qu'il a accomplis déjà de son vivant.

12. Au couvent de Toulouse, frère Bernard, venu de Gascogne, fut un religieux très obéissant, et un ardent prédicateur. Mort dans la ville d'Urgel, il fut enseveli dans le cloître, où le Seigneur, par lui, accomplît de nombreux miracles.

Une jeune fille possédée y fut pleinement guérie. En des jours divers, douze aveugles y recouvrèrent la vue, ainsi que trois sourdes, sept boiteux, quatre estropiés, et plus de trente autres souffrant de différentes maladies; tous furent guéris par Dieu, à son invocation. Les vénérables chanoines de cette ville l'ont attesté, ainsi que tous ceux qui en ont bénéficié.

La fille d'un des habitants était considérée déjà morte par les assistants, et ses yeux étaient fermés; alors son père s'écria en pleurant: «Ô bienheureux Bernard, rends-moi ma fille; je te la voue.» Et la jeune fille, ouvrant les yeux, revint à la vie.

Un prêtre, souffrant de la fièvre quarte, se voua au frère Bernard, et fut guéri aussitôt. Il en fut de même pour un autre, qui souffrait de la même fièvre, après avoir invoqué le secours du frère.

13. Des miracles du frère Ysuard.

Ayant invoqué frère Ysuard, autrefois prieur de Pavie, deux jeunes prisonniers furent miraculeusement libérés par Dieu. Les gardiens les poursuivirent, sans pouvoir les rejoindre. Ils déposèrent leurs chaînes sur son tombeau.

Un homme avait un fils paralysé du bras, de la jambe et de la langue; après avoir invoqué frère Ysuard, il toucha les membres malades de son fils; ils furent aussitôt guéris et le lien de sa langue fut délié.

Au monastère de Josaphat, près de Pavie, une religieuse frappa un porc avec un bâton, si violemment qu'il semblait mort. Se repentant de sa faute, et craignant la pénitence, elle invoqua frère Ysuard en pleurant. Elle obtint, par ses mérites, que la vie soit rendue au porc, par celui qui sauve hommes et bêtes.

Une sœur de l'Ordre des Humiliées avait une telle faiblesse dans tous ses membres qu'elle devait rester au lit, depuis un an. Elle fit le vœu au frère Ysuard de réciter trois fois le psautier, si elle était guérie, grâce à ses mérites. Et elle se trouva aussitôt fortifiée.

Un homme de Pavie, depuis quinze ans, souffrait d'une hernie, tellement que ses entrailles s'écoulaient, le faisant affreusement souffrir. Il invoqua frère Ysuard et fut aussitôt parfaitement guéri.

Conduite à son tombeau, une possédée fut aussitôt purifiée.

La miséricorde du Sauveur accomplit aussi en ce lieu beaucoup d'autres guérisons, ne cessant point de guérir diverses maladies.

14. Dans la province de France, au couvent de Valenciennes, frère Jean d'Escampon avait une mauvaise santé, mais la supportait avec grande patience. C'était un très grand contemplatif, un cœur humble, un fervent prédicateur; il a appris le songe suivant à l'un de ses intimes, en secret: il se trouvait dans une très belle demeure, parmi des personnes très nobles et très aimables; il entendit alors un chant très doux, dont voici les termes: «Celui-ci a méprisé la vie du monde et il est parvenu au Royaume céleste; il a prié le Très-Haut, et il fut compté au nombre des saints.»

Peu de jours après, ce frère mourut saintement.

Un frère convers, dans ce couvent, était affligé d'une grave infirmité; il souffrait affreusement dans les fondements et ne pouvait s'asseoir. Les médecins ne pouvaient pas le soulager; il se rendit donc au tombeau de ce frère, invoqua la clémence de Dieu, se confia aux suffrages du frère, et fut entièrement guéri, sans jamais rien ressentir de son infirmité. Lui-même l'a raconté à celui qui a écrit cette rédaction.

15. Au couvent de Lyon, il y avait un frère nommé Thabert, très zélé pour le salut des âmes. Pendant vingt ans, environ, ou même davantage, il avait prêché dans les montagnes isolées de Savoie, il venait presque chaque jour au village d'Aiguebelle, où il avait célébré sa première messe, et produit beaucoup de fruits par ses prédications. Or, quand il se sentit gravement malade, il dit: «Préparez-moi un autel pour la messe; car c'est ici que j'ai célébré ma première messe, et je crois que je vais y

célébrer la dernière.» Après l'avoir dite, il se fit donner l'onction, il édifia les assistants nombreux par la ferveur de sa foi et ses paroles saintes, plus qu'on ne peut le dire, et il s'endormit dans le Seigneur. Peu de temps après un grand concours de peuple se fit à son tombeau, où les guérisons se multiplièrent. Et l'église des chanoines réguliers, où l'on avait fait l'enterrement, s'enrichit des offrandes qu'on y fit.

16. Le frère Dominique de Ségovie avait été prier provincial, d'abord en Lombardie, puis en Espagne; il était fervent et prudent, extrêmement zélé pour l'Ordre et pour le salut des âmes; il acheva heureusement le cours de sa vie. Or, comme il était transporté à son tombeau, en présence de l'évêque avec une grande foule de clercs et de laïcs, un malade, paralysé du bras, toucha le cercueil. Aussitôt il fut guéri. Une femme paralytique, ne pouvant bouger l'apprit, et dès le lendemain elle fit porter sa tunique sur son tombeau. Ayant revêtu cette tunique, après l'invocation du Christ, elle se redressa, complètement guérie, glorifiant Dieu. Beaucoup de malades, ayant la fièvre et d'autres maux, furent délivrés après avoir touché la poussière de son tombeau.

Fin du livre intitulé *Vies de Pères de l'Ordre des Prêcheurs*.

Table des matières

Introduction	7
Commencement des <i>Vies des Frères</i>	11

PREMIERE PARTIE

Chapitre I	
Comment Notre-Dame obtint de son Fils l'Ordre des Frères Prêcheurs.	15
Chapitre II	
Comment il convertit un hérétique par sa joyeuse patience.	20
Chapitre III	
De nombreuses paroles, et de nombreuses explications des saints semblent exprimer la même chose.	23
Chapitre IV	
La même vérité est révélée par de nombreuses prédictions sur diverses maisons de l'Ordre.	27
Chapitre V	
Dieu a une spéciale sollicitude pour les Frères. ou: Comment Dieu prend un soin spécial des Frères.	33
Chapitre VI	
Notre-Dame aime notre Ordre d'une spéciale dilection, et l'assiste avec efficacité.	45
Chapitre VII	
Quelle fut la cause de la récitation du <i>Salve Regina</i> après Complies, et de son efficacité.....	63

DEUXIEME PARTIE
DU BIENHEUREUX DOMINIQUE

Chapitre I	
De sa sainte famille.	71
Chapitre II	
De sa joyeuse patience, qui convertit un hérétique.	72
Chapitre III	
Comment sa prière sauve des hommes qui se noyaient.	73
Chapitre IV	
Comment ses livres, restés trois jours au fond de l'eau, furent retirés intacts par un hameçon.	74
Chapitre V	
Comment il augmenta le vin.	75
Chapitre VI	
De la pluie qu'il obtint de Dieu.	76
Chapitre VII	
Comment il prédit la mort d'un homme qui l'empêchait de prêcher.	77
Chapitre VIII	
Comment il obtint du pain pour un frère.	78
Chapitre IX	
Comment sa tunique arrêta le feu.	80
Chapitre X	
Comment il put parler allemand, par la grâce de Dieu.	81
Chapitre XI	
Comment, par sa prière, il rappela dans l'Ordre un frère qui en sortait.	82
Chapitre XII	
Comment il ressuscite un enfant, et guérit sa mère de la fièvre quarte.	83

Chapitre XIII	
Comment il entra deux fois chez les frères, les portes étant fermées.	84
Chapitre XIV	
Comment le diable lui jeta une pierre, sans le détourner de la prière.	85
Chapitre XV	
Comment le diable lui fit enfreindre le silence pendant la nuit.	86
Chapitre XVI	
Comment il trouva le démon, qui parcourait tous les lieux du couvent.	87
Chapitre XVII	
Comment le saint enleva un écrit au diable.	88
Chapitre XVIII	
Comment cet homme bienheureux priait et avec quelle ferveur.	89
Chapitre XIX	
De l'efficacité de sa parole et de son action.	90
Chapitre XX	
Des pains multipliés.	91
Chapitre XXI	
Comment il vit des anges envoyés pour garder les frères.	92
Chapitre XXII	
D'un frère gourmand, qu'il délivra du démon.	93
Chapitre XXIII	
De sa compassion envers les pécheurs, et de la crainte du scandale.	94
Chapitre XXIV	
De son détachement des choses matérielles.	95
Chapitre XXV	
Comment il étudiait dans le livre de la charité.	96

Chapitre XXVI	
Comment les tentations charnelles furent repoussées par le parfum de ses mains.	97
Chapitre XXVII	
Comment il prédit sa mort.	98
Chapitre XXVIII	
Comment, après sa mort, il appela son ami au Christ.	99
Chapitre XXIX	
Comment un étudiant, absent aux funérailles, le vit dans la gloire.	100
Chapitre XXX	
Comment un possédé fut guéri à son tombeau.	101
Chapitre XXXI	
Comment un frère fut guéri, en l'invoquant, des hémorroïdes et d'un abcès.	102
Chapitre XXXII	
D'une sourde qui recouvra l'ouïe.	103
Chapitre XXXIII	
Comment les lettres de canonisation ne furent pas abîmées par les eaux.	104
Chapitre XXXIV	
De ceux qui furent délivrés du péril de la mer.	105
Chapitre XXXV	
D'une moniale guérie miraculeusement.	107
Chapitre XXXVI	
De la guérison d'un hydropique.	111
Chapitre XXXVII	
Du vin augmenté après l'invocation de saint Dominique.	112
Chapitre XXXVIII	
De la guérison d'un hydropique, grâce à sa médecine.	114
Chapitre XXXIX	
Comment un jeune homme fut guéri des écrouelles.	115

Chapitre XL	
Comment plusieurs personnes furent guéries, grâce à ses reliques.	116
Chapitre XLI	
De la guérison d'un frère.....	117
Chapitre XLII	
Comment la fièvre quarte disparut, à son invocation.....	119

TROISIEME PARTIE
DU FRERE JOURDAIN

Chapitre I	
De sa pureté.....	123
Chapitre II	
De sa miséricorde envers les pauvres.....	124
Chapitre III	
Comment il donna sa ceinture, et la vit plus tard sur un crucifix.....	125
Chapitre IV	
De son entrée dans l'Ordre, et de sa vision d'une fontaine...	126
Chapitre V	
De son amour envers les pauvres, et envers les frères.	127
Chapitre VI	
D'un novice délivré par sa prière d'une tentation.	128
Chapitre VII	
De sa prière, de son oraison, et de sa façon de se conduire en voyage.....	130
Chapitre VIII	
Des pains multipliés et donnés aux pauvres.....	132
Chapitre IX	
Comment il arrêta par sa prière une hémorragie.	134

Chapitre X	
D'un prêtre guéri de la fièvre quarte.	135
Chapitre XI	
De la grâce de la prédication donnée par le Seigneur.	136
Chapitre XII	
Comment il attira dans l'Ordre une multitude d'étudiants....	137
Chapitre XIII	
De quels effets ses paroles étaient suivies.....	139
Chapitre XIII bis	
Chapitre XIV	
Comment un seigneur qui voulait le tuer, se convertit à sa vue.	141
Chapitre XV	
Comment un frère tenté de blasphème, fut délivré par sa parole.....	143
Chapitre XVI	
Comment il obtint la continence à un clerc repentant.....	144
Chapitre XVI A	
De la continence obtenue à un clerc repentant.	144
Chapitre XVI B	
Comment il guérit un fiévreux.	144
Chapitre XVII	
D'un animal sauvage devenu apprivoisé.....	145
Chapitre XVIII A	
De celui qu'il retint dans l'Ordre par ses exhortations et la prière des frères.	146
Chapitre XVIII B	
De la grâce dont il jouissait quand il devait prêcher.	148
Chapitre XIX	
De son humilité et de son refus des honneurs.	149
Chapitre XX	
De sa patience.....	150
Chapitre XXI	
Comment il se consola d'avoir perdu un œil.....	151

Chapitre XXII	
Comment, éloigné des choses extérieures, il ne remarqua pas la ceinture qu'il portait.	152
Chapitre XXIII	
De sa dévotion envers la bienheureuse Vierge.....	153
Chapitre XXIV	
Comment la bienheureuse Vierge lui apparut, et quelles faveurs il reçut pour l'Ordre.....	154
Chapitre XXV	
Comment la bienheureuse Marie l'assista avec les anges pendant sa lecture.	155
Chapitre XXVI	
Comment il la vit bénissant les frères avec son Fils.....	156
Chapitre XXVII	
Comment la bienheureuse Marie envoya une personne qu'elle avait libéré, pour le consulter.	157
Chapitre XXVIII	
Comment le diable fut jaloux, et s'efforça de le tromper quand il était malade.....	159
Chapitre XXIX	
Comment le diable lui offrit un breuvage empoisonné.	161
Chapitre XXX	
Comment le diable voulut faire la paix avec lui.....	162
Chapitre XXXI	
Comment le diable voulut lui nuire, et n'en eut pas le pouvoir.....	163
Chapitre XXXII	
Comment il voulut lui inspirer de l'orgueil.....	164
Chapitre XXXIII	
Comment le diable voulut le séduire par des parfums.	165
Chapitre XXXIV	
De sa joyeuse pauvreté.....	166
Chapitre XXXV	
Comment il améliora du vin, par ses mérites.	167

Chapitre XXXV (B)	
D'une dame qui lui était dévouée.....	168
Chapitre XXXVI	
Comment il délivra une femme du poison et du péché.....	169
Chapitre XXXVII	
Des visions et des miracles après sa mort.....	170
Chapitre XXXVIII	
De la révélation de sa mort.....	171
Chapitre XXXIX	
D'une religieuse qu'il consola.....	173
Chapitre XL	
D'un Carme confirmé dans son Ordre.....	175
Chapitre XLI	
Comment fut obtenu un miracle après l'avoir invoqué.....	176
Chapitre XLI (B)	
Comment un enfant fut rendu à sa mère.....	178
Chapitre XLI (C)	
D'un frère murmurateur, qui fut châtié, et guéri par Maître Jourdain.....	180
Chapitre XLII	
De diverses paroles, de ses prudentes réponses.....	182

QUATRIEME PARTIE
COMMENT L'ORDRE A PROGRESSE

Chapitre I	
De la ferveur des premiers frères.....	195
Chapitre II	
De la rigueur de la discipline et de la perfection des vertus..	199
Chapitre III	
De la vertu d'humilité, et de la perfection des vertus.....	201

Chapitre IV	
De la vertu de continence.	205
Chapitre V	
De la vertu d'oraison.	207
Chapitre VI	
Contre la négligence dans l'office divin.....	212
Chapitre VII	
De la confession.	214
Chapitre VIII	
Des raisons des frères pour entrer dans l'Ordre; et d'abord des vaines joies.....	217
Chapitre IX	
De ceux qui entrèrent en raison de la sainteté des frères.....	218
Chapitre X	
De ceux qui entrent par la force de la Parole de Dieu.....	219
Chapitre XI	
De ceux qui entrèrent en considération de la mort.....	226
Chapitre XII	
De ceux qui entrèrent en pensant aux peines de cette vie, et aux peines de l'autre vie.....	228
Chapitre XIII	
De ceux qui sont entrés après une révélation spéciale.	230
Chapitre XIV	
Ceux qui sont entrés par dévotion spéciale à la Vierge Marie, et sur son inspiration.....	239
Chapitre XV	
Des pièges tendus par le diable à l'Ordre, son ennemi.	243
Chapitre XVI	
Correction donnée par les démons aux frères peu religieux.	247
Chapitre XVII	
Des tentations des novices.....	249
Chapitre XVIII	
De la tentation causée par la gourmandise.	255

Chapitre XIX	
De la tentation de volonté propre et d'obstination.	256
Chapitre XX	
De la tentation de rechercher la science philosophique.	258
Chapitre XXI	
De la tentation d'ambition.	259
Chapitre XXII	
Chapitre XXIII	
Tentations causées par de fausses apparitions.	263
Chapitre XXIV	
Comment Dieu a comblé les frères de consolations et de révélations.	265
Chapitre XXV	
Des frères ayant reçu le don des miracles pendant leur vie...	273

CINQUIEME PARTIE

DE CE QUI CONCERNE LES FRERES SORTIS DE CE MONDE

Chapitre I	
Ceux qui ont souffert pour la foi.	285
Chapitre II	
De l'heureuse mort des frères.	302
Chapitre III	
Diverses visions des frères au moment de leur mort.	311
Le frère Gilles d'Espagne rapporte les huit faits ci-dessous consignés.	313
Chapitre IV	
Des révélations touchant la mort de nos frères.	324
Chapitre V	
Des peines du purgatoire subies par les frères ayant des attachements terrestres.	331

Chapitre VI	
Des pièges du démon, lui qui «épie le talon».....	340
Chapitre VII	
Sur ceux qui diffèrent de secourir les défunts.	344
Chapitre VIII	
De la fin malheureuse des transfuges.	348
Chapitre IX	353
De ceux qui se sont illustrés par leurs miracles après leur mort.	353

